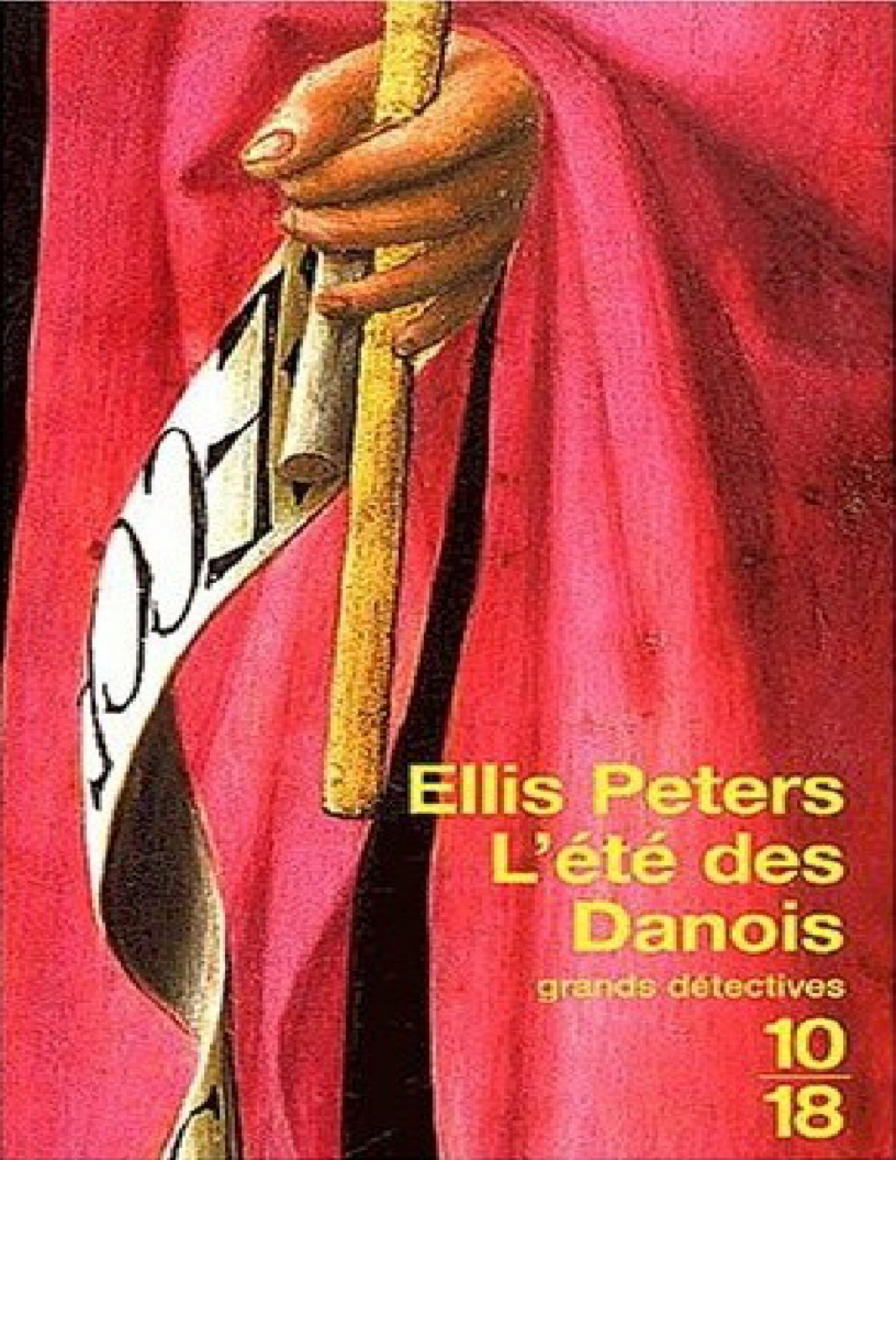


L'Été des Danois

Peters, Ellis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Ellis Peters
L'été des
Danois

grands détectives

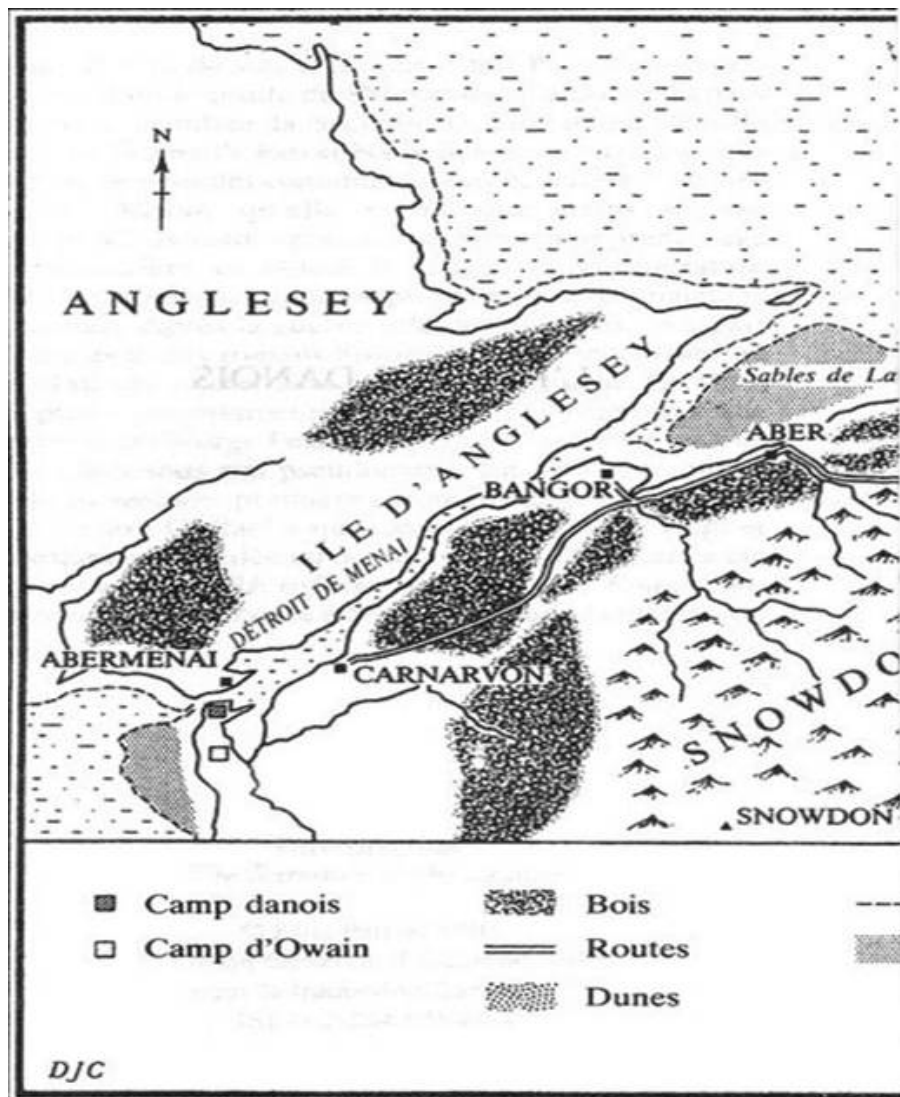
10
18

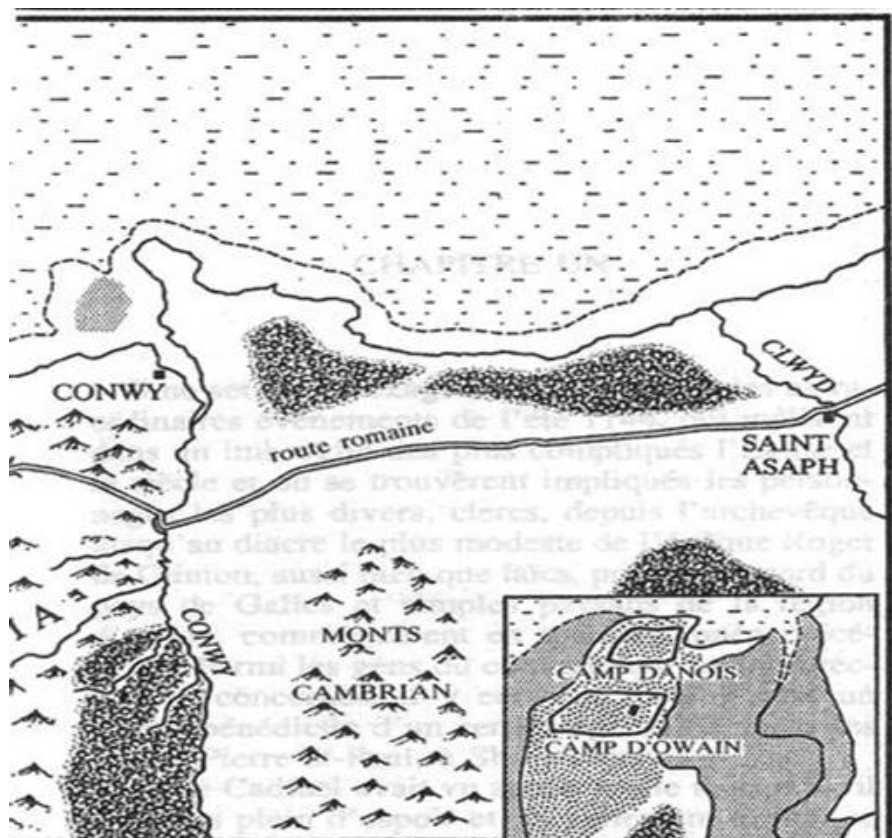
ELLIS PETERS

L'ÉTÉ DES DANOIS

Traduit de l'anglais par Serge Chwat







Niveau de la marée basse
Sable et vase à marée basse



CHAPITRE UN

Il ne serait pas exagéré d'affirmer que les extraordinaires événements de l'été 1144, qui mêlèrent dans un imbroglio des plus compliqués l'Église et le siècle et où se trouvèrent impliqués les personnages les plus divers, clercs, depuis l'archevêque jusqu'au diacre le plus modeste de l'évêque Roger de Clinton, aussi bien que laïcs, princes du nord du pays de Galles et simples paysans de la région d'Arfon, commencèrent en réalité l'année précédente. Parmi les gens du commun qui furent directement concernés, il y eut tout spécialement un moine bénédictin d'un certain âge de l'abbaye des Saints-Pierre-et-Paul, à Shrewsbury.

Frère Cadfael avait vu approcher le mois d'avril à la fois plein d'espoir et passablement excité, ce qui était ordinairement le cas quand les oiseaux faisaient leur nid et que les fleurs des champs commençaient à pointer parmi l'herbe nouvelle, cependant que le soleil montait un peu plus haut dans le ciel à midi. Il y avait bien des troubles de par le monde, mais ça n'était pas nouveau. Les choses n'étaient pas simples en Angleterre avec les deux cousins qui se disputaient le trône sans qu'aucune solution susceptible de régler la question ne soit en vue. Le roi Étienne était solidement installé dans le sud et une bonne partie de l'est alors que l'impératrice Mathilde, grâce à son fidèle demi-frère, Robert de Gloucester, tenait le haut du pavé dans le sud-ouest tout en régnant sans partage à Devizes. Depuis quelques mois, toutefois, les combats s'étaient singulièrement ralentis, conséquence de l'épuisement des forces ou d'une tentative diplomatique, et un calme étrange s'était installé sur le pays presque en paix. Dans les Fens, ce chien enragé de Geoffroi de Mandeville, qui s'était mis tout le monde à dos, était encore en liberté, mais une liberté limitée par la ceinture de forteresses érigées par le roi qui le rendait chaque jour plus vulnérable. En définitive, on pouvait se montrer raisonnablement optimiste, et la venue d'un printemps superbe interdisait de se laisser aller à l'abattement, à supposer que Cadfael ait eu tendance à se laisser abattre.

Il arriva donc au chapitre, en ce jour particulier d'avril, parfaitement serein, prêt à acquiescer à tout. Il était plein de bonnes intentions envers tout un chacun, souhaitant seulement que les choses continuent comme elles avaient commencé, sans que rien ne se passe

pendant tout l'été et l'automne. Dans l'état d'esprit idyllique qui était le sien, il ne se doutait nullement de l'imminence d'un changement ni par qui il allait se produire.

Comme s'il fallait respecter – était-ce par crainte ou par gratitude ? – cette tranquillité précaire et si agréable, les affaires au chapitre étaient de peu d'importance et ne provoquèrent aucune dispute ; il n'y avait rien à reprocher à quiconque, pas même le moindre petit péché véniel de la part d'un novice dont frère Jérôme aurait eu à se plaindre. Et même les écoliers, ravis par l'approche du printemps, semblaient se conduire comme des anges, mais ce n'était qu'une apparence. Cette indulgence s'étendait jusqu'au chapitre de la Règle, le 34^e, que frère Francis lisait d'une voix fort soporifique et vaguement dédaigneuse, où il était benoîtement expliqué qu'il n'était pas toujours possible d'appliquer la doctrine qui voulait qu'on partage tout également entre tous, car les besoins de Pierre pouvaient être plus grands que ceux de Paul, et donc que celui qui recevait plus que son prochain ne devait pas s'en glorifier, pas plus que celui qui recevait moins, mais en suffisance, ne devait se plaindre qu'on ait donné plus à untel. Et, surtout, il ne fallait ni jérémiades ni jalousie. Chacun était calme, prêt à se montrer conciliant, raisonnable. Bref, l'ennui n'était pas loin.

En fait, un peu d'ennui n'a rien de nuisible, surtout quand on a connu le désordre, un siège et des luttes violentes. Mais quelque chose se révoltait, chez Cadfael, contre cette quiétude, si elle devait se prolonger trop longtemps. Un rythme un peu plus soutenu n'est pas forcément une mauvaise chose et forme une opposition plaisante à un ordre que rien ne dérange, même si on peut l'apprécier et le respecter fidèlement.

On en avait terminé avec les affaires de routine et Cadfael écoutait d'une oreille plus ou moins distraite le détail des comptes fournis par le cellérier, puisqu'il n'avait quant à lui aucun rôle d'obédiençier, ce dont il ne se plaignait certes pas. Il laissait volontiers ces responsabilités aux autres. L'abbé Radulphe allait déclarer le chapitre clos, tout en regardant attentivement à la ronde pour s'assurer que personne ne gardait le moindre grief par-devers soi, quand le portier laïc qui officiait au portail lors des offices ou du chapitre passa la tête par la porte, avec une mimique suggérant qu'il avait attendu ce moment précis en évitant de se montrer avant.

— Il y a ici un envoyé de Lichfield qui va partir en mission au pays de Galles pour le compte de l'évêque Roger de Clinton. Il demande à être logé à l'abbaye une nuit ou deux.

S'il avait eu moins d'importance, songea Cadfael, on l'aurait laissé mijoter jusqu'à ce qu'on sorte, mais si cela a rapport avec l'évêque, il s'agit peut-être de quelque chose d'important qui demande

à être examiné tant que nous sommes réunis. Il avait gardé un bon souvenir de Roger de Clinton. Cet homme décidé, plein de bon sens, savait juger de la sincérité de ses semblables et aller droit au but en matière de doctrine. A en juger par l'étincelle qui brilla dans le regard de l'abbé dont le visage resta cependant impassible, Radulphe, lui aussi, se rappelait avec plaisir la dernière visite du prélat[1].

— Le messenger de sa seigneurie est le bienvenu, déclara-t-il, et peut habiter chez nous aussi longtemps qu'il voudra. Désire-t-il nous voir avant la fin du chapitre ?

— Il aimerait vous saluer sur-le-champ, père, et vous informer de sa mission. A vous de choisir si vous voulez que cela se passe ici ou en privé.

— Qu'il entre, déclara Radulphe.

Le portier disparut et le discret murmure de curiosité qui se répandait dans la salle capitulaire se changea en silence impatient à l'instant où le messenger de l'évêque vint prendre place parmi les membres de l'assemblée.

C'était un homme de petite taille, avec une ossature mince, délicate, qui était aussi sec et nerveux. Il avait le gabarit d'un gamin de seize ans, âge qu'on lui aurait volontiers donné jusqu'à ce qu'on remarque la maturité de son visage ovale, glabre. Il arborait, comme ses collègues, l'habit et la tonsure des bénédictins. Pénétré de la dignité de son rôle, il se tenait très droit, mais comme il était aussi modeste que simple il avait la fragilité des enfants et la longévité des arbres. Ses cheveux blonds ébouriffés, rebelles, rappelaient une enfance proche, mais son regard gris, très clair, très direct, impressionnait, celui d'un homme confirmé.

Un miracle mineur, mais un miracle ! La chance que Cadfael attendait depuis plusieurs années lui était offerte, si soudaine, invraisemblable que son caractère miraculeux s'en trouvait renforcé. Pour le représenter au pays de Galles, Roger de Clinton n'avait pas choisi un chanoine bien en chair, à la présence imposante, un fidèle de son diocèse aux vastes proportions, mais le plus jeune, le plus humble des diacres de sa maison, frère Mark, qui avait naguère appartenu à l'abbaye de Shrewsbury et servi d'assistant pendant deux années à Cadfael, souvenir que ce dernier chérissait entre tous.

Frère Mark s'inclina profondément devant l'abbé, montrant sa tonsure en désordre avec une solennité qui gardait encore quelques traces d'un charme un peu absurde dont l'adolescent famélique et muet, que Cadfael se rappelait si bien, ne s'était jamais départi. Puis il se releva, l'on vit de nouveau ses yeux très clairs et ce fut l'ambassadeur qui réapparut. Il y aurait toujours en lui un adulte et un enfant jusqu'au jour où il serait enfin prêtre, ce qu'il avait toujours désiré. Mais il lui faudrait attendre encore quelques années, car, pour

le moment, il était trop jeune.

— Seigneur, commença-t-il, mon évêque m'envoie en mission au pays de Galles et il vous saurait gré de me loger une ou deux nuits.

— Mon fils, répondit Radulphe en souriant, votre présence est la meilleure des lettres de créance. Nous pensiez-vous capables de vous oublier si vite ? Vous avez gardé bien des amis en ces lieux, et deux jours suffiront à peine à les satisfaire tous. Quant à votre mission, ou celle de votre évêque, nous vous aiderons autant qu'il est en notre pouvoir. Souhaitez-vous en parler ici ou en privé ?

Le visage solennel de frère Mark s'adoucit en un sourire épanoui en voyant non seulement qu'on ne l'avait pas oublié, mais qu'on se souvenait de lui avec un évident plaisir.

— Mon histoire n'est pas bien longue, père, commença-t-il, et il n'y a pas de mal à vous la raconter en ces lieux, mais plus tard vos conseils me seront précieux car je ne connais rien à ce genre d'ambassade, et nul mieux que vous ne pourrait m'aider plus efficacement à la mener fidèlement à bien. Vous savez que cette année l'Église a décidé de restaurer l'évêché de Saint-Asaph à Llanelwy[2].

Radulphe acquiesça en opinant du chef. Depuis au moins soixante-dix ans, le quatrième diocèse du pays de Galles avait été suspendu dans son fonctionnement, et bien peu se rappelaient parmi ceux qui vivaient encore avoir vu un évêque assis sur le trône de Saint Kentigern. Il était situé de part et d'autre de la frontière galloise et, du fait de la puissance de Gwynedd à l'ouest, il avait été très difficile de le maintenir en activité. La cathédrale avait été bâtie sur les terres du comte de Chester. Mais, au-dessus, toute la vallée de la Clwyd[3] était sur le territoire d'Owain Gwynedd. Pourquoi diable l'archevêque Théobald avait-il au juste décidé de remettre en fonction ce diocèse maintenant, nul ne le savait au juste, pas même l'archevêque soi-même. Pour des raisons où se mêlaient la politique de l'Église et des manœuvres séculières, il fallait à l'Angleterre un solide point d'appui sur cette région des marches, car l'heureux élu était normand. Choix que les Gallois ne verraient sûrement pas d'un très bon œil, songea Cadfael avec tristesse.

— Après avoir été consacré par l'archevêque Théobald, à Lambeth, l'évêque Gilbert s'est finalement installé dans son domaine, et l'archevêque souhaite recevoir l'assurance que notre propre évêque le soutiendra, puisque les devoirs pastoraux dans la région étaient du ressort du diocèse de Lichfield. J'apporte des lettres et des cadeaux à Llanelwy de la part de mon évêque.

Cela était sensé si ce que souhaitait l'Église était de mettre solidement le pied au pays de Galles et de montrer qu'on la soutiendrait et la défendrait. Le plus étonnant, pensa Cadfael, était qu'un évêque ait pu administrer un diocèse de la taille de celui qui

relevait originellement de Mercie, avant de passer successivement de Lichfield sous le contrôle de Chester, puis à nouveau à Lichfield avant d'aboutir à Coventry, tout ceci afin de rester en contact avec un troupeau incroyablement divers, lourde tâche pour un berger ! Roger de Clinton ne serait sûrement pas fâché d'être débarrassé de ces paroisses frontalières, quel que soit son sentiment sur la stratégie qui l'en dépossédait.

— La raison qui vous ramène parmi nous, même pour quelques jours seulement, nous cause un grand plaisir, l'assura l'abbé. Si l'expérience que j'ai acquise au cours des années peut vous être utile en quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le dire. Je pense cependant que vous êtes très capable de vous débrouiller tout seul, sans mon aide ni celle de personne.

— Une telle confiance est bien lourde à porter, répondit Mark d'une voix grave.

— Si l'évêque est sûr de vous, affirma Radulphe, vous n'avez pas de raison de douter. Je le crois homme à savoir choisir ceux en qui il a foi. Si vous êtes venu directement de Lichfield, vous avez sûrement besoin de vous reposer et de vous rafraîchir. Je gage que vous êtes parti de grand matin. S'est-on occupé de votre monture ?

— Oui, père, répliqua-t-il avec un parfait naturel, comme s'il appartenait encore à la maison.

— En ce cas, venez donc dans mes appartements, mettez-vous à l'aise. Mon temps vous appartient. Disposez du peu de sagesse qui m'a été imparti.

Tout comme Cadfael, il s'était aussitôt rendu compte que cette mission apparemment toute simple auprès du nouvel évêque de Saint-Asaph, étranger de surcroît, comportait une multitude de risques calculés et de problèmes délicats, bien de nature à forcer cet innocent plein de sagesse à procéder pas à pas, comme s'il était de toutes parts entouré de sables mouvants.

Il était d'autant plus surprenant que Roger de Clinton ait porté son choix sur le plus jeune et le moindre de ses clercs.

— Le chapitre est terminé, annonça l'abbé, qui le premier prit le chemin de la sortie.

Comme il passait devant son visiteur, le regard gris de Mark, enfin libre de parcourir cet aréopage pour y retrouver de vieux amis, croisa celui de Cadfael auquel il retourna son sourire avant de suivre son supérieur. Que Radulphe s'occupe de lui pour le moment, qu'il profite de sa présence, apprenne tout de lui, ainsi que les détails qui pourraient compliquer le voyage qu'il allait entreprendre. Il lui offrirait libéralement de profiter de sa longue expérience et de son bon sens si rarement en défaut. Plus tard, quand ils auraient fini, Mark retrouverait bien le chemin du jardin aux simples.

— L'évêque a été très bon pour moi, commença Mark, refusant fermement l'idée d'un quelconque favoritisme quand il avait été question de choisir celui qu'on désignerait pour cette mission, mais en réalité il l'est envers tous ses proches. Il ne s'agit pas d'une simple faveur à mon égard. Maintenant qu'il a installé monseigneur Gilbert à Saint-Asaph, l'archevêque sait très bien que sa position est plus que fragile. Il tient à s'assurer qu'il recevra tous les soutiens possibles et imaginables. Il a souhaité – ordonné serait plus exact – que notre évêque exécute cette visite de politesse, du fait que c'est sur son diocèse qu'on a taillé la plus grande partie de celui, tout nouveau, de Gilbert. Il faut impérativement que tous puissent constater l'harmonie qui règne entre les évêques, même ceux à qui on a retiré un bon tiers des terres qui leur étaient imparties. Quelle que soit l'opinion de monseigneur Roger sur la nomination d'un Normand, qui ne parle pas un traître mot de gallois, dans un diocèse où neuf fidèles sur dix sont gallois ! il pouvait difficilement opposer un refus à l'archevêque. Mais il n'a pas reçu d'instruction sur la manière d'exécuter les ordres. Je pense qu'il m'a choisi moi pour éviter de se montrer exagérément flatteur. Sa lettre est parfaite et superbement rédigée, quant à son cadeau, c'est une autre paire de manches. Et moi, eh bien, moi, je suis une demi-mesure judicieusement choisie !

Les participants s'étaient réunis en conférence dans une des niches de l'allée nord, où le soleil printanier dardait ses doigts obliques d'or pâle même à la fin de l'après-midi, une heure approximativement avant vêpres. Hugh Beringar avait quitté sa demeure en ville dès qu'il avait appris l'arrivée de frère Mark, non pas parce que le shérif était concerné par cette ambassade ecclésiastique, mais pour le plaisir de revoir quelqu'un qui lui avait laissé un souvenir empli d'affection, auquel, par-dessus le marché, il pourrait apporter une aide et des conseils efficaces. Hugh entretenait de bonnes relations avec le nord du pays de Galles. Il avait conclu un arrangement à l'amiable avec Owain Gwynedd, fondé sur la méfiance qu'ils éprouvaient l'un et l'autre envers leur voisin, le comte de Chester, tout en sachant qu'ils pouvaient avoir confiance en leur parole réciproque sans l'ombre d'une hésitation. Il n'en allait pas exactement de même entre le shérif et Madog ap Meredith de Powis. La frontière du Shropshire était constamment sous la menace de raids sporadiques, jamais très graves, d'au-delà de la digue, mais dans l'immédiat tout était relativement calme. Mais si quelqu'un connaissait à fond ce que le voyage vers Saint-Asaph risquait de présenter comme problèmes, c'était bien Hugh Beringar.

— A mon avis, vous êtes trop modeste. Non, sérieusement.

J'imagine que l'évêque vous connaît bien à présent, s'il vous a eu constamment à ses côtés, pour savoir si vous serez à la hauteur ou non ; il se rend très certainement compte que vous saurez y aller sur la pointe des pieds là où quelqu'un de plus de poids risquerait de parler trop et trop fort et de ne pas écouter assez. Cadfael, ici présent, en sait probablement beaucoup plus long que moi sur les sentiments des Gallois en ce qui concerne l'Église ; pour ce qui est de moi, c'est plutôt la politique qui serait mon domaine. En tout cas, soyez sûr que le prince de Gwynedd suit de très près tous les agissements de l'archevêque Théobald sur ses terres. Et Owain est quelqu'un avec qui il faut compter ! Il y a à peine quatre ans, on a nommé un nouvel évêque dans son propre diocèse de Bangor, qui est entièrement gallois. Pour une fois, on a honoré un Gallois, qui a commencé par refuser de jurer fidélité au roi Étienne et de reconnaître la primauté de Cantorbéry. Meurig n'est pas un héros et il a été forcé de céder sur les deux tableaux, ce qui lui a coûté à l'époque la faveur et le soutien d'Owain. Il y a eu de fortes pressions pour l'empêcher de prendre ses fonctions. Mais tout ce beau monde a fini par trouver un arrangement et aplanir les désaccords qui les opposaient, ce qui signifie qu'ils vont probablement travailler ensemble pour éviter que Gwynedd ne tombe entièrement sous l'influence de Théobald. Aujourd'hui, la consécration d'un Normand à Saint-Asaph ressemble fâcheusement à un camouflet infligé aux princes comme aux prélats, et celui qui entreprend une mission diplomatique là-bas sera bien inspiré de ne pas perdre ces deux pôles du regard.

— Et Owain, pour ne citer que lui, ajouta Cadfael, qui savait de quoi il parlait, ne perdra sûrement pas de vue ce que ses sujets ressentent et leurs propos ne tomberont pas dans l'oreille d'un sourd. Gilbert aurait tout intérêt à l'imiter sur ce point. Gwynedd n'a aucune intention de se soumettre à Cantorbéry et entend que l'on respecte ses saints, ses rites et ses coutumes propres.

— On m'a rapporté, murmura Mark, que dans le temps, il y a belle lurette, Saint-David était le principal diocèse du pays de Galles, avec son propre archevêque qui ne devait pas allégeance à Cantorbéry. Il y a un certain nombre d'ecclésiastiques gallois qui aimeraient voir cet état de fait remis en vigueur.

— Il vaut nettement mieux laisser le passé où il est, rétorqua Cadfael, avec un hochement de tête dubitatif. On entendra d'autant plus ce genre de choses qu'on cherchera à nous imposer sans nuance la loi venue de Cantorbéry. Mais il est sûr que l'ombre d'Owain va s'étendre sur votre nouvel évêque, qu'il ne manquera pas une occasion de lui rappeler qu'il n'est pas chez lui. A sa place, je m'arrangerais pour me conduire comme il faut. J'espère qu'à l'occasion il saura se montrer sage et y aller tout doux avec ses ouailles.

— Mon évêque est entièrement d'accord avec vous et, croyez-moi, je me suis bien mis la leçon dans la tête. Je n'ai pas révélé au chapitre tout ce qui concernait ma mission, bien que, depuis, le père abbé n'en ignore plus rien. Je suis chargé de remettre une autre lettre et un autre cadeau. Je dois aussi me rendre à Bangor – non, non, l'archevêque Théobald n'a rien à voir là-dedans, cette fois ! – et rendre également une visite de courtoisie à l'évêque Meurig. Si pour Théobald les évêques doivent se soutenir les uns les autres, monseigneur de Clinton est d'avis que ce principe s'applique aux Normands aussi bien qu'aux Gallois. Nous nous proposons donc de les traiter de la même manière.

Ce « nous » qui s'appliquait à Mark et à son illustre supérieur, éveilla un écho chez Cadfael. Il se rappela une semblable supposition tout aussi innocente de la part de ce même jeune homme qui avait commencé par éprouver envers ses semblables une méfiance qui n'était que trop justifiée avant de se prendre d'une chaleureuse affection, teintée d'une loyauté à toute épreuve envers ceux qu'il servait... et admirait. Ce « nous », à cette période, s'appliquait à Cadfael et lui comme s'ils étaient des aventuriers veillant mutuellement l'un sur l'autre.

— Savez-vous qu'il me plaît de plus en plus, votre évêque ! s'exclama Hugh. Mais maintenant que c'est beaucoup plus long, ce voyage, il ne vous a adjoint personne pour vous chaperonner ?

— Euh, pas exactement, répondit frère Mark dont le fin visage radieux s'éclaira brièvement d'un sourire malicieux, comme s'il avait gardé quelque chose, une surprise par-devers lui. *Lui*, notez bien, n'hésiterait pas à traverser seul le pays de Galles, ni moi non plus. Il part du principe qu'on respectera l'Église et l'habit que nous portons. Mais je serais ravi que vous me suggériez le meilleur itinéraire, naturellement. Vous êtes beaucoup mieux au courant que mon évêque ou moi des conditions qui régissent au pays de Galles. J'avais pensé passer directement par Oswestry et Chirk. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, c'est assez tranquille par là, acquiesça Hugh. De toute manière, Madog, quoi qu'on puisse en penser, est très pieux et il traite plutôt bien les gens d'Église, si ce n'est pas aussi vrai pour les laïcs anglais. Pour le moment, il tient la dragée haute aux petits jeunes de Fadog Powys. Vous ne devriez pas avoir de difficultés par là et c'est le chemin le plus court, bien que vous rencontrerez de hautes terres accidentées entre Dee et Clwyd.

A en juger par la flamme qui brillait dans les yeux gris de Mark, il était impatient de se lancer dans cette aventure. Ce n'est pas rien que de se voir confier une mission importante quand on n'est pas et, de loin, quelqu'un d'important soi-même dans la maison de son maître, et même s'il savait que sa position fort humble était censée

tempérer la grandeur de son ambassade, il savait également que son avenir dépendrait en bonne partie de l'adresse avec laquelle il remplirait sa tâche. Il n'avait rien d'un flatteur ni d'un exalté ; il n'en était pas moins le représentant de la solidarité entre les évêques.

— Y a-t-il des choses qu'il serait préférable que je sache sur les affaires de Gwynedd ? demanda-t-il. La politique de l'Eglise se doit de tenir compte de celles des États, et je suis passablement ignorant des affaires du pays de Galles. Il faut que je sache par exemple les sujets qu'il vaut mieux éviter, ce dont il faut parler et ce qu'il serait sage de dire. A plus forte raison si je pousse jusqu'à Bangor, surtout si la cour y est installée. Il faut que je puisse me présenter aux grands officiers d'Owain. Voire à Owain lui-même.

— Bien vu, approuva Hugh, car il s'arrange ordinairement pour connaître les étrangers qui pénètrent sur son territoire. Vous le trouverez très accessible, si vous le rencontrez. Si c'est le cas, vous voudrez bien lui transmettre mes compliments. Cadfael lui a aussi été présenté. Il l'a vu au moins deux fois. C'est un grand homme, dans tous les sens du terme. Mais motus sur ses frères ! C'est peut-être encore un point sensible pour lui !

— Les frères ont toujours été la ruine des principautés galloises et ça ne date pas d'hier, commenta tristement Cadfael. Les princes de mon pays auraient dû n'avoir qu'un fils. Le père bâtit un État solide avec des lois fortes, et après sa mort ses trois, quatre ou cinq fils, légitimes ou non, exigent tous part égale, ce que la loi leur autorise. Alors l'un en a tué un autre pour s'agrandir et, quand ça commence comme ça, il n'y a plus de loi qui tienne. Je me demande parfois ce qui se passera après la mort d'Owain. Il a déjà des fils et l'âge d'en avoir d'autres. Je voudrais bien savoir s'ils vont tout détruire de ce qu'il a construit.

— Dieu veuille qu'Owain vive encore au moins trente ans, lança Hugh avec ferveur. Il a à peine dépassé la quarantaine. Je sais comment le prendre, il tient parole et garde le sens de la mesure. Si Cadwalader avait été l'aîné et qu'il avait eu la haute main sur tout, il y aurait eu la guerre sur les marches à peu près chaque année.

— Ce Cadwalader, c'est le frère qu'il vaut mieux éviter de mentionner ? demanda Mark. Qu'a-t-il donc fait pour mériter cet anathème ?

— Beaucoup de choses et depuis des années. Il faut qu'Owain l'aime pour ne pas s'être débarrassé de ce fléau depuis une éternité. Cette fois, il a commis un meurtre. Il y a quelques mois, à l'automne de l'an passé, quelques-uns de ses proches ont tendu une embuscade au prince de Deheubarth et l'ont tué. Dieu seul sait pour quelle raison abracadabrante ! Ce jeune homme était un de ses fidèles alliés, fiancé de surcroît à la fille d'Owain. C'est un acte complètement absurde. Et

même si Cadwalader n'a pas personnellement prêté la main à ce crime, Owain sait parfaitement de qui l'ordre est venu. Personne n'aurait osé aller si loin, pas de son propre chef.

Cadfael avait encore en mémoire le choc provoqué par cet acte qui fut suivi d'une rétribution prompte et complète. Furieux de se voir ainsi défié, il avait envoyé son fils Hywel chasser *manu militari* Cadwalader de toutes les terres qu'il possédait à Ceredigion et brûler son château de Llanbadarn. Le garçon, qui avait à peine vingt ans, avait rempli sa tâche avec autant de plaisir que d'efficacité. Il était évident que Cadwalader avait des amis et des clients qui lui donneraient au moins un endroit où s'abriter ; il n'en restait pas moins banni et privé de terres. Cadfael ne pouvait s'empêcher de se demander où se cachait à présent le coupable mais aussi s'il ne finirait pas, comme Geoffroi de Mandeville dans les Fens, par rassembler autour de lui toute la racaille de la région, criminels, mécontents, brigands de tout poil, bref tout ce qui était en coquetterie avec la loi.

— Et qu'est devenu ce Cadwalader ? demanda Mark, curiosité bien compréhensible.

— Pas grand-chose. Owain lui a pris chaque pouce de terre qu'il possédait. Il ne lui reste rigoureusement rien.

— N'empêche qu'il court toujours, observa Cadfael, non sans inquiétude, et il n'est pas homme à tendre la joue gauche. Il n'a pas craché tout son venin ! Vous allez mettre les pieds dans un sacré guêpier. Mais n'avez-vous pas laissé entendre que vous ne partiriez pas seul ?

Hugh étudiait le visage apparemment impassible de Mark, où luisait toutefois une étincelle pleine de malice dans les yeux gris qui fixaient Cadfael.

— Je me rappelle effectivement quelque chose de ce genre, dit doucement Hugh. C'est en gros ce que vous avez suggéré.

— Tout à fait ! s'écria Cadfael, dévisageant le jeune homme qui posait sur lui un regard des plus solennels où se devinait cependant une lueur de gaieté. Qu'est-ce que vous avez derrière la tête, mon petit ? Allez, on vous écoute. Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Je ne vous ai pas caché que j'allais à Bangor, répliqua Mark. Monseigneur Gilbert est normand ; il parle l'anglais et le français ; Meurig, lui, est gallois, et comme beaucoup de ses compatriotes il ne parle pas l'anglais. Je ne pourrais utiliser le latin qu'avec les clercs. J'ai donc besoin d'un interprète, puisqu'il n'y a personne qui parle gallois dans l'entourage de monseigneur Roger. Je lui ai proposé un nom, le nom de quelqu'un qu'il n'avait pas oublié.

La lueur de gaieté devint soudain plus lumineuse et fit comprendre à Cadfael où il voulait en venir.

— J'ai gardé le meilleur pour la fin, lança Mark, rayonnant. On

m'a accordé le compagnon que je demandais à la condition que l'abbé Radulphe accepte de le laisser partir. Je lui ai promis que cet emprunt n'excéderait pas dix jours. Alors, comment pourrais-je échouer, conclut Mark avec bon sens, si vous venez avec moi ?

C'était pour frère Cadfael une affaire d'honneur ou de principe quand se présentait à l'improviste une telle occasion d'accepter l'offre sans barguigner. D'autant plus, en l'occurrence, que cela lui permettrait de retourner au pays de Galles. Il sauta donc sur cette proposition avec enthousiasme, de peur de voir se refermer une porte qui s'ouvrait sur une perspective enchanteresse. Il ne s'agissait plus cette fois d'une brève incursion à Powis, de l'autre côté de la frontière, mais d'une chevauchée de plusieurs jours avec un compagnon qu'il n'aurait pas pu mieux choisir, au cours de laquelle ils traverseraient les régions côtières de Gwynedd, de Saint-Asaph à Carnarvon, puis longeraient l'Aber des princes au pied des formidables promontoires de Moel Winion. Ils auraient tout le loisir de parler de leurs activités depuis leur séparation, de partager le silence familial entre amis quand on s'est dit tout ce qu'on devait se dire. Et cela, c'était à frère Mark qu'il le devrait. C'était merveilleux qu'un être qui, de par sa vocation, ne possède rien puisse tant vous offrir ! Le monde est plein de ces petits miracles bienfaisants.

— Ah ! mon fils, s'écria Cadfael du fond du cœur, en échange d'un tel bonheur, non seulement je vous servirai d'interprète mais je vous servirai tout court du début jusqu'à la fin. Rien ni personne n'aurait pu me procurer un tel plaisir. Radulphe est-il vraiment d'accord pour me laisser partir ?

— Tout à fait, le rassura Mark, et vous pouvez choisir le cheval que vous voudrez aux écuries. Vous avez aujourd'hui et demain devant vous pour prendre vos dispositions avec Edmond et Winfrid pour votre absence et assister aux offices avec une telle ponctualité que votre âme pécheresse pourra aller à Bangor et en revenir sans risque.

— Je me sens déjà une vertu nouvelle, affirma Cadfael, au comble du bonheur. Le ciel ne l'a-t-il pas démontré en m'autorisant ce voyage au pays de Galles ? Pensez-vous que je me hasarderais à le défier en un pareil moment ?

Puisqu'au moins la première partie de la mission de Mark était une démonstration publique, il n'y avait pas de raison pour que chaque habitant de la clôture ne s'y intéresse pas de très près, et le jeune religieux faillit crouler sous l'avalanche de conseils qui s'abattit sur lui, tout particulièrement de la part de frère Dafydd, à l'infirmierie, qui n'avait pas revu son pays natal de Duffryn Clwyd depuis quarante

ans, mais croyait dur comme fer le connaître encore comme sa poche tout usée par l'âge. Le plaisir qu'il éprouva en apprenant la résurrection de son ancien diocèse fut en partie gâché quand il sut la nomination du Normand, mais cette vive émotion lui redonna le goût de l'existence, et il revint d'enthousiasme à sa langue maternelle qu'il utilisa à profusion pour conseiller Cadfael lors de sa visite. L'abbé Radulphe, en revanche, ne leur donna que sa bénédiction. Cette mission avait été confiée à frère Mark, et c'était à lui seul qu'il appartenait de la mener à bien. Le prieur Robert s'abstint de tout commentaire, mais à la façon dont son nez s'allongeait, il était évident qu'il n'approuvait pas. Il estimait qu'il aurait été un bien meilleur ambassadeur auprès des deux évêques que ce gamin.

Cadfael passa en revue les médicaments dont il disposait avant de confier son jardin à frère Winfrid ; ensuite, à tout hasard, il se rendit à Saint-Gilles pour s'assurer que rien ne manquait dans les armoires à pharmacie de l'hôpital et que frère Oswin avait la situation bien en main. C'est seulement après qu'il se dirigea vers les écuries pour se donner le plaisir de choisir sa monture pour le voyage. C'est là que Hugh le trouva au début de l'après-midi, contemplant avec satisfaction un rouan élégant, léger, à la crinière isabelle, qui s'appuyait complaisamment à la main qui le caressait.

— Trop grand pour vous, lança Hugh par-dessus son épaule. Il faudrait vous aider à monter et Mark ne pourra jamais vous soulever.

— Je ne suis pas si lourd ni si racorni que je ne puisse me mettre en selle par mes propres moyens, rétorqua dignement Cadfael. Qu'est-ce qui vous amène ici ? Vous me cherchiez ?

— Eh bien, c'est une idée d'Aline quand elle a appris ce que vous prépariez, Mark et vous. Nous sommes pratiquement en mai, et d'ici une semaine ou deux au maximum je vais les emmener elle et Gilles à Maesbury pour l'été. Il a tout le manoir pour s'ébattre et il est bien mieux là-bas qu'en ville.

Il avait effectivement coutume de laisser sa famille sur ses terres pendant la période de la tonte et du glanage, cependant que lui partageait son temps entre sa maison et les affaires du comté. Cadfael connaissait ce rythme familial.

— Elle suggère qu'on parte une semaine plus tôt et qu'on vous accompagne demain un bout de chemin, au moins jusqu'à Oswestry. Le reste de la maisonnée arrivera plus tard, ce qui nous laisserait au moins une journée pour profiter de votre compagnie. Peut-être même pourriez-vous passer la nuit à Maesbury, si cela vous convient. Qu'en pensez-vous ?

Cadfael accepta avec grand plaisir ainsi que Mark, quand cette proposition lui fut rapportée, même s'il dut refuser, non sans regret, de dormir chez Hugh. Il devait atteindre impérativement Llanelwly

d'ici deux jours et mieux valait ne pas y arriver trop tard, de préférence en milieu d'après-midi, pour laisser libre cours aux lois de l'hospitalité avant le repas du soir ; aussi préférait-il dépasser Oswestry et bien avancer dans le pays de Galles avant de s'arrêter pour la nuit, se gardant une étape plus facile pour le lendemain. S'ils pouvaient atteindre la vallée de la Dee, ils trouveraient à se loger dans l'une des églises de la région et traverseraient le fleuve au petit matin.

Apparemment tout avait été organisé, et il ne restait plus qu'à se rendre à vêpres, puis à complies fort révéremment et remettre l'entreprise qui les attendait, comme toutes les autres, du reste, entre les mains de Dieu, tout en se confiant aussi à sainte Winifred qui les abandonnerait d'autant moins qu'ils se rendaient dans son pays, et que si elle se laissait aller à les protéger, dans sa bonté et sa délicatesse coutumières, ils apprécieraient grandement.

Le matin du départ, une troupe de six cavaliers, accompagnés d'un cheval de bât, sortit de la ville par le pont de l'ouest et prit la route d'Oswestry. Hugh montait son cabochard favori à la robe grise et avait pris son fils sur l'arçon. Aline, que ce départ précipité n'avait pas troublée le moins du monde, était sur son genet blanc, cependant qu'un des deux valets d'écurie avait pris en croupe Constance, sa servante et amie, et que le second suivait avec le cheval de bât qu'il tenait en main. Quant à nos deux pèlerins, ils étaient ravis de cette escorte. Le vert et l'argent se partageaient cette ultime matinée d'avril. Cadfael et Mark étaient partis avant prime pour rejoindre le détachement de Hugh. Une pluie si fine qu'on la remarquait à peine les avait accompagnés jusqu'au-delà du pont, là où les eaux gonflées de la Severn coulaient majestueusement, et avant qu'ils ne se rassemblent dans la cour du shérif, le soleil était apparu dans le ciel, illuminant les herbes et les frondaisons. La lumière scintillante, capricieuse, répandait sur chaque vaguelette de la rivière des lueurs dorées. C'était un bon jour pour partir, où qu'on veuille se rendre, et quelle qu'en fût la raison.

Le soleil était déjà haut et la brume gris perle du matin avait disparu quand ils passèrent le fleuve, à Montford. La route était bonne, avec par endroits de larges bordures herbeuses où l'on pouvait avancer vite et bien ; à l'occasion Gilles demandait qu'on prenne un petit galop. Il était beaucoup trop fier pour partager une autre monture que celle de son père. Une fois qu'ils seraient installés à Maesbury, le petit cheval de trait, tranquille et d'humeur égale, deviendrait son destrier pour l'été, et le palefrenier qui le menait veillerait discrètement sur ses chevauchées, car comme la plupart des enfants qui ne voient jamais de raison de craindre quoi que ce soit, il n'avait peur de rien une fois à cheval. Aline le trouvait téméraire mais hésitait à le brider, de crainte peut-être d'ébranler sa confiance ou

peut-être parce qu'elle savait fort bien qu'il ne l'écouterait pas.

Ils s'arrêtèrent à midi au pied de la colline, à Ness, où était installé un des locataires de Hugh, afin de se rafraîchir et de laisser les chevaux reposer. Avant le mitan de l'après-midi, ils avaient atteint Felton, où Aline et ses compagnons les quittèrent pour gagner le manoir au plus court. Hugh, quant à lui, choisit de rester avec ses amis jusqu'aux abords d'Oswestry. Gilles, grognon mais soumis, passa des bras de son père à ceux de sa mère.

— Allez et revenez-nous entiers ! leur souhaita Aline, dont les cheveux blonds avaient la même pâleur lumineuse que ceux de son fils et alors que sur son visage et dans son sourire le printemps répandait sa lumière.

Elle traça un petit signe de croix dans l'air, entre eux, avant de s'engager sur le chemin de gauche avec son genet.

Libérés des bagages et des femmes, ils purent progresser à bonne allure sur les quelques milles qui les séparaient de Whittington, où ils s'arrêtèrent sous les murs du petit donjon de bois. Oswestry se situait à leur gauche, là où prendrait Hugh pour repartir ; Mark et Cadfael, eux, continueraient vers le nord ; pour le moment, ils se tenaient exactement à la frontière d'une région qui depuis des siècles avait été alternativement anglaise et galloise avant l'arrivée des Normands, les noms des hameaux témoignaient davantage de l'influence galloise. Hugh habitait entre les deux grandes digues qu'avait érigées il y a fort longtemps la princesse de Mercie pour marquer l'endroit où commençaient son territoire et sa juridiction, afin que les étrangers mal intentionnés évitent de s'y aventurer et que ceux qui passaient d'un pays à l'autre sachent bien à quelle loi ils devraient obéir.

La barrière inférieure, en fort piteux état en ce jour, se trouvait à l'est du manoir ; la plus importante avait été élevée à l'ouest, où les forces merciennes avaient pu s'enfoncer chez les Gallois.

— C'est là que je dois vous quitter, soupira Hugh, avec un regard en arrière vers la chaussée par où ils étaient venus, puis vers le couchant, la ville et le château. Ah ! quel dommage ! Par un temps pareil, il n'aurait pas fallu me prier pour que je pousse avec vous jusqu'à Saint-Asaph, mais il vaut nettement mieux que les hommes du roi restent à l'écart des affaires de l'Église et évitent de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Je ne tiens pas outre mesure à piétiner les plates-bandes d'Owain.

— Vous nous avez déjà conduits sur les terres de Gilbert, en tout cas, dit Mark avec un sourire. Cette église et la vôtre aussi, Saint-Oswald, sont sur le diocèse de Saint-Asaph. Le saviez-vous ? Lichfield a perdu un grand nombre de paroisses du nord-ouest. J'imagine que c'est la politique de Cantorbéry de créer un diocèse qui couvre les deux côtés des marches, de façon que la ligne séparant Gallois et

Anglais compte pour rien.

— Owain aura sûrement son mot à dire sur la question, fit observer Hugh, puis il les salua avant de diriger son cheval vers le manoir. Dieu soit avec vous et bon voyage ! On vous attend d'ici une dizaine de jours. Et évitez de vous attirer des ennuis ! ajouta-t-il après avoir parcouru quelques pas en regardant par-dessus son épaule. Enfin, si vous y arrivez !

Mais rien n'indiquait à qui il s'adressait en particulier ni envers qui ce pressentiment s'appliquait. Probablement envers tous deux.

CHAPITRE DEUX

— Je suis trop vieux pour me lancer dans ce genre d'aventures, observa frère Cadfael, qui n'en croyait pas un mot.

— Je note au passage, répondit Mark qui lui jeta un regard en coin, que vous avez attendu d'être à bonne distance de Shrewsbury pour vous en rendre compte, et quand je pense, mon pauvre vieil ami, qu'il n'y a personne pour vous prendre au mot et vous prier de rester chez vous !

— J'aurais été bien bête, vous ne croyez pas ? acquiesça bien volontiers l'intéressé.

— Quand vous commencez à mettre votre âge en avant, je sais ce qui m'attend. Un cheval bien nourri à l'avoine, tout juste sorti des écuries et qui a pris le mors aux dents, oui. Je vous rappelle, lança sévèrement Mark, que ce sont des évêques et des chanoines que nous allons voir et qu'ils ne sont déjà pas faciles. Espérons que nous ne rencontrerons personne de plus dangereux !

N'empêche qu'il n'avait pas l'air trop convaincu. Cette bonne chevauchée avait amené des couleurs sur ses joues maigres, pâles, et une étincelle brillait dans ses yeux. Mark avait été élevé parmi des chevaux de labour ; il s'était échiné pour un oncle qui lui pleurait le logement et la nourriture. Aujourd'hui encore, il continuait à monter comme à la campagne, sans élégance mais avec efficacité, alors que les écuries de l'évêque lui avaient fourni un beau hongre élancé en lieu et place d'un percheron à la démarche lourde. L'animal était bai clair, avec une robe luisante, cuivrée, plein de feu avec un cavalier aussi léger.

Ils s'étaient immobilisés au sommet de la crête dominant la riche vallée de la Dee. Le soleil poursuivait sa course vers l'ouest, et sa lumière dorée de midi s'était adoucie et nuancée d'une teinte ambrée, très tendre, qui rayonnait sur la rivière, dont les méandres apparaissaient et disparaissaient tour à tour entre ses rives boisées. C'était encore un cours d'eau de montagne qui dansait sur un lit de rochers et donnait naissance à des arcs-en-ciel jaillis de ses embruns traversés de soleil. Quelque part, en contrebas, on leur fournirait bien un logis pour la nuit.

Côte à côte, les deux amis s'engagèrent sur la pente descendante, couverte d'herbe, assez large pour deux.

— Je peux vous assurer, commença Cadfael, que je ne me serais jamais attendu, à mon âge, à être recruté pour une expédition de ce genre. Je vous en suis redevable beaucoup plus que vous ne le pensez. A Shrewsbury, je suis chez moi, et je ne voudrais changer pour rien au monde, sauf pour une visite. Mais de temps à autre, le besoin de partir me démange. C'est merveilleux de rentrer chez soi, mais ça n'est pas mal non plus de fiche le camp ; et c'est tellement agréable de songer au départ et aussi au retour. Tant mieux pour moi si Théobald a pensé à recruter des alliés pour son nouvel évêque. Mais que lui envoie donc Roger de Clinton, à part une lettre officielle ?

Il n'avait pas eu le temps de satisfaire sa curiosité sur ce point jusqu'à présent. Le paquet que Mark portait sur sa selle était trop mince pour contenir un objet volumineux.

— Une croix pectorale, bénie au reliquaire de Saint-Chad. C'est l'un des chanoines qui l'a fabriquée. Il travaille bien l'argent.

— Et la même chose pour Meurig, avec ses prières et ses compliments fraternels ?

— Non, pour Meurig, il y a un bréviaire, un très bel ouvrage. Notre meilleur enlumineur l'avait pratiquement fini quand les ordres de l'archevêque nous sont parvenus, alors il a ajouté un feuillet spécial avec une image de saint Deniol, le saint patron de Meurig. Personnellement, j'aimerais mieux le livre, commenta Mark, en se frayant un chemin parmi les bois descendant en pente raide qui menaient à la vallée, dans le soleil déclinant. Mais la croix a un aspect plus formel. Après tout on avait des ordres. Mais ne pensez-vous pas qu'on peut y voir la preuve que Théobald sait avoir donné à Gilbert un poste pour le moins délicat ?

— Je n'aimerais pas être à sa place, admit Cadfael. Mais, qui sait, il aime peut-être la bagarre. Il y a des gens qui en ont besoin pour vivre. S'il fourre son nez de trop près dans les coutumes galloises, il sera servi, vous pouvez me croire.

Ils sortirent du couvert parmi un moutonnement de vertes prairies et de buissons épais qui longeaient la rive. Près d'eux la Dee projetait des lueurs orangées venues de l'ouest. Par-delà le courant s'élevait une colline couverte d'herbe que couronnaient des ouvrages dont ils ne distinguaient que les contours, manifestement dus à la main de l'homme depuis des lustres ; sous un étroit pont de bois la Dee étincelait et dansait sur un lit de cailloux. C'est là, qu'à l'église Sainte-Collen, ils demandèrent au curé de la paroisse, qui le leur accorda bien volontiers, de les loger pour la nuit.

Le jour suivant, ils passèrent de l'autre côté et gravirent les

hautes terres sans arbres qui mènent de la vallée de la Dee à celle de la Clwyd ; là, ils suivirent benoîtement le cours d'eau tout au long de cette belle matinée et jusque dans l'après-midi où alternèrent de douces pluies et de timides éclaircies. Ils traversèrent Ruthin, au pied d'affleurements de roches rouges comportant au sommet une forteresse trapue en bois avant de pénétrer dans le vallon superbe et large, dont le feuillage nouveau brillait de toutes parts. Avant que le soleil ne se fût couché, ils parvinrent à la langue de terre qui s'amincissait entre la Clwyd et l'Elwy, avant le confluent des deux rivières, au-dessus de Rhuddlan. C'est là que se situait la ville de Llanelwy abritant la cathédrale Saint-Asaph, confortablement nichée dans une verte vallée bien protégée.

Elle était si petite, compacte, qu'il était presque exagéré de parler de ville. Les maisons basses, construites en bois, étaient serrées les unes contre les autres ; un unique chemin conduisait au cœur de la cité où l'on distinguait, sans qu'on puisse s'y tromper, le toit allongé et le clocher, lui aussi en bois, de la cathédrale au centre du village. Toute modeste qu'elle fût, c'était le plus grand bâtiment qu'on puisse voir et le seul à avoir des murs de pierre. Tout un ensemble d'autres toits bas l'entourait qu'on avait dans la plupart des cas hâtivement réparés tandis que des hommes s'affairaient, juchés sur les autres, car même si l'église était restée en activité, le diocèse était en sommeil depuis soixante-dix ans, et s'il demeurait des chanoines qui étaient attachés à ce centre, leur nombre avait dû diminuer sérieusement et leurs maisons tomber en ruine depuis bon nombre d'années. La ville-cathédrale avait été fondée par saint Kentiguern sur le modèle celtique du « clas », en d'autres termes un collège de chanoines dirigé par un prêtre abbé, avec parmi ses membres au moins un prêtre supplémentaire. Les Normands avaient pour cette organisation le plus profond mépris et se donnaient beaucoup de mal pour que tout ce qui concernait la religion en pays de Galles fût soumis au rite romain observé par Cantorbéry. C'était une lourde tâche, mais les Normands étaient des gens opiniâtres.

Mais ce qui surprenait le plus dans cette communauté rurale perdue au bout du monde était qu'elle semblait surpeuplée à un degré incroyable. Dès qu'ils approchèrent de l'enceinte, ils furent enveloppés par toute une foule dont l'activité évoquait beaucoup plus l'entourage d'un prince que celui d'une enceinte monacale. Il y avait non seulement des charpentiers et des bâtisseurs mais aussi des hommes et des femmes qui couraient les bras chargés de pichets d'eau, de draps et courtépointes, de tentures soigneusement pliées, de pains fraîchement cuits et de paniers de nourriture, sans oublier un solide gaillard qui portait sur l'épaule un demi-cochon.

— Ce n'est pas seulement la maison d'un évêque, ma parole !

s'exclama Cadfael, observant la scène avec étonnement. C'est une armée qu'on nourrit ! Gilbert aurait-il déclaré la guerre à la vallée de Clwyd ?

— Pour moi, rétorqua Mark, un peu abasourdi par cet escadron qui tourbillonnait, avec un regard au doux moutonnement des collines, on attend des hôtes autrement plus importants que nous.

Cadfael tourna les yeux pour voir de quoi parlait Mark. Dans l'ombre des collines, il y avait des points de couleur qui ponctuaient le plateau vert au-dessus de la petite ville. De brillants pavillons de toile et des oriflammes claquaient au vent. Ce n'était pas là l'équipement Spartiate d'un camp militaire, mais bel et bien le train d'une maison princière.

— Ce n'est pas une armée, déclara Cadfael, mais une cour. Nous voilà en la compagnie des grands de ce monde. Ne vaudrait-il pas mieux vérifier rapidement si deux personnes de plus seront les bienvenues ? Il se prépare en effet peut-être quelque chose qui dépasse les relations fraternelles entre évêques ? Remarquez, si les grands officiers du prince se tiennent à deux pas de Gilbert, leur rappeler l'existence de Cantorbéry ne serait peut-être pas une mauvaise chose, même s'il y a d'autres manières de se rendre populaire !

Ils s'avancèrent dans l'enceinte en regardant partout autour d'eux. Le palais de l'évêque était un bâtiment neuf, édifié en bois ; il comportait une grande salle et des chambres avec de part et d'autre un certain nombre de petites habitations nouvelles. Il y avait un peu plus de six mois que Gilbert avait été consacré à Lambeth ; il était évident qu'on n'avait pas perdu de temps pour restaurer le périmètre de la cathédrale du mieux possible afin qu'on pût le recevoir dignement. Cadfael et Mark mettaient pied à terre dans la cour quand un jeune homme traversa la presse d'un pas vif et appela d'un geste un palefrenier pour s'occuper de leurs montures.

— Puis-je vous être utile, mes frères ?

Il était jeune, sûrement pas plus de vingt ans ; il n'appartenait certainement pas aux religieux servant sous Gilbert. Un courtisan portant l'habit de sa fonction, plutôt, et des bijoux autour de la gorge. Il se déplaçait et parlait avec grâce, comme quelqu'un qui a confiance en lui ; le visage brillant, le teint clair, les cheveux bruns, tirant sur le roux. Il était grand, avec quelque chose dans son allure qui rappelait vaguement quelque chose à Cadfael, bien qu'il fût sûr de ne l'avoir jamais vu auparavant. Il avait commencé par s'adresser à eux en gallois, mais passa facilement à l'anglais après avoir observé Mark de la tête aux pieds d'un regard brillant.

— Ceux qui portent votre habit sont toujours les bienvenus. Venez-vous de loin ?

— De Lichfield. Nous sommes porteurs d'une lettre et d'un

cadeau fraternels pour monseigneur Gilbert de la part de mon évêque, Roger de Clinton, évêque de Coventry et de Lichfield.

— Il en sera sincèrement ravi, affirma le jeune homme avec une surprenante candeur, accompagnée d'un sourire éclatant, malicieux mais aimable. Je ne serais pas surpris qu'il éprouve le besoin d'avoir des renforts. Attendez, je vais demander qu'on vous porte vos fontes, puis je vous conduirai à un endroit où vous pourrez vous reposer et prendre des rafraîchissements. Il n'est pas encore l'heure de souper.

Un geste de sa part amena des serviteurs pour se charger de leurs bagages et marcher derrière eux cependant que le jeune homme les menait vers une des cellules neuves, proches de la grande salle, de l'autre côté de la cour.

— Je n'ai aucun droit à donner des ordres ici, je ne suis moi-même qu'un invité, mais on s'est habitué à moi, leur confia-t-il avec une incontestable assurance légèrement amusée, comme s'il y avait une bonne raison pour que le cercle de l'évêque s'accommode de lui et qu'il connaissait suffisamment les usages pour ne pas pousser son avantage trop loin.

Le logement était petit mais adéquat ; il comportait des lits, un banc, une table. Dans toute la pièce se répandait une odeur de bois fraîchement ouvragé. Des couvertures nouvelles étaient posées sur les lits et un parfum de bonne laine se mêlait à celui des poutres récemment coupées.

— Je vais envoyer quelqu'un vous apporter de l'eau, émit leur guide, et dénicher un des chanoines. Sa seigneurie a choisi du mieux qu'il a pu, mais il lui en faut beaucoup. Il a du mal à remplir son chapitre. Mettez-vous à l'aise, mes frères, on va venir vous voir sans tarder.

Et sur ce il s'en alla à grands pas, de sa démarche élastique, les laissant s'installer à leur convenance, après la journée qu'ils avaient passée à cheval.

— De l'eau ? interrogea Mark, réfléchissant à cette première et essentielle marque de courtoisie. Cela revient-il à offrir le sel, au pays de Galles ?

— Non, mon garçon. Dans une région où les gens vont principalement à pied, on en connaît la valeur. On va nous apporter de quoi nous baigner les pieds et nous débarrasser de la poussière de la route. C'est une manière courtoise de demander si nous comptons rester pour la nuit. Si nous refusons, cela voudra dire que nous sommes là pour une brève visite de courtoisie. Si nous acceptons, nous devenons, à partir de ce moment, les hôtes de la maison.

— Et ce jeune seigneur ? Il est trop élégant pour être un domestique et n'est certainement pas un clerc. Il se prétend invité. Sur quelle sorte d'assemblée sommes-nous tombés, Cadfael ?

Ils avaient laissé la porte grande ouverte pour donner passage à la lumière de la soirée et voir les gens qui s'agitaient dans la cour. Une jeune fille arriva, se frayant un chemin dans la foule affairée. Elle avait une démarche allongée, gracieuse et tenait un pichet dans une grande coupe. La porteuse d'eau était grande et vigoureuse. Une tresse de cheveux brillants d'un noir bleuté, épaisse comme son poignet, pendait sur son épaule et des mèches folles voletaient sur ses tempes sous l'effet de la brise. C'est un plaisir de la contempler, songea Cadfael en la regardant s'approcher. Elle s'inclina profondément devant eux en entrant, gardant les yeux respectueusement baissés pour les servir. Elle leur versa de l'eau, délaça leurs sandales de ses longues et belles mains ; ce n'était pas une servante mais une hôtesse prévenante si sûre de sa position dominante qu'elle pouvait s'abaisser à jouer les domestiques sans rien perdre de sa dignité. Quand ses mains se posèrent sur les chevilles fines et les pieds délicats de Mark, évoquant ceux d'une fille, le jeune religieux rougit furieusement, jusqu'à la racine des cheveux ; comme si cette rougeur lui avait brûlé le front, elle leva la tête.

Même s'il ne dura qu'un instant, ce fut un regard extrêmement révélateur. A peine eut-elle levé les yeux que son visage, jusque-là impassible, voire austère, s'illumina, tel du vif-argent, d'une foule d'expressions qui se succédèrent à la vitesse de l'éclair. Elle observa Mark une seconde entre ses cils ; son inconfort l'amusa et l'espace d'une seconde elle se demanda si elle allait lui laisser voir son rire, ce qui l'aurait encore plus déconcerté. Finalement elle y renonça, dans un élan de sympathie pour sa jeunesse et son apparence d'innocence fragile ; son visage ovale reprit donc son air grave.

Ses yeux étaient d'un mauve si profond qu'ils en paraissaient presque noirs, dans l'ombre. Elle devait avoir dix-huit ans tout au plus. Peut-être moins, même, mais sa taille et son allure lui donnaient l'assurance d'une femme. Elle avait mis des serviettes de toile sur son épaule et elle se serait fait une joie malicieuse d'essuyer les pieds de Mark de ses propres mains, mais il s'y refusa énergiquement. L'autorité qui émanait non pas de sa frêle personne mais du sérieux de son office l'amena à la prendre fermement par la main et à la relever alors qu'elle était à genoux. Elle se remit aussitôt debout ; seul un bref éclair qui passa dans ses yeux sombres compromit son expression solennelle. Elle donnerait du fil à retordre aux jeunes clercs, songea Cadfael, sentant bien que lui n'était pas en danger. Et si on allait par là, aux plus âgés aussi, mais pas de la même façon.

— Non, déclara Mark d'une voix ferme. Ce n'est pas convenable. Notre rôle en ce bas monde est de servir et non pas d'être servi. Or, d'après tout ce que nous avons pu voir dehors, vous avez de l'occupation et ce ne sont pas les hôtes qui vous manquent, sûrement

plus exigeants que nous ne souhaitons l'être.

A ces mots, elle éclata franchement de rire, mais il était évident qu'elle ne riait pas de lui, sans toutefois qu'ils comprennent ce que cette réflexion avait pu lui suggérer. Jusqu'à présent, elle n'avait pas dit un seul mot, sauf pour les saluer à mi-voix depuis le seuil de la porte. Mais là, elle se lança dans un flot de paroles en gallois d'une voix chantante, si bien que dans son discours se mêlaient la danse et la poésie.

— Ce n'est pas moi qui en ai à revendre, mais sa seigneurie monseigneur Gilbert, qui ne s'attendait sûrement pas à tout cela ! Est-il vrai, comme le prétend Hywel, que vous venez avec des cadeaux et des compliments de la part des évêques anglais ? Alors vous serez les bienvenus à Llanelwy, ce soir, je peux vous l'assurer. Notre nouvel évêque a le plus grand besoin de tous les encouragements qu'on pourra lui apporter. Il appréciera grandement que l'archevêque lui rappelle qu'il le soutient, parce qu'avec les princes, il a bien des ennuis. Il sera ravi de votre présence. On vous installera sûrement à la haute table dans la grande salle, pour le repas.

— Celle des princes ? renvoya Cadfael en écho. Mais alors Hywel... C'est Hywel qui nous a reçus lors de notre arrivée ? Hywel ab Owain ?

— Vous ne l'avez pas reconnu ? s'étonna-t-elle.

— C'est que je ne l'avais jamais vu, mon enfant. Je ne le connaissais que de réputation.

Ainsi donc c'était ce jeune homme que son père avait envoyé à la tête d'une armée chasser Cadwalader de la région nord de Ceredigion, après avoir brûlé son château de Llanbadarn, et qui avait, selon toute apparence, fermement mené à bien sa besogne sans rien perdre de sa bonne humeur ni déranger l'ordonnance de sa chevelure. Et dire qu'il avait l'air à peine assez âgé pour porter les armes !

— Je pensais bien qu'il y avait en lui quelque chose de familier ! J'ai eu l'occasion de rencontrer Owain avec qui j'ai eu affaire il y a trois ans pour une question d'échange de prisonniers. Alors il a envoyé son fils pour lui rapporter comment monseigneur Gilbert exécute ses tâches pastorales, observa Cadfael. Il avait donc confiance en lui aussi bien en ce qui concerne les questions ecclésiastiques que séculières, et à juste titre probablement.

— Mieux que ça ! s'écria la jeune fille en riant. Il s'est déplacé en personne ! Vous n'avez pas vu ses tentes dans les prairies, là-haut ? Pour quelques jours, Llanelwy est l'apanage d'Owain et de la cour de Gwynedd, rien que ça ! C'est un honneur dont monseigneur Gilbert se serait volontiers passé. Non pas que le prince ait cherché en quoi que ce soit à l'intimider ou à l'humilier, mais il est toujours présent, à surveiller tous ses faits et gestes. Oh ! le prince est plein de courtoisie

et de respect ! Il ne demande à l'évêque que de les loger, lui et son fils, tous les autres étant à sa charge. Mais ce soir, tout ce beau monde soupera dans la grande salle. Vous verrez, vous débarquez à point nommé.

Tout en parlant, elle avait remis les serviettes sur son bras, tout en continuant à surveiller attentivement les allées et venues dans la cour. Suivant son regard, Cadfael remarqua un grand gaillard vêtu d'une soutane sombre qui approchait de leur cellule d'une démarche chaloupée, impressionnante.

— Je vais vous apporter de quoi manger et de l'hydromel, murmura la jeune fille, revenant brusquement aux questions pratiques.

Puis, ramassant sa coupe et son pichet, elle était sortie de leur cellule avant l'arrivée du clerc. Cadfael les vit se croiser au passage ; l'homme lui adressa un mot, la jeune femme se contenta d'une inclination de la tête. Il eut le sentiment d'une curieuse tension entre eux, lui étant visiblement mal à l'aise tandis qu'elle était respectueuse mais glaciale. Sa venue avait accéléré son départ à elle ; pourtant, à en juger par la façon dont il lui avait parlé en la rencontrant et dont il se tourna pour la suivre du regard avant de pénétrer dans la cellule, on pouvait à bon droit se demander si ce n'était pas lui qui la craignait et non le contraire ; de son côté, elle semblait éprouver envers cet homme une rancune sur laquelle elle ne voulait pas revenir. Elle n'avait pas levé la tête vers lui ni modifié le rythme impétueux de sa démarche ; c'est lui qui ralentit le pas, peut-être pour reprendre sa dignité avant de se présenter à des étrangers.

— Bonjour, mes frères, soyez les bienvenus ! lança-t-il du seuil de la porte. Je gage que ma fille a veillé à votre confort avec compétence.

Voilà qui établissait clairement leurs relations. L'homme prononça ces mots après mûre réflexion comme si cela impliquait un problème qu'il faudrait envisager un jour ou l'autre, préambule qu'il lui paraissait indispensable de poser dès l'abord. Ce qui après tout n'était pas inutile, puisqu'on voyait bien évidemment qu'il avait reçu la tonsure, qu'il était prêtre et occupait un poste d'autorité, point dont il décida aussi de parler sur-le-champ :

— Je m'appelle Meirion ; j'ai servi cette église pendant de nombreuses années. Avec la nouvelle administration je suis devenu chanoine, membre du chapitre. Si vous avez besoin de quoi que ce soit qu'on puisse vous procurer, n'hésitez pas à me le faire savoir, je veillerai personnellement à ce que vous ayez satisfaction.

Il parlait un anglais académique, un peu hésitant, car visiblement il était gallois. Solide, massif, beau à sa manière avec une complexion plutôt sombre, il avait un visage au dessin très net, se

tenait très droit et sa couronne de cheveux noirs était à peine teintée de gris. La demoiselle avait hérité de son teint, de ses yeux brillants, foncés, mais l'étincelle qui y brillait était pleine de gaieté alors que dans son regard à lui on décelait une légère impression de malaise sous son front impérieux. Cet homme fier, ambitieux n'était très sûr ni de lui-même ni des pouvoirs qui lui étaient conférés. Qui sait d'ailleurs s'il ne se trouvait pas dans une situation délicate maintenant qu'il était devenu chanoine, au service d'un évêque normand ? C'était une possibilité. S'il ne se cachait pas d'avoir une fille, on pouvait envisager une épouse quelque part, ce qui risquait de déplaire à Cantorbéry[4]. Ils l'assurèrent que leur logement les satisfaisait en tous points et qu'il était même plus luxueux que ne l'autorisaient les principes monastiques. Mark courut chercher dans ses bagages la lettre qui portait le sceau de monseigneur Roger de Clinton, superbement calligraphiée, ainsi que le petit coffret de bois ouvragé qui contenait la croix d'argent. Ravi, le chanoine Meirion retint son souffle ; l'orfèvre de Lichfield, qui était un très bon artisan, avait produit une œuvre de belle facture.

— Sa seigneurie s'en réjouira, je peux vous le garantir. Je n'ai pas besoin de vous dissimuler, à vous qui êtes gens d'Église, que la situation de monseigneur Gilbert est loin d'être aisée et que tout geste de soutien lui est d'un grand réconfort. Si vous me permettez cette suggestion, il serait bon que vous arriviez au souper d'une façon très officielle, quand tous seront assis à table et que vous expliquiez publiquement la raison de votre venue. Je vous servirai de héraut quand vous entrerez dans la grande salle ; vos places vous seront réservées, auprès de l'évêque.

Il en était devenu presque tranchant. Il fallait exploiter au maximum le rappel lancé dans les formes non seulement par Lichfield mais aussi par Théobald et Cantorbéry que le rite romain avait été accepté et qu'un prélat normand avait été nommé à Saint-Asaph. Le prince était venu montrer son pouvoir temporel, accompagné de ses chevaliers ; le chanoine Meirion avait l'intention d'utiliser frère Mark en tant que symbole de l'autre pouvoir, celui de l'Église, tout inadéquat qu'il puisse paraître.

— Également, mon frère, même si l'évêque n'a pas besoin de traduction, et pour cause, il serait bon que vous répétiez en gallois ce que le diacre Mark jugera à propos de déclarer dans la grande salle. Le prince connaît un peu l'anglais, mais la plupart de ses chefs de clan n'en comprennent pas un traître mot.

Ignorance dont le chanoine Meirion entendait bien ne pas leur laisser le bénéfice. Tous, jusqu'au garde le plus modeste, sauraient exactement de quoi il avait été question.

— J'avertirai sa seigneurie de votre arrivée, mais n'en soufflez

mot à âme qui vive.

— Hywel ab Owain est déjà au courant, l'informa Cadfael.

— Qui n'aura pas manqué d'en prévenir son père. N'importe, le spectacle n'en sera pas moins grandiose pour autant. En vérité, c'est une chance que vous soyez arrivés aujourd'hui tout particulièrement, car demain le roi et ses hommes repartiront pour Aber.

— En ce cas, répondit Mark, décidant de parler franchement à un être qui s'était montré franc envers eux, nous pourrions chevaucher de conserve, car je suis également porteur d'une lettre pour monseigneur Meurig de Bangor.

Le chanoine marqua là-dessus une pause brève pour se donner le temps de la réflexion avant d'approuver d'un hochement de tête. Après tout, il était lui-même gallois, même s'il s'efforçait de son mieux de servir honnêtement son Normand de maître.

— Parfait ! Votre évêque est un sage. Cela nous met sur un pied d'égalité ; le prince appréciera à sa juste valeur. Et puis, c'est amusant, ma fille Heledd et moi serons de la partie. Elle doit épouser un gentilhomme qui est au service du prince ; il a des terres à Anglesey et il doit nous rejoindre à Bangor. Nous chevaucherons donc de compagnie.

— Tout le plaisir sera pour nous, affirma Mark.

— Je viendrai vous chercher dès que les invités seront installés, leur promit le chanoine, très satisfait, avant de les laisser se reposer pendant une heure.

La jeune fille ne revint qu'après son départ ; elle leur apportait un pichet d'hydromel et un plateau de gâteaux au miel. Elle les servit en silence, avec l'intention manifeste de ne pas bouger de là. Au bout d'un moment elle leur demanda brusquement, l'air renfrogné, ce qu'il leur avait raconté.

— Que lui et sa fille devaient se rendre demain à Bangor, tout comme nous, l'informa Cadfael d'un ton égal, observant son visage qui ne révélait rien. Nous aurons l'escorte d'un prince jusqu'à Aber.

— Ah ! tiens, il me considère toujours comme sa fille, lança-t-elle avec une moue boudeuse.

— Mais bien sûr, et il a toutes les raisons d'en être fier. Si vous vous donnez la peine de vous regarder dans un miroir, ajouta Cadfael avec une candeur naïve, vous comprendrez sans peine pourquoi.

Cette phrase arracha à Heledd un timide sourire. Fort de ce début de succès, Cadfael tenta d'exploiter ce petit avantage.

— Qu'est-ce qui ne va pas entre vous ? Le nouvel évêque représenterait-il une menace pour vous ? S'il compte se débarrasser de tous les prêtres mariés dans son diocèse, il aura de quoi faire ! Votre père semble très capable, pas du tout le genre d'homme dont un nouveau venu peut se passer sans encombre.

— Oh ! pour ça, oui ! s'exclama-t-elle, avec une certaine chaleur, et sa seigneurie tient à le garder. Il se serait trouvé dans une situation beaucoup plus délicate si ma mère n'avait pas été à l'agonie lors de l'arrivée de monseigneur Gilbert. Il était évident qu'elle n'en avait plus pour longtemps, alors ils ont attendu ! Non, mais vous vous rendez compte ? Attendre la mort d'une épouse, pour ne pas avoir à la séparer d'un mari dont elle avait le plus grand besoin ! Et puis elle est morte, à Noël dernier, et depuis c'est moi qui lui tiens sa maison ; je lui prépare sa cuisine, je lui lave son linge ; on pensait pouvoir continuer comme ça. Mais non ! Je suis la preuve vivante d'un mariage dont l'évêque prétend qu'il était illégal et sacrilège. A ses yeux, je n'aurais jamais dû naître ! Si mon père passe le reste de sa vie dans le célibat, *moi* je suis toujours là pour lui rappeler ce qu'il veut tellement oublier. Oui, c'est bien de *lui* que je parle, pas seulement de l'évêque ! Je le gêne pour se pousser dans les faveurs de son nouveau patron.

— Vous êtes injuste envers lui ! s'écria Mark, choqué au plus haut point. Je suis certain qu'il a pour vous l'affection d'un père, comme je suis sûr que vous lui portez un amour filial.

— Nous n'avions jamais eu l'occasion de mettre nos sentiments à l'épreuve, répondit-elle simplement. Oui, on s'aime ; personne n'en disconviendra. Oh ! il ne me veut pas de mal, ni l'évêque non plus. Mais ils souhaitent tous les deux et du fond du cœur me voir au diable vauvert, comme ça je ne les gênerai plus dans leurs projets.

— Voilà donc pourquoi ils comptent vous marier à quelqu'un d'Anglesey, c'est suffisamment loin, nota Cadfael, pour ne plus leur poser problème, tout en se situant encore au nord du pays de Galles. Oui, il est évident que cela permettrait à l'évêque de dormir sur ses deux oreilles. Mais vous, dans tout ça ? Connaissez-vous l'homme auquel on vous destine ?

— Non, c'est le prince qui a tout arrangé. Il a cru bien faire, et c'est ainsi que je le prends. L'évêque, lui, voulait m'expédier dans un couvent en Angleterre, et me forcer à prendre le voile. Owain Gwynedd ne s'est pas gêné pour déclarer que ce serait un beau gâchis, à moins que je n'y tienne personnellement. Il m'a donc demandé en plein milieu de la grande salle, au vu et au su de tout le monde, si j'étais disposée à accepter et j'ai répondu non à haute et intelligible voix. Alors il m'a proposé ce mariage. Son vassal cherche une épouse ; il paraît que c'est un homme de bien, plus tout jeune, il a la trentaine passée, ce qui n'est pas non plus très vieux ; il ne manque pas d'allure et il a bonne réputation. C'est toujours mieux, ajouta-t-elle avec enthousiasme, que d'être enfermée derrière les grilles d'un couvent en Angleterre.

— Incontestablement, approuva sincèrement Cadfael, à moins

que votre cœur ne vous y pousse, et ce n'est pas demain la veille, à mon sens. Et c'est également mieux que de continuer à vivre ici avec le sentiment que vous n'êtes pas à votre place et que vous gênez. Vous n'êtes pas entièrement contre le mariage ?

— Non ! répondit-elle, véhémement.

— Il n'y a rien, à votre connaissance, qu'on puisse reprocher à celui que le prince a en tête ?

— Non, sauf que ce n'est pas moi qui l'ai choisi, répondit-elle avec, sur ses lèvres rouges, une mimique d'entêtement.

— Quand vous le verrez, il vous plaira peut-être. Ce ne serait pas la première fois qu'un être intelligent aurait réuni deux personnes destinées l'une à l'autre, observa sagement Cadfael.

— De toute manière, répliqua-t-elle en soupirant, je n'ai pas le choix, pas vrai ? Mon père vient avec moi pour s'assurer que je saurai me conduire et le chanoine Morgant, qui est raide comme la justice... et comme l'évêque, nous accompagne pour nous surveiller tous les deux. Un scandale de plus et adieu à tout avancement tant que Gilbert sera là. Je pourrais le briser si ça me chantait, ajouta-t-elle, vengeresse, pensant manifestement à quelque chose qui ne pourrait jamais se réaliser, malgré sa colère et son mépris.

Et se retournant depuis le seuil de la porte dans la lumière du soir, elle lança :

— Je peux très bien me passer de lui. Tôt ou tard, je me serais mariée. Mais savez-vous ce qui me vexe le plus ? Qu'il renonce à moi aussi facilement et qu'il soit tellement content de se débarrasser de moi.

Comme promis, le chanoine Meirion vint les chercher, au moment où l'animation dans la grande cour commençait à se calmer ; les bâtisseurs avaient arrêté leur travail pour cette journée ; les serviteurs avaient terminé leurs préparatifs pour le repas du soir et pris efficacement position. Toute la maison, des princes aux palefreniers, était réunie dans la grande salle. On y voyait encore très clair mais avant de disparaître à l'ouest, le soleil se perdait dans un silence doré.

Vêtu pour la cérémonie, le chanoine était propre comme un sou neuf, mais sans ostentation, pour rappeler l'austérité de son rôle, peut-être, et ce d'autant plus qu'il ne tenait à rappeler à personne toutes les années où il avait vécu maritalement. A une certaine époque, il y avait fort longtemps, on avait exigé que tous les prêtres celtes observent le célibat avec la même insistance que manifestait aujourd'hui monseigneur Gilbert, mais tout simplement parce que l'Église celte reposait entièrement sur l'idéal monastique, et tout ce qui s'en écartait en diminuait la sainteté tout en risquant de créer un précédent. Mais

depuis une éternité, il n'était pas jusqu'au souvenir de cette époque qui n'ait pratiquement disparu de la mémoire des hommes car elle remontait à l'âge des saints. Aujourd'hui, il y aurait une réaction tout aussi indignée si on essayait de remettre cette pratique en vigueur, exactement comme quand on y avait petit à petit renoncé. Il y avait à présent des siècles que les curés se mariaient comme tout un chacun et élevaient leurs enfants, à l'instar de leurs paroissiens. Même en Angleterre, dans les campagnes les plus reculées, beaucoup d'humbles prêtres étaient mariés et nul n'aurait songé à les en blâmer. Au pays de Galles, il n'était pas rare qu'on se succède à la cure de la paroisse de père en fils. Plus grave encore, les fils de certains évêques trouvaient normal de remplacer leur père à la tête du diocèse quand leur géniteur serait passé de vie à trépas, comme si les offices les plus élevés de l'Église étaient devenus de véritables fiefs. Et voici qu'arrivait un évêque étranger, imposé de l'extérieur, qui dénonçait ces pratiques comme d'abominables péchés et entendait écarter de son diocèse tous les membres du clergé qui n'étaient pas célibataires.

Et cet homme capable, impressionnant, qui était venu les appeler à soutenir son maître, avait bien l'intention de ne pas se voir lésé simplement parce que, bien qu'ayant enterré sa femme juste à temps, il lui restait une fille sur les bras pour continuer à témoigner contre lui. Il n'avait aucun grief contre elle et veillerait à ce qu'elle ne manque de rien, à condition qu'elle ne reste pas devant ses yeux et qu'il n'ait plus à penser à elle.

Quand il voulait quelque chose, il n'hésitait pas et savait où était son intérêt. Il comptait bien exploiter la visite de ces deux religieux ainsi que leur mission pour plaire à son maître et lui donner satisfaction.

— Ils viennent juste de prendre place. Il y aura le silence tant que l'évêque et les princes ne seront pas installés. Je me suis occupé de vous laisser une place tout près de la haute table, où tout le monde pourra vous voir et vous entendre.

Là encore, il fallait lui rendre cette justice que la frêle stature de Mark ne lui inspirait ni déception ni mépris, pas plus que la simplicité de son habit noir de bénédictin et de son maintien. En vérité, il le regardait même avec un hochement de tête approbateur. Son allure modeste, il fallait le reconnaître, ne manquait pas de distinction.

Mark prit dans ses mains le rouleau de parchemin sur lequel était rédigée la lettre de Roger de Clinton ainsi que le petit coffret ouvragé qui contenait la croix, et les deux amis suivirent leur guide, traversèrent la cour pour arriver à la porte du palais de l'évêque. À l'intérieur, l'odeur capiteuse du bois bien sec et de la résine des torches embaumait l'air. Quand ils entrèrent, précédés du chanoine Meirion, le murmure discret des conversations s'éteignit parmi les

tables basses. Derrière la haute table, à l'autre bout de la grande salle, toute une suite de visages, illuminés par les flambeaux, fixait attentivement la petite procession qui s'avavançait le long de l'espace dégagé sous l'estrade. L'évêque, silhouette méconnaissable à cette distance, était au milieu, encadré par les princes ; le reste de la tablée se composait de clercs et de nobles au service d'Owain, disposés alternativement. Tous les yeux étaient posés sur frère Mark, petit, très droit, seul dans cet espace laissé libre, car le chanoine Meirion s'était mis de côté pour le laisser seul occuper le terrain et Cadfael était resté à quelques pas en arrière.

— Votre seigneurie, voici le diacre Mark, de la maison de l'évêque de Lichfield et de Coventry qui vous demande audience.

— Le messenger de mon collègue de Lichfield est le très bienvenu, lança-t-on d'une voix officielle depuis la haute table.

Mark prononça son bref discours d'une voix claire, sans quitter des yeux la longue forme mince en face de lui. Très droit, des cheveux raides gris acier entourant sa tonsure, un long nez en lame de couteau aux narines palpitantes, une bouche aux lèvres fières, crispées et un sourire de commande car son propriétaire manquait de pratique, voilà ce qu'il distingua.

— Mon seigneur, l'évêque Roger de Clinton, m'ordonne de vous saluer respectueusement en son nom, comme son frère dans le Christ, et son prochain au service de l'Église ; il vous souhaite longue vie et prospérité dans le diocèse de Saint-Asaph. Et par ma main, il vous envoie cette lettre avec tout son amour fraternel ainsi que ce coffret qu'il vous prie d'accepter dans votre grande bonté.

Propos que reprit Cadfael après un très court silence afin de produire son petit effet et tourna en un gallois sonore qui provoqua un frémissement et un murmure approuvateurs parmi ses compatriotes présents dans l'assemblée.

L'évêque s'était levé de son siège et, contournant la haute table, s'approcha du bord de l'estrade. Mark se porta à sa rencontre et ploya le genou pour remettre dans les grandes mains musclées qui se tendaient vers lui les objets qui leur étaient destinés.

— Nous acceptons avec joie les marques de bonté de notre frère, prononça l'évêque, fort satisfait, après réflexion, car le pouvoir séculier de Gwynedd était à deux pas et ne perdait pas une miette de cet échange. Et nous accueillons ses messagers avec autant de joie. Relevez-vous, mon frère. Veuillez vous asseoir à notre table où nous vous fêterons, ainsi que votre compagnon. C'est en vérité une marque de considération de la part de Roger de Clinton de nous envoyer quelqu'un parlant gallois dans une communauté galloise.

Cadfael suivit à bonne distance et monta sur l'estrade nettement après Mark. C'était lui qui devait recevoir une attention et une

considération pleines et entières et qu'on devait mettre à la place d'honneur aux côtés d'Hywel ab Owain, assis à la gauche de l'évêque. Fallait-il voir dans ce geste la main du chanoine Meirion, le désir de l'évêque d'exploiter cette visite autant qu'il le pouvait ou Hywel ab Owain y avait-il eu sa part ? Il se pourrait bien qu'il veuille s'informer sur ce que pensaient les autres chapitres diocésains de la résurrection du trône de saint Kentiguern et de son attribution à un prélat étranger. Si c'était lui qui posait des questions, on lui répondrait sûrement plus facilement qu'à son redoutable père, et il avait des chances de recueillir une moisson beaucoup plus riche. Ce serait peut-être la première occasion pour Mark de parler peu et d'écouter beaucoup.

La place qu'on avait attribuée à Cadfael était nettement plus éloignée des princes, près du bout de la table, mais cela lui fournissait une vue imprenable sur tous les personnages assis sur leurs sièges d'apparat. A la droite de l'évêque était assis Owain Gwynedd, grand homme dans tous les sens du terme, de par la taille, sa largeur d'esprit, ses capacités. Il était très grand, dépassant d'une tête la plupart de ses compatriotes, avec des cheveux blonds très clairs, alors qu'ils étaient bruns pour la plus grande partie d'entre eux, car sa grand-mère, Ragnild, était une princesse danoise du royaume de Dublin, plus nordique qu'Irlandaise et sa mère, Angharad, avait été remarquée pour ses cheveux blonds parmi les femmes brunes de Deheubarth. A la gauche du prélat était assis Hywel, très à son aise, le visage tourné vers frère Mark, afin de l'accueillir aimablement. La ressemblance entre le père et le fils était patente, même si ce dernier avait le teint plus sombre et était plus petit que son père. L'ironie de la chose, songea Cadfael, était que ce garçon, qui ressemblait tant à son père, soit considéré par le clerc qui était assis à côté de lui comme illégitime, car il était né avant le mariage d'Owain d'une mère également irlandaise. Aux yeux des Gallois, un enfant reconnu était aussi respectable que ceux nés de parents mariés, et Hywel, quand il avait atteint l'âge adulte, avait été établi avec honneur dans le sud de Ceredigion qu'aujourd'hui il possédait entièrement, alors que son oncle était tombé en défaveur. Et si on en jugeait par ses actes, jusqu'à présent, il saurait parfaitement s'y maintenir. Il y avait aussi trois ou quatre grands vassaux d'Owain, intercalés entre les chanoines et les chapelains de Gilbert, ce qui les forçait à se côtoyer et à avoir une conversation à la fois courtoise et prudente, bien que l'ouverture du coffret et la croix en filigrane, bien visible, leur fournissent un sujet de discussion commode. En effet, Gilbert, après avoir soulevé le couvercle, avait posé le bijou sur la table afin que tous puissent l'admirer. Il avait placé la lettre de son collègue près de lui, qu'il avait certainement l'intention de lire cérémonieusement, à haute voix, quand le repas tirerait à sa fin.

Entre-temps, le vin et l'hydromel avaient mis de l'huile dans les rouages diplomatiques avec un indéniable succès à en croire les voix qui s'élevaient de toutes parts, dans des langues différentes. Cadfael pensa qu'il ne serait pas mauvais de s'intéresser un peu à ses voisins et de jouer son rôle au banquet.

Il avait à sa droite un clerc d'une quarantaine d'années, bien en chair, à la noble prestance, mais si raide dans son expression, qu'il paria, sans grand risque de se tromper, qu'il s'agissait de ce chanoine Morgant dont la mission, dès le lendemain, serait de veiller à ce que le père et la fille se comportent correctement pendant le voyage qui conduirait Heledd vers son époux en puissance. Avec son nez fin, frémissant, son regard froid, aigu, il serait sûrement à la hauteur de sa tâche. Mais il ne manquait pas de courtoisie dans sa façon de parler et de s'adresser à son hôte. Quelles que soient les circonstances, il saurait s'y adapter, prononcer les mots qu'il fallait, mais il ne donnait pas le sentiment de savoir composer avec les faiblesses des autres.

A la gauche de Cadfael était assis un jeune homme du parti du prince, à la stature massive, compacte, typiquement galloise, très élégamment vêtu, avec des yeux et des cheveux noirs. Et son regard sombre, très intense, qui se perdait dans le lointain, semblait traverser les gens et les objets au lieu de s'arrêter sur eux. C'est seulement quand il regardait Owain et Hywel, un peu plus loin, que sa vision se concentrait ; son visage prenait une nuance plus chaleureuse et ses lèvres allongées s'adoucissaient en un sourire léger. Les princes de Gwynedd possédaient au moins un allié fidèle. Cadfael observa discrètement le jeune homme, car il en valait la peine. Il était beau, malgré son air mélancolique et sa façon de se cantonner dans le silence. Quand il parlait, histoire de faire preuve de civilité envers son voisin, il s'exprimait d'une voix calme mais sonore et dont les cadences, selon Cadfael, n'appartenaient pas à Gwynedd. Mais ce qu'il avait de plus significatif n'apparut pas à Cadfael avant un certain temps car il mangeait et buvait peu et se servait uniquement de sa main droite qui était tranquillement posée sur le plateau, à la vue de Cadfael. C'est seulement quand il se tourna directement vers lui et posa son coude gauche sur le bord de la table, qu'il réalisa : son avant-bras gauche se terminait à seulement quelques pouces de l'articulation ; une toile fine, attachée par un bracelet d'argent mince, était posée sur le moignon, comme un gant.

Cette révélation fut si soudaine qu'il était difficile de ne pas regarder, mais Cadfael détourna aussitôt le regard et s'abstint de tout commentaire, sans toutefois pouvoir s'empêcher d'observer cette mutilation quand il crut qu'on ne le voyait pas.

Mais celui qui l'avait subie avait vécu trop longtemps avec cela pour ne pas savoir l'effet que sa blessure produisait sur les autres.

— Ne vous gênez pas pour m'interroger, mon frère, murmura-t-il avec un sourire en coin. Je n'ai pas honte de proclamer où je l'ai perdue. C'était jadis la main dont je me servais le plus volontiers, même si je savais utiliser les deux, et encore aujourd'hui, je ne me débrouille pas mal avec celle qui me reste.

Puisque sa curiosité n'était pas mal prise, qu'on l'attendait même, Cadfael décida de ne pas se dérober, bien qu'il commençât à envisager quelques éléments de réponse. Ce jeune homme, en vérité, venait presque certainement du sud du pays ; ici à Gwynedd, il était bien loin de chez lui.

— Je ne doute pas, émit-il prudemment, que quel que soit l'endroit où cela vous est arrivé, vous n'ayez pas failli à l'honneur. Mais, si vous avez envie de m'en parler, il serait peut-être bon que vous sachiez que moi aussi, en mon temps, j'ai porté les armes, et moi aussi j'ai donné et reçu des coups. Si vous voulez m'admettre dans vos confidences, je devrais pouvoir vous suivre, ce domaine ne m'étant pas inconnu.

— Je pensais bien, lança le garçon en tournant vers lui deux yeux noirs, brillants, approbateurs, que vous ne ressembliez pas aux moines qu'on voit ordinairement. Eh bien, suivez-moi donc, j'en serai ravi. J'ai laissé mon bras sur le corps de mon seigneur, et j'avais toujours mon épée en main.

— C'était l'an dernier, avança lentement Cadfael, se fiant à son intuition et à son imagination, à Deheubarth.

— C'est exactement ça.

— La victime ?

— ... Était mon prince et mon beau-frère, termina l'infirmier. Le coup fatal qui l'a achevé m'a emporté le bras en même temps.

CHAPITRE TROIS

— Combien étiez-vous à l'accompagner, ce jour-là ? interrogea prudemment Cadfael, au bout d'un moment de silence.

— Trois. C'était un bref voyage sans histoire. Personne ne songeait à mal. En face, ils étaient huit. Je suis le seul à avoir survécu, des membres de l'escorte d'Anarawd, répondit-il d'une voix basse, égale.

Il n'avait rien oublié, rien pardonné mais il contrôlait parfaitement son intonation et ses traits.

— Je m'étonne, remarqua Cadfael, que vous soyez encore là pour raconter votre histoire. Il ne faut pas des lustres pour se vider de son sang après une blessure pareille.

— Et moins encore pour donner un coup de plus et finir le travail, acquiesça le jeune homme avec un sourire contraint. C'est ce qui se serait passé si des gens à nous n'avaient pas entendu le bruit du combat et n'étaient pas intervenus en hâte. Moi, ils m'ont laissé sur place quand ils sont partis. On m'a relevé et soigné quand les meurtriers se sont enfuis. Lorsque Hywel est revenu avec une armée pour venger cet assassinat, il m'a ramené avec lui, et Owain m'a pris à son service. Un manchot peut encore être utile et il est encore capable de haïr.

— Vous étiez proche de votre souverain ?

— J'ai grandi avec lui. Je l'aimais.

Son regard très noir, très ferme, se posa sur le profil plein de vie d'Hywel ab Owain auquel il avait accordé sa loyauté à la place d'Anarawd, si tant est qu'un être puisse en remplacer un autre.

— Puis-je savoir votre nom ? demanda Cadfael. Moi, je me nomme, enfin quand j'appartenais au siècle, Cadfael ap Meilyr ap Daffyd ; je suis moi-même originaire de Gwynedd, né à Trefriw. J'ai beau être bénédictin, je n'ai pas oublié mes ancêtres.

— Et vous avez diantrement raison, que vous viviez dans le siècle ou non. Je m'appelle Cuhelyn ab Einion, je suis le cadet de ma maison et j'appartenais à la garde de mon souverain. Dans le temps, ajouta-t-il, la mine sombre, c'était un déshonneur pour un garde de revenir vivant du champ de bataille où le prince avait péri. Mais

j'avais et j'ai toujours de bonnes raisons de vivre. J'ai donné à Hywel le nom des assassins que je connaissais et ils ont payé. Mais il y en a certains que je n'avais jamais vus. Oh ! j'ai gardé leur visage en mémoire pour le jour où je les reverrais et où je pourrais mettre un nom sur leur figure.

— Certes, mais il y en a un autre, leur chef, qui n'a perdu que ses terres dans l'aventure, observa Cadfael. Et lui, alors ? Est-il certain que c'est lui qui a donné l'ordre de tendre cette embuscade ?

— Absolument certain ! Personne d'autre n'aurait osé, sinon. Owain Gwynedd n'a aucun doute là-dessus.

— Et d'après vous, où se trouve ce Cadwalader à l'heure actuelle ? Et s'est-il résigné à avoir perdu tout ce qu'il possédait ?

— Personne ne semble le savoir, répliqua le jeune homme, avec un hochement de tête. Ni quel forfait il a présentement en tête. Mais qu'il se soit résigné, j'en doute fort ! Hywel a pris des otages parmi les vassaux de moindre importance qui servaient sous Cadwalader, il les a conduits dans le nord pour s'assurer que cesserait toute résistance dans Ceredigion. A présent, la plupart d'entre eux ont été relâchés après avoir juré de ne pas porter les armes contre le gouvernement de Hywel ni d'offrir de nouveau leurs services à Cadwalader, à moins qu'à un moment quelconque il ne vienne promettre fidélité et que ses domaines ne lui soient rendus. Il en reste toujours un, prisonnier à Aber, un nommé Gwion. Il a donné sa parole de ne pas tenter de s'échapper, mais il refuse de revenir sur son allégeance à Cadwalader ou de signer la paix avec Hywel. Oh ! c'est quelqu'un de bien, conclut Cuhelyn, tolérant, mais il reste fidèle à son suzerain. Je ne me sens pas le droit de le lui reprocher. Mais un pareil suzerain ! C'est du dévouement mal placé, ou je ne m'y connais pas !

— Ce Gwion, vous n'avez pas de haine contre lui ?

— Non, il n'y a pas de raison. Il n'a pas participé à ce guet-apens, il est trop jeune et trop droit pour prendre part à une telle vilénie. D'une certaine façon, on s'apprécie, lui et moi. On est un peu pareils. Comment pourrais-je le blâmer de se tenir à ses engagements ? Je m'y tiens bien, moi. S'il tuait pour le compte de Cadwalader, j'aurais agi de même, *j'ai* agi de même, pour mon suzerain. Mais pas en me cachant, à deux contre un, en s'attaquant à des hommes légèrement armés qui n'ont aucune raison de se méfier. En face, en terrain découvert, c'est une autre affaire.

Ce long repas était presque terminé ; seuls le vin et l'hydromel continuaient à circuler. Le murmure des conversations s'était changé en un bourdonnement bas, satisfait, évoquant un essaim d'abeilles ivres de pollen dans les prairies de l'été. Au centre de la haute table, monseigneur Gilbert avait pris le fin rouleau contenant sa lettre, il en avait rompu le sceau et s'était mis debout, tenant entre ses mains la

feuille de vélin déployée. Les salutations de Roger de Clinton avaient été rédigées pour être déclamées en public, afin de produire leur plein effet. Il en avait soigneusement pesé chaque mot pour impressionner tout autant les laïcs que les religieux celtes, pour qui un rappel à l'ordre pourrait s'avérer des plus utiles. Gilbert lut sa missive de sa voix sonore, en comédien consommé. Cadfael, tout ouïes, songea que l'archevêque Théobald serait aux anges du résultat de cette ambassade.

— Et maintenant, seigneur Owain, poursuivit Gilbert, saisissant au bond cette occasion privilégiée qu'il attendait depuis le début du souper, je vous prie de m'autoriser à introduire un pétitionnaire qui se réclame de votre indulgence pour formuler une demande au bénéfice d'un tiers. En vertu de mon rôle, ma nomination en ces lieux me donne quelque droit à parler en faveur de la paix entre les individus, comme entre les peuples. Il n'est pas bon que règne la colère entre les frères, même s'il y a à cela une juste cause. Il est nécessaire de fixer un terme à chaque méfait, à chaque querelle. Je vous demande de recevoir, donc, un ambassadeur, qui vient s'exprimer au nom de votre frère Cadwalader, afin que vous puissiez vous réconcilier avec lui comme il convient et lui rendre la place qui lui revient dans votre affection. Puis-je prier Bledri ap Rhys d'entrer ?

Il y eut un silence bref, tendu. Tous les assistants tournèrent leur regard vers le souverain. Cadfael sentit son jeune voisin se raidir et frémir, animé d'un amer ressentiment à voir les lois de l'hospitalité ainsi bafouées. Il était évident que cette manœuvre avait été soigneusement préparée sans en toucher le moindre mot au prince, sans aucune consultation préliminaire, en se targuant d'une façon parfaitement déloyale de la courtoisie qu'un tel homme ne manquerait pas de montrer à l'amphitryon qui l'avait convié à sa table. Même si cette entrevue avait été privément organisée, Cuhelyn ne l'aurait pas moins trouvée profondément insultante. Pour ainsi proclamer publiquement, au vu et au su de toute l'assistance présente dans la grande salle, un tel manque de courtoisie, il fallait bien être un Normand dénué de toute sensibilité, placé à un poste d'autorité parmi un peuple qu'il ne comprenait pas.

Mais si cette privauté hérissa autant Owain que Cuhelyn, il ne se permit pas d'en rien laisser paraître. Il observa le silence juste assez longtemps pour que nul ne puisse deviner quelle serait sa réponse et peut-être ébranler les certitudes outrecuidantes de Gilbert.

— Comme il vous plaira, seigneur évêque, répondit-il enfin d'une voix claire. Je veux bien entendre Bledri ap Rhys. Chaque homme a le droit de demander à être entendu. Sans toutefois préjuger du résultat.

Il était hors de doute, à le voir pénétrer dans la grande salle, sur

les pas de l'intendant de l'évêque, qu'il ne venait pas de descendre de cheval pour demander audience. Quelque part dans l'enceinte appartenant à l'évêque, il avait tranquillement attendu ce moment pour lequel il s'était soigneusement préparé. Il avait fière allure dans ses vêtements d'une propreté immaculée d'où tout grain de poussière avait disparu afin qu'il ne demeure nulle trace de son voyage. L'homme était grand, solide, large d'épaules, avec des cheveux et une moustache noirs, un nez arrogant, en bec d'aigle, et l'air plus belliqueux que conciliant. Il vint à grandes enjambées se placer au centre de l'espace dégagé en face de l'estrade et s'inclina en une révérence élaborée devant le souverain et le prélat. Ce geste parut à Cadfael plutôt une performance d'acteur qui veut se mettre en valeur qu'une marque de respect envers ceux qu'il saluait. Il avait attiré l'attention de tous et entendait la garder.

— Votre altesse, seigneur évêque, je suis votre dévoué serviteur ! C'est en pétitionnaire que je me présente devant vous.

Il n'en avait pourtant pas l'air, et sa voix forte, pleine d'assurance, n'était sûrement pas adaptée à ce rôle.

— C'est ce que je viens d'apprendre, répondit Owain. Vous avez quelque chose à nous demander ? Eh bien, parlez sans crainte.

— J'avais juré fidélité à votre frère Cadwalader, seigneur, et c'est toujours le cas. C'est pourquoi je viens vous parler pour défendre ses droits, car il est aujourd'hui dépossédé de ses terres, étranger, déshérité, en son pays lui-même. Quelles que soient les accusations que vous avez cru bon de porter contre lui, il n'a pas mérité un tel châtiment. Jamais un frère ne devrait ainsi traiter son propre frère. Je connais votre générosité, votre capacité à pardonner. C'est pourquoi je vous prie de lui rendre ses biens. Il souffre de cette privation depuis un an déjà, c'est suffisant. Réinstallez-le honorablement dans ses terres de Ceredigion. Le seigneur évêque ajoutera sa voix à la mienne pour obtenir cette réconciliation.

— Le seigneur évêque ne vous a pas attendu, remarqua sèchement Owain, et il ne manque pas non plus d'éloquence. Je ne me suis jamais montré insensible envers mon frère, malgré toutes les sottises qu'il a pu commettre, mais un meurtre, c'est autrement grave, et avant d'obtenir son pardon, il faut montrer sa contrition. Si l'on sépare ces deux notions, elles perdent toute leur valeur, et si la contrition est absente, pardonner n'aurait aucun sens. C'est Cadwalader qui vous envoie ?

— Non, seigneur, il ignore tout de ma venue. C'est lui qui pâtit d'être privé de ses possessions et j'en appelle à votre justice de les lui rendre. S'il a mal agi dans le passé, est-ce une raison suffisante pour lui interdire de se comporter comme il faut dans l'avenir ? Les mesures prises contre lui ont été d'une extrême gravité puisque le voilà exilé en

son propre pays, et qu'il ne possède plus un pouce de terrain de ce qui lui appartenait. Est-ce juste, à votre avis ?

— Ce qui est arrivé à Anarawd est encore plus grave, observa Owain froidement. Si cela se justifie, on peut rendre des terres, rendre une vie me paraît nettement plus difficile.

— C'est vrai, seigneur, mais même un homicide est susceptible de se régler avec le prix du sang. Etre à jamais privé de tout, c'est une autre forme de mort.

— On ne parle pas d'un simple homicide, mais de meurtre, objecta Owain, et vous le savez très bien.

A la gauche de Cadfael, Cuhelyn était assis, crispé, immobile, les yeux fixés sur Bledri, comme s'il voulait le transpercer du regard. Il avait le visage blême et sa main unique étreignait si fort le bord de la table que ses phalanges saillaient, blanches comme la glace. Il ne soufflait mot, n'émettait aucun son, mais son regard atone ne vacillait pas.

— Le terme est excessif, protesta farouchement Bledri, pour un acte commis sur un coup de tête. Et mon seigneur ne s'est jamais donné la peine d'entendre la version de mon suzerain.

— Pour un acte commis sur un coup de tête, renvoya Owain, sans rien perdre de son air impassible, c'était plutôt bien organisé. On ne place pas huit hommes en embuscade, cachés dans les fourrés, pour attendre quatre voyageurs désarmés, qui ne se méfient pas, sous l'impulsion du moment. Vous n'arrangez pas les affaires de votre maître en essayant de justifier son crime. Il semblait que vous étiez venu plaider en sa faveur. Si on me le demande dans les formes, je ne suis pas ennemi d'une réconciliation. C'est une bonne garantie contre les menaces.

— Maintenant, Owain, cria Bledri, se laissant gagner par la colère, vous seriez bien inspiré de peser les conséquences que votre obstination pourrait vous valoir ! Le sage sait quand il faut plier s'il veut éviter un choc en retour.

Cuhelyn sortit de son immobilité, frémissant ; il s'était à moitié redressé quand il parvint à se reprendre et à se laisser tomber sur son siège, toujours muet, sans bouger. Hywel n'avait pas bougé de sa place, son expression était restée inchangée. Il possédait le même contrôle de soi que son père. Le calme imperturbable d'Owain arrêta en un instant le mouvement, les murmures embarrassés qui s'étaient élevés autour de la haute table, provoquant des échos moins discrets partout dans la grande salle.

— Dois-je considérer cela comme une menace, une promesse ou un avertissement du ciel d'un malheur prochain ? demanda Owain avec la plus parfaite amabilité, où l'on devinait cependant une intonation tranchante comme une lame, qui n'échappa pas à Bledri, si

bien que ce dernier recula légèrement la tête comme s'il craignait d'être souffleté, et pendant un moment il dissimula la rage qui brûlait dans ses yeux noirs tout en changeant de ton. Il finit par répondre un peu plus prudemment :

— Je voulais seulement dire que l'inimitié et la haine entre frères sont mauvaises choses ; elles ne peuvent que déplaire à Dieu et produire des fruits désastreux. Je vous en prie, rendez à votre frère ce qui lui appartient.

— Pour cela, répondit Owain, méditatif, avec un regard au pétitionnaire qui mesurait et évaluait les implications de cet échange, ce n'est pas demain la veille. Mais peut-être vais-je y réfléchir un peu plus à loisir. Demain matin, mes gens et moi partons pour Aber et Bangor avec quelques membres de la maison de l'évêque, sans oublier ces visiteurs de Lichfield. J'apprécierais, Bledri ap Rhys, que vous chevauchiez en notre compagnie et que vous soyez notre hôte à Aber et au long de la route. Et quand nous serons rentrés chez moi, vous serez mieux à même de développer vos arguments devant ma cour. Quant à moi, je songerai aux conséquences que vous venez de mentionner. Il me déplairait fort de provoquer un désastre faute d'avoir suffisamment réfléchi, conclut Owain, d'une voix radoucie. Acceptez donc mon hospitalité et venez vous asseoir avec nous à la table de notre hôte.

Il parut évident à Cadfael, et il était loin d'être le seul dans ce cas, que cela ne laissait guère le choix, dans l'occurrence, à Bledri. Les hommes de la garde d'Owain avaient saisi à demi-mot le sens de cette invitation. A son sourire gourmé, on vit que c'était aussi vrai pour l'intéressé qui accepta toutefois avec toutes les marques du plaisir et de la satisfaction. Mais il était sûr que cela l'arrangeait de continuer dans ces conditions, soit comme hôte, soit comme prisonnier et de garder les oreilles et les yeux ouverts pendant qu'ils se rendraient à Aber. D'autant plus, si ses allusions aux dramatiques conséquences de la colère divine devant l'antagonisme entre les deux frères cachaient quelque chose de plus grave. Il avait par trop manqué de retenue pour qu'on lui accorde une confiance illimitée. En tant qu'hôte libre ou en liberté surveillée, sa propre sécurité était assurée. Il prit donc la place qu'on avait dégagée pour lui à la table de l'évêque et but à la santé du prince avec une expression modeste et un sourire détendu.

Visiblement l'évêque poussa un grand soupir de soulagement en voyant que ses efforts pour rétablir la paix, qui partaient d'un bon sentiment, avaient survécu à la première escarmouche. C'était mieux que rien. Avait-il, maintenant, compris tous les sous-entendus de la discussion qui venait d'avoir lieu, on était fondé à en douter. Ces subtilités typiquement galloises avaient probablement échappé à un Normand aussi dévot que balourd, songea Cadfael. Tant mieux pour

lui, il pourrait souhaiter bon voyage à ses hôtes dont le nombre avait augmenté d'un élément, persuadé qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour amener cette réconciliation. Quant à ce qui pourrait arriver après, cela ne relevait plus de sa responsabilité.

L'hydromel continua à passer à la ronde, agréablement ; le harpiste du souverain entonna un chant à la gloire de la lignée d'Owain et à la beauté de Gwynedd. Après lui, à la surprise empreinte de respect de Cadfael, Hywel ab Owain se leva et prit la harpe pour improviser d'une belle voix douce sur les femmes du nord. Poète et barde aussi bien que harpiste ! C'était indéniablement là une branche remarquable d'une souche remarquable. Il savait utiliser sa musique à bon escient. Toutes les tensions de la soirée disparaissaient parmi les chants dans cette atmosphère amicale. Et si elles étaient encore bien là, l'évêque au moins, détendu, réconforté, les croyait évanouies.

Dans l'intimité de leur logement, à l'extérieur duquel la nuit remuait, à moitié endormie, frère Mark resta assis sur le bord de son lit, muet, pensif, réfléchissant à tous les événements de cette soirée.

— Il n'avait que de bonnes intentions, c'est un brave homme, lâcha-t-il enfin, avec la conviction de qui a examiné la situation sous tous les angles pour se forger une opinion ferme et définitive.

— Mais il manque de sagesse, renvoya Cadfael depuis le seuil de la porte.

Au-dehors la nuit était très noire, sans lune, mais les étoiles la remplissaient de lueurs lointaines, bleuâtres qui mettaient par moments en relief des ombres circulant entre les différents bâtiments et qui allaient retrouver leur lit. Le tumulte de la journée s'était mué en un silence quasi total. On entendait simplement de temps à autre des voix basses se souhaitant calmement une bonne nuit. Il n'y avait pas vraiment de sons audibles, seulement une vibration dans l'air. Le vent était tombé. Il n'était pas jusqu'au mouvement le plus doux qui ne fasse frémir les sens, rendant le silence éloquent.

— Il a trop facilement confiance, acquiesça Mark avec un soupir. L'intégrité attend l'intégrité en retour.

— Et il vous semble que Bledri en est dépourvu ? demanda Cadfael, plein de respect, car décidément frère Mark n'avait pas fini de le surprendre.

— Je doute de lui. Il déplace trop d'air, sachant qu'une fois qu'il a été reçu, il ne risque absolument plus rien. Et il se sent suffisamment à l'aise pour lancer des menaces, étant donné les lois de l'hospitalité galloise.

— En effet, admit Cadfael, songeur. Et il a déguisé cela sous forme de rappel de la colère de Dieu. Qu'est-ce que vous pensez de cela ?

— Qu'il a rentré ses cornes, pardi ! déclara Mark, en se rendant compte qu'il avait trop tenté sa chance. Mais il n'y avait pas là-dedans qu'un avertissement pastoral. En vérité, je voudrais bien savoir où est Cadwalader et ce qu'il mijote, parce que j'interprète cela comme une menace à l'encontre d'Owain s'il refusait de céder aux exigences de son frère. Il a quelque chose derrière la tête dont Bledri est au courant.

— J'ai dans l'esprit, annonça placidement Cadfael, que le prince est également de votre avis, en tout cas qu'il n'exclut pas cette possibilité. Vous l'avez entendu. Il a clairement donné avis à tous ses hommes que Bledri ap Rhys restera dans la suite royale ici, à Aber, ainsi qu'au long de la route. S'il y a de la trahison dans l'air, Bledri, si on ne peut pas l'obliger à parler, sera dans l'incapacité d'y jouer son rôle, ou d'informer son maître que le prince a compris à demi-mot et qu'il est sur ses gardes. Ce que je me demande, moi, c'est si Bledri l'a compris ou s'il va se donner le mal de vérifier.

— Il ne m'a pas semblé impressionné en quoi que ce soit, avança Mark, dubitatif. S'il a effectivement compris, apparemment il n'en a pas perdu le sommeil. Ou alors c'était de la provocation délibérée.

— Allez savoir, ça l'arrange peut-être de pousser avec nous jusqu'à Aber et de garder les yeux et les oreilles ouverts sur la route et à la cour, s'il est là pour jouer les espions pour le compte de son maître. Ou pour lui-même, concéda Cadfael, pensif. Mais je ne vois pas l'avantage qu'il en retirerait, sauf de ne pas participer à un éventuel combat. Non, j'avoue que ça m'échappe.

En effet, quelle que soit la façon dont tournent les choses, un prisonnier qui jouit du statut d'hôte ne peut nuire à personne. Si c'est son seigneur qui l'emporte, il est délivré sans encourir de reproche et si c'est son geôlier qui triomphe, il est tout aussi sûrement à l'abri. Il ne risque ni blessure au combat ni représailles après.

— Mais il ne m'a pas paru très prudent, reconnut Cadfael qui rejeta cette hypothèse, non sans un sentiment durable de regret.

Quelques ombres indistinctes continuaient à traverser la cour plongée dans l'obscurité telles des vaguelettes sur un lac nocturne. Chez l'évêque, la porte ouverte de la grande salle laissait passer une lumière tamisée, avec les torches qui étaient pour la plupart éteintes, et le feu qu'on avait couvert en attendant le matin mais qui rougeoyait encore ; le silence était toujours parcouru de mouvements et de murmures discrets car les domestiques débarrassaient les reliefs de la fête ainsi que les tables où l'on avait placé les invités.

Une haute silhouette sombre, très droite, avec de larges épaules apparut sur le seuil de la porte où on put vaguement la voir, s'y arrêta un long moment comme pour jouir de la fraîcheur de la nuit, avant de descendre l'escalier sans se presser, et de commencer à traverser l'enceinte d'un pas lent sinueux, tel un homme qui fait jouer ses

muscles après être resté assis trop longtemps. Cadfael ouvrit le battant un peu plus pour pouvoir suivre les mouvements de cet individu.

— Où allez-vous ? interrogea Mark, dans son dos, le devançant avec son intelligence aigüe.

— Pas loin, répondit Cadfael. Mais juste assez, toutefois, pour voir ce qui va mordre à l'hameçon de notre ami Bledri. Et comment il va se comporter à partir de là.

Il resta un long moment à l'extérieur, tirant la porte derrière lui, pour s'accoutumer à la pénombre, tout comme très certainement Bledri lui-même qui traînait son manteau de-ci de-là, en se rapprochant toujours un peu plus du portail grand ouvert. Le sol était suffisamment ferme pour rendre sa démarche vive, décidée, parfaitement audible, ainsi qu'il y comptait manifestement. Rien, pourtant, ne bougea ni ne lui prêta attention, pas même les rares serviteurs qui regagnaient leur chambre, enfin tant qu'il ne prit pas carrément la direction de la sortie. Cadfael avait calmement suivi la rangée des modestes demeures réservées aux chanoines pour garder un œil sur la suite des événements.

Avec un aplomb admirable, deux silhouettes venues des prés au-dehors passèrent la porte à grands pas, bras dessus, bras dessous, se cognèrent dans Bledri et se séparèrent pour l'encadrer entre eux deux.

— Mais, ma parole, s'exclama une voix joyeuse, en gallois, c'est le seigneur Bledri ! Alors, on prend l'air avant d'aller dormir ? Ah ! quelle belle nuit, hein ?

— Nous serons ravis de vous tenir compagnie, proposa le second avec enthousiasme. Ce sont les poules qui se couchent à cette heure-ci. Et ensuite nous vous raccompagnerons à votre logis, au cas où vous risqueriez de vous perdre dans le noir.

— Je ne suis pas assez saoul pour cela, répliqua Bledri sans se démonter. Et aussi agréable que puisse être la société de joyeux drilles qu'il y a dans les parages, je vais quand même aller me coucher. C'est aussi ce que je vous conseille, messieurs. Vous vous levez tôt, demain matin.

Le sourire qu'il avait dans la voix était aisément perceptible. Il voulait une réponse, il l'avait eue ; elle ne lui causait nul désarroi mais semblait plutôt l'amuser, voire lui donner une certaine satisfaction.

— Je vous souhaite une bonne nuit ! s'écria-t-il et, tournant les talons, il repartit d'un pas dansant vers la porte de la grande salle à demi éclairée.

A l'extérieur du mur d'enceinte régnait un silence total malgré la relative proximité des tentes d'Owain. La muraille n'était pas assez haute pour décourager toute tentative de l'escalader, mais quel que soit l'endroit que choisirait un candidat à l'évasion, il était sûr de tomber sur des gardes de l'autre côté. De toute manière, Bledri n'avait

nullement l'intention de se sauver, non, il avait simplement eu confirmation qu'un essai de sa part serait inévitablement voué à l'échec. Même exprimés indirectement, les ordres d'Owain avaient été compris à demi-mot et ils seraient exécutés à la lettre. Si Bledri avait sur la question conservé le moindre doute, ce n'était plus le cas maintenant. Quant à ses deux geôliers d'occasion, ils disparurent dans la nuit sans la moindre excuse, ce qui était presque insultant.

En tout cas, selon les apparences, l'incident était clos. Et pourtant Cadfael ne bougeait pas, à la fois intéressé et détaché, protégé par la masse sombre des bâtiments comme s'il attendait un épilogue quelconque pour couronner une nuit déjà passablement fertile en événements.

Dans le pâle ovale de lumière, en haut des marches, apparut une silhouette de jeune fille ; c'était Heledd reconnaissable entre mille par la grâce impétueuse de sa démarche, sa haute taille, son corps très mince. Même après avoir joué les servantes toute la soirée auprès des invités de l'évêque, elle se déplaçait avec la vivacité d'un faon. Si Cadfael l'observa avec un plaisir impersonnel, Bledri ap Rhys ne se priva pas de l'admirer, du pied de l'escalier où il se trouvait. Lui, que les règles monastiques n'obligeaient pas à une certaine tenue, ne put s'empêcher de manifester un enthousiasme nuancé de stupeur. Il avait confirmé que, bon gré mal gré, il appartenait désormais à la suite du prince, au moins jusqu'à Aber et, selon toute probabilité, il savait déjà que cette séduisante jeune fille chevaucherait avec le parti d'Owain à l'aube du lendemain, puisqu'il était logé dans la propre maison de l'évêque. Perspective qui lui offrait quelque espoir de plaisir et la possibilité de moments agréables. Et s'il n'y avait que cela, c'était l'instant ou jamais de clore une soirée aussi agréable qu'agitée. Donc, Heledd descendait l'escalier, portant sur le bras une des nappes brodées de haute table, pour regagner un des logis des chanoines de l'autre côté de l'enclave. Peut-être s'était-il répandu du vin sur le tissu, peut-être avait-on arraché un des fils d'or avec une boucle de ceinture, la poignée d'une dague, un bracelet et c'était elle qui avait été chargée de la réparer. Il était sur le point de remonter, mais il préféra rester dans l'ombre pour le plaisir de la voir de plus près quand elle arriverait à sa hauteur, les yeux baissés pour être sûre de ne pas trébucher. Il était tellement immobile et elle si préoccupée qu'elle n'avait pas remarqué sa présence. Quand il ne lui restait plus que trois marches pour atteindre le sol, il s'avança soudain et la prit par la taille sans y aller par quatre chemins. La tenant entre ses deux mains il décrivit un demi-cercle et resta ainsi, sans lui laisser reprendre pied. Leurs visages se touchaient presque et il la garda un long moment avant de la reposer tout doucement, sans toutefois lui rendre sa liberté.

Il y avait dans ce geste quelque chose de léger, de gai, pour autant que Cadfael pût s'en rendre compte, car pour lui tout cela était un jeu d'ombres ; Heledd ne montra pas un grand déplaisir et certainement aucune inquiétude, une fois qu'elle fut revenue de sa surprise. Lorsqu'il l'avait soulevée, elle avait poussé un petit cri dans son étonnement, mais ce fut tout, et une fois qu'il lui eut permis de poser pied à terre, elle leva la tête pour le regarder droit dans les yeux sans chercher à se dégager. En vérité, quelle femme digne de ce nom se formaliserait d'être admirée par un beau garçon ? Elle lui glissa quelques mots qui échappèrent à Cadfael mais son intonation exprimait une légèreté empreinte de tolérance, à défaut d'un encouragement clair et net. Et dans ce qu'il lui murmura en réponse, il n'y avait rien qui évoquât le découragement. Il était à peu près hors de doute que Bledri ap Rhys avait une très haute opinion de lui-même et de l'attrait qu'il exerçait sur les femmes. Et pourtant Cadfael avait dans l'idée qu'aussi agréable qu'Heledd trouvât cette situation, elle était très capable de la contrôler et de garder la tête froide. Il était pratiquement certain qu'elle n'envisageait pas d'aller beaucoup plus loin et qu'elle se sortirait de ce plaisant interlude quand ça lui chanterait. Ni l'un ni l'autre ne prenaient les choses très au sérieux.

Il ne fut cependant pas donné à la jeune fille de conclure à sa convenance car le peu de lumière qui filtrait par l'ouverture de la porte fut soudainement caché par la masse imposante d'un homme, et cette brutale éclipse rejeta le couple au pied de l'escalier dans une relative obscurité. Le chanoine Meirion s'arrêta une seconde pour s'habituer à la pénombre ambiante et se mit en devoir de descendre les marches avec la dignité étudiée qui le caractérisait. Quand son ombre massive s'amenuisa, renvoyant la lumière sur les cheveux brillants, le pâle ovale du visage d'Heledd ainsi que les larges épaules et l'arrogant profil de Bledri ap Rhys, les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en un geste qui était pratiquement une étreinte.

Frère Cadfael, qui observait la scène sans vergogne, caché par le manteau de la nuit, eut le sentiment qu'ils rendaient parfaitement compte de l'orage qui allait s'abattre sur eux, mais qu'ils n'étaient pas disposés à se protéger ni à s'en écarter. Il lui sembla même deviner que Heledd se tenait avec un peu moins de raideur, qu'elle inclinait un tant soit peu la tête vers la lumière faiblissante avec un ravissant sourire beaucoup plus destiné à contrarier son père qu'à satisfaire Bledri. Que ne ferait-il pas pour son avancement ! Eh bien, qu'il le mérite et se donne un peu de mal ! N'avait-elle pas parlé de le briser si elle le voulait ? Bien évidemment, elle n'irait jamais jusque-là, mais s'il manquait à ce point de jugement et la connaissait si mal pour la croire capable d'une chose pareille, il était juste qu'il paie pour sa

bêtise.

Le calme qui avait régné jusqu'alors se métamorphosa en mouvement frénétique quand le chanoine fut revenu de sa stupéfaction. Il dévala les marches dans un envol de soutane noire, tel un amoncellement soudain de nuages menaçants, saisit sa fille par le bras, l'arrachant fermement à ceux de Bledri. Elle se dégagea avec autant de fermeté que d'adresse, ne le laissant pas même effleurer la manche de sa robe. Les éclairs que le père et la fille se lancèrent du regard se perdirent dans l'obscurité. Bledri, lui, laissa passer cet avatar sans broncher ni bouger d'un pas, avec seulement un léger rire.

— Je vous demande pardon d'avoir empiété sur vos prérogatives de tuteur, lança-t-il, délibérément obtus. J'ignorais avoir un rival portant cet habit. En tout cas, pas dans la demeure de monseigneur Gilbert. Je vois que j'ai sous-estimé sa largeur d'esprit.

C'était de la provocation pure et simple et il le savait, bien sûr. Même s'il avait ignoré que cet homme indigné, d'un certain âge qui plus est, était le père de la jeune fille, il était évident que la façon dont il avait interprété son intervention était erronée. Mais cette réflexion n'aurait-elle pas pu lui être soufflée par Heledd ? Elle était mécontente de voir que le chanoine avait si peu foi en son jugement qu'il lui prêtait Dieu sait quelle intention au vu de la manière dont elle s'était comportée envers un étranger en qui on ne pouvait guère avoir confiance. Quant à Bledri, il connaissait suffisamment les femmes pour comprendre à quoi tendait cette attitude somme toute assez inoffensive. Il avait dû se réjouir de lui servir de complice, autant pour se plier à ses caprices que pour son propre amusement.

— Monsieur, dit Meirion, avec une dignité glaciale et impressionnante, refrénant sa colère, ma fille est fiancée et doit se marier sous peu. A la cour de sa seigneurie, vous voudrez bien la traiter, elle et les autres femmes, avec tout le respect qui leur est dû. Et toi, file ! ordonna-t-il brusquement à Heledd, désignant leur maison au pied du mur le plus éloigné de la clôture d'un geste autoritaire de la main. Il est tard. Tu devrais déjà être rentrée.

Heledd, sans se presser ni se laisser déconcerter, les salua d'une brève inclination de la tête qui s'adressait aux deux hommes, tourna les talons et s'éloigna. De dos, sa démarche expressive montrait tout le dédain qu'elle éprouvait pour la gent masculine en général.

— Votre fille ? Elle est bien jolie ! émit Bledri, approbateur, la regardant s'éloigner. Vous avez de quoi être fier de votre progéniture, père. J'espère que vous la marierez à un homme qui sait apprécier la beauté. Je l'ai aidée un peu vivement à descendre pour arriver plus vite à hauteur du sol, d'accord, mais franchement il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Sachant qu'il l'aiguillonnait doublement, il avait insisté avec

plaisir sur le mot « père » de sa voix claire, incisive.

— Allons, ce que l'œil n'a pas vu, le cœur n'a pas à en souffrir. Je crois que le fiancé habite loin, à Anglesey. Je suis persuadé que vous saurez tenir votre langue.

L'insinuation était clairement formulée. Non, le chanoine Meirion n'allait certainement pas se laisser aller à un geste déplacé susceptible de mettre en péril son célibat tout neuf et son avenir plein de promesses. Bledri ap Rhys n'avait pas perdu de temps pour savoir dans quel sens soufflait le vent et il était remarquablement informé sur les réformes de l'évêque concernant son clergé. Il avait même senti la rancune qu'éprouvait Heledd à voir qu'on disposait d'elle avec autant de facilité et son désir de se venger avant son départ.

— Monsieur, vous êtes non seulement l'hôte du prince, mais celui de l'évêque. En tant que tel, on peut s'attendre à ce que vous respectiez les lois de l'hospitalité, observa sèchement Meirion, raide comme la justice, d'une voix brève, acérée comme une lame.

Il avait beau être discipliné, sous ce rigoureux contrôle de soi, il y avait un farouche tempérament gallois.

— Si vous vous y refusez, il vous en cuira. Et quelle que soit ma situation, j'y veillerai personnellement. Tenez-vous loin de ma fille, n'essayez pas d'avoir le moindre contact avec elle. Votre galanterie n'est pas de saison.

— Ce n'est peut-être pas l'avis de cette demoiselle, rétorqua Bledri avec un sourire plein de fatuité audible dans son intonation. Elle a une langue et une main dont elle aurait pu se servir, j'imagine, si je lui avais causé du déplaisir. J'aime qu'une fille ait de l'esprit. Si elle m'en donne l'occasion, je m'en expliquerai auprès d'elle. Pourquoi la priver d'une admiration à laquelle elle a droit pendant le voyage qui la conduira vers son fiancé ?

Il y eut entre eux un bref silence minéral ; Cadfael sentit l'air frémir, chargé de tension, malgré l'immobilité des deux hommes.

— Ne croyez pas, seigneur, que mon habit vous protégera si vous tentez de me déshonorer, articula enfin le chanoine Meirion, les dents et la gorge serrées sous l'effort qu'il s'imposait pour contenir sa fureur, ou de salir le bon renom de ma fille. Je vous aurai prévenu, ne vous approchez pas d'elle, sinon je vous fournirai d'excellentes raisons de le regretter. Mais peut-être, ajouta-t-il en baissant la voix, avec une méchanceté accrue, n'aurez-vous pas le temps de profiter de la leçon.

— Oh ! du temps, j'en aurai bien assez pour les regrets que vous allez me donner, rétorqua Bledri, que ces menaces ne semblaient guère impressionner. Voyez-vous, les regrets, je n'en ai pas beaucoup l'habitude. Je souhaite une bonne nuit à votre révérence !

Il passa si près de Meirion que leurs manches se touchèrent – intentionnellement ? – et il commença à gravir les marches

conduisant à la porte de la grande salle. Quant au chanoine, il dut fournir un effort pour s'arracher à la rage qui le paralysait et retrouver un semblant de dignité, puis il se dirigea à grands pas vers son propre logis.

Cadfael revint vers ses propres quartiers, très pensif. Il narra par le menu toute la scène à frère Mark qui était allongé bien éveillé, les yeux grands ouverts, après ses prières du soir. Avec sa sensibilité si particulière, il avait déjà senti des forces antagonistes qui se disputaient l'air de la nuit. Il écouta. Tout cela ne le surprenait pas.

— D'après vous, Cadfael, dans son attitude, qu'est-ce qui relève de son désir d'avancement et de ses sentiments à l'égard de sa fille ? Parce qu'il se sent coupable envers elle, c'est évident. Et il lui en veut pour cela, car c'est une gêne pour ses perspectives d'avenir, il se sent coupable de l'aimer moins qu'elle ne l'aime. Ce sentiment de culpabilité le rend d'autant plus désireux de l'expédier loin de lui qu'il ne la voie plus et qu'un autre se charge d'elle.

— Qui peut se vanter de comprendre les motivations d'autrui ? soupira Cadfael, résigné. Alors une femme, vous pensez... Mais si vous voulez mon avis, elle n'a pas intérêt à le pousser trop loin. Il est capable d'une violence effrénée. Je n'aimerais pas du tout le voir s'y laisser aller. Il est du genre à ne pas reculer devant un meurtre.

— Contre lequel d'entre eux, demanda Mark, les yeux fixés sur le plafond obscur, au-dessus de sa tête, se déchaînerait la foudre si jamais l'orage éclatait ?

CHAPITRE QUATRE

Le cortège du prince se rassembla à l'aube, en une matinée à la fois maussade et souriante. Il y avait les traces d'une brève ondée sur l'herbe quand Mark et Cadfael se dirigèrent vers l'église pour y prier avant de monter en selle ; le soleil jouait sur les fines gouttelettes et au-dessus de leurs têtes, le ciel était du bleu le plus pâle qu'on puisse imaginer, à l'exception de quelques traînées de nuages à l'est, qui effleuraient de leurs doigts caressants l'astre qui montait au firmament. Quand ils reparurent dans la cour, elle était déjà pleine de bruit et d'animation. On chargeait les chevaux de bât, on avait replié la ville de tentes, disposée à flanc de colline et prête à prendre le départ ; il n'était pas jusqu'aux plumes frêles des nuages qui ne soient en train de se dissoudre dans les irisations scintillantes de la lumière.

Mark s'arrêta un instant pour regarder avec plaisir les préparatifs du départ ; son visage rose exprimait le bonheur, tel un enfant qui part pour une grande aventure. Cadfael comprit que, jusqu'à ce moment, il n'avait pas pleinement perçu les possibilités, la fascination, voire les périls qu'offrait le voyage qu'il avait entrepris. C'était bien joli de chevaucher en princière compagnie, mais il ne fallait pas oublier la menace qui planait sur eux, l'hostilité d'un frère, un évêque attaché à réformer un mode de vie qui, dans l'esprit de la population, n'avait nul besoin de réforme. Bien fort serait celui qui pourrait deviner ce qui était susceptible d'arriver entre ici et Bangor, ou entre les deux évêques, l'étranger et l'enfant du pays.

— J'ai glissé un mot à l'oreille de sainte Winifred, souffla Mark en rougissant, comme s'il avait commis le péché de s'être approprié une sainte patronne appartenant de droit à son ami. J'ai pensé qu'on serait forcément plus proches d'elle ici ; il m'a paru normal de l'informer de notre présence et de nos espoirs et de lui demander sa bénédiction.

— Si nous la méritons ! s'écria Cadfael, qui ne doutait guère cependant de l'indulgence que montrerait une sainte aussi douce et bonne envers cet innocent plein de sagesse.

— A quelle distance sommes-nous de sa sainte fontaine ?

— Quatorze milles, environ, en direction de l'est.

— Est-il vrai qu'elle ne gèle jamais, même au plus fort de l'hiver ?

— Absolument. Nul ne l'a jamais vue prise par les glaces ; il se forme toujours des bulles au centre.

— Et Gwytherin, d'où vous l'avez exhumée ?

— A peu près pareil, au sud-ouest, l'informa Cadfael, qui se garda bien de lui avouer qu'il l'avait remise dans la tombe d'où on l'avait arrachée[5]. Mais n'essayez pas de lui assigner des limites, le prévint-il. Si vous l'appellez, elle sera toujours là, et elle vous écouterait dès que vous lui demanderez du secours.

— Je n'en ai jamais douté, répliqua Mark avec simplicité, et il continua d'un pas vif, enthousiaste, à préparer le peu d'affaires qu'il avait avant d'aller seller son hongre bai clair.

Cadfael s'arrêta quelques instants pour jouir de l'animation joyeuse qu'il avait sous les yeux, puis, d'une démarche plus posée, il alla rejoindre son compagnon aux écuries. Hors les murs de l'enclave, les gardes et les chevaliers d'Owain étaient déjà sur le pied de guerre, leur campement avait disparu de la prairie, ne laissant derrière lui que des touffes plus claires de gazon piétiné, qui ne tarderait pas à retrouver sa vigueur de naguère, effaçant ainsi jusqu'au souvenir de cette visite. A l'intérieur, les serviteurs sifflaient, s'appelaient les uns les autres, les sabots de chevaux pleins de feu claquaient sourdement sur la terre dure, les harnais tintaient, les cris des servantes s'élevaient pardessus le brouhaha des voix d'hommes, et un léger tourbillon de poussière, soulevée par tout ce remue-ménage, se prenait dans les rayons du soleil, donnant naissance à une poussière dorée qui montait doucement dans l'air.

La troupe s'assembla aussi joyeusement que pour fêter le mai et il fallait reconnaître qu'une aussi belle matinée invitait à passer agréablement le temps. Mais il y eut également des gens pour rappeler à tous que l'heure n'était pas seulement à la joie. Heledd apparut, vêtue d'un manteau, sereine, le visage impassible, encadrée cependant d'un côté par le chanoine Meirion qui ne la lâchait pas d'un pouce et affichait sa préoccupation avec ses lèvres serrées et ses sourcils froncés, et de l'autre par le chanoine Morgant qui arborait également une expression de sévérité dénuée de tout compromis. Lui aussi avait la bouche crispée et son regard passait sans arrêt du père à la fille ; manifestement il ne débordait d'affection ni pour l'un ni pour l'autre. Pourtant, malgré toutes leurs précautions, au dernier moment Bledri ap Rhys se glissa entre eux et aida la jeune fille à se mettre en selle de ses grandes mains de prédateur potentiel, avec une courtoisie si élaborée qu'elle en ressemblait furieusement à de l'insolence. Pire encore, Heledd accepta son geste avec une gracieuse inclination du chef accompagnée d'un sourire discret, parfaitement conscient où l'on

pouvait aussi bien deviner un chaste reproche que de la malice. Se formaliser devant une aussi nombreuse assemblée aurait été de la folie, aussi restèrent-ils sur leur quant-à-soi, tout au moins en apparence, mais il était clair que cet incident avait irrité les deux chanoines bien qu'ils gardassent bouche cousue.

D'ailleurs ce ne fut pas le seul nuage à assombrir le ciel clair car Cuhelyn, qui avait déjà enfourché sa monture, se montra au portail, trop tard pour assister à l'incident qui venait d'avoir lieu. Il arrêta son cheval, le front plissé et parcourut d'un œil attentif toute l'assistance jusqu'à ce qu'il tombe sur Bledri qu'il fixa longuement, la mine sombre. Ce passionné, doté d'une mémoire à toute épreuve, semblait évaluer un ennemi. Cadfael, qui observait la scène d'un air pensif, eut le sentiment que ce voyage ne serait pas de tout repos et que parmi ceux qui accompagnaient le prince, ce ne serait ni la mauvaise volonté ni la haine qui manqueraient.

L'évêque descendit dans la cour pour prendre congé de ses hôtes royaux. La première rencontre s'était plutôt bien passée, si l'on tenait compte de la tension qu'il avait provoquée en invitant l'envoyé de Cadwalader à venir parlementer. Il n'était pas stupide au point de ne pas s'en être aperçu. Il était hors de doute qu'il avait respiré plus librement en voyant que les choses avaient relativement bien tourné. Maintenant, avait-il eu assez d'humilité pour comprendre ce qu'il devait à la mansuétude d'Owain, c'était une autre histoire, songea Cadfael. Ce dernier apparut aux côtés de son amphitryon ; ils précédaient Hywel de quelques pas. Quand il se montra, le cortège entier frémit d'une joie impatiente. Quand il prit sa bride et mit le pied à l'étrier, chacun l'imita. « Alors comme ça, il est trop grand pour moi, hein, Hugh ? marmonna Cadfael pour lui-même, se hissant en selle d'un mouvement rapide dont il ne fut pas peu fier. Je vais te montrer, moi, si j'ai perdu le goût du voyage et si j'ai tout oublié de ce que j'ai jadis appris en Orient, avant même ta naissance. »

Le convoi s'ébranla, franchit le portail ouvert à deux battants et prit la route du ponant, derrière le prince avec sa haute taille et ses cheveux blonds, découverts au soleil du matin. L'évêque et ses gens les regardèrent partir, satisfaits mais sans excès, d'avoir pu organiser cette rencontre diplomatique. Si monseigneur Gilbert avait ajouté foi à leurs déclarations, il pouvait les laisser s'en aller sans se troubler, car ils ne représentaient pas une menace pour lui.

Quand ceux qui se trouvaient encore dans l'enceinte arrivèrent sur le sentier, au-dehors, les officiers d'Owain vinrent les encadrer de part et d'autre, dans un ordre parfait. Cadfael nota avec intérêt, mais sans surprise, qu'il y avait des archers parmi eux et que deux d'entre eux prirent position à quelques toises derrière Bledri. Étant donné la rapidité de réaction de celui-ci, il était raisonnable de supposer que

cela ne lui avait pas échappé, et que leur présence ne le gênait pas outre mesure, car pendant le premier mille il ne se priva pas de changer de place deux ou trois fois pour aller glisser un mot aimable à l'oreille du chanoine Morgant ou échanger des amabilités avec Hywel qui se tenait tout près de son père ; mais il n'essaya à aucun moment de se soustraire à l'attention des gardes qui le surveillaient. S'ils lui rappelaient sa situation de prisonnier virtuel, il tenait à leur montrer qu'il en était pleinement satisfait et qu'il n'avait nullement l'intention de leur glisser entre les doigts. En vérité, à une ou deux reprises, il jeta un coup d'œil à droite et à gauche pour prendre la mesure de la discrète efficacité du souverain. Ce qu'il vit sembla l'impressionner très favorablement.

Pour quelqu'un de curieux, tout cela était passionnant à étudier, même si à ce stade, il était quasiment impossible de se risquer à une interprétation quelconque. Le mieux était de le ranger dans un coin de son esprit ainsi que tout ce que cette expédition présenterait d'étrangetés. Le temps viendrait où les choses se clarifieraient. En attendant, il avait Mark, silencieux, ravi, auprès de lui et le soleil qui brillait sur l'oriflamme de cheveux blonds très clairs d'Owain, en tête de la colonne. En cette belle matinée de mai, que pouvait-on demander de plus ?

Contrairement à ce qu'avait cru Mark, ils n'allèrent pas vers le nord et la mer, mais piquèrent plein ouest. Ils passèrent des vallées boisées, franchirent de doux moutonnements de collines en suivant des pistes tantôt bien marquées, tantôt moins bien. Mais qu'ils montent ou qu'ils descendent, ils ne déviaient jamais de la ligne droite sur ces terrains dégagés où les dénivellations peu accentuées rendaient la route agréable.

— C'est un chemin qui date de Mathusalem, expliqua Cadfael. Il part de Chester et vous amène directement jusqu'au bord de l'eau, à Conwy, où paraît-il existait jadis un fort semblable à celui de Chester. A marée basse, si on connaît les bancs de sable, on peut passer à gué, mais à marée montante, les bateaux doivent opérer un peu plus loin.

— Et après avoir traversé ? questionna Mark, attentif, rayonnant.

— On grimpe. Si vous regardez vers l'ouest d'où nous sommes, vous pourriez croire qu'aucun sentier ne pourrait se glisser là-dedans, mais si, il suit la montagne, et il finit par descendre jusqu'à la mer. Vous avez déjà vu la mer ?

— Non, bien sûr. A quelle occasion ? Avant d'entrer dans la maisonnée de l'évêque, je n'étais jamais sorti du comté. Je n'avais même pas franchi un rayon de dix milles par rapport à là où je suis né. La mer, quelle merveille ce doit être, émit-il à mi-voix, dévorant des

yeux les paysages qui s'offraient à lui, au comble du bonheur, s'efforçant de ne rien rater de ce qu'il voyait pour la première fois.

— C'est aussi une amie fidèle ou un ennemi redoutable, répliqua Cadfael que cette question ramenait des années en arrière. Si vous la respectez, elle vous traitera comme il faut, mais pas de familiarités avec elle !

Le prince avait pris une allure régulière, détendue qu'il pouvait maintenir mille après mille, dans ce paysage ondulant, vert, riche, avec ses hameaux nichés dans les vallées, ses chaumières, ses églises blotties les unes contre les autres, ses bandes de terrains cultivables leur formant comme un écrin de verdure, et puis ça et là, solitaires, éparpillées parmi ces territoires, les demeures des tenanciers libres avec, tout aussi solitaires, réparties un peu au hasard, leur église paroissiale.

— Ces gens vivent bien seuls, constata Mark, non sans un certain étonnement.

— Ce sont les hommes qui sont nés libres, dans la tribu, ils possèdent leurs propres terres, mais ils ne peuvent pas en user à leur gré, d'après les lois les plus strictes concernant les héritages, elles sont la propriété de la famille. Les villages de serfs cultivent le sol à eux tous, payent ensemble les redevances communales, bien que chaque homme ait sa maison, son bétail et une part équitable de la terre. On s'assure du respect de ces dispositions en vérifiant très fréquemment la distribution. Dès que les fils deviennent adultes, ils reçoivent ce qui leur revient au compte suivant.

— Donc personne ne peut hériter, déduisit Mark.

— Personne, à l'exception du fils cadet, le dernier à toucher la portion qui lui appartient de droit. Il hérite de celle de son père et de sa maison. A ce moment, ses aînés auront normalement pris femme et construit leur propre demeure.

Pour Cadfael, et aussi pour Mark apparemment, c'était une manière honnête, bien que passablement rude, d'assurer à chaque être sa place au soleil et un endroit pour reposer sa tête ; c'était une façon juste de se partager le travail et les profits rapportés par la terre.

— Et vous, c'est d'un endroit de ce genre que vous êtes venu ?

— Oui et non, admit Cadfael, repensant, plutôt étonné à ses origines. Oui, je suis né dans un village régi par le même statut. Quand j'ai eu quatorze ans, on m'a remis ma parcelle de terre. Vous me croirez si je vous dis que je n'en voulais pas ? C'était de la bonne terre galloise et elle me laissait complètement indifférent. Quand le lainier de Shrewsbury m'a pris en amitié et qu'il m'a proposé du travail qui me permettrait de voir ne serait-ce que quelques milles de notre vaste monde, j'ai sauté sur l'occasion et j'ai recommencé à chaque fois qu'il s'en est présenté. J'avais un jeune frère qui ne

demandait pas mieux que de cultiver un lopin de terre pendant le restant de ses jours. Moi j'étais loin, aussi loin que pouvait m'emmener la route, et elle m'a conduit à traverser la moitié du monde avant que je commence à y comprendre quelque chose. La vie ne suit pas une ligne droite, mon petit, mais une courbe. La première moitié, on la passe à courir au diable vauvert, loin des siens et d'une existence paisible, et l'autre vous ramène, par des voies détournées mais sûrement, de l'état d'où on était parti. C'est comme ça que je reviens, tenu par les vœux que j'ai prononcés, à un endroit limité, sauf que j'ai la chance d'être envoyé en mission pour le compte de mon abbaye, que je m'échine sur une petite partie de notre univers, en compagnie de qui me tient le plus à cœur. Et j'en suis ravi, conclut Cadfael, avec un soupir satisfait.

Ils parvinrent au sommet d'une crête élevée avant midi. A leurs pieds s'étendait la vallée de la Conwy ; au-delà, le sol s'élevait, d'abord en pente douce, mais après ces vertes prairies, on voyait au loin, comme des tours majestueuses, les énormes bastions de l'Eryri, pics d'acier poli, se détachant sur le bleu du ciel pâle. Le fleuve était un ruban d'argent sinueux, se frayant une course tortueuse à travers et par-dessus des bancs de sable amenés par la marée, en direction du nord, avant de parvenir à la mer. A cette heure ses eaux étaient si basses, éparses, qu'on pouvait les passer à gué sans difficulté. Après quoi, comme l'avait annoncé Cadfael, ils se mirent à grimper.

Ils parcoururent d'abord quelques milles sur l'herbe, au soleil, puis le chemin, qui longeait un petit affluent du fleuve, commença à monter en pente raide. Bientôt il n'y eut plus d'arbres et ils parvinrent petit à petit dans un univers de landes élevées, pleines de genêts et de bruyères, aussi dégagées que le ciel. Nulle charrue n'avait pénétré ces terres où le seul mouvement distinct était celui du vent dans les landiers et les buissons bas habités seulement par les oiseaux qui s'enfuirent à l'approche des premiers cavaliers et les faucons au vol immobile, très haut dans l'éther. Et pourtant cette contrée à la sauvage beauté était traversée par une chaussée difficile à distinguer, pavée de pierres entre lesquelles poussait une herbe rude, qui dominait quelques endroits marécageux et enjambait des mares peu profondes dont l'eau brune avait la couleur de la tourbe pour se diriger droit vers une haute muraille de rochers effilés qui parut à frère Mark absolument infranchissable. A certains endroits, là où des rochers saillaient du sol, fournissant un solide point d'appui, le sentier demeurait bien visible, comme s'il n'avait nul besoin d'une rampe de pierre mais maintenait toujours son cap d'une inflexible rectitude.

— C'est là œuvre de géants ! s'écria Mark, très impressionné.

— Non, cette route a été construite par des hommes, répondit

Cadfael.

La voie était large, là où elle était clairement visible, suffisamment pour laisser passage à une colonne de six hommes marchant de front, même si les cavaliers ne pouvaient pas être plus de trois. Quant aux archers d'Owain, qui connaissaient bien la région, ils s'étaient disposés en flanc-garde, laissant la voie pavée à la compagnie dont ils assuraient la protection. Cadfael songea que cette voie de communication n'avait pas été destinée à des voyages d'agrément ni à la chasse sous diverses formes, mais bien à acheminer un grand nombre d'hommes d'une place forte à une autre dans les plus brefs délais. Elle ne tenait pratiquement aucun compte des dénivellations, allant aussi droit que possible et ne déviant de son cours que quand il n'y avait pas d'autre solution, pour revenir à son tracé primitif dès que l'obstacle avait été franchi.

— On ne va tout de même pas traverser ce mur, s'étonna Mark, fixant la barrière montagneuse, ça n'est pas possible.

— Mais si, vous verrez qu'il existe une porte, pas très large certes, mais quand même, au défilé de Bwlch y Ddeufaen. Nous allons passer ces collines, rester à ce niveau pendant encore trois ou quatre milles, et puis nous commencerons à redescendre.

— Vers la mer ?

— Vers la mer, oui, répondit Cadfael.

Ils parvinrent à la première déclivité, la première vallée abritée avec des buissons et des arbres, au cœur de laquelle bouillonnait une source qui se changea en un joyeux cours d'eau et les accompagna tout au long de la descente, en direction de la côte. Ils avaient depuis longtemps laissé derrière les ruisseaux qui coulaient vers l'est et la Conwy. Ici, ils avaient une vie brève, impétueuse, dans leur course folle en direction de la mer. A leur arrivée en bas, longeant ce ru minuscule, il y avait toujours la piste qui s'élevait nettement au-dessus de l'eau, au bord d'une rangée d'arbres. La pente devenait moins rude, la rivière s'éloignait légèrement du sentier et soudain le paysage s'ouvrit largement devant eux, avec la mer au bout.

Juste en dessous, il y avait un village avec son damier de champs cultivés, au-delà une suite d'étroites prairies se fondait dans les prés salés et les graviers et puis la mer, la mer immense. Plus loin encore, lointaine mais très distincte dans la lumière de cette fin d'après-midi, la côte d'Anglesey s'étendait au nord et se terminait par la minuscule île d'Ynis Lanog. Du rivage vers lequel ils se dirigeaient, scintillait l'or pâle incrusté d'aigue-marine de l'eau, jusqu'à ce que l'œil ne puisse plus distinguer les couleurs, car les Sables de Lavan occupaient la majeure partie de la distance les séparant du rivage de l'île, là où, dans le lointain, la mer prenait enfin une nuance pure, verdâtre, indiquant la profondeur du détroit. En voyant cette

splendeur à laquelle il n'avait cessé de rêver et de penser toute la journée, Mark arrêta un moment son cheval et resta à contempler le paysage, les yeux brillants, les joues toutes roses, émerveillé par la magnificence et la diversité du monde.

Il se trouva que Cadfael tourna la tête à cet instant précis pour voir où un autre cavalier avait également arrêté sa monture, animé peut-être du même enthousiasme. Entre les deux chanoines qui la chaperonnaient, Heledd, immobile, regardait droit devant elle, mais plus loin que l'or et le cristal des eaux peu profondes, au-delà des rives d'Anglesey, d'un bleu de cobalt. Elle avait les lèvres pincées et son front lisse n'exprimait rien de ses sentiments. Elle avait les yeux tournés vers la terre de son fiancé, cet homme dont elle ignorait tout, dont on ne lui avait parlé qu'en bien. Elle voyait le mariage se profiler à l'horizon avant qu'il soit longtemps, et il y avait tant de tristesse mêlée de rancune dans son expression et une volonté si marquée d'échapper au sort qui l'attendait que Cadfael fut stupéfait de constater que personne n'avait rien remarqué de cette protestation outragée et silencieuse et que nul ne s'était tourné vers elle pour trouver la cause de ce malaise si intense, inquiétant.

Puis, aussi brusquement qu'elle s'était arrêtée, elle reprit ses rênes et lança vivement son cheval au trot vers le bas de la colline, laissant derrière elle son escorte tout de noir vêtue, ce qui lui permit de se fondre dans la colonne et de se débarrasser de ses gardiens pour quelques minutes au moins.

La regardant se frayer avec fougue un passage parmi les compagnons du prince, Cadfael porta à son crédit son intention de ne pas aller retrouver Bledri. Mais voilà, il était sur son chemin. Une seconde après, elle se serait éloignée de lui, mais l'homme ne perdit pas l'occasion qui se présentait à lui. Il tendit la main vers sa bride s'en saisit en la frôlant du genou et lui adressa un sourire plein d'assurance en voyant qu'elle ne cherchait pas à s'écarter de lui. Cadfael vit bien qu'elle fut à un doigt de lui faire lâcher prise, en plissant les lèvres, avec cette raillerie teintée d'indulgence, seul sentiment qu'elle éprouvât réellement envers lui. Mais avec une délibération perverse, elle lui rendit son sourire, consentant à marcher à ses côtés, nullement pressée de se dégager de la main solide qui la retenait prisonnière. Ils chevauchèrent donc ensemble, apparemment satisfaits de cette compagnie, bavardant agréablement et marchant au même pas. En les voyant de dos, Cadfael eut le sentiment qu'ils continuaient simplement un jeu agréable, non dénué d'une certaine malice de part et d'autre. Mais quand il tourna prudemment la tête pour voir l'effet qu'avait eu l'incident sur les deux chanoines de Saint-Asaph, il n'eut pas besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'ils ne l'interprétaient pas exactement de la même façon. Si les yeux de

Meirion dans son visage pincé lançaient des éclairs vers Heledd et exprimaient une rage folle envers Bledri, il n'était pas sorcier d'y lire aussi l'appréhension qu'il éprouvait, faute de savoir ce qui se passait derrière la rectitude et la componction menaçantes qu'on pouvait lire sur le visage replet du chanoine Morgant.

Mais d'ici deux jours, tout serait terminé. Tout ce beau monde serait en sécurité à Bangor ; le fiancé passerait le détroit pour se porter à leur rencontre afin de conduire Heledd là-bas, sur les lointains rivages couverts d'une brume bleuâtre au-delà des Sables de Lavan couleurs d'or pâle et d'un bleu de glacier. Quant au chanoine Meirion, il pourrait enfin pousser un soupir de soulagement.

Ils parvinrent à l'extrémité des étendues de prés salés et prirent vers l'ouest, où la surface frémissante des bancs de sable reflétait la lumière étincelante à main droite et, à gauche, le vert des champs et des taillis qui s'élevaient en terrasses successives jusque parmi les collines. Une fois ou deux, ils durent patauger dans des ruisselets qui se frayaient un chemin dans les marécages salés proches de la mer. A peine une heure plus tard, ils longeaient la haute palissade du domaine et du château royal d'Owain, à Aber. Les gardes et les sentinelles en faction avaient vu de loin les oriflammes approcher et crièrent la nouvelle à ceux qui étaient à l'intérieur.

De tous les bâtiments disposés le long des murs du palais d'Owain, des écuries, de l'armurerie, de la grande salle, de la multitude des maisons des hôtes, jaillirent les membres de sa mesnie venus accueillir leur souverain et souhaiter la bienvenue aux visiteurs. Les palefreniers se précipitèrent pour prendre les chevaux tandis que les écuyers arrivaient avec des pichets et des cornes à boire. Hywel ab Owain, qui s'était efforcé de ne négliger personne et de se montrer aimable envers tous pendant le trajet, passant d'un cavalier à l'autre avec la même courtoisie – n'était-il pas là pour représenter son père ? –, ce qui lui avait très certainement permis de prendre bonne note de toutes les tensions qui pouvaient se faire jour – car il n'avait en tête que les intérêts de son géniteur –, fut le premier à sauter à terre. D'un geste élégant, empreint de respect filial, il alla prendre la bride du roi avant de la céder au valet d'écurie qui attendait et d'aller baiser la main de la dame de céans qui était sortie de la grande salle pour saluer son seigneur et maître. Ce n'était pas sa mère à lui ! Les deux jeunes garçons, qui dévalèrent les marches sur ses talons, diabolins au teint mat d'environ dix et sept ans, poussant des grands cris d'enthousiasme et suivis d'une meute de chiens qui leur tournaient autour, étaient d'elle en revanche. L'épouse d'Owain était la fille d'un prince d'Arwystli, originaire du centre du pays de Galles, et ses deux fils, qui débordaient de vie, avaient hérité de son teint lumineux. Un garçon plus âgé, il devait avoir dans les quinze ou seize

ans, marchait derrière eux d'un pas plus circonspect. D'un air autoritaire, assuré, il alla droit vers Owain qui le serra dans ses bras avec une chaleur qui ne trompait pas. Celui-ci tenait de son père des cheveux blonds de la nuance de l'or pur ainsi qu'une allure mâle, impressionnante qui devenait chez lui une beauté frappante. Il était grand, se tenait très droit, avec des mouvements qui évoquaient la grâce d'un athlète. Il lui était impossible de se déplacer sans que tout le monde se retourne sur son passage, et même à cette distance, ses yeux de nordique, d'un bleu éclatant, avaient la clarté d'un soleil filtrant à travers des cristaux de saphir. En le voyant, frère Mark retint son souffle.

— C'est son fils ? murmura-t-il d'un ton plein de respect.

— Mais pas le sien à elle. Il est dans la situation d'Hywel.

— Les gens comme lui ne doivent pas courir les rues, émit-il, fixant l'adolescent du regard.

S'étant toujours considéré comme le plus insignifiant et le plus ordinaire des mortels, il observait la beauté chez les autres avec un ravissement particulier, dépourvu de jalousie.

— Effectivement il n'y en a pas deux, et vous le savez très bien, mon garçon. C'est d'ailleurs le cas de tous les vivants, beaux ou laids, nota Cadfael, reconsidérant l'unicité de chaque enveloppe charnelle pour ne rien dire de l'âme qui l'habitait.

Et pourtant, nous avons à Shrewsbury, quelqu'un qui est tout aussi remarquable. Il s'appelle Rhunn. Je vous suggère de jeter un coup d'œil à frère Rhunn, maintenant que sainte Winifred lui a rendu l'usage de ses jambes. Vous verrez qu'on ne peut voir l'un sans penser à l'autre, que cela semble miraculeux.

Il n'était pas jusqu'à leur nom pour en témoigner ! Il faut avouer, songea Mark, se rappelant non sans plaisir le benjamin de ses anciens condisciples, à Shrewsbury, que c'est sur ce modèle qu'un prince, voire le fils d'un prince, devrait être taillé, et pourquoi pas également un saint ou son protégé ? Ah ! ce visage fatalement lumineux, ouvert, serein ! Il ne fallait pas s'étonner que son père, qui avait vu là un prodige, l'aime plus que les autres.

— Je me demande, souffla Cadfael, à quoi ressembleront ses deux fils à *elle*, comparés à lui, quand ils seront grands.

— Il est impossible, affirma Mark qu'on puisse en vouloir à un être pareil, même si le désir de posséder des terres – ou le pouvoir – ont transformé des frères en ennemis. Qui pourrait éprouver de la haine envers ce jeune homme ?

— Je vous envie vos certitudes, mon frère, observa près de lui une voix froide, sèche, d'un ton de regret, mais pour rien au monde je ne les partagerais. Le péché est humain, trop humain. Nul d'entre nous n'est à l'abri de la haine, quelles que soient ses qualités. Pas plus qu'on

ne peut aimer personne contre vents et marées.

Sans qu'ils le remarquent, Cuhelyn s'était rapproché d'eux en fendant la presse des hommes, des chevaux, des chiens, des domestiques, des enfants. Intrigué par cette réflexion inattendue, Cadfael tourna la tête juste à temps pour voir le regard intense, pénétrant, qui se posait pour le moment avec une expression où se mêlaient de la chaleur, de l'indulgence et un soupçon de raillerie sur le petit Rhunn, se durcir, devenir glacial quand une autre silhouette passa dans son champ de vision, qu'il suivit avec une fixité que Cadfael interpréta d'abord comme de l'intérêt empreint de détachement avant de comprendre, au bout de quelques secondes, qu'il s'agissait bel et bien d'une hostilité discrète mais réelle. Peut-être même était-ce plus sérieux que de l'hostilité et qu'il éprouvait une suspicion contrôlée mais implacable.

Un jeune homme approximativement de l'âge de Cuhelyn et qui avait avec lui une certaine ressemblance quant à la taille et à la complexion, bien qu'il fût plus mince, doté d'une allonge plus grande, était depuis un certain temps les bras croisés, appuyé des épaules au mur de l'appentis, un peu à l'écart, observant toute cette agitation autour de lui comme si elle ne le concernait pas au même titre que les autres et qu'il tenait à rester sur son quant-à-soi. Soudain, se départissant de son immobilité, il passa entre Cuhelyn et le père et le fils qui s'étreignaient, leur cachant la vue du visage radieux de Rhunn. Il devait y avoir quelque chose dans les parages qui importait pour ce garçon, après tout, quelqu'un qui comptait plus pour lui que les clercs venus de Saint-Asaph ou les jeunes seigneurs de la garde d'Owain. Cadfael le regarda passer à travers la foule, très décidé, et le vit prendre par la manche un cavalier qui mettait pied à terre. Ce simple contact, cette rencontre, qui avaient suffi à durcir les traits du visage de Cuhelyn, firent se retourner Bledri ap Rhys qui se retrouva face à face avec le jeune homme qui l'avait accosté, en qui il reconnut aussitôt quelqu'un de relativement familier. Il le salua avec une certaine méfiance. Ce n'était pas un accueil débordant d'enthousiasme, mais il y eut de part et d'autre un bref éclair de satisfaction avant que Bledri ne reprenne son masque impassible. L'autre comprit à demi-mot et commença à s'adresser à lui en témoignant de la courtoisie de mise à la cour. Inutile, apparemment, de montrer qu'ils se connaissaient suffisamment bien, mais il était en revanche indispensable d'agir comme s'ils voulaient seulement se témoigner une politesse mutuelle.

Après un coup d'œil par-dessus son épaule, Cadfael dévisagea brièvement Cuhelyn et demanda simplement si c'était bien Gwion.

— Oui.

— Sont-ils intimes ?

— Comme ça. Ils ont le même maître, c'est tout.

— C'est suffisant, dans certains cas, pour préparer un mauvais coup, lâcha Cadfael, tout à trac. Selon vous, votre homme a donné sa parole de ne pas tenter de s'enfuir, mais rien de plus.

— C'est assez naturel de se réjouir de la présence d'un membre de la même faction, ce me semble, rétorqua Cuhelyn. Oh ! il ne se parjurera pas. Pour ce qui est de Bledri ap Rhys, je veillerai *personnellement* à ce qu'il agisse de même.

Il se secoua et se mit en devoir de leur servir de mentor. Le prince, son épouse, ses fils montaient l'escalier menant à la grande salle, ses amis les plus proches le suivant sans hâte.

— Venez, mes frères, permettez-moi d'être votre héraut en ces lieux. Je vais vous conduire à votre logis et vous montrer la chapelle. Usez-en à votre convenance. Le chapelain du prince se présentera à vous sans tarder.

Dans l'intimité de l'appartement qui leur avait été attribué, protégé par le mur du château auquel il était appuyé, frère Mark, reposé, pensif, prit un siège, examinant de ses grands yeux gris tout ce qui s'était produit depuis leur arrivée à Aber.

— Ce qui m'a le plus donné à penser, dit-il enfin, c'est la ressemblance qui existe entre ces deux-là, je veux parler des deux hommes-liges, naturellement, celui d'Anarawd et celui de Cadwalader. Ce n'est pas seulement une question d'âge, ni de ressemblance, non, c'est la même passion qui les habite. Au pays de Galles, Cadfael, on n'a pas la même conception de la loyauté que chez les Normands, en tout cas c'est l'impression que j'ai. Ils ne sont pas du même bord, votre Cuhelyn et ce Gwion, mais ils pourraient être frères.

— Oui et de plus, ce qui devrait être vrai de tous les frères, et qui ne l'est pas par les temps qui courent, ils se respectent et s'apprécient. Ce qui ne les empêcherait nullement de se couper mutuellement la gorge si jamais leurs suzerains devaient s'affronter.

— C'est ce qui me paraît tellement affreux, lança Mark très sérieusement. A chaque fois qu'ils se regardent l'un l'autre, c'est eux-mêmes qu'ils voient. D'autant plus qu'ils ont vécu à la même cour et reconnaissent qu'ils s'apprécient mutuellement.

— Ils sont comme des jumeaux dont l'un serait gaucher et l'autre droitier. Des images qui se reflètent dans un miroir, en quelque sorte. Ils se tueraient sans haine et mourraient de même. Dieu veuille, ajouta Cadfael, qu'ils n'en arrivent jamais là. Mais une chose est sûre : Cuhelyn ne sera jamais loin quand son double sera en rapport avec Bledri ap Rhys, à surveiller chaque regard, à écouter chaque mot. Si vous voulez mon avis il en sait plus long sur l'envoyé spécial de Cadwalader qu'il a bien voulu l'admettre.

Lors du souper que donna Owain dans la grande salle, le repas fut excellent, la bière et l'hydromel coulèrent en abondance et les harpistes se montrèrent dignes d'éloges. Hywel ab Owain improvisa une mélodie sur la beauté de Gwynedd et la splendeur de son passé si bien que Cadfael qui ordinairement ne s'en laissait pas conter, oublia l'habit qu'il portait pendant une demi-heure pour suivre le poème qui l'emmenait au loin, parmi les montagnes d'Aber, à l'intérieur des terres, par-delà le pâle miroir des Sables de Lavan, jusqu'à la sépulture royale de Llanfaes, à Anglesey. Quand il était jeune, sa vie d'aventures l'avait entraîné vers l'orient. A présent, avec l'âge qui venait, c'est vers le ponant que se tournaient ses yeux et son cœur.

Le paradis, le sanctuaire des bienheureux se situaient invariablement vers le couchant dans toutes les légendes et dans l'imagination de tous, du moins en ce qui concerne les peuples de souche celtique. Ce n'était pas un mauvais sujet de méditation quand on commençait à prendre des années. Ici, cependant, dans le domaine royal de Gwynedd, Cadfael ne se sentait pas vieux.

Apparemment l'acuité de ses sens ne s'était pas non plus émoussée, même s'il se laissait emporter dans ses rêves, car le moment où Bledri ap Rhys prit Heledd par la taille quand elle lui servit l'hydromel ne lui échappa pas, pas plus que le haut-le-corps et le regard glacial du chanoine Meirion lorsqu'il s'en aperçut ou l'attitude de Heledd qui se garda bien de se dégager trop vite quand elle se rendit compte de cette réaction. Au contraire, elle glissa un mot à l'oreille de Bledri sans qu'on puisse savoir si c'était une injure ou une parole aimable. Son père, lui, n'eut aucun doute sur la façon dont il fallait l'interpréter. Si la fille jouait avec le feu, à qui la faute ? Pendant des années, elle avait vécu avec son père, loyale autant qu'aimante. Il aurait dû la connaître mieux, assez pour avoir confiance en elle. Elle trouvait Bledri ap Rhys dépourvu d'intérêt, sauf pour tourner en bourrique un père un peu trop pressé de se débarrasser d'elle.

D'ailleurs, à y regarder de plus près, il semblait bien que Bledri non plus ne s'intéressait pas sérieusement à elle. Il se montrait empressé presque sans y penser, comme si c'était ce qu'on attendait de lui, et même s'il lui adressa un sourire et un compliment, il n'essaya pas de la retenir quand elle dut partir, et son regard revint obstinément se poser sur un certain jeune homme assis parmi les nobles de la garde, à une table de moindre importance. Gwion, le dernier otage récalcitrant, qui refusait obstinément de renier son serment envers Cadwalader, était installé, bouche cousue, parmi ses pairs et adversaires dont certains, tel Cuhelyn, étaient devenus ses amis. Pendant tout le repas il resta sur la réserve, se gardant de livrer ses pensées ou ses regards. Mais à chaque fois qu'il levait la tête,

c'était pour fixer Bledri, à la haute table. A deux reprises au moins Cadfael les surprit à échanger un bref coup d'œil brillant, tels deux alliés essayant de se transmettre un message, sans pouvoir se parler ouvertement.

Cadfael songea qu'ils allaient se rencontrer avant la fin de la nuit. Oui, mais dans quel but ? Ce n'est pas Bledri qui cherche si désespérément à obtenir ce rendez-vous bien qu'il soit en situation d'y parvenir et qu'on le soupçonne d'avoir des renseignements confidentiels à rapporter. C'est Gwion qui doit impérativement, toutes affaires cessantes, s'entretenir avec Bledri. C'est lui le demandeur, lui qui a des informations urgentes, essentielles à communiquer à son complice, lui qui a prêté serment de ne pas chercher à se soustraire à la captivité dorée d'Owain, contrairement à Bledri.

Eh bien, Cuhelyn s'était porté garant de la bonne foi de Gwion et avait juré de ne pas perdre Bledri une seconde de vue. Mais Cadfael avait le sentiment que le domaine était assez grand pour que Cuhelyn n'ait pas la partie facile si les deux hommes voulaient vraiment s'entretenir.

La souveraine était restée dans ses quartiers avec ses enfants. Elle n'avait pas dîné dans la grande salle. Le prince s'était également retiré dans ses appartements de bonne heure, ayant dû se séparer de sa famille pendant plusieurs jours. Il avait emmené son fils bien-aimé avec lui, laissant Hywel présider pendant le repas en attendant que les hôtes décident de regagner leurs chambres. Maintenant que chacun était libre de changer de voisin ou d'aller prendre l'air en cette fin de soirée, il y avait beaucoup de mouvement dans la grande salle. Avec le bruit des conversations qui fusaient de partout, la musique des harpistes, la fumée des torches et les nombreux coins d'ombre, qui pourrait efficacement surveiller un homme parmi cette multitude ? Cadfael remarqua que Gwion se séparait de ses compagnons de table, mais Bledri, lui, resta à sa place à boire tranquillement son hydromel, en quantité raisonnable toutefois et sans rien perdre de ce qui se passait autour de lui. Il donnait l'impression d'avoir été rendu plus circonspect par la force et la discipline qui régnaient dans la maison royale, ainsi que le nombre des jeunes gardes et la confiance qu'ils affichaient.

— Je crois que nous pourrions avoir la chapelle pour nous seuls, si nous y allons maintenant, souffla Mark à l'oreille de Cadfael.

C'était à peu près l'heure de complies. Frère Mark ne serait pas tranquille s'il négligeait cet office. Cadfael se leva donc pour l'accompagner. Ils sortirent dans la nuit douce et fraîche et traversèrent la cour intérieure pour aller à la chapelle adossée au mur extérieur. Il n'était pas très tard, le soir n'était pas complètement tombé. Les amateurs de boissons fortes n'allaient pas se séparer tout

de suite mais, dans les passages obscurs, ceux qui devaient aller et venir entre les différents bâtiments vauaient sans hâte à leurs occupations et accomplissaient leur devoir sans précipitation dans l'agréable langueur qui concluait une longue journée, pleine de satisfactions.

Ils n'étaient plus qu'à quelques toises de l'édifice quand un homme en passa la porte pour tourner le long de la rangée de maisons disposées contre la muraille fermant la cour, avant de disparaître dans l'un des boyaux étroits, derrière la grande salle. Il resta à une certaine distance. Il aurait pu s'agir de n'importe lequel des courtisans d'Owain, d'un certain âge et d'une taille au-dessus de la moyenne. Il n'était pas pressé et se préparait d'un pas égal, un peu las peut-être, à aller dormir. Cependant Cadfael, qui ne cessait de penser à Bledri ap Rhys, était pratiquement certain de son identité, malgré l'obscurité qui s'épaississait.

Ses derniers doutes se dissipèrent quand il pénétra dans la petite église, faiblement éclairée par l'œil rose de la lampe qui brûlait constamment sur l'autel et qu'il aperçut la silhouette indistincte d'un homme agenouillé un peu à l'écart du puits de lumière de dimension réduite. Celui-ci n'avait pas encore remarqué leur présence, bien qu'ils fussent entrés sans chercher à étouffer le bruit de leurs pas. Quand ils s'arrêtèrent d'avancer et s'immobilisèrent pour ne pas l'interrompre dans ses prières, il ne bougea pas, toujours préoccupé, la tête inclinée, le visage dans l'ombre. Il finit par se redresser en soupirant. Quand il passa devant eux pour sortir, il les salua sans surprise d'un « Bonsoir, mes frères ! » prononcé à voix basse. Son profil se dessina un bref instant dans l'air. Assez toutefois pour mettre en relief le jeune visage tendu, inquiet de Gwion.

Bien après complies, vers minuit passé, alors qu'ils étaient paisiblement endormis, retentit l'alarme. Les signes avant-coureurs, une clameur soudaine à la porte principale du château, le bruit étouffé des sabots d'un cheval, des phrases brèves qu'échangèrent un cavalier et les sentinelles, échappèrent à Cadfael qui croyait poursuivre un rêve, et puis c'était si loin ; mais Mark était plus jeune et plus réceptif à cette journée tellement passionnante, aussi s'éveilla-t-il avant que les voix ne prennent de l'ampleur, ne se changent en ordres sonores et que les hommes ne se rassemblent dans la cour, encore un peu endormis, venus d'un peu partout. Ce qui demeurerait du silence de la nuit fut rompu par le son d'un cor ; Cadfael repoussa sa couverture et sauta sur ses pieds, les yeux grands ouverts, prêt à agir.

— Que se passe-t-il ?

— Un cavalier vient d'arriver à toute vitesse. Seul.

— Il n'y aurait pas tant de remue-ménage pour rien, observa

Cadfael qui enfila ses sandales et se dirigea vers la porte.

On entendit de nouveau le son du cor dont l'écho se répercuta de mur en mur. A cet appel, les jeunes hommes se réunirent en armes dans la cour. Tout le monde parlait en même temps, pas trop fort, à cause de la nuit, puis il y eut un grondement où les mots se fondirent, comme la marée qui monte. De chaque porte sortait un rai de lumière jailli de lampes hâtivement allumées pour chasser l'obscurité, éclairant çà et là en relief une figure connue dans la foule anonyme. On emmenait vers l'écurie un cheval épuisé, monté sans ménagement et qui baissait l'encolure. Quant au cavalier, sans se soucier de ceux qui tentaient de l'interroger, il fendit la presse en direction de la grande salle. Il était à peine arrivé au pied des marches que le vantail au-dessus de lui s'ouvrit : Owain apparut, vêtu d'une robe de chambre fourrée. Les torches derrière lui dessinaient sa silhouette puissante. A son côté se tenait l'écuyer qui était venu l'éveiller.

— Me voici ! s'écria-t-il à haute et intelligible voix, parfaitement éveillé.

Quand il s'avança au bord de la première marche, la lumière tomba sur le visage du messager et il le reconnut.

— C'est toi, Goronwy ? Tu viens de Bangor ? Quelles nouvelles as-tu pour nous ?

L'homme prit à peine le temps de ployer le genou. On le connaissait, on avait confiance en lui, il n'allait pas perdre de précieuses secondes en cérémonies inutiles.

— Seigneur, nous avons eu des informations de Carnarvon au début de la soirée. Et dès que j'ai su, j'ai couru ici aussi vite que mon cheval pouvait galoper. A peu près à l'heure de vêpres, on nous a signalé des vaisseaux à l'ouest d'Abermanai, une grande flotte en ordre de bataille. Les marins prétendent que ce sont des nefes danoises du royaume de Dublin, venues pour razzier Gwynedd et vous forcer la main. Et il paraîtrait que Cadwalader, votre frère, est avec eux ! Il les a amenés à sa suite pour se venger et reprendre ses terres, par pur dépit. La loyauté que l'affection n'a pu lui garantir, il l'a achetée en leur promettant de les payer à prix d'or.

CHAPITRE CINQ

Dans la juridiction d'Owain, la perspective d'un grave désordre pouvait provoquer une consternation passagère, mais nul ne pouvait espérer qu'il en résulterait du fait même un désordre encore plus sérieux. Il avait l'esprit trop vif et déterminé pour qu'on puisse s'arrêter à cette idée. Avant que le sourd murmure de colère qui commençait à s'élever ne se soit répandu par toute la cour, le capitaine de la garde s'était porté près de lui, attendant les ordres. Ils se comprenaient trop bien pour avoir besoin de longs discours.

— Il ne peut pas y avoir d'erreur ?

— Non, seigneur. Le messenger qui m'a informé a vu lui-même les navires du haut des dunes. Il était trop loin pour les dénombrer exactement, mais il n'était pas difficile de comprendre d'où ils venaient et encore moins pourquoi. On était au courant qu'il s'était enfui là-bas, mais pourquoi serait-il revenu avec de telles forces s'il voulait seulement que vous lui rendiez des comptes ?

— Oh ! Il doit avoir ses raisons, déclara calmement Owain. Combien de temps avant qu'ils ne débarquent ?

— Certainement avant l'aube, seigneur. Ils avaient déployé les voiles et il y avait un bon vent venu de l'ouest.

Owain réfléchit, l'espace d'un profond soupir. Un quart environ des chevaux, actuellement aux écuries, avaient parcouru pas mal de chemin, la veille, mais sans qu'on les force ; à peu près autant de ses hommes d'armes étaient dans le même cas, qui banquettaient encore joyeusement dans la grande salle à cette heure tardive. Et la chevauchée qui les attendait à présent serait rapide, mais brève.

— On n'arrivera pas à lever seulement la moitié des hommes de Gwynedd, murmura-t-il, pensif, mais on va s'assurer de solides réserves et enrôler tous les gens disponibles entre ici et Carnarvon, en chemin. Il me faut six courriers, un qui partira avant nous, les cinq autres porteront mes ordres de mobilisation dans tout le reste d'Arlechwedd et Arfon. On n'aura peut-être pas besoin d'eux, mais ça n'a jamais nui à personne d'être prudent.

Ses secrétaires prirent bonne note de tout cela et, avec un calme louable, disparurent pour rédiger les missives scellées que les courriers

apporteraient aux chefs concernés.

— A présent, que tous ceux qui peuvent porter les armes aillent se coucher et se reposent du mieux possible, lança-t-il en élevant la voix, qui se répercuta entre les murs qui fermaient la cour. Rassemblement à l'aube.

Cadfael, qui écoutait en marge de la foule, approuva. Il était indispensable que les messagers partent de suite, mais demander à une troupe disciplinée de manœuvrer dans le noir, c'était une perte de temps et d'énergie qui pouvaient trouver un meilleur emploi. Les combattants se dispersèrent, bien qu'à contrecœur. Seul le capitaine de la garde personnelle d'Owain, après s'être assuré que les hommes obéissaient au doigt et à l'œil, retourna auprès de son seigneur.

— Faites sortir les femmes d'ici, déclara-t-il par-dessus son épaule.

Son épouse et ses suivantes étaient restées dans l'encadrement de la porte, silencieuses, à l'exception d'un murmure agité parmi les plus jeunes des servantes. Elles s'en allèrent un peu mal à l'aise, non sans maint regard en arrière, curieuses, énervées plutôt qu'inquiètes. La princesse tenait sa maison d'une main ferme, tout comme Owain ses guerriers. Seuls demeurèrent les intendants et les serviteurs les plus âgés dont la présence était indispensable, qu'ils appartiennent à l'armurerie, aux écuries ou aux magasins, à la brasserie, la boulangerie. Les soldats avaient besoin de se préparer. Quelques centaines d'hommes en plus dans une garnison représentent des fournitures en grand nombre qu'il faut acheminer.

Parmi le petit groupe entourant le souverain, Cadfael remarqua la présence de Cuhelyn, qui sortait visiblement de son lit, même s'il était à peu près réveillé, car il avait sauté dans ses vêtements n'importe comment, lui qui d'ordinaire était toujours élégamment vêtu. Il y avait aussi Hywel, calme, alerte, auprès de son père. Immobile, attentif, un peu à l'écart, ainsi que Cadfael l'avait vu pour la première fois, comme s'il ne tenait pas à se mêler des problèmes d'Owain et d'Hywel, malgré l'estime qu'il leur portait, se tenait Gwion. On pouvait également voir les deux chanoines, pour une fois réunis afin de suivre des événements qui n'avaient rien à voir avec Heledd et ne représentaient même pas une menace directe à leur rencontre. En l'occurrence, ils étaient spectateurs et non participants. Leur travail consistait à convoier la fiancée peu enthousiaste sans dommage jusqu'à Bangor où elle rejoindrait son promis. La ville était hors d'atteinte des nefs danoises et ça ne changerait pas de sitôt. On avait mis Heledd en sécurité pour la nuit chez les femmes de la princesse où les langues devaient aller bon train, ce qui constituerait pour elle le meilleur des divertissements.

— Voilà donc les funestes conséquences que Bledri ap Rhys avait

en tête, articula Owain, dans un silence relatif où chacun attendait ses décisions. Il était informé, bien évidemment, de ce que mijotait mon frère. Il faut reconnaître qu'il m'a prévenu. Rien ne presse, pour celui-là. Nous avons d'autres chats à fouetter d'ici au matin. S'il est en sûreté dans son lit, qu'il y reste.

Les courriers désignés pour aller porter ses messages à ses vassaux avaient réapparu, chaudement vêtus pour chevaucher de nuit. Les palefreniers avaient préparé et sellé leurs chevaux qu'ils tenaient en main. Celui de tête arriva presque au trot, mené par le premier valet d'écurie, qui lui-même passablement excité, lâcha tout d'un trait avant de s'arrêter.

— Il manque un cheval aux écuries, monseigneur, et tout son harnachement avec ! On a vérifié et revérifié car on voulait vous donner le meilleur pour demain matin, un beau jeune rouan, sans aucune tache blanche, avec tapis de selle, selle, bride et la suite.

— Et celui que montait Bledri en venant ici ? Celui qu'il a ramené de Saint-Asaph avec lui ? demanda vivement Hywel. Un gris soutenu avec les flancs un peu plus clairs ? Il est toujours là ?

— Ah ! oui, je vois, seigneur. Il n'arrive pas à la cheville du rouan. Un peu fourbu depuis hier. Oui, oui, il n'a pas bougé. Je ne sais pas qui est notre voleur, mais il s'y connaît, vous pouvez me croire.

— Et il avait le feu aux trousses ! conclut Hywel, furieux. Il est parti, bien sûr. Il a filé rejoindre Cadwalader et ses Danois venus d'Irlande, à Abermanai. Comment diable a-t-il pu franchir les portes ? Et à cheval, par-dessus le marché !

— Allez, que quelques hommes aillent interroger les gardes, ordonna Owain, sans s'intéresser vraiment à la question ni se donner la peine de voir qui se chargeait d'exécuter ses ordres.

Les sentinelles placées à toutes les portes du château étaient dignes de confiance. La preuve, personne n'avait quitté son poste bien que tous dussent se demander ce que signifiait ce tohu-bohu qui avait excité la curiosité générale. Il n'y avait qu'au grand portail, par où était entré le messenger de Bangor, qu'un factionnaire s'était absenté un instant, et il s'agissait de l'officier de service.

— Si quelqu'un a vraiment la force et la détermination de s'enfuir, on n'arrivera pas à le garder sous clé, observa le prince avec philosophie. Si ça en vaut réellement la peine, un mur n'est là que pour qu'on l'escalade. Et si mon frère a un fidèle, c'est bien lui. Dans le noir, poursuivit-il en se tournant vers le messenger fatigué, un homme raisonnable ne quittera pas la route. En arrivant par l'est, as-tu croisé âme qui vive se dirigeant vers l'ouest ?

— Non, seigneur, pas un chat. Pas depuis que j'ai traversé la Cegin, et c'était des gens à nous. Je les connaissais, et ils n'étaient pas pressés.

— Il doit être loin, à l'heure qu'il est, mais on va quand même envoyer Einion sur ses traces, avec mon sceau. Qui sait ? Un cheval, ça se met parfois à boiter et quand on est loin de chez soi, il arrive qu'on se perde. Qui sait ? prononça Owain, se tournant pour parler à l'intendant qui était allé voir si les gardes n'avaient pas mangé la consigne. Alors ?

— Personne n'est passé ni n'a demandé passage. Il a beau être étranger, on le connaît de vue. N'empêche qu'il nous a filé entre les doigts, mais pas par les portes.

— Je n'y avais jamais cru, acquiesça le prince, la mine sombre. Mes gardes ont toujours été fidèles au poste. Bien, envoie les courriers, Hywel. Ensuite, tu viendras me rejoindre dans mes appartements. Accompagnez-nous, Cuhelyn, ajouta-t-il, regardant d'un bref coup d'œil les messagers se mettre en selle. Vous n'y êtes pour rien, Gwion, et ce n'est pas votre affaire. Allez vous recoucher. Et souvenez-vous de votre parole. Ou alors reprenez-la, conclut-il sèchement et vous resterez entre quatre murs en attendant qu'on revienne.

— Je vous l'ai donnée, rétorqua Gwion, hautain, je la tiendrai.

— Et moi, je l'ai acceptée, reconnut le prince, revenant à de meilleurs sentiments. J'ai confiance en vous. Allez, rien de tout cela ne vous regarde.

Certes, songea Cadfael, avec un sourire en coin, sauf qu'il empiète sur la liberté de ceux qui le tiennent captif. Et il lui vint aussitôt à l'esprit que Bledri ap Rhys, qui avait défendu si farouchement son seigneur au nom duquel il avait proféré des menaces à rencontre d'Owain, n'avait rien promis, lui, et il était pratiquement certain qu'il avait eu un entretien secret avec Gwion dans la chapelle du château à peine quelques heures auparavant, Bledri qui maintenant était parti retrouver Cadwalader à Abermanai, porteur d'une mine de renseignements concernant les mouvements, les forces et les défenses du prince. Quant à Gwion, il avait simplement juré de ne pas s'échapper. A l'intérieur de l'enceinte, il était libre de se déplacer à sa guise et qui sait si sa liberté ne s'étendait pas jusqu'aux terres qui entouraient la place forte. Il avait accepté de rester prisonnier, d'accord. Ce qui n'était nullement le cas de Bledri. Gwion n'avait jamais dissimulé son indéfectible attachement à Cadwalader. Était-il juste de l'accuser de trahison s'il avait aidé son allié inattendu à s'évader et à retourner chez son seigneur ? Question délicate ! Connaissant, par l'entremise de Cuhelyn, la fidélité obstinée, ombrageuse de Gwion, il était fort possible que ce dernier ait averti ses geôliers des limites qu'il avait mises à sa parole et de la ferveur avec laquelle il saisirait toutes les occasions de servir son maître, qu'il aimait d'un amour si tenace, même à cette distance.

Lentement, très hésitant, Gwion avait tourné les talons, mais il

s'arrêta, tête basse, la démarche irrésolue, puis il se reprit l'instant d'après et s'éloigna vers la chapelle d'un pas décidé. Le temps qu'il ouvre la porte, la petite lumière de l'autel lui donna l'allure d'une statue. Pourquoi Gwion pouvait-il bien prier, à présent ? Pour un heureux débarquement des mercenaires danois de Cadwalader ? Un accord rapide et sans effusion de sang entre les deux frères qui éviterait les horreurs d'une guerre ? Ou avait-il besoin de se rasséréner ? Avec sa droiture sans équivoque, il était bien capable de considérer sa loyauté comme un péché s'il se voyait forcé de tenir son serment d'un peu moins près. C'était un esprit complexe, très sensible aux reproches qu'il pouvait s'adresser à lui-même, y compris pour une peccadille.

Cuhelyn, qui était celui qui le comprenait le mieux, peut-être, l'avait regardé s'éloigner en fronçant les sourcils et il avait même été à deux doigts de le suivre, avant de se raviser et de revenir aux côtés d'Owain. Le prince, suivi de ses capitaines et conseillers, monta l'escalier de la grande salle et il s'engouffra dans la pièce afin de se rendre à ses appartements. Cuhelyn leur emboîta le pas, sans un regard en arrière. Cadfael et Mark, ainsi que quelques domestiques et autres familiers qui traînaient par là, restèrent seuls dans la cour presque vide et après tout ce remue-ménage, le silence revint et la nuit retomba sur l'enceinte désormais calme. Maintenant qu'on savait où on en était, on pouvait compter sur les personnes responsables pour prendre les mesures qui s'imposaient.

— Bien, tout cela ne nous regarde pas, nota calmement Mark.

— Non, il ne nous reste plus qu'à seller et pousser demain jusqu'à Bangor.

— Exactement, acquiesça Mark avec, dans la voix, une note d'inconfort et de regret, comme s'il trouvait très égoïste de partir pendant une crise aussi grave pour vaquer à ses propres occupations et laisser les gens d'ici se débrouiller comme ils pouvaient. Eclairez-moi, Cadfael... Les gardes aux portes, à toutes les portes, on a bien tout vérifié ? Était-il personnellement surveillé, cet homme ? De l'intérieur, j'entends, ou s'est-on contenté de savoir qu'il y avait des murs autour de lui ? Il n'y avait pas de sentinelle à la porte de son logis et personne ne l'a suivi de la grande salle à sa chambre ?

— De la *chapelle* à sa chambre, corrigea Cadfael, si quelqu'un avait été chargé de cette mission. Non, Mark, on l'a vu partir. Il n'avait personne sur les talons. N'aurait-on pas tendance, tous autant que nous sommes, à ne pas voir plus loin que le bout de notre nez ? interrogea Cadfael, en jetant un coup d'œil, de l'autre côté de la cour, à l'allée par où avait disparu Bledri, en sortant de la chapelle. Le prince avait des problèmes autrement importants sur les bras, je veux bien, mais il nous faudrait quelqu'un pour confirmer les conclusions

que nous nous sommes empressés d'adopter.

Lentement, silencieusement, Gwion sortit de la chapelle et tira la porte derrière lui, si bien que la petite lueur rouge disparut du même coup. Il traversa la cour d'un pas traînant, sans se rendre compte, apparemment de la présence de deux ombres muettes avant que Cadfael ne se présente sur son passage, cherchant des informations auprès de quelqu'un qui devait pouvoir les lui fournir.

— Un moment ! Savez-vous où Bledri ap Rhys est censé passer la nuit ? Je vous ai vu aller vers lui quand nous sommes arrivés hier, expliqua-t-il, quand le jeune homme s'arrêta net, lui présentant un visage surpris, méfiant. J'ai pensé que vous pourriez me renseigner. Vous avez dû être content de pouvoir vous entretenir avec une vieille connaissance pendant son passage ici.

Pour une raison ou pour une autre, le silence qui suivit cette question fut plus éloquent que la réponse, quand elle arriva enfin. Il aurait été assez naturel qu'il leur demande en quoi cela les concernait et quelle importance cela avait maintenant, puisque l'oiseau s'était probablement envolé. Ce silence montrait clairement que les deux hommes s'étaient bien vus à la chapelle et qu'il savait qu'ils avaient dû voir Bledri sortir. Il avait eu le temps de réfléchir avant de parler et voilà ce qu'il leur dit :

— Oui, j'ai été heureux de voir un homme de mon clan. Je suis otage ici depuis plus de six mois. Vous êtes au courant, j'imagine. L'intendant lui a donné un logement qui est adossé au mur nord. Je vais vous montrer, si vous voulez. Mais quelle différence, à l'heure qu'il est ? Il est parti. D'aucuns l'en blâmeront, peut-être, lança-t-il, hautain. Pas moi. Si j'avais été libre, j'aurais agi exactement de la même façon. Je n'ai jamais caché à qui allait ma loyauté. Et à qui elle va encore.

— Dieu nous préserve, admit Cadfael d'un ton égal, de condamner un homme pour être resté fidèle à ses engagements. Bledri avait-il une chambre pour lui tout seul ?

— Oui, répondit Gwion avec un haussement d'épaules, comme s'il ne voyait pas où son interlocuteur voulait en venir, mais admettant que ces bénédictins errants voyaient peut-être malice là où lui ne distinguait rien de suspect. Personne ne la partageait avec lui pour l'empêcher de s'enfuir, si je vous ai bien compris.

— Pas du tout, renvoya Cadfael. Je me demande au contraire si on ne construit pas toute une histoire autour de la disparition d'un cheval. S'il couchait dans une cour éloignée, ne pourrait-on admettre que tout ce tumulte lui a échappé et qu'il dormait paisiblement ? Puisqu'il était seul, il n'y avait personne pour le réveiller, pas vrai ? Et il a peut-être le sommeil profond.

Gwion le dévisagea un bon moment, soulevant ses épais sourcils

noirs.

— Oui, c'est possible, à part le son du cor, à condition d'avoir assez bu, un homme aurait très bien pu continuer à dormir. J'en doute, mais si vous avez envie de vérifier par vous-même... Ce n'est pas mon chemin, mais je vais vous montrer.

Et sans un mot de plus, il s'engagea dans le passage entre l'arrière de la grande salle et le long alignement des magasins et de l'armurerie. Il les conduisait d'un pas vif, ombre parmi les ombres, vers la série de bâtiments qui s'étendait tout au long du mur extérieur qui lui servait de rempart.

— La troisième porte. C'est là.

Elle était à peine entrouverte, nul rayon de lumière ne filtrait par l'entrebâillement.

— Allez-y, mes frères, allez voir vous-mêmes, mais j'ai l'impression que vous ne trouverez personne et qu'il n'a rien laissé derrière lui.

Toutes les petites chambres avaient été bâties sous le chemin de ronde qui courait sur toute l'étendue du mur extérieur, dont le surplomb les laissait presque toujours dans l'ombre. Cadfael n'avait vu qu'un seul escalier pour y accéder, large et facile d'accès, mais parfaitement visible de la porte principale. De plus il ne devait pas être aisé de passer de l'autre côté, à moins de disposer d'une corde, car la galerie de combat formait une saillie sous laquelle se trouvait un fossé. Cadfael posa la main sur le vantail et le poussa, à l'intérieur on ne voyait rien. Alors que ses yeux s'étaient habitués à la nuit et à la lumière que donne un ciel clair mais sans lune, il se retrouva de nouveau aveugle. Pas un son, pas un mouvement. Il ouvrit tout grand la porte et avança d'un ou deux pas.

— On aurait dû se munir d'une torche, souffla Mark.

Pour une chambre qui semblait être vide, ça n'était peut-être pas indispensable, mais Gwion, qui tenait à satisfaire le moindre désir des deux visiteurs, proposa obligeamment d'aller chercher une torche à la salle des gardes, où un brasero était allumé en permanence.

Cadfael pénétra un peu plus avant et faillit s'étaler de tout son long en se prenant le pied sans bruit dans quelque chose de souple, comme si on avait rejeté du lit une couverture froissée, qui était tombée à terre. Il se pencha et farfouilla dans l'amas de tissu un peu rugueux et sentit à l'intérieur quelque chose de plus ferme. Il venait d'empoigner le bout d'une manche ; l'odeur chaude de la laine s'éleva dans l'air et un objet plus lourd, articulé, se balança quand il le souleva, rigide sous le tissu. Il le reposa doucement, le palpant tout du long jusqu'à ce qu'il rencontre un ourlet épais, puis un peu plus haut, le contact lisse de la chair humaine, fraîche mais pas encore froide. C'était bien une manche qui contenait un bras terminé par une grande

main musclée.

— Cela me paraît tout indiqué, lança-t-il pardessus son épaule. Apportez-nous donc de la lumière et pas qu'une seule si c'est possible.

— Que se passe-t-il ? demanda Mark, immobile, attentif derrière lui.

— Nous avons un cadavre sur les bras, du moins ça m'en a tout l'air. Mort depuis quelques heures. A moins qu'il ne se soit colleté avec quelqu'un qui voulait jouer la fille de l'air et aussi l'empêcher de parler, ce ne peut être que Bledri ap Rhys.

Gwion arriva au pas de course portant un flambeau qu'il fixa dans la torchère du mur, seulement destiné à porter une petite lanterne. Dans des pièces aussi petites, il était normalement interdit d'introduire une torche. Mais ça n'était pas le moment de chipoter. Le peu d'objets que contenait la chambre se trouva brutalement mis en valeur. Contre le mur du fond, un lit froissé disposé sur un banc, dont les couvertures étaient répandues sur le sol, et sur le matelas duquel on discernait encore l'empreinte d'un grand corps. Sur une étagère placée à la tête du lit, facile à saisir pour l'occupant, une petite lampe dans une soucoupe. On ne l'avait pas éteinte car elle avait entièrement brûlé, ne laissant qu'une tache d'huile et une mèche calcinée. Sous l'étagère, à demi déplié, un tapis de selle sur lequel on avait négligemment laissé tomber une cotte, des chausses, une chemise d'homme et le manteau encore roulé dont il n'avait pas eu besoin pendant le trajet. Dans un coin, ses bottes de cheval dont l'une était renversée, comme s'il l'avait rejetée d'un coup de pied.

Entre le lit et le chambranle, étendu sur le dos, aux pieds de Cadfael, bras en croix, jambes écartées, la tête appuyée aux poutres du mur, comme si un coup violent l'avait soulevé de terre et jeté en arrière, Bledri ap Rhys était allongé, les yeux entrouverts, les lèvres retroussées sur ses dents fortes, égales, en un étrange rictus. Le bas de sa robe flottait en désordre autour de lui et dans sa chute elle s'était ouverte sur sa poitrine, montrant qu'il était nu en dessous. A la lueur vacillante de la torche il était difficile de savoir si la tache sombre sur le côté gauche de sa mâchoire et de sa joue était due à la lumière indistincte ou à un coup, mais sa blessure, au niveau du cœur, ne laissait guère place à de multiples interprétations, et du sang en avait coulé jusque dans les plis du vêtement, sous son flanc. La dague qui lui avait infligé cette plaie avait été retirée tout aussitôt, emportant sa vie en même temps.

Cadfael s'agenouilla près du corps et écarta doucement les pans de la robe de laine pour mieux voir la blessure dans la mesure du possible. Derrière lui, dans l'encadrement de la porte, Gwion, qui hésitait à entrer, poussa un profond soupir et laissa échapper un

sanglot violent qui manqua d'éteindre la flamme, et un frémissement de vie passa sur le visage du mort.

— Du calme, murmura Cadfael avec indulgence qui se mit en devoir de fermer les yeux du défunt. Lui est tranquille, maintenant. Oui, je sais, il était de votre parti. Je suis désolé !

Mark n'avait pas bronché ; il suivait la scène, plein d'une compassion détachée.

— Je me demande s'il était marié et s'il avait des enfants, murmura-t-il enfin.

Cadfael nota cette première marque d'intérêt chez son ami qui avait failli être prêtre et il apprécia. La première réaction du Christ aurait pu être celle-là. Cela ne l'intéressait pas de savoir qu'il n'avait pas reçu l'extrême-onction et que son âme était en péril ; il n'avait même pas demandé à quand remontait sa dernière confession ni si on lui avait accordé l'absolution, mais qui se chargerait de ses petits.

— Il avait en effet femme et enfants, souffla Gwion d'une voix très basse. Je le sais. Je vais m'en occuper.

— Le prince ne s'opposera sûrement pas à votre départ, déclara Cadfael en se remettant sur pied un peu malaisément. Il faut qu'on aille le voir, tous, et qu'on l'informe de ce qui s'est passé. Nous sommes dans sa juridiction et nous sommes aussi ses hôtes, cet homme tout autant que nous et il s'agit d'un meurtre. Prenez la torche, Gwion et précédez-nous. Je vais fermer la porte.

Le jeune homme obéit sans discuter au visiteur étranger bien qu'il n'eût pas autorité sur lui et qu'il cherchât simplement à se rendre utile. C'était lui qui tenait le flambeau et pourtant il trébucha sur le seuil. Mark le saisit par le bras pour l'aider à reprendre son équilibre et le laissa aller avec la même courtoisie quand son pas fut plus assuré. Gwion ne souffla mot, ne réagit pas. Il marcha devant comme un héraut, la torche à la main, droit sur les marches menant à la grande salle qu'il gravit fermement.

— Nous nous étions tous trompés, seigneur, en supposant que Bledri ap Rhys avait fui votre hospitalité, commença Cadfael. Il n'est pas allé loin, pas plus qu'il n'avait besoin d'un cheval pour ce voyage qui est cependant le plus long qu'un homme puisse entreprendre. Nous l'avons trouvé mort dans la chambre que votre intendant lui avait attribuée. D'après nos premières constatations, il n'a jamais eu l'intention de s'enfuir. Je n'affirmerai pas qu'il s'était endormi, mais allongé, ça oui, et comme il était nu, il a enfilé sa robe en se levant pour voir qui le dérangeait pendant son repos. Ces deux hommes ont vu la même chose que moi et pourront en témoigner.

Gwion et Mark confirmèrent l'exactitude de ses dires.

Le silence s'appesantit longtemps autour de la table du conseil

d'Owain, dans ses appartements privés, meublés avec austérité. Chacun de ses capitaines s'était immobilisé, dans l'attente de la réaction du prince. Hywel, qui était occupé à dérouler un parchemin à côté de son père, se figea, la feuille à moitié déployée dans les mains, les yeux fixés sur Cadfael.

— Mort ? Vraiment ! murmura le prince.

Puis au bout d'un moment :

— Et comment est-il mort ? questionna-t-il d'une voix où l'on sentait beaucoup plus de réflexion que de surprise devant cette nouvelle inattendue.

— D'un coup de poignard dans le cœur, répondit Cadfael avec certitude.

— Porté par devant ? Face à face ?

— Nous l'avons laissé comme nous l'avons trouvé, seigneur. Votre médecin personnel pourra l'examiner lui aussi. Selon moi, il a été violemment frappé et rejeté contre le mur où il s'est assommé. Celui qui l'a poignardé était en face de lui, il ne l'a certainement pas attaqué par derrière. Et à ce moment, il n'était pas question d'armes, du moins je le pense. Quelqu'un lui a envoyé son poing dans la figure dans un geste de colère intense. Il a été tué dans la position où il était. Il a saigné jusque dans les plis de sa robe, sous le côté gauche. Il ne s'est pas débattu. Il était inconscient quand il a été assassiné par un inconnu.

— Une seule et même personne ?

— Vous m'en demandez trop. C'est probable mais pas certain. Je ne pense pas qu'il soit resté évanoui très longtemps.

Owain posa les mains sur la table, écartant les parchemins qui la jonchaient.

— D'après vous, Bledri ap Rhys a été tué. Sous mon propre toit. Quelle que soit la façon dont il est venu ici, ami ou ennemi, il était mon hôte. Je ne laisserai pas passer une chose pareille, ajouta-t-il en regardant le visage sombre de Gwion, un peu derrière Cadfael. Ne craignez pas que j'aie moins de respect pour la vie d'un ennemi que celle d'un de mes hommes, je tiens à vous rassurer là-dessus.

— Je n'en ai jamais douté, seigneur, souffla Gwion.

— J'ai certes d'autres soucis en ce moment, articula Owain, cependant justice lui sera rendue, si c'est en mon pouvoir. Qui est le dernier à l'avoir vu vivant ?

— Je l'ai vu quitter la chapelle assez tard, répondit Cadfael, et regagner sa chambre. Ainsi que frère Mark, qui était avec moi. J'ignore ce qui s'est passé après.

— A ce moment, avança Gwion d'une voix que la tension rendait un peu rauque, j'étais à la chapelle. Je lui ai parlé. J'étais heureux de voir un visage de connaissance. Mais quand il est parti, je ne l'ai pas

suivi.

— Nous allons procéder à une enquête auprès de tous les serviteurs de la maison qui auraient été parmi les derniers à aller se coucher, dit Owain. Tu vas t'en charger, Hywel. Si l'un d'eux a eu l'occasion de passer par là et qu'il a vu Bledri ap Rhys ou un individu quelconque traîner près de sa porte à une heure tardive, qu'on nous l'amène ici. Nous nous rassemblerons dès le lever du jour, mais il nous reste quelques heures avant l'aube. J'aimerais autant qu'on puisse régler cette histoire avant que je parte m'occuper de mon frère et de ses Danois.

Hywel s'exécuta sur-le-champ, laissant le feuillet de vélin sur la table, et choisit deux membres du conseil pour accélérer les recherches. Cette nuit, il n'y aurait pas de repos pour les serviteurs, les intendants ou les servantes de la cour d'Owain, ni pour ses gardes du corps, pas plus que pour les jeunes gens qui portaient les armes sous ses couleurs. Bledri ap Rhys était venu à Saint-Asaph la menace à la bouche, entendant bien ne pas en rester là, mais il en paya le prix, et les échos s'en répandaient comme les vaguelettes d'un étang où on a jeté une pierre, empoisonnant la vie des familiers des lieux, jusqu'à la résolution de cette affaire.

— Cette dague dont on s'est servi, reprit Owain, revenant à sa quête avec l'obstination d'un oiseau de proie, n'est pas restée dans la blessure ?

— Non, effectivement. Mais je ne me suis pas livré à un examen suffisamment attentif pour me risquer à deviner quelle sorte de lame a été utilisée. De plus, ce sont des armes dont le modèle change chaque année, et je ne pratique plus cet art depuis belle lurette.

— D'après vous, il avait dormi dans son lit. Du moins s'y était-il allongé. Il ne s'était nullement préparé à sauter à cheval et rien n'indique qu'il s'apprêtait à fuir. La chose n'était pas vitale au point que je mette un homme à le surveiller toute la nuit. Ce qui nous laisse avec une autre énigme : si ce n'est pas lui qui s'est sauvé avec un de nos chevaux, qui est-ce ? Parce qu'enfin, la bête a bel et bien disparu.

Tout cela était vrai, mais préoccupé qu'il était par la mort de Bledri, Cadfael n'y avait pas seulement réfléchi. Il sentait qu'il faudrait se pencher sur autre chose avant la fin de la nuit, mais dans les rares moments où il s'était efforcé d'y voir plus clair, ça lui avait échappé. Confronté soudain à ce problème, il entrevit qu'il faudrait se livrer à un décompte précis et fastidieux de tous les habitants de la place forte pour voir qui était l'unique individu manquant à l'appel. Quelqu'un d'autre devrait s'en charger, car le départ du prince, à l'aube, ne pouvait souffrir aucun délai.

— Cette question est entre vos mains, seigneur, comme nous tous.

Owain frappa la table devant lui de sa grande et belle main.

— Mes plans sont arrêtés et je ne puis les modifier avant d'avoir renvoyé les Danois de Cadwalader dans leur cher Dublin, la queue entre les jambes, s'il est indispensable d'en arriver là. Quant à vous, mes frères, vous avez aussi vos obligations et, si vous êtes moins pressés que moi, vous ne devez pas perdre de temps non plus. Votre évêque a le droit d'exiger un service aussi exact que nous autres, souverains. Pendant les heures qui nous restent, essayons de voir lequel d'entre nous a bien pu commettre ce meurtre. Et si nous ne pouvons trouver de solution dans l'immédiat, nous y reviendrons, le coupable ne perd rien pour attendre. Venez, j'aimerais aller voir sur place ; ensuite nous nous occuperons du défunt et nous veillerons à ce que réparation soit offerte à sa famille. Ce n'était pas un de mes hommes, mais il ne m'avait causé aucun tort et je veux lui rendre justice autant qu'il m'est possible.

Ils rejoignirent les autres dans la salle du conseil pratiquement une heure après. On avait déjà veillé à disposer décemment le corps de Bledri à la chapelle et on l'avait confié au chapelain du prince. Les quelques meubles de la chambre où il était mort n'avaient plus rien à leur apprendre. Il ne restait pas d'arme à examiner, il n'y avait pas beaucoup de sang, donc peu de traces, car la plaie était franche, étroite et nette. Il ne fallait pas être grand clerc pour poignarder un homme quand il gît inconscient à vos pieds. Bledri n'avait à peu près rien senti du coup qui lui fit quitter le monde.

— Je ne suis pas sûr que tous lui portaient un amour immodéré, avança Owain, en revenant vers la grande salle une fois encore. Beaucoup de gens devaient lui en vouloir car la modestie n'était pas son fort. Il nous l'a bien montré. Après cela, une rencontre qui tourne mal et on en vient aux mains. Mais de là à commettre un meurtre, il y a une marge. Qui de mes gens aurait été si loin, sachant qu'il était mon hôte ?

— Un homme très en colère, suggéra Cadfael, car le risque était grand d'encourir votre déplaisir. Mais il ne faut pas longtemps pour frapper et moins encore pour oublier toute prudence. Nous n'avons pas chevauché ensemble pendant des lustres, mais il avait l'art de se faire des ennemis.

Il fallait surtout éviter de donner des noms, mais il pensait aux regards meurtriers du chanoine Meirion, en voyant la légèreté avec laquelle Bledri traitait sa fille et les menaces qui pesaient sur une belle carrière à laquelle le chanoine n'avait pas l'intention de renoncer.

— Une querelle pure et simple n'a rien de mystérieux, objecta Owain. Le problème serait déjà résolu. Et si elle avait entraîné la mort, on aurait payé le prix du sang. Les torts n'auraient sûrement pas été

que d'un côté. Il était très fort pour provoquer la haine. Mais le suivre jusque dans sa chambre et le sortir du lit ? C'est tout à fait différent.

Ils traversèrent la grande salle pour regagner la chambre du conseil. Chacun tourna la tête pour les voir entrer. Mark et Gwion les attendaient avec les autres. Ils se tenaient l'un près de l'autre, silencieux, comme si le fait d'avoir découvert ensemble un cadavre leur avait conféré une certaine complicité qui les mettait à part des capitaines installés autour de la table. Hywel était revenu avant son père, il avait ramené avec lui un des servants de cuisine, gamin aux cheveux bruns en bataille, aux yeux un peu bouffis de sommeil, mais qui avaient retrouvé de leur brillant maintenant qu'il avait entendu parler d'une mort violente à laquelle il était mêlé, même indirectement.

— Seigneur, commença Hywel, Meurig est le dernier, à ce qu'il semble, à être passé à proximité de la chambre qu'occupait Bledri ap Rhys. Il vous racontera ce qu'il a vu. Nous ne l'avons pas encore interrogé, nous vous attendions.

Le petit n'avait pas l'air impressionné outre mesure. Cadfael avait le sentiment qu'il n'était pas entièrement convaincu de l'importance de son témoignage, mais ça lui plaisait bien d'être là pour qu'on l'écoute. Quant à ce qu'il y avait à en tirer, il laissait ça aux princes.

— Il était minuit passé, seigneur, quand j'ai eu fini mon travail et que je suis allé me coucher en passant par l'allée. Il n'y avait plus personne à l'heure qu'il était. J'étais parmi les derniers. Il n'y avait pas un chat avant que j'arrive à la troisième porte où j'ai su après que ce Bledri était logé. Il y avait un homme dans l'encadrement de la porte. Il regardait dans la chambre et il avait le loquet dans la main. Quand il m'a entendu arriver, il a refermé la porte et il s'est éloigné.

— Rapidement ? demanda vivement Owain. Furtivement ? Il pouvait très bien filer sans qu'on le voie, dans le noir.

— Ben, non, seigneur, rien de tout ça. Simplement il a tiré la porte et il est parti. Moi, je n'y ai pas vu malice. Il n'a pas non plus essayé de m'éviter. Il m'a souhaité bonne nuit en passant. Comme s'il avait raccompagné un hôte jusque chez lui, tiens. Un hôte qui tanguait peut-être un peu ou qui ne connaissait pas bien le chemin, si vous voulez.

— Et tu lui as répondu ?

— Bien sûr, seigneur.

— Alors dis-nous son nom, suggéra Owain, car m'est avis que tu le connaissais suffisamment bien pour l'appeler par son nom, justement.

— Ben oui, seigneur. Tous les hommes de la cour d'Aber ont appris à le connaître et à l'estimer à l'heure qu'il est, bien que quand

le seigneur Hywel nous l'a ramené de Deheubarth c'était un étranger. C'était Cuhelyn.

Autour de la table, tous retinrent brusquement leur souffle et tournèrent la tête et le regard vers Cuhelyn que cela ne semblait pas troubler d'être au centre de l'attention générale. Ses épais sourcils bruns s'étaient soulevés sous l'effet d'une certaine surprise, voire d'un léger amusement.

— C'est exact, se borna-t-il à confirmer. J'aurais pu vous le dire moi-même, mais pour autant que je sache, il aurait très bien pu y en avoir d'autres après moi, et c'est toujours le cas. D'ailleurs, il y en a eu un. Le dernier à l'avoir vu vivant. Mais ça n'était pas moi.

— Vous vous êtes cependant bien gardé de nous en parler, objecta calmement le prince. Pourquoi ?

— Je le reconnais, je m'y suis mal pris. Ma situation devenait passablement inconfortable. J'ai ouvert la bouche pour avouer et je l'ai refermée, en continuant à me taire. C'est que, pour être franc, j'envisageais de tuer cet homme, et même si je ne l'ai ni touché ni approché quand frère Cadfael est venu nous apprendre qu'il était mort, je me suis senti coupable et ça m'a fait froid dans le dos. Mais la solitude et la chance aidant, si ce petit n'était pas passé par là, oui j'aurais pu assassiner Bledri. Mais Dieu merci, je suis innocent.

— Pourquoi êtes-vous allé là-bas, et à pareille heure ? interrogea le prince, ne montrant rien de ses sentiments.

— Pourquoi ? Pour le provoquer et le tuer en combat singulier. Pourquoi si tard ? Parce qu'il m'avait fallu des heures pour que la haine me submerge et que j'aie eu envie de le tuer. Je crois aussi que je ne voulais entraîner personne dans mes querelles personnelles et que nul ne se retrouve au banc des accusés à ma place.

Cuhelyn avait continué à s'exprimer d'une voix posée, unie, mais il avait le visage tiré et des lignes pâles apparurent sur ses pommettes et autour de l'angle de sa mâchoire volontaire.

— Un manchot contre un guerrier aguerri, disposant de ses deux mains ? s'étonna Hywel, dont la remarque meubla le silence qui s'appesantissait.

Cuhelyn regarda, indifférent, le bracelet d'argent qui maintenait le tissu sur le moignon de son bras gauche.

— Un bras ou deux, le résultat aurait été le même. Seulement quand j'ai ouvert sa porte, il était profondément endormi. J'ai entendu son souffle paisible. Était-ce très honnête de le réveiller en sursaut et de le défier en un combat à mort ? Et tandis que j'étais là, à sa porte, Meurig est arrivé. Alors j'ai refermé derrière moi, et je suis parti, laissant Bledri dormir. Oh ! ne croyez pas que j'avais renoncé, ajouta-t-il, farouche, relevant la tête. S'il avait été encore en vie ce matin,

j'aurais été le trouver et devant tous je lui aurais demandé de se préparer à défendre sa vie. Si vous m'y aviez autorisé, seigneur, je l'aurais tué.

Owain l'observait sans détourner le regard, essayant de comprendre cette tirade pleine d'amertume et qui lui donnait cette force, cette passion.

— Pour autant que je sache, énonça-t-il, imperturbable, je n'avais rien de très grave à reprocher à cet individu.

— En ce qui vous concerne, à part son insolence, c'est exact, seigneur. Mais pour moi, c'était irrémédiable. C'était l'un des huit qui nous avaient tendu une embuscade. Quand Anarawd a été assassiné et qu'on m'a tranché le poignet, Bledri était sur place, en armes. Avant qu'il ne se présente au palais de l'évêque, j'ignorais son nom, mais je n'avais pas oublié son visage. Et j'aurais été incapable de l'oublier tant que le prix du sang n'aurait pas été payé pour la mort d'Anarawd. Mais quelqu'un s'en est chargé à ma place, et me voilà tranquille à son sujet.

— Répétez-moi que vous avez laissé cet homme vivant et que vous n'avez rien à voir dans sa mort, ordonna le prince, quand Cuhelyn eut terminé son bref discours.

— Oui, il était vivant. Je n'ai pas levé la main sur lui, je suis innocent de son décès. Si vous me le commandez, je le jurerai devant l'autel.

— Pour le moment, je me vois contraint de laisser cette affaire en l'état en attendant mon retour d'Abermanai, constata le souverain d'un ton grave, où m'appellent des problèmes autrement urgents. Mais il faut absolument que je sache à qui attribuer ce geste, dont vous n'êtes pas coupable. Car tous ici n'avaient pas d'aussi solides raisons d'en vouloir à Bledri ap Rhys. Et si moi je vous crois, nombreux seront ceux qui douteront de votre parole. Si vous me promettez de revenir avec moi, et de n'en pas bouger tant qu'on n'en saura pas plus long et que tous soient satisfaits, alors venez avec moi. Un homme de valeur, ça ne se refuse pas.

— Aussi vrai que Dieu me voit, articula Cuhelyn, je ne vous quitterai pas avant que vous ne m'en donniez l'ordre. Et rien ne me causerait plus de plaisir que de n'entendre jamais cet ordre.

L'intendant d'Owain entra dans la salle du conseil au moment où le prince se levait pour donner congé à ses officiers après leur avoir donné tous les ordres nécessaires pour le départ à l'aube, et c'est lui qui eut le dernier mot, inattendu, de cette nuit étrange. On s'était déjà occupé de rendre au mort l'hommage qui lui était dû. Afin de respecter sa parole, Gwion demeurerait à Aber et s'était engagé à entrer en contact avec l'épouse de Bledri, à Ceredigion pour organiser

les rites funéraires comme elle le souhaiterait. Ce n'était pas une perspective agréable, mais il valait mieux que ce soit quelqu'un de la même faction qui s'en charge. On prépara le rassemblement du matin avec précision et on avait veillé à ce que l'envoyé de l'évêque de Lichfield ne manque de rien entre ici et Bangor, cependant que l'armée du prince se rendrait à Carnarvon par la route la plus directe, celle qui avait servi à relier les grandes forteresses dont avait usé un peuple étranger pour prendre pied au pays de Galles bien longtemps auparavant. Les noms latins existaient encore pour désigner les endroits qu'ils avaient habités, mais seuls les curés et les érudits les connaissaient aujourd'hui. Quant aux Gallois, ils se servaient de leurs noms à eux. Tout était prêt, jusqu'au moindre détail, sauf que, Dieu sait comment, on avait encore perdu la trace du cheval qui avait disparu comme s'il avait rejoint les limbes, oublié parmi des questions autrement importantes. Jusqu'à ce que Goronwy ab Einion revienne avec les résultats d'une enquête longue et compliquée menée parmi tous les occupants de la forteresse.

— Le seigneur Hywel m'a chargé de retrouver la personne qui a disparu de ces lieux. J'ai laissé de côté tous les serviteurs parce que je ne voyais vraiment pas pourquoi l'un d'eux se serait échappé. La gouvernante de la princesse connaît exactement le nombre de ses femmes et tous les membres du beau sexe qui sont sous votre toit sont à sa charge. Or une jeune fille qui est venue hier avec ceux qui vous accompagnaient n'est plus à la place qui lui avait été attribuée. Elle était arrivée avec son père, qui est chanoine à Saint-Asaph, et un deuxième chanoine du même diocèse voyageait en leur compagnie. Nous n'avons pas encore voulu inquiéter son père. Nous attendions votre commandement, mais il est indubitable que la petite a joué la fille de l'air. Personne ne l'a revue depuis la fermeture des portes.

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama Owain, partagé entre le rire et l'exaspération. On ne m'avait pas menti à son sujet ! Je comprends que cette brunette ait refusé de prendre le voile en Angleterre – elle avait d'ailleurs raison, c'est une Galloise pure souche ou je ne m'y connais guère ! – mais elle avait accepté d'épouser Ieuan ab Ifor qui lui semblait mille fois préférable en comparaison ! Alors, selon toi, elle a volé un cheval et s'est enfuie en pleine nuit avant que les gardes ne bloquent toutes les issues. Que le diable m'emporte ! s'écria-t-il en claquant des doigts. Voilà que j'ai oublié son nom.

— Elle s'appelle Heledd, souffla obligeamment Cadfael.

CHAPITRE SIX

Il n'y avait pas l'ombre d'un doute, Heledd était partie. N'étant pas officiellement invitée, elle n'avait ni devoir ni statut particulier. Elle s'était tenue à l'écart de la dame de compagnie de la princesse, n'avait demandé conseil à personne, se contentant apparemment d'attendre une occasion favorable. Il fallait croire que la perspective d'épouser un inconnu originaire d'Anglesey ne la transportait pas plus d'enthousiasme que de prendre le voile parmi des étrangères en Angleterre, aussi s'était-elle échappée avant qu'on ne ferme les portes d'Aber à la nuit tombée, espérant se forger un avenir qui ne dépendrait que d'elle. Mais comment diable avait-elle réussi à s'emparer d'un cheval sellé et bridé, et la fleur des écuries, qui plus est ?

Nul ne l'avait plus revue depuis qu'elle avait quitté la grande salle, un pichet vide à la main, pendant que la fête donnée par le prince en était environ à la moitié. Toute la noblesse était encore occupée à festoyer et son père l'avait regardée d'un œil noir quand le rideau qui servait de porte était retombé derrière elle. Qui sait si elle n'avait pas eu vraiment l'intention de remplir ce fichu pichet et de revenir approvisionner les cornes à boire des Gallois, ne serait-ce que pour agacer le chanoine Meirion. Mais depuis, personne n'avait plus posé les yeux sur elle. Quand les premières lueurs de l'aube apparurent, que les forces du prince commencèrent à se rassembler dans les cours et que l'agitation et les cris qui fusaient allaient certainement réveiller toute la maison, qui allait prendre la responsabilité de révéler au bon chanoine que sa fille s'était évaporée dans la nuit, s'évadant du même coup du couvent, du mariage et de l'amour très discutable que lui portait son géniteur ?

Owain choisit d'assumer en personne une tâche aussi embarrassante. Quand la lumière, à l'orient, frisa le haut du mur de la forteresse, et qu'archers, hommes d'armes, chevaux et autres palefreniers sur le pied de guerre commencèrent à envahir tout l'espace disponible, il envoya chercher les deux chanoines de Saint-Asaph qu'il verrait à la loge, où il les attendit, un œil fixé sur les groupes de cavaliers qui tournaient autour de leurs montures et l'autre

levé vers le ciel, annonciateur d'un temps agréable pour se mettre en route. A voir le visage serein du chanoine Meirion, il était clair qu'il ignorait tout de sa mauvaise fortune ; il traversait la cour avec un mot aimable pour tous ceux qu'il croisait et une bénédiction prête à suivre dès que le prince se mettrait en selle. Derrière lui, plus petit, plus majestueux aussi et très soucieux de sa dignité pleine de gravité, le chanoine Morgant suivait, le visage impassible.

Il n'était pas dans les habitudes d'Owain de tourner autour du pot. Il manquait de temps, avait un problème urgent à résoudre, et devait prendre toutes les mesures pour faire face aux événements, à savoir les menaces émanant d'un frère obstiné et les dangers possibles que courait une jeune fille.

— Nous avons eu des nouvelles cette nuit qui ne seront peut-être pas du goût de vos seigneuries et que je n'apprécie pas plus que ça moi-même.

Cadfael, qui les observait depuis le portail, ne distingua aucune inquiétude sur les traits du chanoine après cet exorde. Il pensait sans doute que c'était là une allusion aux menaces causées par la flotte danoise, voire peut-être à la fuite de Bledri ap Rhys, car les deux clercs étaient allés au lit avant que cette évasion supposée ne se transforme en assassinat. Mais de toute manière, il accueillerait ces deux possibilités comme un soulagement en songeant aux frayeurs que lui avaient causées Bledri et Heledd concernant sa carrière future, avec le chanoine Morgant qui emmagasinait chaque détail derrière son front austère, le regard torve, n'attendant que l'occasion de tout rapporter à son évêque. A en juger par son attitude du moment, le chanoine Meirion n'imaginait rien de pire, maintenant que rien ne pouvait plus troubler sa tranquillité puisque Bledri était soit en fuite soit mort.

— Nous étions présents, seigneur, quand vous avez appris quel péril risquait de s'abattre sur vos rivages, commença-t-il d'un ton patelin...

— Il s'agit bien de cela ! l'interrompit brusquement Owain. C'est quelque chose qui vous concerne, vous. Votre fille s'est enfuie cette nuit, monsieur ! Désolé d'avoir à vous l'apprendre, mais ce sera à vous de résoudre cette affaire en mon absence et personne n'y peut rien. J'ai ordonné au capitaine de ma garnison ici présent de vous prêter main-forte quand vous vous lancerez à sa poursuite. Vous pouvez rester aussi longtemps que cela s'avérera nécessaire, usez de mes hommes et de mes écuries autant qu'il le faudra. Moi-même et tous ceux qui m'accompagneront ouvrirons l'œil et demanderons de ses nouvelles entre ici et Carnarvon ainsi, j'en suis persuadé, que le diacre Mark et frère Cadfael jusqu'à Bangor. A nous tous, nous devrions couvrir tout le terrain en direction de l'ouest. Quant à vous, je vous suggère d'aller vers Aber et le levant, voire vers le sud, pourquoi pas,

bien que je ne la voie guère s'aventurer seule dans la montagne. Je reprendrai les recherches dès que possible.

S'il avait pu aller jusque-là sans être interrompu, c'est uniquement parce que dès ses premières paroles, la stupéfaction avait cloué le bec au chanoine. Meirion fixait le prince d'un regard ébahi, bouche bée, pâle au point que ses pommettes saillantes perçaient sous la peau tirée. La consternation pure et simple l'empêchait d'articuler un seul mot.

— Ma fille ! prononça-t-il enfin, lentement, presque inaudible. Partie ? murmura-t-il d'une voix étranglée. Ma fille toute seule alors que des pirates traînent partout dans le pays ?

Eh bien, songea Cadfael, approbateur, si elle était là pour pouvoir l'entendre, elle se rendrait compte qu'il tenait vraiment à elle. Le cri d'inquiétude qu'il avait poussé touchait sa sécurité à elle. Pendant un moment, il avait oublié sa chère carrière. C'était déjà ça !

— Il y a encore la moitié du pays de Galles entre eux et nous, répondit Owain, sans ambages. Et je veillerai à ce qu'ils en restent là ! Quant à votre fille, elle a entendu le messenger. Aussi sera-t-elle sur ses gardes. Elle me semble plutôt intelligente.

— Mais quelle tête de mule ! se lamenta Meirion à qui l'angoisse redonnait sa voix habituelle. Qui sait dans quel pétrin elle ne va pas aller se fourrer ! Et si c'est moi qu'elle a fui, elle évitera soigneusement de se montrer. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'elle se sente si désespérée au point d'en arriver à pareille extrémité !

— Je vous le répète, scanda fermement Owain, servez-vous de ma garnison, de mes écuries, de mes hommes comme il vous plaira, envoyez en tous lieux des gens aux nouvelles ; elle ne peut pas être loin, que diable ! Et nous, en allant vers l'ouest, nous ouvrirons l'œil et le bon. Maintenant, il faut qu'on parte. Vous connaissez la situation.

Meirion recula de quelques pas, se redressant de toute sa hauteur, et secouant ses larges épaules.

— Que Dieu soit avec vous, altesse, vous n'avez guère le choix. La vie de ma fille est une chose, mais vous, vous avez tout un peuple à défendre. Je me charge d'elle. Je crains cependant de ne pas m'être autant consacré à elle que j'aurais dû. J'ai été égoïste, sinon elle ne m'aurait pas quitté ainsi.

Et avec une révérence hâtive, il tourna les talons et se dirigea à grands pas vers la grande salle, si précipitamment que Cadfael le vit sauter dans ses bottes avant de courir aux écuries seller son cheval et partir questionner tout le monde dans le village hors les murs, en quête de sa fille qu'il s'était donné tant de mal pour envoyer loin de lui et qu'il tenait tant, à présent, à retrouver. Toujours muet, le chanoine Morgant le suivit, impassible, le visage de marbre, passablement désapprobateur, tel un ange noir qui tiendrait les

comptes pour Dieu sait quel jugement !

Ils parcoururent plus d'un mille le long de la route côtière avant que frère Mark ne sorte de son profond silence méditatif. Ils s'étaient séparés de l'armée du prince en quittant Aber. Owain avait pris vers le sud-ouest, pour gagner Carnarvon au plus vite alors que Cadfael et Mark continuaient à suivre le rivage. La plaine pâle, lumineuse des hauts-fonds sur les sables de Lavan réfléchissait la lumière du matin à leur droite cependant que les pics de Fryri s'élevaient en vagues successives au-dessus des prairies étroites de la berge. Par-delà le profond chenal qui bordait la grève, les côtes d'Anglesey brillaient dans le soleil.

— Savait-il que l'autre était mort ? demanda soudain Mark, pensant à voix haute.

— Qui ? Meirion ? Je n'en ai aucune idée. Il était parmi nous quand le palefrenier est venu prévenir qu'un cheval avait disparu et chacun a cru que c'était Bledri qui l'avait pris pour rejoindre son maître. Voilà ce qu'il sait. Mais il n'était pas avec nous quand on est parti à sa recherche et qu'on l'a trouvé mort et il n'était pas non plus au conseil d'Owain. Si nos deux chanoines dormaient à ce moment-là, ils n'ont forcément appris la nouvelle que ce matin. Faut-il y voir malice ? Mort ou en fuite, notre bonhomme n'était plus un obstacle pour Meirion et ne pouvait donc plus scandaliser Morgant. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait pris ça si calmement.

— Tel n'était pas mon propos, rétorqua Mark. Ce que je voulais savoir, c'est s'il n'était pas au courant *avant* ? Avant que quiconque l'apprenne justement. Vous n'y aviez pas pensé ? poursuivit-il, hésitant, devant le silence de Cadfael.

— J'admets que cela m'avait effleuré, reconnut Cadfael. Vous le croyez capable de tuer ?

— Pas de sang-froid, ni par trahison. Mais il n'était pas de sang-froid, c'est le moins qu'on puisse dire. Certains se mettent à pousser des hurlements et se répandent en menaces ; c'est leur manière de se calmer. Pas lui ! Il serait plutôt du genre à garder son calme et à bouillir intérieurement. Je le vois plus volontiers agir que crier. Oui, je le crois capable de tuer. Et s'il avait cherché noise à Bledri ap Rhys, il n'aurait rencontré que provocation et dédain. Assez pour se livrer à un geste inconsidéré.

— Et après cela, il serait retourné se coucher tranquille comme Baptiste, auprès de ce compagnon exaspérant, sans piper mot. Et il se serait endormi qui plus est ?

— Qui a parlé de dormir ? Il lui suffisait de rester tranquille. Le chanoine Morgant n'avait aucune raison de veiller, lui, rétorqua Mark.

— A mon tour de vous poser une question, dit Cadfael. Et

Cuhelyn ? Il serait resté dormir ? Il s'est exprimé sans détour. Pourquoi serait-il resté couché quand le jour s'est levé ?

— Le prince l'a cru, avança Mark, pensif, les sourcils froncés.

— Et vous ?

— N'importe qui peut mentir, même si ça n'est pas indispensable. Cuhelyn comme les autres. Je ne crois cependant pas qu'il aurait menti à Owain ou à Hywel. A lui aussi il a juré fidélité, et il ne plaisante pas avec ces choses-là. Mais on peut se poser une autre question concernant Cuhelyn ou plus exactement deux. A-t-il raconté à qui que ce soit ce qu'il savait sur Bledri ap Rhys ? Et s'il n'aurait jamais accepté de mentir à Hywel qui lui a sauvé la vie et lui a donné un poste de confiance, n'aurait-il pas pu mentir *pour* lui ? Car s'il avait dû confier à quelqu'un que Bledri comptait parmi les meurtriers du prince, il aurait parlé à Hywel dont on sait qu'il n'appréciait pas plus ceux qui avaient mis au point cette embuscade que Cuhelyn lui-même.

— Ou ceux qui avaient accompagné Hywel pour chasser Cadwalader de Ceredigion afin de venger Anarawd, acquiesça Cadfael, résigné, sans oublier ceux qui n'avaient pas aimé du tout l'insolence qu'avait manifestée Bledri pour défendre son maître, cette-nuit-là, dans la grande salle jusqu'à menacer ouvertement Owain. Il faut avouer que notre défunt avait le chic pour provoquer la haine et qu'il s'en souciait comme d'une guigne. Dans une cour surpeuplée où sa seule présence était ressentie comme un affront, faut-il s'étonner de sa fin tragique ? Mais le prince n'en restera pas là.

— Et nous ne pouvons rien faire, soupira Mark. On ne peut même pas tenter de retrouver cette jeune fille avant que j'aie rempli ma mission.

— Non, mais on peut toujours se renseigner.

Ce qu'ils firent dans chaque hameau, à chaque maison qu'ils trouvèrent en chemin, essayant de savoir si une jeune Galloise brune, montant un jeune rouan, était passée par là. Un cheval provenant des écuries du prince attirerait forcément l'attention dans la région, surtout s'il portait une cavalière sans escorte. Il n'empêche que la journée s'écoula alternant éclaircies et passages de nuages, et ils entrèrent dans Bangor au milieu de l'après-midi sans que personne ait pu leur fournir le moindre renseignement sur la fille du chanoine.

L'évêque Meurig de Bangor reçut les deux religieux dès qu'ils eurent traversé les rues menant à l'enceinte de la cathédrale et qu'ils se furent annoncés à l'archidiacre. Ici, apparemment, on n'aimait pas perdre son temps en cérémonies publiques, contrairement aux façons de monseigneur Gilbert. C'est sans doute qu'on était plus près, et de beaucoup, des mercenaires danois et qu'on prenait, ce qui ne manquait pas de bon sens, toutes les précautions au cas où ils

arriveraient jusque-là. De plus, Meurig était gallois de naissance, il était donc chez lui et n'avait nul besoin de montrer la prudence qui paraissait indispensable à Gilbert pour assurer sa position. Il s'était peut-être au départ révélé décevant pour son souverain en cédant à la pression des Normands et en se soumettant à Cantorbéry mais gallois il restait, et si sa résistance avait changé de sens, c'est qu'il l'exprimait par des moyens plus subtils. C'est du moins l'impression que retira Cadfael quand ils furent admis en sa présence, privément, qu'il n'était pas homme à transiger sur ses origines ni son attachement à l'Église celte sans y avoir réfléchi à deux fois ni s'être ménagé une porte de sortie efficace.

L'évêque ne ressemblait pas du tout à son collègue de Saint-Asaph. Gilbert était grand et digne, très patricien et austère dans ses attitudes en surface mais en réalité manquant de confiance en lui alors que Meurig était petit, tout en rondeur, plein de vie. Il avait la quarantaine, la parole facile mais sans perdre de vue son sujet, des mouvements vifs. Il était un peu hirsute, pas très élégant. Avec son regard perçant et ses manières pleines de gaieté, il évoquait un chien de chasse qui connaissait son affaire. Il ne se donna pas beaucoup de mal pour cacher le plaisir que lui causait la venue des deux hommes, plaisir encore plus grand que celui procuré par le bréviaire que lui remit Mark, bien que manifestement il en appréciait la belle calligraphie et qu'il en tournât les pages amoureusement, avec des gestes délicats de ses doigts puissants, épais.

— Vous n'ignorez sûrement pas la menace qui pèse sur nos rivages, mes frères, aussi comprendrez-vous sans peine que nous veillons à nous défendre. Dieu veuille que ces hommes du nord ne débarquent jamais sur nos côtes ou qu'ils n'aillent pas plus loin que la rive, mais s'ils y parvenaient nous avons une cité à protéger, tâche dont il n'y a pas de raison d'exclure les gens d'Église. C'est pourquoi en ce moment nous ne respectons guère les usages mais je suis sûr que vous accepterez d'être mes invités pendant un jour ou deux le temps que je rédige mes lettres à votre évêque, avec mes compliments.

Il incombait à Mark de répondre à cette invitation, qui ne manquait pas de chaleur et pourtant il y avait un air préoccupé dans le regard vif de l'évêque. Une partie au moins de son esprit ne quittait pas le front de mer de sa ville où une petite surface boueuse entre les marées cédait la place dans le détroit à une partie qui allait en rétrécissant, à une quinzaine de milles en gros à l'extrémité ouest d'Abermanai, mais de petites embarcations, avec un faible tirant d'eau et un équipage de vingt rameurs pouvaient couvrir cette distance en un rien de temps. C'était grand dommage que les Gallois n'aient jamais vraiment eu le pied marin ! Et monseigneur Meurig se devait de penser à ses ouailles qu'il entendait bien protéger de tout péril dans

la mesure de ses moyens. Si ses visiteurs venus de Lichfield repartaient vers l'Angleterre sans tarder, il n'en porterait pas le deuil et il aurait les mains libres ! Des mains bien capables de se servir d'un arc ou d'une épée, s'il le fallait.

— Je crois, monseigneur, qu'il vaudrait mieux que nous repartions dès demain, si cela ne vous gêne pas trop, répondit Mark après un bref moment d'hésitation consacré à réfléchir. J'aimerais beaucoup demeurer plus longtemps, mais j'ai promis de rentrer sans tarder. Et ce n'est pas tout : le groupe avec lequel nous avons voyagé jusqu'à Saint-Asaph comprenait une jeune fille qui aurait dû venir avec nous dans votre bonne ville. Elle était sous la protection d'Owain Gwynedd, mais ce n'est plus le cas à présent puisque le prince a dû se rendre à bride abattue à Carnarvon et qu'elle a jugé bon, ce qui n'était pas très raisonnable, de se sauver seule d'Aber. Elle s'est perdue quelque part en chemin. On a envoyé des hommes à sa recherche depuis Aber. Mais puisque nous sommes venus jusque chez vous, je gage qu'on ne me reprochera pas d'avoir passé un ou deux jours à la chercher par ici aussi. Si vous voulez bien m'accorder de profiter de ce laps de temps, nous aimerions le passer à aider cette demoiselle. Quant à vous, j'en suis sûr, vous ne voudrez pas perdre une seconde que vous auriez pu consacrer à votre troupeau.

Pas mal du tout, songea Cadfael, approuvateur. Voilà un discours qui ne révèle rien des raisons de la fuite de Heledd, épargnant ainsi sa réputation et qui n'ajoute rien aux préoccupations de notre bon prélat. Il l'examina soigneusement, improvisant un peu quand sa mémoire se montra défaillante car Mark ne lui avait pas laissé le temps de souffler entre les mots. L'évêque, d'un signe de tête, montra qu'il avait compris et demanda, pratique :

— Cette personne est-elle avertie de ce qui nous menace ?

— Non, répliqua Mark, le messenger de Carnarvon est arrivé plus tard. Elle en ignore tout.

— Et elle serait quelque part dans la nature entre Aber et ici, seule ? Ah ! si j'avais plus d'hommes, j'en mettrais à votre disposition pour vous aider, s'écria Meurig, les sourcils froncés, mais nous avons déjà envoyé à Carnarvon tous ceux qui sont en état de porter les armes pour se joindre aux forces du prince. On peut avoir besoin de ceux qui sont restés.

— Nous ne savons pas quelle direction elle a prise, l'informa Cadfael. Peut-être est-elle loin derrière nous, vers l'est et ne court-elle aucun danger, si ça se trouve. Mais même si on ne peut pas faire plus, on peut se séparer sur la route du retour et demander partout si on ne l'a pas vue.

— Et si maintenant elle sait comment se présentent les choses, s'empessa d'ajouter Mark, et qu'elle cherche à se mettre à l'abri, ce

qui me paraît tout indiqué, y a-t-il dans ces régions des couvents de religieuses où elle pourrait trouver refuge ?

Là aussi Cadfael dut lire entre les lignes. Il aurait cependant pu répondre lui-même d'une façon générale, sans déranger le prélat. L'Église galloise n'avait jamais raffolé de ce genre d'établissements, de même la vie conventuelle pour les hommes n'avait jamais été bâtie sur le même modèle qu'en Angleterre. En lieu et place de maisons pour moniales dotées d'une règle claire et nette, avec à leur tête une autorité reconnue, il pouvait s'élever au milieu de terres loin de tout endroit habité, un petit oratoire entouré de roseaux, où une sainte vivait seule, très simplement, une sainte comme il en existait dans le temps, ni reconnue ni canonisée par le pape, qui cultivait quelques plantes et légumes pour se nourrir, ramassait des baies et des fruits sauvages et avait lié amitié avec les bêtes de la forêt si bien qu'elles venaient se cacher auprès d'elle quand elles étaient poursuivies, et ni les chasseurs ni le son du cor n'aurait été de taille à lâcher les chiens pour s'en prendre à la dame ou causer du tort à ses petits visiteurs. Mais après réflexion, Cadfael dut reconnaître que les Danois venus de Dublin n'observeraient peut-être pas le respect qui s'imposait en face de marques aussi inhabituelles de sainteté.

— Nos saintes femmes, objecta le prélat en secouant la tête, ne se regroupent pas en communautés, comme les vôtres. Elles érigent leurs cellules au désert, seules. Jamais ces anachorètes ne s'établiraient près d'une ville. Elles sont beaucoup plus susceptibles de se retirer parmi les montagnes. On en connaît une par ici qui a son ermitage près des flots de la Menai, à quelques milles plus à l'ouest. Mais dès que nous avons appris quelle menace nous venait de la mer, j'ai envoyé quelqu'un la prévenir et la ramener chez nous, à l'abri. Elle a eu assez de bon sens pour obtempérer sans faire d'histoire. Dieu est le premier et le meilleur défenseur des femmes seules mais je ne vois pas ce qu'il y a d'héroïque à le laisser se charger de tout et du reste. Je ne veux pas de martyrs dans mon diocèse et la sainteté n'est pas toujours une protection efficace.

— Ah ! sa cellule est vide, soupira Mark. Mais si la jeune fille est allée jusque-là, et qu'elle n'a pas trouvé de compagne pour la secourir, où pourrait-elle se rendre ensuite ?

— Vers l'intérieur des terres, sans doute, sous le couvert des bois. Je ne vois pas de place forte dans les environs, mais si ces maraudeurs débarquent, ils ne voudront pas s'éloigner de leurs vaisseaux. Aucun foyer dans Arfon ne laissera une jeune fille dehors. Mais les plus proches, ceux qui courent le plus de risques, se seront peut-être déjà cachés dans les collines. Votre ami sait que s'il le faut nous sommes capables de disparaître sans laisser de traces.

— Je me demande si elle a tellement d'avance sur nous, avança

Cadfael, envisageant le pour et le contre. Et on ne saurait affirmer qu'elle n'avait pas un plan. Elle connaissait peut-être un endroit où aller. Si on demande après elle sur le chemin du retour, cela ne nuira à personne.

Et puis il était toujours possible que le chanoine Meirion ait déjà retrouvé sa fille à proximité de la ville royale d'Aber, après tout.

— Je veillerai à ce que l'on prie pour qu'il ne lui soit rien arrivé, promet vivement l'évêque, mais j'ai mes paroissiens, moi aussi et ne puis, à mon grand regret, partir à la recherche d'une seule brebis égarée. Au moins, mes frères, passez donc ici une nuit de repos avant de reprendre la route et puissiez-vous chevaucher sans danger, avoir aussi de bonnes nouvelles de la personne que vous recherchez.

Monseigneur Meurig s'inquiétait peut-être du bien-être de sa vaste maison, mais il ne permit pas que cela se remarque dans son hospitalité. Il ne manquait rien à sa table où il y avait abondance de viandes bien apprêtées et d'hydromel, et il ne laissa pas ses hôtes s'en aller le lendemain matin sans se lever à l'aube afin de les saluer. C'était une matinée limpide, chargée d'humidité après quelques averses tombées pendant la nuit. Le soleil se leva, radieux, nimbant les hauts-fonds au levant d'une nappe d'or.

— A Dieu ! s'écria l'évêque, solide, trapu, devant le portail de l'enceinte comme s'il voulait la défendre à lui seul contre l'envahisseur, quel qu'il soit.

Les lettres qu'il avait rédigées en réponse à celle de Roger de Clinton étaient déjà entre les mains de Mark ainsi qu'un flacon en verre doré, rempli d'un cordial qu'il préparait à partir de son propre miel. Quant à Cadfael, il portait devant lui un panier pourvu de la nourriture pour une journée destinée à six hommes plutôt qu'à deux.

— Rentrez sans dommage auprès de votre évêque. Que la bénédiction de Dieu soit sur lui et sur votre abbaye, frère Cadfael, où se répand Sa grâce, j'en suis sûr. Nous nous reverrons un jour, je le sais.

Il ne redoutait certainement pas la menace qui risquait de s'abattre sur lui. Quand ils se retournèrent, de la rue, il traversait la grande cour d'un pas décidé, la tête basse, penchée en avant. Il avait quelque chose de la détermination d'un taureau pas encore prêt à charger mais qu'il serait maladroit de provoquer.

Après être sorti des limites de la cité, ils s'engageaient sur la grand-route quand Mark, muet, pensif, arrêta sa monture regardant d'abord le long de la chaussée, en direction d'Aber puis vers l'ouest et les courbes sinueuses, invisibles de cet endroit, de l'étroit bras de mer séparant Anglesey d'Arfon. Cadfael se rangea à côté de lui et attendit,

devinant ce à quoi pensait son ami.

— Et si elle avait déjà dépassé la ville ? Ne vaudrait-il pas mieux aller vers le couchant ? Elle a quitté Aber plusieurs heures avant nous. Je me demande combien de temps il lui aura fallu pour apprendre, pour les Danois.

— Si elle a marché toute la nuit, elle n'aura rien su avant le matin suivant. Je ne vois pas qui elle aurait pu croiser pour l'avertir. Aux petites heures, elle avait sûrement parcouru un bon bout de chemin en direction de l'ouest. A supposer qu'elle se soit enfuie pour échapper à ce mariage, je ne pense pas qu'elle se soit approchée de Bangor puisque c'est là qu'elle devait rencontrer son promis. Oui, vous avez raison, elle est peut-être dans une zone dangereuse. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que cela suffise à l'obliger à tourner bride, même si elle est au courant.

— Alors, qu'est ce qu'on attend ? demanda simplement Mark en dirigeant son cheval vers le ponant.

A l'église Saint-Deiniol, à plusieurs milles au sud-ouest de Bangor et deux milles à peine du détroit, ils eurent enfin de ses nouvelles. Elle n'avait pas dû quitter la vieille route, la plus directe, celle qu'Owain et ses troupes allaient emprunter sauf qu'elle avait plusieurs heures d'avance sur eux. Une seule chose leur restait mystérieuse : pourquoi avait-elle mis aussi longtemps pour arriver à cet endroit ? Car quand ils se renseignèrent auprès du curé, il n'eut aucune hésitation : oui, elle était descendue de cheval pour demander son chemin mais tard, la veille dans la soirée, environ à l'heure de vêpres.

— Une jeune fille montant un joli rouan ? Mais je comprends ! Toute seule, oui. Elle voulait se rendre à la cellule de Nonna, qui se situe plein ouest par rapport à ici, dans les arbres, près de l'eau. Je lui ai offert un abri pour la nuit, mais elle a répondu qu'elle voulait aller chez cette sainte femme.

— Elle aura trouvé sa cellule déserte, murmura Cadfael. Monseigneur Meurig avait des craintes pour cette solitaire et elle est à Bangor à présent. Quelle direction a pris la jeune fille ?

— Elle est sortie de la forêt en provenance du sud. Mais je ne savais pas, se désola l'ecclésiastique, qu'elle trouverait porte close. Ah ! la pauvre petite ! Que va-t-elle devenir ? Notez, elle a encore le temps de se réfugier à Bangor.

— Je doute qu'elle y soit décidée, suggéra Cadfael. Si elle est arrivée à l'ermitage si tard, elle y aura sûrement passé la nuit plutôt que de s'aventurer dans l'obscurité.

Il regarda Mark, déjà sûr de ce que le jeune homme avait derrière la tête. Durant ce voyage, c'est lui qui prenait les décisions et pour rien au monde Cadfael ne l'en aurait empêché d'un mot ou d'un

geste.

— Eh bien, allons y jeter un coup d'œil, trancha ce dernier sans hésiter. Si on ne la trouve pas, on se séparera et on essaiera tous les chemins qu'elle aura pu prendre, pour se cacher. Dans ces basses terres de pâturage, il y a bien des fermes où elle aura pu aller, non ?

— Beaucoup se seront renseignés, avança le curé, dubitatif. Dans quelques semaines, ils auraient emmené leurs troupeaux vers les hautes terres, même sans cette menace. Certains sont peut-être déjà partis, plutôt que de risquer d'être pillés.

— Qui ne risque rien n'a rien, lança Mark d'un ton ferme. S'il le faut, on ira aussi dans les collines pour la chercher.

Et là-dessus, après une brève révérence à leur informateur, il piqua droit vers l'ouest, tel « la flèche qui vole de jour ». Le prêtre de Saint-Deiniol, haussant les sourcils, le regarda partir avec dans les yeux une expression mi-amusée, mi-inquiète et il opina dubitativement du bonnet.

— Pourquoi ce jeune homme recherche-t-il cette petite ? Parce qu'il a bon cœur ? Ou pour lui-même ?

— Même pour ce jeune homme, comme vous dites, répondit prudemment Cadfael, je ne m'avancerais pas jusqu'à affirmer que l'impossible n'existe pas. Mais dans l'occurrence, ça n'a pas d'importance. Toute créature en réel péril, qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme, d'un cheval de trait ou de ce que voudrez le pousserai à aller au feu. Je savais pertinemment que je ne le ramènerais jamais à Shrewsbury tant qu'on n'aurait pas retrouvé Heledd.

— C'est là que vous tournez bride, vous ? demanda sèchement le curé.

— Certainement pas ! S'il se sent responsable d'elle, comme de son prochain, je suis responsable de lui. Je le ramènerai, soyez tranquille.

— Ouais... Admettons que ses intentions soient parfaitement pures, il serait bien inspiré de s'accrocher à ses vœux quand il la retrouvera, car elle a la beauté du diable, cette fille ! Quand je lui ai offert l'hospitalité pour la nuit, j'ai été heureux d'avoir l'âge que j'ai ! Et je l'ai bénie d'avoir refusé. Et puis tonsure ou pas, ce garçon est au printemps de sa vie.

— Raison de plus pour que je ne le laisse pas, acquiesça Cadfael. Merci infiniment de vos conseils, de *tous* vos conseils. Je veillerai à ce qu'ils arrivent à bon port quand je les rattraperai.

— Sainte Nonna, commença Cadfael d'un ton très didactique, alors qu'ils traversaient la zone boisée qui s'étendait sur plus d'un mille à l'intérieur des terres à partir du détroit, était la mère de saint David. De nombreux puits sacrés lui ont été dédiés dans le pays où

l'on guérit les malades, surtout ceux qui souffrent des yeux, voire même les aveugles. Cette sainte femme a dû choisir son nom en fonction de sa sainte patronne.

Très décidé, frère Mark poursuivait sa route au long de l'étroit chemin sans dire un mot. De part et d'autre les arbres scintillaient au soleil chargé d'eau après les averses du début de la matinée, les bois n'étant pas assez épais pour empêcher la lumière de passer en ce début d'après-midi, mais suffisamment quand même pour qu'ils ne puissent pas marcher de front. Jeunes, frais, pleins de vigueur, peuplés d'oiseaux, ils commençaient à se couvrir de leurs premières feuilles. Chaque printemps est unique, un perpétuel étonnement. Chaque année, il éclate au cœur des hommes, songea Cadfael, le contemplant avec ravissement malgré les soucis qui les assaillaient, comme s'il apparaissait pour la première fois et que Dieu venait de lui apprendre comment se présenter et que, après s'y être essayé, il se rendait compte que l'impossible était possible.

Devant lui, sur l'herbe couchée de l'allée, Mark s'était arrêté, regardant droit devant lui. Entre les arbres qui devenaient plus clairsemés, de la lumière brillait un peu plus loin, qui se mêlait aux reflets dans l'eau. Ils approchaient du détroit. A la gauche de Mark, une sente étroite serpentait parmi les troncs jusqu'à une cabane au toit bas, à quelques toises du sentier.

— Nous y sommes.

— Oui, et elle y est venue, répliqua Cadfael.

L'herbe humide, des deux côtés, avait été laissée intacte par le vent, retenant la douce rosée causée par la pluie qui avait terni son vert vif en gris-argent. Mais il était visible qu'un cheval était passé par là, laissant une trace plus sombre, repoussant devant lui le haut des jeunes pousses, car le passage menant à la cellule n'était vraiment pas large. Oui, il était évident qu'un cheval avait traversé les buissons depuis la dernière ondée. Quelques jeunes branches étaient cassées, s'inclinant vers l'allée, et les herbes plus longues, noircies par les sabots de l'animal, indiquaient la direction qu'il avait prise.

— Mais elle est repartie, depuis ce matin, conclut-il.

Ils descendirent de cheval et s'approchèrent à pied de la cellule. Petite et basse, ne comprenant qu'une pièce, elle était destinée à une femme ayant très peu de besoins. Il y avait un petit autel en pierre, appuyé à un mur, une paillasse toute simple en paille contre un autre et un petit bout de jardin avait été dégagé où poussaient des légumes et des herbes médicinales. La porte avait été tirée mais il n'y avait ni verrou à l'extérieur ni barre à l'intérieur, seulement un loquet que n'importe quel voyageur pouvait soulever pour entrer. L'endroit était vide à présent. Nonna avait obéi à la demande pressante de l'évêque et s'était laissée conduire à Bangor sous bonne escorte. Volontiers ? Peut-

être, ou peut-être pas. Si elle avait eu de la visite en son absence, le visiteur aussi était parti. Mais entre les arbres, sur une certaine surface, un animal avait brouté l'herbe et on voyait des marques de sabots comme s'il avait été mis à la longe. Les traces qui restaient dataient d'avant la pluie car il y avait encore des gouttes par terre et à un certain endroit on distinguait du crottin encore frais mais déjà froid.

— Elle a passé la nuit là, déduisit Cadfael, et elle est repartie au matin. Elle est partie après la pluie, mais ne me demandez pas dans quelle direction ! Elle est arrivée à Llandeiniolen par la terre, en traversant les collines et la forêt, d'après le curé. Savait-elle déjà où se réfugier ? Meirion a-t-il un parent quelconque dans la région, susceptible de l'héberger ? A-t-elle aussi trouvé que l'oiseau s'était envolé et pensé à ce moment à notre anachorète ? Cela pourrait expliquer qu'elle ait mis si longtemps à arriver chez elle. Mais savoir où elle est allée d'ici, qui peut le dire ?

— Elle sait à l'heure qu'il est que le péril vient de la mer, avança Mark. Elle ne va quand même pas aller vers le ponant se jeter dans les bras des pirates. Mais de là à repartir vers Bangor et son futur époux, il y a une marge. Elle a déjà risqué gros pour s'y soustraire. Serait-elle prête à repartir pour Aber retrouver son père ? Cela ne lui éviterait pas ce mariage, s'il lui déplait tant.

— A mon sens, elle ne s'y résoudra jamais, dit Cadfael. Aussi étrange que cela paraisse, elle aime son père autant qu'elle le hait. C'est comme les deux faces d'un miroir. Elle le hait parce que l'amour qu'elle lui porte est beaucoup plus fort que celui qu'il a pour elle. Parce qu'il est prêt à saisir la première occasion de se débarrasser d'elle pour ne plus risquer d'être inquiété, ni dans sa carrière ni dans sa réputation. Elle n'y a pas été par quatre chemins pour me le dire, je m'en souviens très bien.

Mark n'avait pas oublié non plus.

— Néanmoins, elle ne voudra jamais lui causer du tort. Le voile, elle n'en a pas voulu. Ce mariage, elle l'a accepté pour lui, comme un moindre mal. Mais quand elle en a vu la possibilité, elle s'est enfuie, choisissant de ne plus être un obstacle pour lui plutôt que de se laisser contraindre par quelque chose qui ne lui plaisait pas. Elle a pris sa destinée en main, acceptant d'affronter les dangers qui se présenteront et de payer le prix qu'il faudra pour le laisser libre. Elle ne reviendra jamais là-dessus.

— Mais il n'est pas libre, objecta Mark, désolé de mettre le doigt sur ce point douloureux de la relation faussement simple unissant le père et la fille. Maintenant qu'elle a disparu, il a pris conscience de son existence comme jamais auparavant, quand elle le servait jour après jour, en fille dévouée, présente et bien visible. Il ne retrouvera

pas sa tranquillité avant de la savoir en sécurité.

— Alors, conclut Cadfael, ne perdons pas de temps pour nous mettre à sa recherche.

Quand ils furent de nouveau dans l'allée, Cadfael se retourna vers l'écran formé par les arbres à travers lequel il distinguait les mouvements de l'eau frémissante au-delà de laquelle se trouvait le rivage d'Anglesey. Une brise légère s'était élevée, agitant les feuilles d'un vert brillant et les changeant en rideau scintillant. Mais cependant les fuyants reflets dans l'eau l'emportaient en luminosité. Et ce n'était pas tout, quelque chose apparaissait et disparaissait au gré des mouvements des branches, toujours à la même place, montant et descendant au gré de la marée. Il s'agissait d'un fragment de couleur vive, vermillon, qui changeait de forme en même temps que son cadre de feuillage.

— Attendez ! s'écria Cadfael. Qu'est-ce ?

Ce n'était pas un rouge qui existait à l'état naturel, sûrement pas à la fin du printemps, quand la terre ne s'autorise que des teintes d'or pâle, de mauve clair et de blanc se détachant sur du vert tout neuf. Ce rouge avait quelque chose de dur, d'une solidité irréfragable. Cadfael mit pied à terre, retourna y voir de plus près, restant sous le couvert des arbres jusqu'à ce qu'il parvienne à un endroit surélevé où il put se mettre à plat ventre sans risquer d'être vu, mais d'où il pouvait clairement voir depuis l'orée du bois jusqu'au détroit sur une distance de trois cents pas et plus. Il y avait un vert pâturage, quelques champs, une maison, sûrement déserte à l'heure qu'il était et puis le scintillement bleu-argent de la mer, particulièrement étroite ici, mais s'étendant toutefois sur un bon demi-mille. De l'autre côté, la riche plaine fertile d'Anglesey, le grenier du pays de Galles. La marée descendait, la langue de sable et de galets sur la rive opposée était à moitié découverte. Et tout près de la berge, sous les arbres parmi lesquels se tenait Cadfael, un long bateau fin, décoré d'une tête de dragon à la poupe et à la proue, qui montait et descendait doucement au gré des vagues, avec sa voile centrale abaissée, ses avirons rentrés, et un amas de boucliers vermillon disposé le long de son flanc bas, avait jeté l'ancre. Il évoquait les mouvements souples d'un serpent, avec son mât baissé à l'arrière de façon à ne pas gêner les mouvements de l'équipage, cependant qu'il se balançait tranquillement à l'attache, tel un lézard endormi, gracieux, inoffensif. Deux marins, grands gaillards blonds dont l'un portait des tresses de part et d'autre du cou, paraissaient sur l'étroite passerelle arrière, au-dessus des bancs de nage. Un autre nageait nu, sans se presser, au milieu du détroit. Mais Cadfael compta ce qu'il considéra comme des écoutes d'avirons au tiers de la coque, douze en tout à tribord. Douze paires de rames, vingt-quatre rameurs, donc, et d'autres membres d'équipage sans

compter les trois hommes de garde. Les autres ne devaient pas être très loin.

Frère Mark ayant attaché les chevaux, il se rapprocha de Cadfael, vit ce que Cadfael avait vu et s'abstint de poser des questions.

— Ça, murmura Cadfael, c'est un vaisseau danois en provenance de Dublin.

CHAPITRE SEPT

Ils n'échangèrent pas un mot. D'un accord tacite, ils revinrent rapidement auprès des chevaux et les emmenèrent vers l'intérieur des terres par le sentier dans le bois, en attendant d'être assez loin du rivage pour pouvoir se remettre en selle. Si Heledd, après avoir passé la nuit à l'ermitage, avait vu le vaisseau des pillards avec son formidable arroi de guerriers, il ne fallait pas s'étonner qu'elle se soit hâtée de se mettre à bonne distance. De plus, il était quasiment sûr qu'elle s'était dirigée vers les terres aussi vite et aussi loin que possible, et une fois qu'elle serait hors de portée des pirates, elle chercherait certainement à se réfugier dans une ville. C'est ainsi du moins que n'importe quelle jeune fille raisonnable agirait en pareilles circonstances. Ici elle était à mi-chemin, entre Bangor et Carnarvon. Où choisirait-elle d'aller ?

— Un seul vaisseau, lança Mark enfin, quand le sentier s'élargit et leur permit de marcher de front. Ils sont complètement fous ! N'y aurait-il pas moyen de les affronter, de les capturer même ?

— En ce moment précis, oui, reconnut Cadfael, seulement voilà, il n'y a personne pour s'en charger. Ils ont dépassé Carnarvon de nuit, j'en jurerais, et ils fileront de nuit, une fois encore. Ce vaisseau est sans doute l'un des plus petits et des plus rapides de leur flotte. Avec à son bord plus de vingt rameurs armés, rien de ce que nous avons ne pourrait les suivre. Vous avez vu comment il est construit, on peut le manœuvrer à l'aviron dans tous les sens et il tourne dans un mouchoir. Le seul moment dangereux est celui où la plupart des marins descendent à terre pour se livrer au pillage. Ils abordent au rivage en un clin d'œil et ils reprennent la mer aussi rapidement.

— Mais pourquoi envoyer une seule embarcation ? A ce que l'on m'a raconté, ils attaquent toujours en force et s'emparent à la fois d'esclaves et de butin. Ils ne peuvent guère s'y risquer dans ces conditions, avança Mark.

— Cette fois, répondit Cadfael après réflexion, ce n'est pas pareil. Si Cadwalader les a amenés jusque-là, il a dû leur promettre monts et merveilles en récompense de leurs services. Ils sont ici pour persuader Owain qu'il a intérêt à restituer ses terres à son frère et ils

espèrent être grassement payés en ce faisant. S'ils peuvent y arriver à moindre mal par la simple menace que suggère leur présence, sans perdre un seul homme, c'est leur manière favorite de procéder. Cadwalader n'y verra pas d'objection, à condition que le résultat soit le même. A supposer qu'il ait gain de cause et recouvre ses terres, n'oublions pas qu'il devra continuer à vivre près de son frère. Pourquoi envenimer leurs relations plus qu'il ne faut ? Je ne pense pas qu'ils mettent tout à feu et à sang, ni qu'ils prennent des esclaves, à moins que ça ne tourne au vinaigre.

— Alors pourquoi avoir envoyé un unique bateau, si loin, le long du détroit ? demanda Mark avec bon sens.

— Les Danois doivent nourrir leurs hommes et il n'entre pas dans leurs habitudes d'emporter leurs provisions de bouche quand ils vont dans un pays sur lequel ils pourront vivre sans bourse délier. Ils connaissent suffisamment les Gallois à présent pour savoir qu'on peut se contenter de pas grand-chose et qu'on voyage léger. En quelques heures, on a conduit dans la montagne familles et troupeaux. Ce petit vaisseau n'a pas perdu de temps pour filer vers l'intérieur des terres dès qu'il a abordé au rivage et razzier les petits villages qui avaient été prévenus un peu tard ou qui n'avaient pas rassemblé leur bétail assez vite. Cette nuit, ils rejoindront les autres, chargés de victuailles et de ce dont ils auront pu s'emparer de grains et de farine. C'est ce à quoi ils s'emploient activement le long de ces bois et de ces champs en ce moment précis.

— Et s'ils rencontrent une jeune fille seule ? interrogea Mark. S'abstiendront-ils de la mettre à mal malgré ce que vous m'avez expliqué ?

— En de telles circonstances, je ne me porterai garant de personne, Danois, Gallois ou Normand, admit Cadfael. S'il s'agissait d'une princesse de Gwynedd, elle aurait bien plus de valeur intacte et respectée que violée et maltraitée. Et si Heledd n'est pas de sang royal, elle n'a pas sa langue dans sa poche et elle saura bien leur expliquer qu'elle est sous la protection d'Owain Gwynedd, qu'ils auront donc à en répondre s'ils lui causent du tort. Même ainsi, remarquez...

Ils étaient arrivés à un endroit où le chemin forestier se scindait en deux, une branche s'enfonçant dans les terres en direction de l'ouest et l'autre allant plus franchement vers l'est.

— Nous devons être plus près de Carnarvon que de Bangor supposa Cadfael, s'arrêtant à l'embranchement. Seulement, le savait-elle ? Alors, Mark ? Est ou ouest ?

— La meilleure solution serait de se séparer, répondit-il, sans grand enthousiasme. Elle ne devrait pas être loin. Elle aura été obligée de rester à couvert. Si ce fichu bateau doit repartir cette nuit, elle aura peut-être trouvé à se cacher en attendant leur départ. Vous prenez

d'un côté et moi je prendrai de l'autre.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre contact, l'avertit Cadfael. Si on se sépare, ce ne peut être que pour quelques heures, et il faut qu'on se retrouve ici même. Nous ne sommes pas libres d'agir exactement à notre convenance. Bon, allez vers Carnarvon. Si vous la trouvez, mettez-la en sûreté. Sinon, revenez ici au crépuscule. J'agirai de même. Si je la croise sur ma route, je lui dénicherai un abri où je pourrai, je retournerai à Bangor s'il le faut. Je vous y attendrai, si je ne peux pas être au rendez-vous, ce soir. Donc, si je ne peux vous retrouver, rejoignez-moi là-bas.

Ce n'était pas le meilleur des arrangements, mais c'était le moins mauvais avec le temps qui leur manquait et leur devoir à remplir auquel ils ne pouvaient se soustraire. Elle avait quitté la cellule près du rivage pas plus tard que ce matin ; elle avait eu à se montrer prudente et à ne pas sortir des bois où un cheval doit marcher au pas. Non, elle ne pouvait pas être loin. Et à cette distance du détroit elle ne quitterait pas un sentier bien dessiné au lieu de se perdre sous les fourrés. Peut-être arriveraient-ils à la retrouver avant que la nuit tombe, pour la conduire dans un endroit sûr et être à l'heure au rendez-vous, avec un souci de moins avant de repartir, satisfaits, pour l'Angleterre.

Mark regarda le soleil qui n'était plus tout à fait à son zénith.

— Il nous reste quatre bonnes heures, dit-il, et là-dessus, il dirigea vivement son cheval vers le couchant et s'éloigna.

Le sentier, plutôt plat, que suivait Cadfael allait vers l'est sur peut-être un demi-mile, sortant brièvement de la forêt et laissant voir le détroit à travers le rideau clairsemé des arbres, plus bas. Puis il repartait vers les terres et commençait à grimper, même si la pente ici n'était encore très forte, car le terrain de ce côté du continent bénéficiait dans une certaine mesure de la fertilité de l'île d'en face avant de s'élever dans les montagnes. Il allait doucement, l'oreille aux aguets, s'arrêtant de temps à autre pour écouter plus attentivement, mais à l'exception du chant des oiseaux il n'y avait aucun signe de vie, mais eux ne s'intéressaient qu'à leurs occupations printanières et la folie des hommes les laissait indifférents. On avait conduit le bétail et les moutons plus haut, dans les collines, dans des enclos gardés ; les pillards ne trouveraient que quelques brebis égarées et peut-être ne s'aventureraient-ils pas plus loin le long du détroit. La nouvelle de leur arrivée devait désormais les précéder et ils avaient déjà amassé l'essentiel de leur butin. Si Heledd était allée de ce côté, elle ne pourrait peut-être plus de danger.

Il venait de quitter une prairie et s'engageait dans une zone boisée plus élevée, pleine de broussailles et de taches dansantes de

soleil à main gauche qui, à droite, s'épaississait en forêt, quand un orvet, tel un petit éclair gris-argent, traversa le chemin comme la foudre presque sous les sabots du cheval, pour disparaître de l'autre côté dans de l'herbe plus drue. L'animal fit un bref écart et laissa échapper un hennissement d'inquiétude, auquel, pas très loin, quelque part à droite, répondit un autre cheval, en signe de reconnaissance. Cadfael s'arrêta pour écouter avec attention, espérant qu'un autre hennissement lui permettrait de situer plus précisément d'où il venait, mais son espoir fut déçu. Celui qui s'était réfugié là-bas, nettement à l'écart du sentier, avait dû courir et apaiser sa monture. Un hennissement pouvait porter dangereusement loin sur la pente de cette colline.

Cadfael mit pied à terre et mena son cheval en main parmi les arbres.

Évitant de suivre une ligne droite afin de tomber sur l'endroit où, croyait-il, était l'autre voyageur, il s'arrêtait à chaque tournant pour écouter et bientôt, alors qu'il se trouvait parmi d'épais fourrés, il surprit un mouvement soudain de branches froissées. Malgré les précautions qu'il avait prises, on avait dû surprendre son approche. Quelque part, caché à proximité, on l'attendait, posté en embuscade.

— Heledd ! appela-t-il, très distinctement.

Le silence sembla gagner encore en profondeur.

— Heledd ? C'est moi, frère Cadfael ! Vous n'avez rien à craindre, il n'y a pas de Danois ! Allez ! Montrez-vous !

Elle sortit des fourrés qu'elle repoussait de la main afin de se porter à sa rencontre. C'était effectivement Heledd, tenant une dague à la main, qu'elle semblait toutefois avoir oubliée, pour le moment. Sa robe était toute froissée, passablement salie du fait de son passage dans les buissons, elle avait du vert sur les joues, car elle s'était tapie dans l'herbe et la mousse, son épaisse chevelure se déployait sur ses épaules, librement, d'un noir total ici dans l'ombre, tel un nuage nocturne. Mais le clair ovale de son visage montrait une détermination farouche, s'il l'avait fallu, elle aurait affronté son assaillant. Ses yeux, encore plus grands dans la pénombre, étaient d'un mauve très sombre. Derrière elle, parmi les arbres, il entendait le cheval piaffer, qui n'appréciait pas d'être seul en ces lieux inconnus.

— C'est vous ? s'étonna-t-elle et, avec un grand soupir, elle laissa retomber le long de son corps la main qui tenait le poignard. Comment m'avez-vous retrouvée ? Où est frère Mark ? Je pensais que vous étiez repartis depuis belle lurette.

— C'eût été normal, acquiesça Cadfael, profondément soulagé de la trouver si maîtresse d'elle-même, mais votre disparition en pleine nuit nous en a empêchés. Mark est sur la route de Carnarvon, à un ou deux milles de nous, lui aussi vous cherche. On s'est séparés à

l'embranchement du sentier, ne sachant pas quelle direction vous prendriez. On a pensé que vous pourriez être à l'oratoire de Nonna. Le curé nous a dit que vous vous étiez dirigée par là.

— Alors, vous avez vu le bateau, murmura Heledd avec un haussement d'épaules résigné devant l'inévitable. Je devrais être dans les collines, à l'heure qu'il est, pour essayer de trouver les cousins de ma mère dans les bergeries, là-haut, que j'espérais voir encore chez eux dans les basses terres, mais mon cheval s'est mis à boiter. Il m'a paru préférable de me mettre à l'abri pour la nuit et de le laisser se reposer jusqu'au matin. Mais nous sommes deux, maintenant, reprit-elle, avec un sourire éclatant montrant qu'elle avait repris confiance, trois si on peut rattraper votre petit diacre. Et maintenant, où allons-nous ? Si vous m'accompagnez dans les collines, vous pourrez repartir vers la Dee sans encombre. Quant à moi, je ne retournerai pas chez mon père, le prévint-elle avec un éclair de défi dans ses yeux sombres. Il s'est débarrassé de moi comme il en avait l'intention. Oh ! je ne lui veux pas de mal, mais je ne me suis pas enfuie pour finalement revenir, épouser un homme que je ne connais pas ou finir dans un couvent. Vous pouvez toujours lui dire, ou charger quelqu'un d'autre de le faire, que je suis en sécurité chez les parents de ma mère et qu'il cesse de s'inquiéter.

— Vous allez d'abord vous rendre dans le premier abri sûr qu'on rencontrera, répondit fermement Cadfael, indigné comme il ne l'aurait certes pas été s'il l'avait vue terrorisée et en détresse. Après, quand tout ceci sera terminé, vous aurez tout loisir de vivre votre vie à votre convenance.

Il eut d'ailleurs le sentiment, en prononçant ces mots, qu'elle serait capable d'arriver à une solution originale voire remarquable dans ce domaine et qu'il lui serait égal de narguer le monde entier si c'était le prix à payer.

— Votre cheval peut-il marcher ?

— Je ne suis pas obligée de le monter, après, nous verrons.

Cadfael réfléchit un instant. Ils étaient à mi-chemin de Bangor et de Carnarvon, mais une fois qu'ils auraient repris le chemin du ponant, il était plus rapide d'aller à Carnarvon ; en le suivant, peut-être rejoindraient-ils Mark. Qu'il soit entré en ville ou qu'il soit revenu sur ses pas pour être à l'embranchement lors de leur rendez-vous au crépuscule, le long de ce sentier, ils ne manqueraient pas de le croiser. Dans une cité pleine des guerriers d'Owain, il n'y aurait pas de danger. Une force de mercenaires engagés pour terroriser n'irait pas jusqu'à provoquer toutes les forces de Gwynedd. Ils se livreraient peut-être au pillage, c'était assez distrayant de rafler quelques bêtes ou des paysans égarés, mais ils n'étaient pas fous au point d'entraîner une sortie de l'ensemble des troupes d'Owain.

— Allez le chercher, ordonna Cadfael. Vous monterez le mien et moi, je prendrai le vôtre en main.

Le regard noir qu'elle lui lança n'était pas vraiment une garantie qu'elle lui obéirait sans restriction et n'était pas de nature à le rassurer. Elle hésita quelques secondes pendant lesquelles le silence de cet après-midi sans vent prit une intensité considérable, puis, tournant les talons, elle retraversa les buissons et disparut, rompant la quiétude du lieu en s'enfonçant bruyamment sous le couvert des arbres. Il ne tarda pas à entendre l'animal hennir doucement, puis il y eut un mouvement dans les fourrés quand la cavalière et sa monture commencèrent à arriver en terrain découvert. Soudain, elle poussa un grand cri indigné, extraordinairement perçant.

D'instinct, il se précipita vers elle mais il ne put parcourir plus de deux pas. De part et d'autre les taillis s'écartèrent, des mains l'empoignèrent par son capuchon et son habit, lui immobilisant les bras, le laissant debout mais impuissant, luttant contre une étreinte qu'il ne parvenait pas à rompre mais qui, curieusement, se contentait de le maintenir sans essayer de lui causer de souffrance. Brusquement, la petite clairière se remplit d'hommes de haute taille, aux bras nus, aux cheveux blonds, ceinturés de cuir. Du bosquet en face de lui émergea un homme encore plus grand, un jeune géant dépassant Cadfael, qui était de taille moyenne, de la tête et des épaules, et riant si fort que les bois silencieux jusqu'alors résonnaient de sa bruyante gaieté. Il tenait fermement entre ses bras une Heledd folle de rage qui donnait des coups de pied et se débattait de toutes ses forces sans toutefois l'impressionner beaucoup. De la main qu'elle avait réussi à libérer elle imprima la marque de ses ongles dans la joue de son ravisseur et tirait tant qu'elle pouvait sur ses longs cheveux de lin jusqu'à ce qu'il se tourne, penche la tête et lui saisisse le poignet entre ses dents, de grandes dents blanches, égales, brillantes, qui marquaient à peine la peau douce d'Heledd. Ce fut si soudain qu'elle resta coite entre ses bras et que ses doigts crispés se détendirent progressivement. Mais quand il la lâcha pour se remettre à rire, la rage la reprit et elle se remit à frapper, vainement, des deux poings la large poitrine du Danois.

Derrière lui apparut un gamin ricanant d'une quinzaine d'années, tenant le cheval d'Heledd, qui évitait de trop s'appuyer sur un antérieur. En voyant un second cheval à l'attache, qui remuait nerveusement à l'orée du bois, le garçon poussa un grand cri de plaisir. En vérité les maraudeurs semblaient d'humeur joyeuse plus que menaçante. Ils n'étaient pas aussi nombreux qu'on aurait pu le croire a priori, du fait de leur taille et de leur présence d'une qualité presque animale. Ils étaient deux, avec des poitrines comme des barriques, des moustaches impressionnantes et des tresses blondes leur

retombant de part et d'autre du visage, à tenir Cadfael par les bras. Un troisième avait saisi la bride du rouan, caressant le long chanfrein étoilé et la crinière crémeuse. Mais il y en avait d'autres, quelque part à découvert sur le chemin, que Cadfael entendait bavarder et aller et venir en attendant. L'étonnant était que ces grandes brutes puissent fondre sur leur proie sans le moindre bruit. En s'appelant mutuellement, les chevaux avaient attiré l'attention des pillards qui revenaient sur leurs pas, tombant ainsi sur un butin inattendu. Un religieux, une jeune fille dont les vêtements et la monture indiquaient la qualité et deux bons chevaux.

Le jeune géant surveillait ses gains sans perdre le nord ni se laisser troubler par les coups inefficaces que lui portait Heledd. Cadfael nota que s'il était assez rude envers sa captive, il n'était pas brutal. Apparemment Heledd aussi s'en était rendu compte, car elle cessa petit à petit de se défendre, sachant que c'était inutile, surprise aussi de voir qu'il n'en tirait pas vengeance.

— Saxon ? demanda-t-il dans sa langue, observant Cadfael avec curiosité.

Quant à Heledd, qui l'avait couvert d'injures en gallois jusqu'à ce que le souffle lui manque, il ne jugea pas utile de demander d'où elle était.

— Gallois ! répondit ce dernier. Comme la demoiselle. C'est la fille d'un chanoine de Saint-Asaph. Elle est sous la protection d'Owain Gwynedd.

— Il aime les chats sauvages ? s'écria le jeune homme, se remettant à rire avant de reposer la jeune fille sur ses pieds d'un mouvement souple tout en la maintenant fermement de son large poing par la ceinture de sa robe froissée. Je suppose qu'il voudra la récupérer sans qu'on ait touché un cheveu de sa tête ? Mais ou je me trompe fort ou elle a cassé sa laisse, sinon que fabriquerait-elle dans un endroit pareil sans autre garde du corps qu'un moine bénédictin ?

Il employait un curieux mélange d'erse, de danois et de gallois qui lui permettait de se faire parfaitement comprendre dans la région. Les contacts tissés depuis des siècles entre Danois et Saxons n'avaient pas tous été placés, et de loin, sous les auspices des invasions et autres razzias. De nombreux mariages avaient été contractés entre les principautés, et des liens commerciaux, fructueux pour les deux partis, avaient été tissés. Ce jeune homme devait aussi connaître un peu le français parlé en Normandie, voire même le latin, car les moines irlandais l'avaient probablement eu comme élève. Heureusement il n'avait rien non plus d'un soudard et ne tenait vraisemblablement pas à se priver d'un avantage qui pourrait s'avérer payant.

— Amenez l'homme et ne le laissez pas échapper, ordonna-t-il. Owain a du respect pour l'habit noir, même si l'Église celte lui

convient mieux. S'il faut marchander, la sainteté, ça va chercher un bon prix. Moi, je me charge de la fille.

On s'empressa d'exécuter ses ordres, d'un cœur léger, semblait-il, car c'était leur chef, et chacun était très heureux de ce qui lui était échu. Quand avec leurs prisonniers ils arrivèrent à découvert, les deux chevaux suivant derrière, il ne fut pas difficile de comprendre pourquoi ils étaient d'humeur folâtre. Quatre de leurs compagnons les attendaient, tous à pied, portant deux longs bâtons chargés de dépouilles d'animaux, arrachés à des troupeaux éparpillés qui étaient allés paître, et même à la forêt car il y avait aussi du gibier. Un cinquième s'était fabriqué un joug de bois pour porter deux outres pleines de vin. Il devait y avoir au moins deux groupes à terre, estima Cadfael, car le petit vaisseau comprenait douze paires d'avirons, sans parler du second équipage. On ne pouvait que supposer le nombre de Danois que comprenait ce groupe, mais pendant un jour ou deux ils ne risqueraient pas de mourir de faim !

Il ne tenta pas de résister, car il se rendait bien compte qu'il n'était pas de taille en face d'un des solides guerriers qui l'encadraient, que même s'il arrivait à s'échapper, il ne pourrait jamais emmener Heledd avec lui.

En tant qu'otages, ils étaient précieux et, où qu'on les emmène, il pourrait toujours lui fournir protection et compagnie jusqu'à un certain point. Il ne la croyait déjà plus vraiment en danger sérieux. Il s'était simplement confirmé ce qu'il avait pensé en avançant l'idée qu'elle avait de la valeur. Il ne s'agissait pas d'une guerre ouverte mais d'une opération de type commercial où l'enjeu était de gagner gros à moindres frais.

Le butin amassé avait été en partie redistribué, et on utilisa la monture d'Heledd pour porter une part de la charge. Ces hommes étaient étonnamment vifs et économes de leurs mouvements, évitant de trop fatiguer un animal de valeur et répartissant les poids. Entre eux, ils recommencèrent à parler norois. Il y avait cependant gros à parier que ces jeunes guerriers vigoureux étaient nés dans le royaume de Dublin, et leurs pères avant eux, qu'ils avaient donc une bonne connaissance des langues celtes qui se pratiquaient autour de leur territoire et qu'ils les parlaient très correctement en guerre comme en temps de paix. A la fin de cette journée de pillage, ils ne perdaient pas le soleil de vue et, à l'exception de l'intermède qui venait d'avoir lieu, ils évitaient de perdre du temps.

Cadfael s'était demandé comment le chef utiliserait le cheval sain, s'attendant ce qu'il réclame le privilège de le monter lui-même. Au lieu de cela, il ordonna au gamin de sauter en selle et plaça Heledd devant lui. Il avait beau n'avoir que quinze ans, il était suffisamment fort pour qu'elle ne lui glisse pas entre les doigts une fois qu'il lui eut

solidement attaché les mains avec sa propre ceinture. Elle avait à présent compris que toute résistance serait vaine et manquerait de dignité. Elle se laissa installer contre la large poitrine de l'adolescent sans daigner se défendre. A voir l'expression déterminée de son visage, elle sauterait sur la première occasion de s'évader et préférerait garder ses forces et toute sa tête en réserve jusqu'à ce que le moment favorable se présente. Elle ne disait mot, les dents serrées sur son angoisse ou sa colère, observant une attitude digne et méditative, mais ce qui se passait derrière ses traits impassibles, bien fort qui pourrait le deviner.

— Si vous tenez à cette jeune fille, mon frère, s'écria le jeune homme, se tournant vivement vers Cadfael, toujours encadré par ses deux cerbères, vous pouvez marcher librement à côté d'elle ! Mais je vous préviens, Torsten vous suivra comme votre ombre. Il arrive d'un jet de lance à fendre un jeune arbre à cinquante pas, alors pas de geste inconsidéré !

Il lança cet avertissement avec un petit sourire, comme s'il savait déjà que ce dernier n'avait nulle intention de prendre ses jambes à son cou en laissant la fille captive.

— Allez en avant, maintenant, s'écria-t-il gaiement et plus vite que ça !

C'est lui qui donna l'exemple, et la petite troupe s'ébranla en file indienne derrière son chef. Cadfael suivit le mouvement, tout près de son propre rouan, tenant d'une main l'étrivière du cavalier. Si Heledd avait besoin du peu de réconfort que lui apportait sa présence, tant mieux pour elle, mais Cadfael était rien moins que convaincu de ce besoin. Elle n'avait pas bougé depuis qu'on l'avait hissée en selle, sauf pour essayer de trouver une position plus confortable, et la tension même de son visage s'était apaisée, adoucie, laissant place à un calme rêveur. A chaque fois que Cadfael levait les yeux pour la regarder de nouveau, il constatait qu'elle s'habituaient de mieux en mieux à cette situation inattendue. Et à chaque instant, son regard à elle se posait, songeur, sur celui qui les dépassait tous de la tête, et marchait devant eux, très droit, ses longs cheveux blonds voletant dans la brise légère.

Ils descendirent la colline d'un bon pas, traversant des bois et des prairies, jusqu'aux premières lueurs argentées de la rivière filtrant à travers la dernière zone boisée. Le soleil s'inclinait doucement vers l'ouest, dorant les vaguelettes poussées par le vent à la surface de l'eau, quand ils arrivèrent sur le rivage. Les hommes d'équipage laissés de garde les accueillirent à grands cris et amenèrent le drakkar à la côte pour les prendre à bord.

Frère Mark, qui rentrait bredouille de son incursion vers l'ouest et ne voulait pas manquer l'heure du rendez-vous, entendit passer une

petite troupe, rapide et silencieuse. Ils le précédaient de quelques toises et se dirigeaient vers le rivage. Il évita de se montrer, attendant qu'ils soient partis, puis il les suivit prudemment, comptant simplement s'assurer qu'ils étaient hors de portée avant d'aller rejoindre Cadfael. Il se trouva que la direction qu'il suivait parmi les arbres, vers le bas de la colline, croisait le sentier à découvert et l'amena plus rapidement à proximité de la colonne, si bien qu'il dut s'arrêter de nouveau, mais il les vit entre les branches qui avaient presque pris leur ampleur estivale, le jeune homme aux cheveux de lin qui était en tête, des guerriers portant des quartiers de viande et de venaison, puis Heledd et un adolescent qui semblaient flotter à six pieds du sol, le rythme de leur marche supposant la présence d'un cheval et enfin une tonsure qui marchait toute seule, une tonsure brun-roux où se mêlaient bon nombre de cheveux gris. Un petit indice, mais il n'en fallut pas plus à Mark pour reconnaître Cadfael.

Ainsi il l'avait trouvée, mais des étrangers indésirables les avaient capturés avant qu'ils n'aient eu le temps de se mettre en lieu sûr. Il ne restait plus qu'une seule solution à Mark, les suivre pour voir au moins où on les conduirait et comment on les traitait ; ensuite il veillerait à transmettre la nouvelle à ceux que cela intéresserait et qui s'occuperaient de dresser des plans pour les libérer.

Il mit pied à terre et laissa son cheval à l'attache pour pouvoir se déplacer plus vite et plus discrètement entre les arbres. Mais les hurlements qu'il ne tarda pas à entendre en provenance du bateau l'amènèrent à rejeter toute prudence et à sortir du couvert. Il courut vers le bas de la colline pour trouver un endroit d'où il pourrait observer les eaux du détroit et l'homme de barre qui amenait son embarcation près du rivage où l'herbe poussait dru. De là, c'était un jeu d'enfant de sauter à bord en enjambant le bastingage bas pour parvenir au banc des rameurs au milieu du vaisseau. Il les vit, farouche marée humaine blonde, s'engouffrer dans le bateau en caressant le cheval de bât pour l'amener à monter. Cadfael fut bien obligé de les suivre, mais à son allure, Mark crut déceler que la situation ne lui déplaisait pas outre mesure. Il n'avait certes pas le choix mais un autre que lui aurait montré moins d'adresse.

Sur son cheval, le garçon maintint fermement Heledd en attendant que le jeune géant, qui avait surveillé l'embarquement de ses hommes, vienne la prendre dans ses bras sans plus de difficulté que s'il s'était agi d'un enfant, et il sauta avec elle entre les bancs de nage. Après l'avoir reposée sur ses pieds, il tira sur la bride de la monture de Cadfael, lui parlant doucement pour l'inciter à le suivre, ce qui ne manqua pas de surprendre Mark. Le garçon suivit le mouvement et aussitôt l'homme de barre éloigna le navire du rivage, quant à ceux qui avaient le butin, ils se rendirent en bon ordre, sans

délai, à leurs rames. Bientôt le petit drakkar se retrouva au milieu du courant. Il avait pris la mer avant que Mark soit revenu de son étonnement et, sinueux comme un serpent, piquait au sud-ouest en direction de Carnarvon et d'Abermanai où sans aucun doute leurs compagnons étaient au port ou amarrés à l'abri des dunes. Comme l'avant et l'arrière étaient interchangeables, il n'eut pas à tourner. Sa vitesse lui permettait de se tirer d'affaire en n'importe quelle circonstance. Même s'il était vu de la ville, Owain ne possédait aucun bâtiment capable de le rattraper. La rapidité avec laquelle il s'éloigna silencieusement jusqu'à ne devenir qu'un point à l'horizon des flots laissa Mark pantois, le souffle coupé.

Il repartit vers l'endroit où il avait attaché son cheval et fila à toute allure vers l'ouest et Carnarvon.

Cadfael, qu'on avait fourré à bord entre les bancs de nage où on l'avait laissé choir assez cavalièrement, prit un moment pour s'adosser aux planches de l'étroit gaillard d'arrière et réfléchir à la situation. Les relations entre les prisonniers et leurs ravisseurs s'étaient vite montrées fort acceptables, sans cris, pleurs ni grincements de dents. Toute résistance était inutile. Le bon sens suggérait aux captifs de se montrer raisonnables, ce qui laissait à leurs gardiens tout loisir de se pencher sur le problème plus immédiat de ramener sans dommage leur butin au camp sans sévérité excessive à leur égard. Un vaisseau qui voguait toutes voiles dehors en les éloignant rapidement du rivage était une garantie suffisante. Une fois qu'ils eurent embarqué, personne ne porta la main sur Cadfael, personne ne prêta attention non plus à Heledd, appuyée dans une attitude de défi à l'habitacle de la poupe où le jeune Danois l'avait installée, les genoux sous le menton, les jupes tirées autour d'elle. Personne ne craignait qu'elle ne saute à l'eau et se mette à nager vers Anglesey. Les Gallois, c'était bien connu, ne s'étaient pas taillé une réputation pour leurs prouesses natatoires. Il n'y avait rien à gagner à se montrer insultants envers eux ; ils représentaient de simples avantages qu'on utiliserait éventuellement plus tard.

Histoire de voir ce qu'il en était, Cadfael s'avança jusqu'au milieu du bateau, entre les provisions de bouche et le butin, s'intéressant à la construction du long vaisseau, sans qu'aucun rameur ne cherche à vérifier où il allait ou tourne la tête vers lui. Le drakkar, fin comme un lévrier, était conçu pour la vitesse. Dix-huit pas de long sur trois ou quatre de large au maximum, un seul mât, abaissé à l'arrière. Il nota les rivets qui maintenaient les virures ensemble. Avec sa conception, son faible tirant d'eau et sa légèreté qui ne réduisaient ni sa puissance ni sa rapidité, ses deux extrémités identiques lui permettant de manœuvrer instantanément, c'était le bâtiment idéal

pour s'approcher au plus près des dunes d'Abermanai. C'était suffisant pour ce qu'ils avaient à transporter ; sinon ils auraient amené des péniches, plus lentes, dépendant davantage de leurs voiles et qui ne disposaient que de quelques rameurs si un problème se présentait avec le vent. Un gréement carré, comme pour tous les navires qui croisaient dans les eaux du nord. Les deux mâts du gréement latin de la mer du milieu, qu'il n'avait pas oubliée, étaient encore inconnus à ces corsaires venus du septentrion.

Il s'était trop profondément penché sur ses observations pour se rendre compte qu'on l'observait lui-même. Deux yeux bleus très pâles, sagaces, sous des sourcils dorés, interrogateurs, étaient posés sur lui. Rien n'avait échappé au jeune capitaine de cette razzia, qui savait manifestement ce qu'on pensait de son bâtiment. Il quitta brusquement le poste de pilotage pour rejoindre Cadfael dans le puits.

— Vous vous y connaissez en bateaux ? demanda-t-il, intéressé et surpris de rencontrer ce genre de préoccupations chez un moine bénédictin.

— Dans le temps, oui. Mais je ne me suis pas aventuré en mer depuis belle lurette.

— Vous connaissez la mer ? poursuivit le jeune homme, curieux autant que ravi.

— Non, pas celle-là. Mais il y a des années, je connaissais bien la mer du milieu et les rivages de l'Orient. Je suis entré au couvent à un âge avancé, expliqua-t-il, regardant les yeux bleus s'ouvrir tout grand sous l'effet de la surprise et briller d'une lueur plus chaleureuse.

— Eh bien, mon frère, je m'attendais à tout sauf à ça ! s'écria le jeune Danois avec chaleur. J'aimerais bien vous garder pour vous connaître mieux. Les moines qui savent la navigation, ça ne court pas les rues. Vous êtes le premier que je rencontre. Quel est votre nom ?

— Cadfael. Moine à l'abbaye de Shrewsbury, né au pays de Galles.

— Un nom pour un nom, voilà un marché équitable. Je me nomme Turcaill, fils de Turcaill, parent d'Otir, qui conduit cette expédition.

— Et vous savez ce qui motive cette dispute qui concerne deux princes gallois ? Pourquoi venir vous fourrer entre le marteau et l'enclume ? demanda Cadfael, avec bon sens.

— Pour l'argent ! répliqua gaiement Turcaill. Mais même sans être payé, je ne serais pas resté derrière quand Otir prend la mer. On s'ennuie à rester à terre. Je ne suis pas un terrien, moi, pour m'échiner sur une ferme, année après année, et me contenter de regarder pousser mes récoltes.

Non, cela Cadfael le croyait volontiers, et il n'était pas non plus du genre à prendre l'habit quand le feu de la jeunesse se serait apaisé.

Avec son corps splendide qui rayonnait d'une énergie animale, ce serait grand dommage qu'il ne se marie pas et reste sans descendance. Il élèverait de nouvelles générations d'aventuriers, infatigables comme la mer sans repos, prêts à faire leur chemin dans n'importe quelle querelle au prix de leurs propres vies.

Il s'était éloigné maintenant, avec une bourrade amicale sur l'épaule de Cadfael, la démarche ferme malgré le tangage pour rejoindre Heledd, sur le gaillard d'arrière. La lumière commençait à devenir crépusculaire, mais elle n'en permit pas moins à Cadfael de voir la moue dédaigneuse qui plissa les lèvres d'Heledd et l'arc glacial de ses sourcils quand elle tira le bas de sa jupe pour éviter tout contact avec l'ennemi. Elle détourna la tête, refusant même de lui accorder un regard.

Turcaill rit, pas mécontent, il s'assit près d'elle et sortit du pain de la poche qu'il portait à la ceinture. Il le rompit de ses grandes mains douces et lui en offrit la moitié. Elle refusa. Sans se vexer, ni cesser de rire, il lui prit une main de force et lui fourra son offrande au creux de la paume, l'obligeant à refermer son autre main dessus. Elle ne pouvait pas l'en empêcher et n'allait pas lui donner le plaisir d'une résistance vaine. Mais quand il se leva et la laissa tranquille, s'éloignant sans un regard en arrière, elle ne jeta pas le morceau de pain dans les eaux noires du détroit ni ne le porta à sa bouche, montrant par là qu'elle l'acceptait, mais elle resta à la même place, le gardant serré et suivant l'homme qui s'éloignait d'un regard étroit, calculateur que Cadfael fut incapable d'interpréter, mais qu'il trouva à la fois inquiétant et bizarre.

A la tombée de la nuit, dans ce crépuscule qu'ils traversaient rapidement en silence, où seules de faibles lueurs phosphorescentes doraient l'extrémité des rames, ils longèrent les lumières des rives de Carnarvon avant d'arriver à un vaste bassin séparé de la haute mer par deux simples dunes de sable moutonnantes, couronnées d'épais buissons et de quelques arbres clairsemés. Sur l'eau se dessinaient les ombres mouvantes des vaisseaux dont certains avaient des mâts qu'on pouvait escalader ; d'autres, fins et bas, étaient comme le serpent que pilotait Turcaill. Espacées le long de la berge, les torches des avant-postes danois brûlaient claires dans l'air immobile ; plus haut, vers la crête luisaient les feux du camp des pirates.

Les rameurs de Turcaill donnèrent un dernier coup d'aviron prolongé et rentrèrent leurs rames tandis que d'un mouvement coulé le pilote amena le navire à la côte. Les Danois sautèrent par-dessus bord, hissant leur butin, et ils pataugèrent pour parvenir sur la terre ferme, où ils retrouvèrent leurs camarades de garde au tournant de la marée. Heledd aussi descendit à terre, légère comme une plume entre

les bras de Turcaill. Cette fois, elle n'essaya pas de résister, toute tentative étant vaine, préoccupée surtout de préserver sa dignité.

Quant à Cadfael, il n'avait pas d'autre solution que de suivre tout ce beau monde, même si deux rameurs ne l'avaient pas invité expressément à descendre entre eux deux, et il regagna la rive fermement tenu aux épaules. Quelles que fussent les chances qui s'offraient à lui, il n'était pas question de s'enfuir sans emmener Heledd avec lui. Il arpenta donc avec philosophie les dunes et pénétra dans le périmètre gardé du camp, se laissant conduire sans discuter, ne doutant pas que le cercle de ses gardiens s'était refermé derrière lui.

CHAPITRE HUIT

Cadfael s'éveilla dans la lumière gris de perle de la naissance de l'aube avec, au-dessus de lui, la voûte immense du ciel encore piqué à son zénith d'étoiles pâlisantes. Il se rappela aussitôt sa situation présente. Tout ce qui s'était passé lui avait confirmé qu'ils n'avaient pas grand-chose à craindre de leurs ravisseurs, au moins tant qu'ils gardaient leur valeur marchande. Il ne fallait pas trop compter s'évader, toutefois, les Danois étant manifestement sûrs des précautions qu'ils avaient prises. Le rivage était étroitement surveillé, les abords du camp bien gardés. Dans cette enceinte, il n'était guère besoin de maintenir une surveillance constante sur une jeune fille et un religieux qui n'avait plus vingt ans. Qu'ils aillent où ils voulaient, ils ne s'évaderaient pas, et à l'intérieur du cercle où ils étaient enfermés ils n'étaient pas dangereux.

Cadfael se rappelait distinctement qu'on l'avait nourri aussi généreusement que les jeunes gardes qui l'avaient accompagné et il était certain qu'on avait aussi donné à manger à Heledd, même si on la traitait un peu par-dessus la jambe. Une fois qu'on l'avait laissée seule, sans qu'on l'observe, elle aurait eu assez de bon sens pour se sustenter. Elle n'était pas folle au point de refuser de prendre des forces alors qu'elle était sur le point de livrer combat.

Il était allongé, assez confortablement à l'abri d'un coupe-vent fait de branchages, dans un creux de terrain, tapissé de gazon épais, enveloppé dans son manteau. Turcaill, cela lui revint, le lui avait lancé quand on l'avait déballé des affaires qu'il portait sur son cheval. Autour de lui, une dizaine de marins danois dormaient du sommeil du juste. Cadfael se leva et s'étira, secouant le sable de sa robe. Personne ne tenta de l'arrêter quand il se dirigea vers le tertre pour regarder autour de lui. Le camp était en activité, on avait déjà allumé des feux et les quelques chevaux présents, y compris le sien, avaient été abreuvés et lâchés dans un pâturage à l'abri du vent, où l'herbe était plus fraîche. Cadfael regarda dans la direction du pays de Galles, massif et familier avant de retraverser le camp, sans encombre, afin de trouver un point surélevé d'où il pourrait voir au-delà du périmètre de la base d'Otir. Il faudrait qu'Owain vienne du sud, après avoir

longuement marché pour contourner la baie qui s'enfonçait profondément vers ce point cardinal, s'il voulait attaquer cette place forte par voie de terre. Par la mer, il ne serait pas à son avantage, n'ayant pas de bateaux capables d'affronter la flotte danoise. Et Carnarvon semblait tellement loin de ce camp fortifié.

Les quelques tentes solidement plantées qui abritaient les chefs de l'expédition, avaient été dressées au centre du camp. Cadfael les longea de près et s'arrêta pour jeter un coup d'œil aux hommes qui se trouvaient à proximité. Deux d'entre eux en particulier portaient les marques reconnaissables de l'autorité, bien que curieusement ils n'allassent pas du tout ensemble, comme si deux êtres à qui incombaient de mêmes responsabilités pouvaient, d'une façon ou d'une autre, se porter un certain antagonisme. Le premier avait une bonne cinquantaine d'années. Il était trapu, avec une poitrine de taureau et la carrure d'un tronc d'arbre. Son teint, bronzé par le soleil, le vent et les embruns était d'un brun roux plus soutenu que les deux tresses blondes encadrant son large visage, et sa longue moustache qui descendait plus bas que sa mâchoire. Ses bras étaient nus jusqu'aux épaules à l'exception des bandes de cuir qui lui entouraient les avant-bras et de deux bracelets d'or aux poignets.

— C'est Otir ! souffla Heledd à l'oreille de Cadfael.

Elle était arrivée près de lui sans qu'il la remarque, le bruit de ses pas avait été étouffé par le sable et elle s'était exprimée intentionnellement à voix basse. Ici elle ne devait pas seulement affronter un jeune homme plutôt sympathique dont l'attitude tolérante qu'il avait adoptée envers elle ne jouerait pas toujours en sa faveur. Turcaill, dans ce camp, n'était qu'un subordonné. Cet homme redoutable, qu'ils avaient devant eux, c'était l'autorité suprême. A moins qu'on puisse lui aussi le contrecarrer. Car il avait à ses côtés un second personnage au regard hautain, aux gestes impérieux et qui, à en juger par son allure, n'était pas homme à recevoir des ordres en courbant l'échiné.

— Et l'autre ? interrogea Cadfael sans tourner la tête.

— C'est Cadwalader. Ce n'étaient pas des histoires. Il a bien amené au pays de Galles cette bande de sauvages aux cheveux longs pour forcer le seigneur Owain à lui rendre tout ce qu'il lui a pris. Le Danois, je l'ai entendu l'appeler par son nom.

Plutôt bel homme, ce Cadwalader, songea Cadfael, appréciant son apparence physique tout en manifestant une sérieuse réserve envers son caractère. Il n'était pas aussi grand que son frère, mais suffisamment pour porter avec grâce sa silhouette imposante. En comparaison du Danois, râblé et musclé, il avait une démarche élégante, autoritaire. Il était plus brun qu'Owain, avec des cheveux roux, épais, qui bouclaient sur sa tête aristocratique, des yeux noirs

dédaigneux bien écartés sous des sourcils qui se rejoignaient presque, d'une nuance plus sombre que ses cheveux. Rasé de près, il s'était mis à la mode danoise pendant son séjour auprès de ses hôtes de Dublin, ce que montraient ses vêtements ainsi que leurs ornements de sorte qu'à première vue, on ne l'aurait pas pris pour un prince gallois, à l'origine de cette expédition outre-mer, susceptible de provoquer la ruine de son pays. Il avait la réputation d'être emporté, violent, d'une folle générosité envers ses amis et de ne jamais pardonner à ses ennemis. Tout cela se lisait sur son visage comme dans un livre ouvert. Il n'était pas difficile non plus de comprendre pourquoi Owain continuait à aimer son frère, qui était une source d'ennuis, après toutes les avanies qu'il lui devait et leurs innombrables réconciliations.

— Il ne manque pas de charme, constata Cadfael, contemplant prudemment cet homme dangereux.

— Si son comportement était à l'avenant ! répliqua Heledd.

Les deux chefs s'étaient éloignés vers l'est et le détroit, entourés de leurs capitaines. Cadfael, lui, poursuivit son chemin en direction du sud, pour mieux voir l'approche par la terre que devrait emprunter Owain s'il voulait enfermer les envahisseurs dans leurs défenses, sur la plage. Heledd l'accompagna, non pas, jugea-t-il, parce qu'elle avait besoin du réconfort de sa présence ou d'une présence quelconque, mais parce qu'elle aussi souhaitait en savoir plus sur les conditions de leur captivité, et elle savait qu'à deux on réfléchit mieux que seul.

— Alors, comment vous portez-vous ? interrogea Cadfael, l'observant de près et la trouvant calme, maîtresse d'elle-même, déterminée, ce qui se voyait à sa bouche et à ses yeux. Vous a-t-on bien traitée dans ce lieu où il n'y a pas de femmes ?

— Je n'en avais pas besoin, répliqua-t-elle avec un sourire et une moue indulgente. S'il le faut, je saurai me défendre, mais pour l'instant ce n'est pas le cas. On m'a attribué une tente, le gamin m'apporte à manger, et pour le reste, on me laisse me débrouiller seule. On ne me permet pas d'approcher de trop près la rive est. J'ai essayé. Ils doivent se douter que je nage comme un poisson.

— Vous n'avez pourtant rien tenté quand on n'était qu'à une centaine de brasses de la côte, murmura Cadfael, sans approuver ni désapprouver.

— En effet, admit-elle, avec un petit sourire, sans ajouter aucun commentaire.

— Et même si on pouvait récupérer nos chevaux, poursuivit-il, philosophe, on ne pourrait pas échapper à tous ces hommes d'armes.

— N'oubliez pas que le mien boite, admit-elle de nouveau avec ce petit sourire qui ne s'adressait qu'à elle.

Il n'avait jusqu'à présent pas eu l'occasion de lui demander comment elle avait trouvé son cheval et l'avait volé aux écuries du

prince alors que la fête battait son plein, avant qu'on ait eu le temps de prévenir Owain depuis Bangor des menaces venues d'Irlande. Il lui posa donc la question maintenant.

— Comment diable avez-vous mis la main sur ce cheval que vous n'avez pas tardé à vous approprier ?

— Je l'ai trouvé, répondit-elle simplement. Tout sellé, bridé, attaché à l'abri des arbres, à deux pas du portail. Je n'en aurais jamais espéré autant. J'ai pris cela pour un heureux présage et j'ai été très heureuse de ne pas avoir à filer à pied en pleine nuit. Mais je n'aurais pas hésité. Quand je suis allée remplir le pichet, ça ne m'avait même pas effleuré, mais une fois dans la cour je me suis demandé pourquoi je reviendrais. Il n'y avait rien à Llanelwy à quoi je tiens ni rien que je désire à Bangor ou Anglesey. Il devait cependant y avoir quelque chose qui me conviendrait en ce bas monde. Pourquoi ne pas partir et le chercher, si personne ne peut le trouver pour moi. J'étais là, dans l'ombre, au pied du mur, les gardes ne m'avaient pas remarquée, je me suis glissée derrière eux. Je n'avais rien, je n'ai rien voulu prendre, ayant décidé de partir comme ça. C'était mon choix. Mais parmi les arbres, j'ai trouvé ce cheval sellé, bridé et prêt pour moi, un don de Dieu que je n'avais pas le droit de refuser. Si aujourd'hui, je ne l'ai plus, conclut-elle, très solennelle, c'est peut-être qu'il m'a conduite où je devais aller.

— Si ça se trouve, ce n'est qu'une étape de votre voyage, pas la dernière, observa Cadfael, j'en suis sûr. Vous et moi sommes ici des otages, situation fort inconfortable et, si je ne me trompe, vous avez un goût marqué pour la liberté. Il nous faut encore nous sortir de ce guêpier ou attendre qu'Owain s'en charge à notre place, poursuivit-il, revenant non sans quelque étonnement sur les propos qu'elle venait de lui tenir et repensant à tout ce qui s'était produit à Aber. Alors comme ça, cet animal avait été caché dans l'enceinte, tout prêt à partir. Si le ciel vous l'avait destiné, quelqu'un avait eu une tout autre intention à son égard quand il l'a sellé et conduit dans les bois. En réalité, je crois que Bledri ap Rhys comptait s'en servir pour rejoindre son maître et tout lui révéler des forces du prince. Il s'était préparé un moyen de fuir, juste à l'extérieur des portes. Et pourtant on l'a retrouvé dans sa chambre, nu, pas exactement en tenue de cavalier. Nous sommes devant une énigme. Est-il allé se coucher en attendant que tout le monde dorme au château ? A-t-il été tué avant que ce moment ne vienne ? Et comment se proposait-il de filer alors que toutes les portes étaient gardées ?

Heledd l'étudiait attentivement, les sourcils froncés, se demandant si elle comprenait bien ce qu'il disait mais, mais n'hésitant pas à formuler des hypothèses sur ce qui lui était encore obscur.

— Quoi ? Bledri ap Rhys serait mort ? Assassiné ? Cette nuit-là ?

Celle où je me suis enfuie ?

— Vous n'étiez pas au courant ? C'était après votre départ, comme les nouvelles de Bangor, d'ailleurs. Personne ne vous a donc prévenue ?

— J'ai su pour les Danois, oui, on ne parlait que de ça le lendemain matin. Mais personne ne m'a parlé d'un meurtre, pas un mot.

Bien sûr, ça n'avait pas tellement d'importance, comparé à l'invasion des Irlandais, message que les courriers d'Owain ne manqueraient pas de transmettre de village en village et de château en château ainsi que le rassemblement à Carnarvon, mais le crime... Heledd était touchée de ce qu'elle apprenait aussi tard. Une mort n'est jamais réjouissante, surtout celle d'un homme qu'elle avait plus ou moins connu, voire utilisé à sa manière, pour piquer au vif un père qui ne répondait pas à sa tendresse comme elle l'aurait souhaité.

— Cela me désole, prononça-t-elle. Il était si plein de vie. Quel gâchis ! Vous pensez qu'on l'a tué pour l'empêcher de partir ? Un guerrier de plus pour Cadwalader qu'on accueillerait d'autant mieux qu'il connaissait les plans du prince ? Tué par *qui* ? Qui aurait pu le percer à jour ? Et prendre de telles mesures pour contrarier ses plans ?

— Je n'en ai pas la moindre idée et je ne me hasarderai à aucune conjecture. Mais tôt ou tard, le prince saura. L'homme était son hôte, jusqu'à un certain point Il tirera vengeance de ce crime.

— Vous pensez qu'il y aura une autre mort, s'écria-t-elle, amère. Cela ne ressuscitera pas Bledri !

Il n'y avait pas de réponse à ces mots, qui suggéraient d'autres questions, posant de délicats problèmes sur les arcanes du bien et du mal. Ils continuèrent ensemble jusqu'à un point plus élevé près de l'extrémité sud du camp retranché. Personne ne tenta de les arrêter, et pourtant de nombreux Danois les regardèrent passer avec curiosité et intérêt quand ils traversèrent leurs lignes. Sur la colline, au-dessus des arbres rares, ils prirent le temps de scruter le terrain tout alentour.

Otir avait choisi de s'établir non pas sur les sables au nord du détroit, où la côte d'Anglesey se prolongeait sur une vaste étendue de dunes et de landes, pas très sûre quand la marée montait haut, et se terminait par une longue barrière de galets et de sable que le vent déplaçait, mais au sud où la péninsule qui s'y abritait était plus haute, plus sèche. Elle abritait un ancrage profond et offrait une défense beaucoup plus efficace, ainsi qu'un accès plus rapide à la haute mer, en cas de besoin. Sa situation, qui faisait face à la place forte de Carnarvon, où Owain avait regroupé ses forces, n'avait pas impressionné les envahisseurs. Les rives du campement qu'avait établi Otir étaient bien défendues, l'approche par voie de terre suffisamment étroite pour représenter un formidable obstacle en cas d'assaut, et une

vaste baie d'eau vive le séparait de la ville. Cadfael se rappela que plusieurs rivières s'y jetaient, mais elles auraient, à marée basse, la taille de minces méandres argentés, entourés d'étendues sablonneuses instables qu'une armée n'affronterait pas de gaieté de cœur. Owain devrait décrire un grand détour au sud pour aborder l'ennemi en terrain sûr. Avec les six ou sept milles de marche qui le séparaient de son frère et une base sûre dont il s'était déjà emparé, Cadwalader devait se sentir pratiquement invulnérable.

En attendant ces six ou sept milles avaient singulièrement rétréci et n'en faisaient plus qu'un depuis la nuit dernière. Car quand Cadfael parvint au-dessus de l'écran de buissons, et qu'il put voir distinctement au-delà du camp vers le sud, la haute mer scintillait au soleil du matin à sa droite et, à gauche, les hauts-fonds, tout pâles et les sables de la baie. Il distingua sans erreur possible dans le lointain le miroitement des armes et des tentes hautes en couleurs, adoucies par la distance, mur érigé pendant la nuit. Avec les premières lueurs du jour, on devinait des mouvements évoquant les reflets du vent dans les blés mûrs ; c'étaient des soldats qui allaient et venaient, sans se presser, occupés à renforcer leurs défenses nouvellement établies. Hors de portée de lances ou de flèches, Owain avait conduit son armée à pied d'œuvre sous le couvert de l'obscurité et avait pris le haut de la péninsule pour y coincer les Danois. Il n'avait pas attendu que l'herbe lui pousse sous les pieds. Front contre front, tels deux béliers prêts à se mesurer, l'un ou l'autre des deux partis devrait prendre l'initiative sans tarder.

Ce fut Owain qui s'y décida le premier et avant la fin de la matinée, pendant que les chefs danois essayaient de comprendre comment ses troupes avaient pu se matérialiser si près de chez eux et tentaient de se mettre d'accord sur ce qu'il pouvait avoir derrière la tête maintenant qu'il était là. Il était peu probable qu'ils s'inquiètent pour leur sécurité étant donné l'accès rapide qu'ils avaient à la mer, si cela s'avérait indispensable, et la supériorité de leurs vaisseaux. Il était également vraisemblable qu'ils s'interrogeaient sur l'importance de la garnison laissée pour défendre Carnarvon et l'opportunité d'attaquer la ville par la mer si le prince lançait une attaque directe sur leur camp. Mais ils n'étaient pas encore sûrs qu'il tenterait une action aussi coûteuse. Ils restèrent donc à observer attentivement les lignes adverses au loin et attendirent. S'il était déjà enclin à laisser son frère rentrer en grâce – ce ne serait pas la première fois –, à quoi bon se donner la peine de contrarier une disposition aussi favorable ?

C'était le milieu de la matinée, avec un soleil haut et pâle, quand on vit apparaître deux cavaliers qui émergèrent d'un léger creux dans les sables entre les deux armées. Il s'agissait pour l'instant de simples

points à l'horizon, se montrant et disparaissant selon la nature du terrain, se dirigeant manifestement vers les lignes danoises. Il y avait à peine une demi-douzaine d'habitations dans toute cette étendue de dunes et de landes, car elle ne comportait quasiment ni bonnes pâtures ni terres arables, et il était hors de doute qu'elles avaient été évacuées durant la nuit. Ces deux silhouettes solitaires étaient les seuls habitants de cet espace désert entre les forces ennemies, et il devint bientôt évident qu'elles étaient chargées d'ouvrir des négociations afin d'éviter une bataille sanglante autant qu'inutile. Otir attendait qu'ils soient plus près avec une satisfaction nuancée de prudence, alors que Cadwalader était manifestement tendu, tout en espérant la victoire. Cela se voyait à l'arrogance avec laquelle il foulait le sol gallois et à la façon dont il avait relevé la tête, les paupières rétrécies, pour mieux voir les envoyés du prince.

Tout juste hors de portée des lances et des flèches, le second cavalier s'arrêta et attendit, protégé par un mince rideau d'arbres. L'autre s'arrêta jusqu'à se placer à portée de voix, avant d'immobiliser sa monture, regardant le groupe sur la colline, au-dessus de lui, qui observait son approche.

— Seigneurs ! cria-t-il distinctement, Owain Gwynedd envoie un messenger pour parler avec vous en son nom. C'est un homme de paix, il est accrédité par le prince et ne porte pas d'armes. Acceptez-vous de le recevoir ?

— Qu'il vienne ! répondit Otir. Nous l'accueillerons avec les honneurs.

Le héraut se retira à distance respectueuse. Le second cavalier piqua des deux et s'élança vers l'orée du camp. Quand il fut tout près, on vit qu'il était petit, mince, jeune, et qu'il montait avec plus d'efficacité que de grâce, comme s'il avait été habitué à des percherons plutôt qu'à d'élégants destriers réservés aux souverains et à leurs ambassadeurs. Quand il arriva encore plus près, Cadfael, qui ne regardait pas avec moins d'enthousiasme que les autres depuis la crête des dunes, retint son souffle avant de pousser un profond soupir. Le cavalier portait la robe noire toute simple des bénédictins : c'était frère Mark, digne autant que sérieux. C'était effectivement un homme de paix, messenger de deux évêques et maintenant d'un souverain. Il était certain qu'il avait demandé à être chargé de cette mission, faisant valoir à Owain que ce serait une excellente chose d'employer quelqu'un dont nul ne pourrait soupçonner les motivations, qui n'avait rien à perdre, que sa liberté, sa vie ou sa tranquillité. Il n'avait nul seigneur à flatter, de compte à régler avec personne, rien à espérer pour lui-même des Gallois, des Irlandais, ou de n'importe qui d'autre. Il était suffisamment humble pour pouvoir, comme par magie, redonner le sens de la mesure à des hommes pleins d'orgueil.

Frère Mark parvint aux abords du camp ; les gardes s'écartèrent pour le laisser passer. Ce fut le jeune Turcaill, deux fois plus grand que Mark, qui s'avança civilement pour lui prendre la bride quand il mit pied à terre ; puis il gravit d'un pas vif la pente douce au sommet de laquelle Otir et Cadwalader attendaient de lui souhaiter la bienvenue.

Sous la tente d'Otir où s'étaient rassemblés le Danois et ses adjoints, sans oublier tous ceux qui avaient pu se glisser jusqu'à l'entrée, frère Mark transmit son message, en partie en son nom propre, en partie en celui d'Owain Gwynedd. Conscient d'instinct que ces pirates s'attribuaient des droits au grand conseil, il s'arrangea pour parler à haute et intelligible voix de façon que tous les présents pussent l'entendre correctement jusqu'à l'extérieur de la tente. Cadfael s'était arrangé pour se placer à proximité et écouter ce qu'il se passait, et personne ne s'était formalisé de sa présence. En tant qu'otage, les propos qui allaient se tenir le concernaient dans une certaine mesure. Tous ceux qui avaient quelque chose en jeu dans cette affaire exerçaient librement le droit de défendre leur position.

— J'ai personnellement demandé, seigneurs, prononça Mark, prenant le temps de trouver les mots justes et de leur donner tout leur poids, à entreprendre cette ambassade parce que je ne suis en rien concerné par la querelle qui vous a amenés au pays de Galles. Je ne porte pas d'armes et je n'ai rien à gagner, ce qui est loin d'être votre cas à vous et à tous ceux qui vous accompagnent, vous avez tout à perdre si l'affaire se conclut dans un bain de sang. Si j'ai entendu force récriminations de part et d'autre, ce n'est pas le langage que je compte vous tenir. Je me contenterai d'indiquer que la haine entre deux frères me désole autant que celle qui oppose deux peuples, et je tiens pour vérité première que toute dispute peut se résoudre sans violence. Quant au prince de Gwynedd, Owain ap Griffith ap Cynan, voici ce qu'il a à déclarer par ma bouche. Il me charge de vous informer que si Cadwalader, son frère, a des griefs à exprimer, qu'il vienne en discuter avec lui face à face. Sa sécurité sera garantie aussi bien en venant qu'en repartant.

— Et je dois me contenter de sa parole sur sa bonne mine ? demanda Cadwalader.

Mais à en juger par l'éclair de satisfaction qui brilla fugitivement dans son regard, cette approche des choses ne lui déplaisait pas.

— Vous savez très bien que vous le pouvez, se borna à répondre Mark.

Évidemment qu'il le savait, comme tout le monde ici. Les Irlandais avaient déjà eu l'occasion de traiter avec Owain Gwynedd auparavant, à de nombreuses reprises et parfois pacifiquement. Il avait de la famille là-bas et on savait ce qu'il valait à Dublin aussi bien

qu'au pays de Galles. Les traits de Cadwalader brillaient de plaisir contenu, comme s'il trouvait ce premier échange plus qu'encourageant. Owain avait compris l'avertissement en voyant la puissance déployée par les envahisseurs et il se préparait à se montrer conciliant.

— Mon frère a la réputation d'être un homme de parole, admit-il gracieusement. Je ne voudrais certes pas qu'il croie que j'ai peur de le rencontrer face à face. C'est bon, je viendrai.

— Attendez un peu ! s'exclama Otir, changeant de place sur son banc qui trembla sous sa masse formidable. Au départ, c'est un problème qui concernait deux hommes, mais nous sommes un peu plus nombreux à présent, et je tiens à ce qu'on respecte les termes du contrat qui nous a amenés ici, mon ami. Si cela vous convient de renoncer à vos avantages sur la simple parole d'un homme, sans garantie officielle, moi je n'y suis pas prêt. Si vous partez pour vous rendre chez Owain et que vous vous soumettiez à lui de gré ou de force, j'exige un otage pour garantir votre retour et pas une promesse en l'air.

— Eh bien, je suis là, déclara simplement Mark. Je suis disposé à jouer ce rôle en attendant le retour sans encombre de Cadwalader.

— En avez-vous reçu commission ? demanda Otir, soupçonneux quant à l'efficacité d'un tel échange.

— Non, mais je vous le propose. C'est votre droit, si vous craignez une trahison. Le prince ne vous contredirait pas.

Otir observa le mince jeune homme devant lui. Il commençait à l'apprécier, mais demeurait sceptique.

— Et le prince attacherait autant d'importance à votre personne qu'à son parent et ennemi ? Il me semble que je serais tenté de mettre en cage l'oiseau que j'ai sous la main et de laisser l'autre s'envoler... ou disparaître.

— Je suis dans une certaine mesure l'hôte d'Owain et aussi son messenger... répondit Mark sans se démonter. La valeur qu'il m'accorde est celle de sa justice et de son honneur. Ne vous attendez pas à plus.

Otir laissa échapper un énorme éclat de rire et se tapa sur les cuisses.

— Voilà qui me plaît ! Allez, topez-là, mon frère, et soyez le bienvenu ! Nous avons déjà un de vos collègues parmi nous. Comme lui, vous pouvez vous déplacer à votre convenance dans le camp, mais attention, évitez de vous aventurer trop près des portes. Mes gardes ont leurs ordres. Ce que j'ai pris, je le garde, tant que je n'en ai pas reçu un bon prix. Quand le seigneur Cadwalader reviendra, vous serez libre de retourner auprès d'Owain et vous lui fournirez la réponse qui vous conviendra à tous les deux.

Cadfael comprit que cet avertissement clair et net s'adressait à

Mark aussi bien qu'à Cadwalader.

Il n'y avait pas une grande confiance entre eux deux. S'il exigeait une garantie pour le retour de Cadwalader, ce n'était pas simplement par inquiétude à son égard, mais plutôt une précaution face au marché que pourrait proposer Owain. Cet homme était un placement, à protéger avec soin mais en qui il n'aurait jamais, au grand jamais, confiance. Une fois hors de vue, qui peut dire ce qu'un seigneur aussi emporté pourrait faire d'avantages que les circonstances lui offrirait ?

Cadwalader se leva, étirant souplement son corps superbe avec une assurance pleine de satisfaction. Quelles que soient les réserves des autres, lui avait trouvé la position de son frère des plus encourageantes. La menace pesant sur la paix de Gwynedd avait été estimée à sa juste valeur, et Owain était prêt à céder du terrain, de quelques pouces, peut-être, assez en tout cas pour éviter le chaos. Tout ce qu'il avait à faire, lui Cadwalader, était d'aller à ce rendez-vous, se comporter comme il le fallait en public, tout en ne cédant rien, en privé, de ses exigences ; de cette façon, il récupérerait son bien, chaque toise des terres qu'on lui avait prises, et jusqu'au plus petit vassal. Quelle autre conclusion pouvait-on attendre quand Owain montrait à ce point patte de velours à la première occasion ?

— Je me rends chez mon frère, déclara-t-il avec un sourire sinistre. Ce que j'en rapporterai, ce sera notre gain à tous, vous et moi.

Frère Mark s'assit aux côtés de Cadfael, au creux d'une dune de sable dominant la haute mer, dans la lumière claire, presque sans ombre de l'après-midi. Devant eux, le sable s'étendait, sculpté par les vents marins, s'enroulant en vagues dorées, et une herbe tenace, coupante, poussait jusqu'au bord de l'eau. A bonne distance du rivage, sept embarcations de la flotte d'Otir avaient jeté l'ancre. Quatre d'entre elles étaient de robustes péniches trapues, assez vastes pour loger un important butin s'il s'avérait utile de quitter Gwynedd par la force, et les trois autres étaient les plus grands de ses longs vaisseaux. Les plus petits et les plus rapides de ses bateaux étaient regroupés à l'embouchure de la baie, où l'ancrage était particulièrement sûr et permettait de les tirer au sec si nécessaire. Vers l'ouest, derrière les nefs, s'ouvrait la haute mer, couleur d'argent, réfléchissant un ciel bleu pâle, sans nuages, marqué cependant en différents endroits par les ors voilés des bancs de sable.

— Je savais bien que je vous trouverais ici, Cadfael. Mais je serais venu, même sans l'attrait de votre présence. Je revenais vers le lieu de notre rendez-vous quand ils sont passés. Je vous ai vus, la jeune fille et vous. Le mieux était de filer à Carnarvon et de tout raconter à Owain. Il ne vous oublie pas, croyez-moi, mais ce qu'il

avait derrière la tête en suggérant cette rencontre, je n'en sais fichtre rien. Apparemment, vous ne vous en êtes pas trop mal tirés avec ces Danois. Je vous trouve plutôt en forme. J'avoue que j'étais plus inquiet pour Heledd.

— Point n'était besoin. Il était évident que nous avons de la valeur pour le prince, qui n'hésiterait pas à payer notre rançon, d'une façon ou d'une autre. Ils soignent leurs otages, vous savez. On leur a promis une récompense qu'ils comptent bien gagner au moindre coût. Ils éviteront donc de provoquer les gens de Gwynedd et de les forcer à sortir en masse, à moins que les choses ne tournent au vinaigre pour eux. Ils ont été très courtois envers Heledd.

— Elle vous a expliqué ce qui lui a pris ? Quelle mouche l'a piquée pour disparaître ainsi d'Aber, et comment a-t-elle réussi à passer inaperçue ? Et puis d'abord, ce cheval ?... Je l'ai vu ici, avec le harnachement qu'on lui a mis, aux écuries du prince. Comment l'a-t-elle trouvée ?

Cadfael le lui expliqua, ajoutant qu'elle serait partie de toute façon, à pied si nécessaire.

— Vous y comprenez quelque chose, vous ? Parce que je suis sûr qu'elle ne ment pas.

Mark y réfléchit pendant quelques minutes, très grave.

— Bledri ap Rhys ? hasarda-t-il, dubitatif. Avait-il eu l'intention de s'enfuir et préparé un cheval à cet effet au cours de la journée, avant qu'on ne referme les portes ? Et un inconnu, le soupçonnant de rester obstinément fidèle à son seigneur, l'a empêché définitivement de partir ? Mais il n'a rien laissé paraître de son départ éventuel. Mon avis est qu'il n'était pas mécontent d'être l'hôte d'Owain, ce qui lui évitait un mauvais coup.

— Une seule personne connaît la vérité, déclara Cadfael, et elle a d'excellentes raisons de se taire. N'importe, on finira par savoir la vérité. Le prince n'acceptera jamais d'en rester là. J'en ai parlé à Heledd qui m'a reproché d'envisager un autre meurtre, ce qui ne ramènerait pas Bledri.

— Elle n'a pas tort, acquiesça Mark, l'air sombre. Elle a plus de bon sens que la plupart des princes et bon nombre de religieux. Tiens, je ne l'ai pas encore vue, dans le camp. A-t-elle le droit, comme vous, de s'y promener librement, à condition de ne pas en sortir ?

— Si vous voulez la voir, il vous suffit de tourner la tête à droite, là où la langue de sable pénètre dans les hauts fonds.

Frère Mark obéit à cette injonction. La langue de sable en question, bordée d'un liséré d'herbe blonde, dure, montrant qu'elle n'était pas totalement submergée même à marée haute, s'enfonçait dans les bancs de sable, à leur droite, tels une main et un poignet grêles tendus vers un bras, plus long, qui s'étirait vers le sud depuis les

rives d'Anglesey. Il y avait suffisamment de terre, en haut du monticule, pour que quelques buissons puissent pousser et un petit groupe de rochers se dressait dans le sable friable. Heledd marchait sans hâte, suivant le poignet tendu en direction de la phalange de pierre. A un moment, elle dut patauger jusqu'à la cheville pour y arriver. Là, elle s'assit sur un rocher, regardant la mer, les yeux tournés vers les côtes d'Irlande, invisibles, inconnues. A cette distance elle paraissait très fragile, vulnérable, silhouette solitaire, si mince. On aurait pu croire qu'elle cherchait à s'éloigner autant que possible de ses ravisseurs en un geste de défense pitoyable pour se soustraire à un sort auquel elle ne pouvait physiquement échapper. Seule au bord de l'océan, sous le ciel vide, devant ces eaux vides, elle cherchait une sorte de liberté, au moins mentalement. Frère Cadfael trouva l'image qu'elle offrait à la fois attirante et trompeuse. Fine mouche, Heledd se rendait parfaitement compte des avantages et des inconvénients de sa situation et savait très bien qu'elle n'avait pas grand-chose à craindre, à supposer qu'elle eût une nature craintive, ce qui n'était pas vraiment le cas. Elle savait également jusqu'à quel point elle pouvait exercer sa liberté de mouvement. Sinon, elle n'aurait jamais pu approcher du rivage de la baie sans qu'on l'intercepte. On n'ignorait pas qu'elle était bonne nageuse. Mais, de cette plage, il n'y avait pas moyen de s'échapper. Là, elle pouvait patauger dans les hauts-fonds tout son soûl, personne ne lèverait le petit doigt pour l'en empêcher. Même s'il n'y avait pas eu une flottille danoise tout près des côtes, elle n'allait pas se sauver en Irlande. Elle était assise immobile, entourant ses genoux de ses bras nus, le regard tourné vers l'ouest, mais à la façon dont elle dressait la tête, aussi loin qu'elle fût, elle paraissait écouter attentivement. Au-dessus d'elle les mouettes tournaient en criant. La mer était calme, éclairée de soleil, évoquant pour le moment un chat assoupi. Et Heledd attendait, l'oreille aux aguets.

— Jamais créature ne parut aussi désespérée, murmura Mark, à mi-voix. Il faut que je lui parle dès que possible, Cadfael. A Carnarvon, j'ai vu son fiancé. Toutes affaires cessantes, il a quitté son île pour rejoindre Owain. Il faut qu'elle sache qu'on ne l'abandonne pas. C'est un type bien, ce Ieuan, et décidé, pas du genre à renoncer à sa fiancée en courbant l'échine. Même si Owain pouvait être tenté de l'abandonner à son triste sort – ce qui n'est pas envisageable ! – Ieuan ne s'y résoudrait jamais. S'il n'avait pour combattre pour elle que les quelques hommes dont il dispose, il poursuivrait la lutte, je vous le garantis. C'est l'Église et le prince qui la lui ont donnée, et il est tout feu tout flamme.

— Je veux bien croire qu'on lui a trouvé un brave garçon, doté de tous les avantages, admit Cadfael. Sauf un. Ce n'est pas elle qui l'a choisi.

— Elle aurait pu tomber sur bien pire. Quand elle le verra, qui sait si elle ne se laissera pas séduire ? Et puis en ce bas monde, les hommes comme les femmes doivent apprendre à se contenter de ce qu'ils ont, philosopha Mark, un peu triste.

— Si elle avait trente ans ou plus, peut-être verrait-elle les choses sous cet angle, prononça Cadfael, mais à dix-huit ans, permettez-moi d'en douter.

— S'il survient tout armé pour l'emmener, à dix-huit ans aussi ça compte, observa Mark, à moitié convaincu toutefois.

— Je ne me hasarderais pas à parier là-dessus, répondit Cadfael. Parce que, de toute façon, il ne serait pas le premier. Sur ce point aussi, j'ai des doutes.

Turcaill n'apparut dans le champ de vision de frère Mark que quand il se dirigea vers la langue de terre. Dédaignant l'eau qui le séparait, il y pataugea joyeusement pour la rejoindre plus vite. Elle continua à lui tourner le dos mais il était sûr qu'elle était tout ouïe.

— Qui est-ce ? interrogea Mark qui se raidit en le voyant.

— Un certain Turcaill, fils de Turcaill. Si vous nous avez vus pendant qu'on nous emmenait aux bateaux, avec sa taille, vous n'avez pas pu le rater. Il nous dépasse tous d'une tête.

— C'est entre ses mains qu'elle est tombée ? demanda Mark, regardant en fronçant le sourcil Heledd qui, sur son île minuscule, continuait à se comporter comme si nul intrus ne venait d'arriver, dont la présence méritât qu'on la remarque.

— Selon vos propres termes, il est survenu tout armé pour l'emmener.

— Mais qu'est-ce qu'il lui veut ? s'étonna Mark, sans les quitter des yeux.

— Oh ! aucun mal. Ce n'est pas lui qui commande ici, mais de toute manière il ne lui veut pas de mal.

Le jeune homme surgit de l'eau dans un nuage d'embruns près du rocher d'Heledd et se laissa tomber, non sans une certaine grâce, à ses pieds, dans le sable. Elle ne montra pas qu'elle l'avait vu, sauf qu'elle s'écarta un peu de lui. A cette distance, il était impossible d'entendre ce qu'ils se racontaient, mais, curieusement, Cadfael eut soudain l'impression que ce n'était pas la première fois qu'Heledd venait s'asseoir à cet endroit et que Turcaill était déjà venu s'installer à ses côtés.

— Ils ont une petite guerre secrète en train, dit-il placidement, et ça leur plaît à tous deux. Il aime bien la mettre en colère et elle aime le narguer.

Ce sont des jeux d'enfants, songea-t-il, une série d'escarmouches qui les aide à passer agréablement le temps, d'autant plus agréablement qu'ils ne sont dupes ni l'un ni l'autre.

Il lui vint plus tard à l'esprit qu'il ne respectait pas la règle qu'il s'était fixée et qu'il pariait alors que l'issue était loin d'être acquise.

CHAPITRE NEUF

Sur la ferme abandonnée où Owain avait installé son quartier général, à un mille de l'orée du camp d'Otir, Cadwalader exprima par le menu le chapelet de ses doléances, non sans une certaine discrétion parce qu'il parlait non seulement en présence de son frère mais aussi devant Hywel, à rencontre de qui il devait nourrir l'animosité la plus violente, sans oublier une demi-douzaine de grands officiers d'Owain, qu'il ne tenait pas à s'aliéner et dont il voulait garder la sympathie. Mais il fut incapable d'imposer silence à son indignation jusqu'au bout, et l'indulgence et la réserve mêmes qu'on lui témoignait ne firent qu'aggraver le ressentiment qui le brûlait. Si bien qu'à la fin il ne pensait plus qu'aux torts qu'il avait subis et il était prêt à mettre à exécution la menace de guerre ouverte qui pointait sous chacune de ses paroles si on ne lui rendait pas ses terres.

Owain resta silencieux un long moment, posant sur son frère un regard que celui-ci ne put déchiffrer.

— Tu sembles te méprendre sur l'état de la situation, répondit enfin le prince, d'un ton calme, avoir fort opportunément oublié une petite chose, la mort d'un homme, pour laquelle on exige un prix. C'est toi qui as amené ces Danois pour me forcer la main. Mais on ne me force pas la main aussi facilement. Même de toi, je ne l'accepte pas. Maintenant, laisse-moi te montrer la réalité. Pour toi, les termes du marché sont les suivants : ou je te rends tes terres ou tu lâches ces barbares sur Gwynedd jusqu'à ce que je cède. Alors écoute bien ce que je vais te dire : c'est toi qui as amené cette horde ici. C'est donc à toi de t'en débarrasser et après, peut-être, je dis bien *peut-être*, te rendrai-je ce qui t'a appartenu naguère.

Ce n'était pas exactement ce à quoi Cadwalader s'attendait, mais avec de tels alliés, il était si sûr de son avenir qu'il ne put s'empêcher de tout miser là-dessus. Owain n'avait certainement pas été au bout de sa pensée. Plusieurs fois par le passé, il s'était montré enclin à pardonner les erreurs de son frère. Il ne s'arrêterait pas en si bon chemin. C'était sa manière à lui de lui proposer une alliance pour envoyer au diable les envahisseurs étrangers. Il ne pouvait pas en être autrement.

— Si tu es déjà disposé à me demander de me joindre à toi... commença-t-il courtoisement, malgré son caractère emporté, mais Owain l'interrompit impitoyablement.

— Je n'ai jamais dit cela ! Je te le répète, débarrasse-toi d'abord d'eux et après je réfléchirai à te rendre ou non tes biens à Ceredigion. M'as-tu entendu te promettre quoi que ce soit ? Il ne dépend que de toi de retrouver ta suzeraineté au pays de Galles et cela ne se limite pas aux circonstances présentes. N'espère rien de ma part, ni aide pour renvoyer ces Danois dans leurs foyers, ni paiement d'aucune sorte, ni trêve avant que je ne décide *moi* de leur en proposer une. Les Irlandais, c'est ton problème, pas le mien. Que je leur garde un chien de ma chienne pour avoir osé envahir mon royaume, ça me regarde. Mais ce genre de considération peut attendre. Si tu les renvoies sans cérémonie et que ça tourne mal, je ne veux pas le savoir.

Cadwalader était devenu rouge de colère, son regard brûlait de fureur incrédule.

— Mais... te rends-tu compte de ce que tu exiges ? Comment veux-tu que je m'arrange d'une armée pareille sans soutien ? Quelle solution me proposes-tu ?

— Rien de plus simple, rétorqua Owain, imperturbable. Tu n'as qu'à respecter les termes du marché que tu as passé avec eux. Tu les paies ou tu en subis les conséquences.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Non, pourquoi ? Mais je peux te laisser le temps de réfléchir à une seconde conversation entre nous si tu te montres raisonnable. Passe la nuit ici, si tu y tiens, suggéra Owain, ou repars quand tu veux. Tant qu'il restera un Danois sur mon territoire, qui ne sera pas mon hôte, tu n'obtiendras rien de plus de moi.

C'était une manière si évidente de mettre un terme à leur entretien et Owain avait si clairement parlé en souverain et non en frère que Cadwalader se leva docilement et sortit choqué et silencieux. Mais il n'était pas dans sa nature de reconnaître que sa tentative avait échoué. Dans le camp de son frère, à l'organisation parfaite, on l'avait reçu en hôte et en parent à qui, en tant que tel, on devait respect et courtoisie, et on l'avait traité avec une déférence empreinte de familiarité. Cela suffit à le confirmer dans son optimisme naturel et à lui rendre son arrogante confiance. Ce qu'il avait entendu, c'était l'apparence qui recouvrait une réalité toute différente. Il y en avait plus d'un parmi les grands vassaux d'Owain à garder une certaine affection pour ce prince turbulent, même si dans le passé il avait mis leur affection à rude épreuve, ce qui les avait amenés à condamner les excès auxquels le poussait son caractère difficile. Il était donc en droit de penser que l'amour que lui portait son frère, quand il aurait partagé son pain et dormi sous sa tente, était infiniment plus grand. Il lui était

certain arrivé de le défier et d'en être sévèrement réprimandé, voire mis en disgrâce, mais jamais pour longtemps. Owain avait toujours fini par revenir à de meilleurs sentiments et le reprendre sous son aile fraternelle. Il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en aille pas de même aujourd'hui encore.

Il se leva le lendemain matin convaincu qu'il saurait manipuler son frère aussi sûrement qu'il l'avait toujours fait. Ils étaient unis par les liens du sang, et quels que soient ses méfaits, cela ne changerait pas. Ces liens, Owain ne les oublierait pas, et une fois le d  lancé, il soutiendrait son frère contre vents et marées.

Aussi, il ne restait plus à Cadwalader qu'à lancer ce d ... et à forcer la main d'Owain. Il ne doutait pas de l'issue. Quand il serait pris dans l'engrenage, son frère ne l'abandonnerait pas. Quelqu'un de moins impulsif aurait vu que ces calculs offraient au mieux une garantie plus que précaire. Mais pour Cadwalader, seul le résultat comptait.

Il y avait dans le camp des hommes qui l'avaient servi jadis, avant qu'Hywel ne le chasse de Ceredigion. Il les d nombrea, pressentant une phalange derrière lui. Il ne manquait pas d'avocats. Mais il évita de les utiliser pour l'instant. Il demanda qu'on lui selle son cheval au milieu de la matinée, et sortit du camp d'Owain sans avoir pris officiellement congé, comme s'il revenait chez les Danois pour reprendre la discussion avec eux, en essayant autant que possible d'éviter de trop perdre de bétail, d'or ou la face. Beaucoup le voyant s'éloigner éprouvèrent malgré eux un élan de sympathie, ainsi probablement qu'Owain quand il arriva en terrain découvert avant de disparaître dans un repli de terrain puis de réapparaître, gravissant une pente, tel un point dans le lointain, perdu dans l'immensité des sables. C'était nouveau, chez Cadwalader, de ne pas regimber sous les reproches, de prendre ses responsabilités et de les affronter de son mieux. S'il persistait dans cette attitude inespérée, son frère avait eu raison de ne pas le pousser trop loin, même maintenant.

Quand les gardes qui protégeaient l'approche par voie de terre du camp d'Otir signalèrent la réapparition de Cadwalader, nul ne fut surpris. Ne lui avait-on pas promis qu'il pourrait rentrer sans encombre ? Une des sentinelles, command es par Torsten, celui-là même qui était paraît-il capable de mettre dans le mille à cinquante pas, informa Otir du retour de son allié, seul, en parfaite santé, comme on s'y était engagé. Personne n'aurait imaginé que les choses tournent différemment. On attendait simplement de savoir comment il avait été accueilli et les propositions qu'il ramenait de la part du prince de Gwynedd.

Depuis le matin, d'un point élevé situé bien au-dessus des lignes,

Cadfael surveillait les environs. Quand on apprit que Cadwalader avait été signalé, Heledd arriva, désireuse de voir par elle-même, accompagnée de frère Mark.

— S'il est fier comme un paon, estima judicieusement Cadfael, quand il sera assez près pour qu'on le voie, c'est qu'Owain aura cédé jusqu'à un certain point. Ou qu'il croie pouvoir l'amener à composer en se montrant un peu persuasif. S'il y a un péché mortel qui ne menace pas Cadwalader, c'est de se laisser aller au désespoir.

Le cavalier solitaire parvint sans hâte à hauteur du rideau d'arbres clairsemés, assez loin des abords du camp. Cadwalader, comme beaucoup d'hommes, savait jusqu'où un arc ou une lance peuvent s'avérer dangereux, car c'est là qu'il s'arrêta, immobilisant son cheval pendant quelques minutes. Il y eut une légère vague d'étonnement parmi les guerriers d'Otir en le voyant ainsi différer son retour.

— Qu'est-ce qui lui prend ? s'exclama Mark, tout près de Cadfael. Comme s'il n'avait pas sa liberté de mouvement ! Owain n'a jamais essayé de le retenir, les Danois ne demandent qu'à l'accueillir. Mais apparemment ce n'est pas la modestie qui l'étouffe. S'il a des nouvelles à apporter, je ne vois pas pourquoi il hésite, à moins que la honte ne le submerge.

Au lieu de cela, le cavalier poussa un grand cri qui résonna parmi les dunes avant d'être perçu par ceux qui écoutaient depuis la palissade.

— Demandez à Otir de venir ! J'ai pour lui un message de Gwynedd !

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda Heledd, tout étonnée. Parce que pour une nouvelle, c'est une nouvelle ! Il n'est pas allé parlementer, peut-être. A quoi rime ce mugissement de taureau, à une distance de cent pas ?

Otir surgit, accompagné d'une dizaine de ses adjoints parmi lesquels figurait Turcaill.

— C'est Otir ! Je suis là ! répondit-il depuis la porte de la palissade, en hurlant aussi fort. Viens avec ton message et sois le bienvenu !

Mais s'il n'était pas assailli par le doute et l'appréhension à cette minute précise, il devait bien être le seul de tous les membres de cette expédition, songea Cadfael. Si oui, il choisit ce moment pour les oublier et attendre d'y voir plus clair.

— Eh bien, le voici, mon message, cria Cadwalader, prenant soin de parler assez haut pour que tout le monde l'entende distinctement dans les rangs danois. Rentre à Dublin avec toute ton armée et tous tes vaisseaux ! Owain et Cadwalader ont signé la paix. Cadwalader va retrouver ses terres, il n'a plus besoin de vous. Allez, ouste,

disparaissent ! Et plus vite que ça !

Là-dessus, il tourna bride, éperonna son cheval et fila au grand galop parmi les dunes, en direction du camp gallois. Un hurlement de rage le suivit ainsi que deux ou trois flèches tirées à tout hasard, qui tombèrent dans le sable, derrière lui, sans le toucher. Il était impossible de le poursuivre, sa monture avait des ailes et surclassait sans peine celle des Danois. Quant à lui, il ne songeait plus qu'à rentrer chez son frère pour le contraindre à entériner l'initiative qu'il avait prise. On le suivit des yeux. Il apparut et disparut deux fois dans sa fuite, franchissant les vagues des dunes, et puis il n'y eut plus qu'un point dans le lointain.

— Comment est-ce possible ? s'écria frère Mark, stupéfait. Croit-il pouvoir s'en tirer si facilement ? Owain lui aurait-il donné son aval ?

Le cri de colère et de stupeur qu'avaient unanimement poussé les pirates danois laissa place brusquement à un murmure contenu beaucoup plus redoutable. Ils avaient compris la situation. Otir réunit ses vassaux autour de lui, et, méprisant cette trahison caractérisée, regagna sa tente à grands pas, afin de tenir conseil sur la meilleure façon d'agir en fonction de cet élément nouveau. Il n'allait pas perdre son temps en récriminations diverses, et il n'y avait pas moyen de savoir ce qui se passait sous son large front tanné par le grand air. Otir prenait les choses comme elles venaient et non comme il aurait voulu qu'elles soient. Il n'hésitait jamais à regarder la réalité en face, lui.

— Si on peut être sûr de quelque chose, avança Cadfael, tout en le regardant passer, massif, impassible, dangereux, c'est que lui tient parole, qu'il ait raison ou tort, et il ne laissera pas un de ses associés lui en manquer. Owain ou pas, Cadwalader serait bien inspiré de surveiller ses mouvements car ce qu'il doit à Otir, il faudra qu'il le lui paye, de quelque façon que ce soit.

Apparemment ce genre de préoccupations ne risquait pas d'empêcher Cadwalader de dormir en regagnant le camp de son frère. Quand on l'arrêta à l'entrée, il immobilisa son cheval assez longtemps pour rassurer la sentinelle.

— Laisse-moi passer, je suis gallois moi aussi et je rentre chez moi. Nous sommes alliés désormais. Je répondrai de mes actions devant le prince.

On le conduisit donc devant le souverain ou plus exactement on l'escorta, car nul ne savait ce que cachait ce retour inopiné et on tenait à s'assurer de ses intentions envers Owain avant de le laisser parler à quelqu'un d'autre. Il comptait assez d'anciens amis en ces lieux et il s'y entendait pour garder la sympathie des gens même si c'était loin d'être toujours justifié. C'est lui qui avait amené ici les Danois, qui sait

ce qu'il avait manigancé avec eux pour obtenir satisfaction. Il avait plus d'un tour dans son sac. Cadwalader se laissa donc accompagner avec un petit sourire dédaigneux pour cette méfiance à peine voilée, convaincu une fois de plus que c'était lui qui avait raison et sûr du pouvoir qu'il exerçait sur les autres.

Owain émergea de la partie de la palissade que renforçaient ses ingénieurs. Il ne s'attendait pas à voir son frère, qu'il regarda fixement, les sourcils froncés. Cette mimique n'exprimait pour le moment que de l'étonnement, voire un peu d'inquiétude, car il se demandait si un événement fortuit n'avait pas limité la liberté de mouvement de son parent.

— C'est toi ? Mais... qu'est-il arrivé ?

— Je me suis repris, répliqua Cadwalader avec assurance. Et je suis rentré chez moi, voilà tout. Moi aussi, je suis gallois et de sang royal.

— Tu as enfin compris ? Eh bien, ça n'est pas trop tôt ! répliqua Owain d'une voix brève. Et puis-je te demander quelles sont tes intentions ?

— Mais libérer ce pays des Danois et des Irlandais, ce que tu veux aussi, je crois. Je suis ton frère. Tes forces et les miennes, c'est la même chose. Il faut qu'on s'unisse. Nous avons des intérêts, des besoins, des buts communs...

Les sourcils d'Owain s'étaient presque rejoints, tant il plissait le front, et son silence avait quelque chose de menaçant.

— Oui, c'est ça, maintenant explique-toi clairement. Je ne suis pas d'humeur à tourner autour du pot. Qu'est-ce que tu as encore inventé ?

— J'ai défié Otir et tous ses Danois ! s'exclama Cadwalader, tout fier de lui, certain qu'Owain allait l'approuver et accepter d'enthousiasme l'alliance qu'il lui offrait. Je leur ai ordonné de déguerpir et de mettre la voile pour Dublin, que nous étions toi et moi décidés à les chasser de nos terres et qu'il valait mieux qu'ils acceptent leur renvoi et épargner leurs forces d'un combat sanglant. J'ai eu tort de les amener ici. Bien sûr, je m'en repends. Mais il n'est pas utile qu'on s'adresse des mots durs et hargneux tous les deux ? Je les ai chassés, ça y est et je les méprise, ces mercenaires stipendiés. On va les flanquer dehors jusqu'au dernier. Si nous sommes unis, ils n'oseront pas protester...

Jusqu'à-là il n'avait pas ralenti son débit comme s'il essayait surtout de se convaincre *lui-même* de la justesse de ses arguments. Mais un sentiment d'échec avait commencé insidieusement, presque à son insu, à se faire jour dans son esprit quand il se rendit compte de l'air glacial dont son frère le dévisageait, de ses sourcils qu'il fronçait de plus en plus et du silence menaçant qu'il observait. Il se mit à

hésiter, à bredouiller, et il eut beau essayer de respirer à fond pour reprendre le fil de son discours, il avait perdu sa conviction initiale.

— J'ai encore des amis, je ne te laisserai pas tout le travail. Nous réussirons. Ils n'ont aucun point d'appui. On va les enfermer dans leurs fortifications et les rejeter à la mer qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Après cela, il ne tenta même plus d'ouvrir la bouche. Il y eut un silence, parfaitement éloquent pour les hommes d'Owain qui avaient cessé leur travail pour venir écouter, en hommes libres, ce qui se passait, sans dissimuler. Tout Gallois bien né parlait sans détour, même à son prince.

— Mais qui pourra convaincre cet individu, s'écria Owain en prenant à témoin le ciel puis la terre qu'il foulait, que les mots que je prononce ont le même sens pour lui que pour tout homme de sens rassis ? Tu n'as pas encore compris que tu n'obtiendrais rien de plus de moi ? Tu n'auras pas un sou ! Je refuse de risquer la vie d'un seul de mes soldats pour toi ! Tout cela est le résultat de tes propres œuvres, à toi de résoudre la situation. Voilà ce que je pense et c'est mon dernier mot.

— Mais c'est toi qui ne comprends rien ! rétorqua Cadwalader, vert de rage. Tout ce que je te demande, c'est de me suivre et c'est gagné ! Qui te parle de risquer la vie de qui que ce soit ? Ils n'oseront même pas nous affronter sur le champ de bataille. Ils vont se retirer, avant qu'il ne soit trop tard.

— Et tu crois que je pourrais prendre part à pareille trahison ? Tu as passé un accord avec ces sauvages que tu romps à présent comme la plume au vent ? Si tu négliges à ce point ta parole et ta foi, laisse-moi au moins les mesurer à l'aune de ma colère. Cela déjà suffirait à ce que je te laisse te débrouiller seul, répliqua Owain, furieux. Qui parle de risquer la vie de qui que ce soit ? Tu ne t'es peut-être pas rendu compte, à moins que cela ne t'ait jamais intéressé, que tes Danois retiennent deux Bénédictins en otages, dont l'un s'est volontairement porté garant pour toi. Et à présent chacun peut voir que tu t'en soucies comme d'une guigne. Tu te moques éperdument de protéger la vie et la liberté d'un homme de bien. De plus, ils ont également capturé une jeune fille qui était sous ma protection même si elle a jugé bon de ne pas y demeurer et de vivre sa vie. Je suis responsable de ces trois êtres, que tu as de gaieté de cœur abandonnés au sort qu'Otir voudra bien leur réserver, maintenant que tu l'as trahi et trompé honteusement au prix de ton honneur, je te signale. Tu peux être fier de toi ! Il ne me reste plus qu'à essayer d'arranger les choses dans la mesure du possible. Je vais m'efforcer de passer un marché avec les alliés que tu as traités avec tant d'égards.

Et sans lui laisser une seconde pour répondre, le prince lui-

même était un peu essoufflé après son discours, Owain lui tourna le dos et appela celui de ses hommes qui était le plus près :

— Qu'on me selle mon cheval sans perdre une seconde !

Tremblant de tous ses membres Cadwalader reprit ses esprits et, courant après lui, le saisit par le bras.

— Où veux-tu aller ? Es-tu fou ? Tu ne te rends pas compte que nous sommes dans la même galère ? Tu ne vas pas me laisser tomber !

Owain s'arracha à cette étreinte désagréable d'un geste plein d'amertume et de haine envers son frère.

— Laisse-moi ! Pars ou reste, fais ce que tu veux, mais je te conseille de ne pas te montrer avant que je sois disposé à supporter de nouveau ta présence. Tu n'as pas parlé en mon nom. Si c'est ainsi que tu as présenté les choses, tu as menti. Si on a touché un seul des cheveux du jeune diacre, tu en répondras. Si la fille a été insultée ou déshonorée, tu en paieras le prix. File te cacher à présent. Tu t'es mis dans un mauvais pas et je ne te considère ni comme un frère ni comme un allié. Tu as agi comme un imbécile. Tu en supporteras les conséquences jusqu'au bout, c'est tout ce que tu mérites.

Il n'était pas plus de deux heures passées midi quand, depuis les dunes entourant le camp, on signala un cavalier solitaire se dirigeant à vive allure vers l'enceinte des Danois. Cet homme seul savait manifestement ce qu'il voulait et il ne cherchait nullement à se tenir hors de portée des armes des sentinelles vers lesquelles il galopait. Les gardes le regardaient approcher, le surveillant par les fentes de leurs paupières pour voir la tenue qu'il portait et tenter de deviner ses intentions. Il ne portait ni cotte de mailles et n'était apparemment pas armé.

— Il n'a pas l'air dangereux, émit Torsten. A en juger par son aspect, il saura nous expliquer ce qu'il veut. Va prévenir Otir qu'on a un autre visiteur.

C'est Turcaill qui se chargea de transmettre le message, qu'il accompagna de son interprétation personnelle.

— A voir le cheval qu'il monte, ce n'est pas n'importe qui et il a un harnachement de prix. Il est blond, comme moi, plutôt grand, il pourrait être un des nôtres. Il est peut-être un peu plus grand. Il doit être arrivé, maintenant. Je l'invite à entrer ?

Otir ne réfléchit pas plus d'un moment.

— Absolument. Quelqu'un qui vient me voir en piquant des deux pour parler d'homme à homme mérite qu'on l'écoute.

Turcaill retourna au poste de garde au pas de course. Le cavalier venait de s'arrêter au portail. Il sauta à terre avec légèreté et s'expliqua sans qu'on ait eu à l'interroger.

— Allez informer Otir et ses pairs qu'Owain ap Griffith ap

Cynan, prince de Gwynedd, est venu s'entretenir avec eux.

L'état-major d'Otir s'était consulté avec beaucoup de sérieux et de détermination depuis le défi que leur avait lancé Cadwalader. Ils n'étaient pas hommes à accepter ce genre de trahison ni à ne pas réagir. Ils suspendirent cependant leurs discussions au moment où Turcaill, souriant et enthousiaste de l'ambassade inattendue qui lui avait été confiée, entra sous leur tente pour annoncer tout à trac que le prince Owain en personne demandait à venir leur parler.

Otir savait saisir l'occasion au bond. Si cette arrivée inopinée le surprit, il se reprit aussitôt et sortit à grands pas pour accueillir son visiteur lui-même. Il le prit par la main et écarta le rideau pour l'amener à la table où ses capitaines étaient réunis.

— Monseigneur, je ne sais pas ce que vous avez à nous apprendre, mais soyez le bienvenu. Ni votre lignée ni votre réputation n'ont de secret pour nous. Vos ancêtres, du côté de votre mère, sont nos proches parents. Si nous avons eu quelques désaccords, si nous ne nous sommes pas toujours battus pour la même cause, ce qui pourrait bien se reproduire encore, cela ne nous empêche nullement de nous entretenir loyalement.

— Je n'en attendais pas moins de vous, répondit Owain. Je n'ai pas de raison de vous porter un amour immodéré ; vous êtes venu chez moi sans y être invité, avec à mon égard des intentions plus que discutables. Mais je ne suis pas là pour me plaindre de vous, ni échanger des compliments avec vous, non, si je suis ici, c'est pour dissiper le malentendu qui nous oppose.

— Y a-t-il un tel malentendu ? déclara Otir. J'avais cru que la situation était claire. Je suis là et vous venez d'affirmer que je n'y avais aucun droit.

— Si vous le voulez bien, nous réglerons ce litige une autre fois. Ce qui a pu vous abuser, c'est la visite que mon frère vous a rendue ce matin.

— Ah ! je vois, fit Otir en souriant. Il a donc regagné votre camp ?

— Effectivement. Pour cela, il n'y a pas de doute, mais je tenais à préciser ou plus exactement à vous avertir qu'il n'a pas parlé en mon nom. J'ignorais tout de ses intentions. Pour moi, il était reparti comme il était venu, je le croyais toujours votre allié et mon ennemi. Je le croyais fidèle à sa parole et en affaire avec vous. S'il a rompu avec vous, je n'ai rien à y voir. Nous n'avons pas signé la paix et je ne compte sûrement pas me joindre à lui pour vous livrer bataille. Je ne lui ai pas rendu les terres que je lui avais confisquées à juste titre. Le marché qu'il a passé avec vous, je tiens à ce qu'il l'honore de son mieux.

Tous avaient les yeux fixés sur lui qui les dévisagea tour à tour.

Autour de la table, chacun attendait d'y voir plus clair, évitant de porter un jugement précipité.

— Je ne suis peut-être pas très rapide, commença courtoisement Otir, mais le but de votre visite m'échappe, quel que soit le plaisir que me procure la compagnie d'Owain Gwynedd.

— C'est très simple, répliqua Owain, je suis ici pour réclamer les trois otages que vous retenez dans votre camp. L'un d'eux, le jeune diacre Mark, s'est porté volontaire pour garantir le retour de mon frère, qui l'en a récompensé en le condamnant à rester chez vous. Quant aux deux autres, Heledd est la fille d'un chanoine de Saint-Asaph et frère Cadfael est un bénédictin de l'abbaye de Shrewsbury. Ils ont été capturés par le jeune guerrier qui m'a conduit auprès de vous, lors d'un raid vers la Menai. Je tiens à m'assurer qu'ils n'ont pas eu à souffrir de la trahison de Cadwalader. Ils ne sont nullement concernés par ses actes. Ces trois personnes sont sous ma protection. Je suis prêt à vous offrir une rançon généreuse pour les récupérer, quoi qu'il puisse arriver ensuite entre vos gens et les miens. Je veux assumer pleinement mes responsabilités. Celles de Cadwalader ne me regardent pas. C'est à lui de vous payer ce qu'il vous doit et non à trois êtres innocents.

Otir s'abstint de répondre ouvertement que c'était bien son intention, mais son sourire féroce, satisfait, était suffisamment explicite.

— Vos propos ne manquent pas d'intérêt et je suis persuadé que nous pourrions nous entendre sur le montant de cette rançon, mais vous voudrez bien m'excuser de garder tous mes atouts en main dans l'immédiat. Quand j'aurai mûrement réfléchi à tout cela, vous connaîtrez ma réponse et le prix que je fixerai pour vous rendre vos hôtes.

— En ce cas, pouvez-vous au moins me promettre qu'ils seront sains et saufs quand je les reprendrai, que ce soit en les rachetant ou en les reprenant de force.

— Je ne vais pas abîmer ce que j'espère bien vendre, acquiesça Otir. Et quand je demande qu'on me paie ce qu'on me doit, je m'adresse à mon débiteur. Vous avez ma parole sur ce point.

— Je l'accepte, prononça Owain. Envoyez-moi un messenger quand vous le voudrez.

— N'avons-nous rien de plus à nous dire ?

— Pour l'instant, non. Vous avez réservé votre réponse. Je réserve la mienne.

Cadfael quitta l'endroit où il s'était tenu coi, à l'entrée de la tente, et suivit les Danois qui s'écartèrent pour livrer passage au prince de Gwynedd prêt à remonter en selle. Owain s'éloigna sans se presser, accordant à son adversaire une confiance plus grande qu'il n'en avait

jamais ressentie envers son frère depuis leur enfance. Quand il eut disparu puis eut réapparu deux fois parmi les dunes dont la couleur rappelait celle de ses cheveux, Cadfael revint auprès d'Heledd et Mark, sûr de les trouver ensemble. Non sans méfiance, Mark avait décidé qu'il était de son devoir de veiller sur la jeune fille. Elle l'envierait peut-être promener si elle n'avait pas envie de le voir, mais en cas de besoin, il serait à portée de voix. Cadfael trouvait à la fois étrange et touchante la façon dont Heledd s'accommodait de cette présence timide et déterminée. Elle traitait Mark un peu en sœur aînée, respectant sa dignité et évitant soigneusement d'utiliser sur lui les armes dont elle ne répugnait pas à se servir sur les autres hommes, ce qui lui passait parfois par la tête sans raison valable, pour son plaisir ou par esprit de vengeance contre son père, à qui elle continuait à en vouloir. Car il était évident qu'Heledd avec sa robe déchirée à hauteur des manches, toute froissée d'avoir été portée en guise de chemise de nuit dans un creux de sable, avec ses cheveux libres qui retombaient sur ses épaules et les reflets bleus qu'y avait imprimé le soleil, avec ses pieds nus la plupart du temps dans le sable tiède ou les mares fraîches près du rivage, était devenue d'une beauté extraordinairement naturelle, et si tel avait été son désir, elle aurait été très capable de faire tourner la tête à tous les jeunes hommes qui se présentaient. Et ce n'était pas seulement par précaution qu'elle passait dans le camp si discrètement, évitant d'attirer l'attention sur elle. Elle n'essayait jamais d'entrer en contact avec ses ravisseurs, sauf avec celui qui lui apportait ses repas et avec Turcaill. Elle avait fini par s'habituer à sa compagnie un peu moqueuse et prenait plaisir à lui répondre du tac au tac.

Pendant cette période de captivité, Heledd rayonnait littéralement et il ne s'agissait pas simplement du soleil qui répandait sur son visage sa lumière de l'été. On avait le sentiment qu'à présent qu'elle était prisonnière, même si sa prison, à condition d'en respecter les limites, avait tout d'une prison dorée, elle s'était accoutumée à son impuissance, et puisqu'elle ne pouvait plus ni agir ni prendre de décision, elle n'éprouvait plus aucune angoisse, mais se contentait de vivre au jour le jour sans chercher plus loin. Elle est plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été depuis l'arrivée de monseigneur Gilbert à Llanelwy, songea Cadfael, qui s'était mis en tête de réformer le clergé alors que sa mère était sur son lit de mort. Qui sait même si elle ne s'était pas demandée si son père n'avait pas souhaité ce décès qui lui permettait de s'assurer un avenir prometteur. Auquel cas, il en était sûrement resté quelque chose. Aujourd'hui, ces nuages s'étaient dissipés, et le rayonnement qui émanait d'elle semblait provenir du fait qu'elle n'avait plus de soucis. N'ayant plus d'autre choix, elle avait décidé de profiter de cette expérience, de survivre, voire d'aimer la

vie.

Quand Cadfael les retrouva, ils se tenaient près du mince rideau d'arbres. Ils avaient vu Owain arriver et étaient montés jusque-là pour assister à son départ. Les yeux grands ouverts, Heledd suivit le prince du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse au loin. Mark se tenait un peu à l'écart, s'abstenant de la toucher. Elle avait beau le traiter en frère, Cadfael se demandait parfois si Mark se sentait en danger et s'il restait toujours à bonne distance. Comment être sûr que ses sentiments resteraient toujours uniquement fraternels ? L'inquiétude même qu'il éprouvait à son égard, suspendue qu'elle était entre un passé incertain et un futur qui l'était encore plus, était en soi un abîme redoutable.

— Owain n'a pas marché, annonça Cadfael, Cadwalader a menti, le prince a été très clair sur ce point. D'une façon ou d'une autre, son frère devra se débrouiller seul.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda courtoisement Mark.

— J'avais une oreille qui traînait. Croyez-vous qu'un Gallois bon teint négligerait ses intérêts même si ce sont les grands de ce monde qui sont concernés ?

— Je croyais que pour un Gallois bon teint, les grands de ce monde n'existaient pas, rétorqua Mark avec un sourire. Étiez-vous si près que ça ?

— Oui, pour notre profit à tous.

Et Cadfael leur résuma la teneur de l'entretien, en concluant qu'ils n'avaient rien à craindre.

— Je n'avais pas peur, répondit Heledd, regardant toujours pensivement vers le sud. Mais que va-t-il se passer maintenant qu'Owain refuse de lever le petit doigt pour son frère ?

— Eh bien, on va attendre et voir venir là où on est, jusqu'à ce qu'Otir se décide à accepter la rançon qu'on lui proposera pour nous ou que Cadwalader réunisse la somme qu'il avait inconsidérément promise aux Danois en bon argent ou en bétail.

— Et si Otir n'a pas envie d'attendre et qu'il veut se rembourser par la force sur Gwynedd ? suggéra Mark.

— Cela n'est guère envisageable, à moins qu'un fou ne déclenche les hostilités et lui force la main. Lui aussi a été clair sur ce point. Et il ne s'agit pas seulement d'intérêt bien compris mais d'une rancune tenace envers Cadwalader qui l'a grugé. Il ne forcera jamais Owain à se battre s'il peut l'éviter sans y laisser de plumes, financièrement parlant. Cet homme est très capable de prendre ses dispositions, poursuit judicieusement Cadfael, aussi bien qu'un autre, et pour ce que j'en vois, mieux qu'un autre. Owain et Cadwalader ne sont pas les seuls à pouvoir prendre des initiatives. Otir a sûrement plus d'un tour dans son sac.

— Je ne veux pas qu'il y ait de tuerie, décréta Heledd, péremptoire, comme si elle était fondée à donner ses ordres à tous les hommes ici présents, ni pour nous ni pour eux. J'aimerais mieux rester prisonnière ici que de voir mourir qui que ce soit. Et cependant, murmura-t-elle, désolée, je sais bien que les choses ne peuvent pas en rester là, il faudra qu'elles se dénouent.

Elles se dénoueront, pensa Cadfael, à moins que ne survienne une catastrophe imprévue, parce qu'Otir se contentera de la rançon d'Owain ou, plus probablement, parce qu'il aura trouvé avec Cadwalader l'arrangement qui lui convient. C'est ce compte-là qu'il tenait d'abord à régler. Il ne devait plus rien à son ancien allié qui l'avait honteusement trompé. Une fois ses dettes payées, Cadwalader serait peut-être exilé ; peut-être supplierait-il son frère à genoux de lui rendre ses terres, ce n'était pas l'affaire d'Otir. Mais il avait tous ses hommes à payer, aussi ne refuserait-il pas le supplément fourni par la rançon d'Owain. Heledd serait libérée et reviendrait auprès d'Owain, dont l'un des vassaux attendait ce retour. D'après Mark, c'était un brave homme, qui ne manquait pas d'allure, estimé par ses pairs, nanti de bonnes terres et apprécié du prince. Elle aurait pu tomber plus mal.

— Je ne vois pas pourquoi vous ne finiriez pas par apprécier la vie qu'il vous fera, émit Mark. Ce Ieuan, que vous n'avez jamais vu, est prêt à vous recevoir et à vous aimer. Ce sera un époux très convenable.

— Je vous crois, soupira-t-elle, presque soumise, du moins pour elle.

Mais elle continuait obstinément à fixer la mer, au loin, là où l'air et l'eau se fondaient en une brume frémissante, lumineuse, compacte, mystérieuse, au-delà de laquelle tout devenait rayonnement indistinct. Et Cadfael se demanda si ce n'était pas lui qui imaginait la conviction de Mark et la grâce toute féminine, résignée d'Heledd.

CHAPITRE DIX

Après la conférence qui s'était tenue sous la tente d'Otir, Turcaill revint vers le rivage de la baie abritée où était amarré son drakkar, dont les flancs bas se reflétaient dans les eaux calmes des hauts-fonds. L'ancrage à l'embouchure de la Menai était séparé des vastes étendues sablonneuses de la baie par une longue bande de galets, au-delà de laquelle les deux fleuves et leurs affluents se frayaient un chemin jusqu'au détroit et à la haute mer en une série de méandres à travers les sables. Turcaill s'arrêta pour contempler le paysage majestueux, la courbe de la baie qui s'étendait sur plus de deux milles au sud, l'or pâle des bancs de sable, le ruban d'argent sinueux de l'eau, le rivage vert d'Arfon moutonnant vers les collines dans le lointain. La marée montait mais n'atteindrait sa pleine amplitude que d'ici deux heures pour tout recouvrir, à l'exception d'une zone étroite de marais salants tout près de la côte. A minuit, elle commencerait à redescendre mais serait encore assez haute pour ramener le petit vaisseau avec son faible tirant d'eau vers la rive.

Après les marais salants, avec un peu de chance, il y aurait des buissons en suffisance pour abriter quelques hommes entraînés, se déplaçant silencieusement. Ils n'auraient d'ailleurs pas à aller loin. Le camp d'Owain devait couvrir l'ensemble de la péninsule. Même à son point le plus étroit il n'avait pas moins d'un mille de large, mais il y aurait des sentinelles à chaque extrémité. Pas aussi attentives ni aussi nombreuses peut-être sur le rivage de la baie, puisqu'une attaque des bateaux de ce côté était hautement improbable. Les grandes nefes d'Otir ne se risqueraient pas à traverser les hauts-fonds. Non, les Gallois se concentreraient sur la côte ouest, vers la mer.

Turcaill sifflait doucement, tout heureux, en regardant le ciel qui prenait ses couleurs crépusculaires. Encore deux heures avant le départ, et avec les nuages du soir qui couvraient légèrement la voûte céleste, formant un voile gris qui n'annonçait pas la pluie, la nuit les protégerait. Depuis l'ancrage, il devrait contourner la barrière de galets jusqu'à l'embouchure de la rivière mais cela ne prendrait qu'un quart d'heure de plus. Il décida plein d'allégresse qu'on pourrait embarquer bien avant minuit.

Il sifflait toujours joyeusement en regagnant le camp pour réfléchir aux détails de l'expédition quand il croisa Heledd qui redescendait de la crête à grandes enjambées souples. Son épaisse chevelure flottait librement sur ses épaules dans la brise qui s'élevait à la fin du jour, amenant la couverture de nuages. Chacune de leurs rencontres tenait de l'affrontement jusqu'à un certain point, accélérant la circulation de leur sang, ce qui était, curieusement, loin de leur déplaire.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il, cessant brusquement de siffler. Pensais-tu t'échapper en passant par la grève ?

Comme d'habitude, il se moquait d'elle.

— Je t'ai suivi, se borna-t-elle à répondre. Depuis la tente d'Otir. Je t'ai vu observer le ciel, la marée et ton serpent de bateau. J'étais curieuse, voilà tout.

— C'est bien la première fois que tu t'intéresses à moi, lança-t-il gaiement. Que me vaut cet honneur ?

— C'est que tu as l'air de partir en chasse et je me demande ce que tu mijotes encore.

— Mais rien du tout. Pourquoi cette question ?

Comme ils revenaient ensemble à pas lents, il la regarda avec plus d'attention que lors de leurs précédentes escarmouches car elle avait l'air de l'interroger à moitié sérieusement, voire d'être un peu inquiète. Captive, entre deux camps armés jusqu'aux dents, une femme seule était bien capable de sentir que quelque chose n'allait pas, qu'il se préparait du vilain et elle craignait pour ses compatriotes.

— Je ne suis pas folle, poursuivit-elle impatientement. Je sais comme toi qu'Otir ne permettra pas à Cadwalader d'emporter sa trahison en paradis et qu'il ne laissera pas l'argent qui lui est dû lui filer sous le nez. Ce n'est pas son genre ! Il a passé toute la journée à réfléchir avec ses adjoints et puis te voilà toi, avec cet air ravi que prennent les hommes de ton espèce quand ils vont en découdre. Et tu essaies de me convaincre que rien ne se prépare ! A d'autres !

— Rien qui doive te troubler, je t'assure. Otir n'a rien contre Owain ni aucun de ses hommes. Ils ont rejeté Cadwalader qui reste seul pour se sortir de sa situation et régler ses dettes. Pour nous, c'est suffisant. Si on nous règle ce qu'on nous doit, on reprendra la mer et on ne vous embêtera plus.

— Bon débarras ! rétorqua vivement Heledd. Mais pourquoi devrais-je vous croire, toi et tes semblables ? Et pourquoi tant de bonne volonté ? A la première occasion, on se massacrera joyeusement et il y aura la guerre.

— Tu penses bien entendu que je suis impliqué dans cette histoire jusqu'au cou...

— Impliqué ? Responsable au premier chef, oui ! s'écria-t-elle

véhémente.

— Est-ce trop te demander que d'avoir confiance en moi pour mener les choses à bonne fin ? demanda-t-il avec un grand rire où l'on devinait de la délicatesse et une certaine appréhension.

— Toi, et puis quoi encore ! lança-t-elle avec une certitude empreinte de méchanceté. Je te connais, il n'y a que le danger qui te plaise. Plus c'est risqué et plus tu es à l'aise ! Et tant pis si ça provoque une tuerie.

— Et comme tu es une bonne petite Galloise, tu as peur pour Gwynedd et pour tous ceux qui se trouvent dans le camp d'Owain, fit-il avec un sourire en coin.

— Je te rappelle que c'est là que se trouve mon fiancé, répliqua-t-elle sèchement.

— Mais oui, je ne l'oublie pas ton fiancé, promit Turcaill en grimaçant, j'éviterai tout ce qui pourrait l'amener à se battre. C'est la seule considération susceptible de retenir mon bras que de te voir mariée à un bon et solide insulaire d'Anglesey. Es-tu satisfaite ?

Elle s'était tournée pour le fixer intensément de son regard mauve sombre qui ne cillait pas, terriblement sérieuse.

— Tu es donc sur le point de te lancer dans je ne sais quelle entreprise démente pour Otir ! Tu as pratiquement avoué. Alors, souviens-toi de ta promesse, poursuivit-elle tandis qu'il s'abstenait de protester ou de nier. Prends soin de toi et reviens sans faire de tort à personne ni à toi-même. Et surtout à aucun de mes compatriotes ! s'empessa-t-elle d'ajouter en voyant ses yeux bleus briller d'intelligence, rejetant la tête en arrière, un rien trop vite toutefois pour sauvegarder la dignité qu'elle affectait.

— Surtout Ieuan ab Ifor, je suppose, acquiesça Turcaill, solennel.

Mais elle avait déjà tourné les talons et s'éloignait la tête droite, à grands pas énergiques vers le creux abrité où se dressait sa petite tente.

Cadfael se leva du coin qu'il s'était choisi parmi les buissons, inquiet, agité sans savoir pourquoi, laissant Mark qui dormait déjà. Il déposa son manteau auprès de son ami car la nuit était douce. C'est sur les instances de ce dernier qu'ils s'étaient placés tout près de la tente d'Heledd, mais sans empiéter sur son indépendance farouche. Cadfael cependant ne doutait guère plus qu'elle fût en sécurité chez les Danois. Otir avait donné des ordres qu'aucun de ses hommes ne se risquerait à prendre à la légère, même s'ils n'avaient pas eu en tête un profit plus conséquent qu'une petite Galloise, aussi charmante fût-elle.

Cadfael avait déjà remarqué au cours de sa vie aventureuse que les aventuriers étaient des gens éminemment pratiques, connaissant la valeur de l'or et des biens matériels. Dans ce qu'on pouvait désirer le

plus comme butin, les femmes étaient loin de figurer au premier rang.

Il regarda du côté du coupe-vent de la jeune fille. Aucune lumière, aucun bruit, elle devait dormir. Mais lui n'y arrivait pas et cela le déroutait. Le ciel était paré d'un léger voile de nuages à travers lequel une étoile çà et là apparaissait, timide. Il n'y avait pas de vent, et la lune resterait cachée cette nuit. D'ici au matin il y aurait peut-être davantage de nuages, voire un peu de pluie. A cette heure de minuit, le silence était total, même oppressant ; l'obscurité sur les dunes qui rejetait dans l'ombre l'orient et l'occident se dissipait à peine sur la mer d'où émanait une lueur vague, maintenant que la marée était haute. Cadfael se dirigea vers l'est où la garde était moins fournie et où l'on risquait donc moins de lui demander pourquoi il était debout à une heure pareille. Il n'y avait pas de feux, sauf ceux au centre du camp que l'on avait couverts pour qu'ils brûlent doucement jusqu'au matin, et aucune torche ne trouait la pénombre. Les sentinelles devaient se fier à leur acuité visuelle. Frère Cadfael également. Petit à petit des silhouettes indistinctes prenaient forme, il commençait même à percevoir les courbes et les pentes des dunes. Il était étrange qu'on puisse se sentir si seul parmi la foule comme si la solitude était affaire de volonté et comment, à tout prendre, un prisonnier pouvait éprouver un sentiment de liberté plus grande que ses geôliers, gênés par leur nombre et la discipline qui leur était imposée.

Il avait atteint le haut de la crête dominant l'ancrage, où les plus petits, les plus rapides aussi, des vaisseaux danois étaient amarrés bien à l'abri entre la pleine mer et le détroit. Une ligne mouvante de lumière fuyante, qui ne cessait d'apparaître et de disparaître, léchait le rivage dans la courbe duquel il y avait une infinité de longs poissons minces, guère plus perceptibles que des taches de couleur un peu plus sombres, mises en relief par le mouvement de la marée. Ils frémissaient, sans s'éloigner cependant. Sauf un, le plus petit et le plus fin. Il quitta son mouillage si doucement que pendant un moment il crut avoir imaginé l'onde qui se propageait sur l'eau. Puis il distingua le bruit des avirons, tels de minuscules étincelles et il disparut presque avant qu'il pût le situer. Aucun son ne lui parvenait, même dans le silence de la nuit. Le plus vif des drakkars, et le plus maniable probablement, se faufilait dans l'embouchure de la Menai en prenant vers le levant.

Allaient-ils encore se lancer dans une razzia ? Si c'était le cas, il était censé partir nuitamment et se cacher quelque part au-delà de Carnarvon afin de se mettre en campagne dès avant le lever du jour. Il y aurait sûrement une bonne garnison en ville mais les rives seraient encore ouvertes aux maraudeurs même si les habitants avaient déjà mis leur bétail et leurs biens en sécurité dans les collines. Et un bon

Gallois ne possédait rien qu'il ne pût emporter avec lui. S'il le fallait, il abandonnerait sa ferme sans barguigner pour la remettre en état quand le danger était passé. Ils agissaient ainsi depuis des siècles et étaient devenus orfèvres en la matière. Pourtant les champs et les villages les plus proches avaient déjà été pillés. Alors ? Cadfael se serait plutôt attendu à les voir ratisser la côte ouest et au diable l'armée d'Owain. Et voilà qu'un de leurs petits prédateurs s'engageait dans le détroit silencieusement. Il n'y avait par là que le passage de la Menai, à moins que, contournant la barrière rocheuse, le bateau ne se dirige après vers le sud en profitant de la marée. Cela était peu vraisemblable. Il était donc forcé de revenir à la même question : qu'avaient-ils en tête ?

— Ils ont fini par y aller ? murmura Heledd, d'une voix sombre, presque inaudible.

Elle était arrivée sans bruit à côté de lui, sur ses pieds nus, dans le sable encore chaud du soleil de la journée. Comme lui, elle regardait vers la berge et le vaisseau qui s'éloignait rapidement vers l'orient. Cadfael se tourna vers elle. La jeune fille était parfaitement maîtresse d'elle-même, son visage entouré de ses longs cheveux.

— Que voulez-vous dire par « *ils ont fini par y aller* » ? Vous n'avez pas l'air surpris. Dois-je comprendre que vous étiez au courant ?

— Non, je ne suis pas surprise. J'ignore tout de leurs intentions, mais ils préparent quelque chose depuis que Cadwalader les a floués. Je ne sais de quoi il s'agit et les conséquences que cela entraînera pour nous, mais ça ne présage sûrement rien de bon, du moins je le crains.

— C'est le bateau de Turcaill, déclara Cadfael.

Il était déjà si loin qu'ils ne pouvaient plus le suivre qu'en imagination. Mais il ne devait pas encore être arrivé à hauteur de la barre de galets.

— Il y a des chances ! S'il se trame quelque chose, il est dedans jusqu'au cou ! Il ne sait rien refuser à Otir, quoi qu'il puisse lui demander. Il irait au feu pour lui, sans songer aux conséquences, et il en redemanderait, encore.

— Mais vous, vous y avez pensé aux conséquences, déduisit Cadfael logique. Et elles ne vous plaisent pas.

— Ah ! pour ça, non alors ! s'écria-t-elle, véhémence. Vous voyez ce qui pourrait arriver s'il tuait un homme d'Owain ? Il n'en faudrait pas plus pour provoquer un massacre.

— Qu'est-ce qui vous laisse supposer qu'il va prendre un risque pareil et défier les soldats d'Owain ?

— Allez comprendre avec un fou comme lui ! lança-t-elle impatiemment. Ce qui m'inquiète, c'est ce que ça nous coûtera.

— Je ne le qualifierais pas de fou, répondit gentiment Cadfael.

Je l'aurais plutôt vu raisonnable et adroit de ses mains aussi. Quelles que soient ses occupations du moment, attendez son retour pour le juger. Mais si vous voulez mon avis, il aura réussi dans son entreprise.

Il se garda bien de lui conseiller de ne pas se tourmenter pour lui.

Elle n'aurait jamais consenti à avouer qu'il avait vu juste, avec toutefois moins d'emportement maintenant que quelques jours auparavant. Il valait mieux ne pas insister. Il n'empêche que si elle était capable de donner le change aux autres, Heledd n'était pas du genre à se mentir à elle-même.

Il ne fallait pas oublier non plus que dans le camp d'Owain, il y avait celui qu'elle n'avait jamais vu, ce Ieuan ab Ifor, de trente ans à peine passés, ce qui n'est pas si vieux, très estimé de son prince, détenteur de bonnes terres et présentant bien. Bref, il avait beaucoup d'avantages sauf un. Ce n'était pas elle qui l'avait choisi.

— On verra demain, répliqua-t-elle, avec son bon sens plein de mordant. Nous ferions mieux d'aller dormir et nous préparer à ce qui va suivre.

Ils avaient contourné la barrière de galets et ils se maintenaient au milieu du détroit quand ils piquèrent au sud. Une fois qu'ils auraient bien avancé, ils pourraient se rapprocher du rivage et surveiller les premiers postes de garde du camp d'Owain établis sur la côte. Leif, le mousse de Turcaill, s'agenouilla sur l'étroit gaillard d'avant et plissa les paupières pour mieux scruter le rivage. Il avait quinze ans et parlait le gallois de Gwynedd, sa mère ayant été enlevée précisément sur cette côte nord-ouest à l'âge de douze ans lors d'un raid danois et ayant épousé un Danois du royaume de Dublin. Mais elle n'avait jamais oublié sa langue maternelle qu'elle employait toujours avec son fils depuis qu'il avait appris à parler. En plein été, il se promenait à moitié nu parmi les villages gallois et les communautés de pêcheurs, passant aisément pour l'un des leurs. Son talent à acquérir des renseignements s'était plus d'une fois révélé précieux.

— Cadwalader est toujours resté en contact avec ses amis, leur avait expliqué Leif. Il y en a parmi eux qui seraient prêts à lui donner la main s'il entreprenait quelque chose par lui-même. Il paraît qu'il aurait envoyé un mot à ses compagnons de Ceredigion depuis le camp d'Owain. Ce qu'il y a dedans, mystère. Leur a-t-il demandé de le rejoindre en arme ou de se disposer à rassembler des fonds et du bétail s'il est obligé de nous payer ce qu'il nous doit, je ne sais pas. Mais si un messager vient pour lui parler, il n'y verra pas malice, au contraire.

Et ce n'était pas tout ce qu'il avait à leur apprendre. Il savait écouter, ce petit.

— Owain ne veut plus avoir de relation avec lui. Il s'est entouré

de quelques-uns de ses familiers et s'est établi à l'extrémité sud du camp, dans le coin le plus proche de la baie. Si donc il reçoit des nouvelles de ses anciens domaines, il accueillera l'envoyé et Owain n'y verra que du feu. Il pousserait les montagnes à se battre, celui-là, si c'était à son avantage, conclut Leif avec sagacité.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Tous ceux qui connaissaient Cadwalader savaient que c'était la pure vérité. Si les Danois avaient mis du temps à la comprendre, maintenant ils étaient convaincus. Et Leif serait aussi bon messenger que n'importe qui. A quatorze ans, un Gallois devient adulte et on le reconnaît comme tel.

Le navire s'approcha précautionneusement de la côte. Les silhouettes des dunes, des galets ou des buissons disséminés présentaient des formes plus ou moins sombres selon la densité de l'obscurité, et glissaient sur leur droite. Bientôt ils arrivèrent en vue du camp d'Owain, dont ils distinguèrent surtout les traces d'activité montrant que l'endroit était occupé, odeurs de fumée, senteurs résineuses du bois fraîchement coupé pour dresser la palissade, et même des murmures confus qui bruissaient dans la nuit car, à dire vrai, on n'y voyait goutte. L'homme de barre amena son esquif encore plus près, attentif à ne pas se prendre dans les herbes des marais qui affleuraient sous la surface paisible de l'eau, attendant de franchir la partie principale du camp et de toucher le coin sud ; là semblait-il, Cadwalader avait installé ses quartiers à l'intérieur des fortifications, regroupant autour de lui certains de ses anciens féaux dont l'attachement à son frère n'était pas aussi fort que celui qu'ils avaient pour leur véritable suzerain. Plus d'une sorte de messenger tenterait de le joindre et on pouvait vouloir lui exprimer davantage que le souvenir que beaucoup avaient gardé de sa folle générosité. D'aucuns le tenaient toujours pour le prince et lui devaient à ce titre fidélité. Certains avaient gardé en mémoire non seulement des privilèges, mais aussi des responsabilités et des dettes pendantes.

La ligne côtière s'éloigna d'eux en plongeant vers l'ouest avant de se refermer progressivement sur eux quand ils continuèrent leur route. Une chaleur vague, et un frémissement qui n'était pas exactement un son, mais une sensation assez primitive, évoquant la présence d'autres êtres humains, invisibles, inaudibles, sur le qui-vive, éventuellement hostiles, se laissait percevoir dans le vide et le silence de la nuit.

— C'est bon, maintenant, souffla Turcaill à l'oreille du pilote. Amène-nous à la côte.

Les avirons s'enfoncèrent doucement. Le bateau s'immobilisa sans bruit parmi les touffes d'herbe et toucha le fond sans plus de bruit qu'une plume qui tombe. Leif passa les jambes par-dessus le bastingage et se laissa glisser. Il sentit du sable ferme sous ses pieds

nus ; l'eau lui arrivait à peine aux genoux. Il jeta un coup d'œil à la partie du rivage qu'ils venaient de franchir et au camp enténébré au-dessus duquel on devinait encore la faible lueur du jour passé.

— On est tout près. Attendez que je vous appelle.

Il était déjà parti, se frayant un chemin dans la végétation salée et les quelques taillis sur la pente des dunes, qui se changeaient ensuite en pâturages puis en bonnes terres arables. Sa silhouette gracile ne tarda pas à se fondre dans la douce pénombre ambiante.

Quand il revint au bout d'un quart d'heure, émergeant de la nuit comme une nappe de brume, ils avaient eu beau l'attendre impatiemment, tendant l'oreille pour parer à tout danger éventuel, ils ne l'espéraient pas si tôt. Leif pataugea dans l'eau froide parmi les buissons de prés salés avant d'atteindre le bastingage et de leur murmurer, tout excité, qu'il l'avait trouvé.

— Il est à deux pas, avec une sentinelle qui surveille les alentours. S'approcher de lui par ici, en secret, c'est un jeu d'enfant. Ils ne s'imaginent pas qu'on puisse attaquer par là. Il se déplace comme il veut, comme ceux qui préfèrent lui obéir plutôt qu'à Owain.

— Tu n'es pas entré ? interrogea Turcaill. Tu es passé devant le garde ?

— Pas la peine ! Il y a quelqu'un qui est arrivé à l'instant juste sous mon nez. Il venait du sud.

Moi, j'étais dans les fourrés. Si on l'avait arrêté, j'aurais entendu. Il lui a suffi d'ouvrir la bouche pour qu'on l'accueille. Et j'ai vu où on le conduisait. Il est en grande conversation avec Cadwalader pour le moment, et le garde, on l'a renvoyé à son poste. Il n'y a que Cadwalder et son visiteur, donc et un seul garde entre nous et eux.

— Tu es sûr que Cadwalader est là-bas ? murmura Torsten. Tu ne pouvais pas le voir d'où tu étais.

— Non, mais j'ai reconnu sa voix. Rappelle-toi que j'ai été à son service depuis le temps où on a quitté Dublin. Tu crois que je pourrais me tromper ?

— Qu'est-ce qu'ils se sont raconté ? L'autre, sais-tu qui c'est ?

— Il n'a pas prononcé son nom. « C'est toi ? » s'est-il écrié, mais rien de plus. Il avait l'air surpris, assez satisfait aussi, même plus que ça ! Une fois que le garde sera réduit au silence, on pourra en emmener deux pour le prix d'un et comme ça, on saura qui est l'autre.

— Il n'y en a qu'un qui nous intéresse, intervint Turcaill, et c'est lui seul qu'on remmènera. Et pas d'effusion de sang ! Owain n'a rien à voir dans tout ça, mais il changera sûrement d'avis si on lui tue un de ses hommes.

— Et il ne lèverait pas le petit doigt pour son frère ! s'étonna Leif, à mi-voix.

— Il n'a pas non plus à craindre pour lui. On ne touche pas à un

cheveu de sa tête, c'est entendu ! S'il nous paie ce qu'il nous doit, il repartira en un seul morceau, comme quand il a loué nos services. Owain le sait parfaitement. Inutile qu'on le lui précise. Allez ! il faut qu'on reparte avec la marée.

Ils avaient déjà établi leur plan et s'ils n'avaient pu et pour cause tenir compte du visiteur inattendu, sa présence n'était pas vraiment un obstacle. Deux hommes seuls enfermés dans une tente loin du centre du camp offraient une cible facile, une fois la sentinelle hors d'état d'intervenir. Quant au confident de Cadwalader – que mijotaient-ils ces deux-là ? – il risquait bien quelques horions, mais il s'en remettrait.

— Je m'occupe du garde, déclara Torsten qui fut le premier à descendre du côté où Leif attendait.

Cinq rameurs suivirent leur chef. La nuit les abritait, silencieuse, indifférente. Leif prit la tête, revenant sur ses pas, en direction de l'enceinte du camp. Il s'arrêta dans un bosquet clairsemé, qui faisait un abri relativement précaire, et regarda à travers les branches. La ligne de défense devant eux n'était plus que de la nuit compacte alors que les autres silhouettes étaient sinueuses, fuyantes. On pouvait voir le féal de Cadwalader par l'interstice de la porte gardée, car il passait devant à grandes enjambées et sa tête, ses épaules se dessinaient sur le ciel. Il était grand, armé, mais rien dans ses mouvements n'indiquait l'inquiétude. Torsten observa un instant la patrouille qui prenait son temps, évaluant son importance, puis se glissa parmi les arbres pour se trouver derrière le point le plus éloigné, à l'est, du parcours qu'elle décrivait, là où les buissons touchaient presque la palissade et où il était facile de se rapprocher sans risquer d'être découvert.

L'homme de garde sifflotait doucement en tournant dans le sable meuble. Torsten l'étreignit avec force et, lui plaquant une main sur la bouche, lui coupa net le sifflet. Il leva frénétiquement les bras pour essayer de se dégager mais ne put monter assez haut ; ses tentatives pour donner des coups de pied lui valurent de perdre l'équilibre, sans causer de tort à son agresseur qui le jeta à terre et lui tomba dessus sans autre forme de procès, le maintenant de force à plat-ventre. A ce moment Turcaill vint à la rescousse, prêt à bâillonner l'homme, dès qu'on lui permettrait de lever le nez et de recracher l'herbe, le sable dont on ne l'avait pas ménagé. Ils lui fourrèrent la tête et les épaules dans son manteau, le laissèrent pieds et poings liés, et l'abandonnèrent à son triste sort, peut-être inconfortable mais sans danger. Ils retournèrent ensuite aux abords du camp. Il n'y avait pas eu de cri, personne n'avait bougé. Près des tentes princières, il y aurait profusion d'hommes bien réveillés, prêts à toute éventualité, mais ici, dans cet endroit que Cadwalader n'avait pas choisi par hasard, il n'y avait personne pour le protéger du sort qui le guettait.

Seuls Turcaill, Torsten et deux autres Danois suivirent Leif quand il franchit sans bruit la porte restée sans surveillance pour longer la barrière et gagner l'endroit où il se rappelait avoir perçu les accents autoritaires, très reconnaissables, de la voix de Cadwalader, au moment où il avait salué celui qu'il n'attendait pas, à l'heure de minuit. Les lignes du camp se terminant à cet endroit, les envahisseurs se déplacèrent en silence, ombres parmi les ombres. Leif tendit le doigt sans souffler mot. C'était inutile. Même dans un camp militaire, Cadwalader avait droit à des égards que nul ne songerait à lui refuser. Sa tente était vaste, à l'épreuve du vent et des intempéries. Elle était probablement bien meublée, de plus. Près du rabat qui protégeait l'entrée, des traits fins de lumière apparaissaient, et dans l'air immobile les voix se fondaient en un murmure ténu qu'on ne pouvait saisir. Le messenger venu du sud était toujours avec son seigneur, à échafauder avec lui Dieu sait quels plans et à lui communiquer des nouvelles.

Turcaill posa la main sur le rabat et attendit que Torsten, la dague au poing, ait contourné la tente pour dénicher les coutures de derrière où les peaux étaient cousues ensemble. Qu'il s'agisse de minces lanières de cuir ou de cordes graissées, elles ne résisteraient pas à une lame bien affûtée. A la manière dont la faible lumière brillait à l'intérieur, elle devait provenir d'une simple mèche posée dans une soucoupe pleine d'huile, placée sur un tabouret ou un tréteau. Ceux qui venaient du dehors resteraient invisibles, alors que Torsten, occupé à choisir l'endroit le plus favorable, devinait plutôt qu'il ne voyait les silhouettes des deux hommes assez proches l'un de l'autre, attentifs, absorbés, ne s'attendant pas à être interrompus.

Turcaill écarta le rabat et s'engouffra si vite sous la tente, immédiatement suivi de deux de ses acolytes, que Cadwalader n'eut pas le temps de sauter sur ses pieds pour protester contre cette intrusion. Il avait à peine fait quelques pas, prêt à laisser libre cours à son indignation qu'une lame nue se posa sur sa gorge. Aussitôt le prince, tout furieux qu'il était, s'arrêta, frémissant. C'était un homme intrépide, mais pas au point de risquer un coup de poignard alors qu'il n'était pas armé. Celui qui était assis sur la couverture de prix se lança à l'attaque et sauta sur Turcaill. Mais dans son dos, Torsten avait fendu les courroies servant à assembler la tente et de sa grande main, il empoigna l'étranger par les cheveux et le tira en arrière. Avant que ce dernier ne puisse se relever, les hommes de Turcaill l'avaient roulé dans les couvertures du lit et immobilisé.

Cadwalader resta immobile, silencieux, très conscient de l'arme qui lui piquait le cou. Ses beaux yeux noirs étincelaient de fureur, il serrait les dents pour se contenir mais il n'esquissa pas le moindre geste alors que son hôte, accueilli avec tant de plaisir, était réduit en

dépôt de sa résistance, à l'impuissance et déposé délicatement sur la couche de son seigneur.

— Pas un bruit et il ne t'arrivera rien, intima Turcaill. Si tu cries, je ne réponds de rien. Il y a un point de détail dont Otir aimerait discuter avec toi.

— Tu me le paieras ! murmura Cadwalader entre ses dents.

— Si tu veux, acquiesça obligeamment Turcaill. Mais ce sera pour plus tard. Je te laisserais bien le choix entre nous suivre de gré ou de force, mais je n'ai pas confiance.

Aussi donna-t-il ordre à ses deux rameurs d'attacher le prisonnier avant de remettre sa dague dans son étui.

Cadwalader ne fut pas assez vif pour profiter du seul instant où il aurait pu crier et appeler une dizaine d'hommes à son secours. Lorsque le poignard ne le menaça plus, il tenta de crier, mais on lui jeta un linge sur la tête et une main puissante lui en enfonça une partie dans le gosier. Il ne put émettre qu'un gémissement bref et étranglé. Il se défendit comme il put, mais le rude lainage le paralysait et on le lia serré.

Leif montait la garde au-dehors, l'oreille aux aguets et regardant partout pour déceler le moindre mouvement annonciateur d'une menace mais tout était calme. En s'isolant aussi efficacement pour pouvoir s'entretenir à l'abri avec son visiteur, Cadwalader avait donné un sérieux coup de main à Turcaill. Personne ne bougeait. Dans le taillis où ils avaient laissé la sentinelle, les derniers membres de l'expédition apparurent et rejoignirent leurs camarades avec un petit rire silencieux quand ils virent le fardeau qu'ils portaient et les cordes qui l'entravaient.

— Le garde ? souffla Turcaill.

— Il va très bien. Il jure comme un charretier. On serait bien inspirés d'être à bord avant qu'on se rende compte de son absence.

— Et l'autre ? demanda Leif, comme ils repartaient d'où ils étaient venus. Vous l'avez laissé sur place ?

— Il se repose, émit Turcaill.

— Je croyais qu'on ne devait tuer personne ?

— Il n'est pas mort. On ne l'a pas abîmé, rassure-toi. Owain n'a pas plus de raison de nous en vouloir que quand on a mis le pied sur son territoire.

— N'empêche qu'on ne sait toujours pas qui c'était, celui-là, insista Leif, marchant à ses côtés dans le sable humide laissé par la marée descendante. Ni ce qu'il venait faire. Tu regretteras peut-être de ne pas t'être assuré de lui pendant que tu en avais l'occasion.

— On nous avait chargés d'une mission précise, concernant un seul homme. On le ramène, voilà tout, répliqua Turcaill.

L'équipage se pencha pour hisser Cadwalader et le déposer entre

les bancs avant d'aider leurs compagnons. L'homme de barre se pencha sur son lourd gouvernail, les rameurs saisirent leurs avirons, éloignant tout doucement le bateau du rivage le long du sillon qu'il avait creusé dans le sable ; puis s'étant dégagé, le navire s'élança rapidement en suivant la marée.

Avant l'aube, ils livrèrent, non sans une certaine fierté, leur homme à Otir, qui venait tout juste de se réveiller mais dont l'œil ne s'illumina pas moins tant cette rencontre lui causait de plaisir. On rendit un peu de liberté à un Cadwalader qui étouffait à moitié, tout rouge, ébouriffé, animé d'une rage folle mais qui cependant parvenait à se contenir dans un silence hostile.

— Des ennuis en route ? demanda Otir, regardant son prisonnier avec une évidente satisfaction.

Il l'avait récupéré sans lui infliger la moindre blessure ni mettre dans l'embarras son redoutable frère ou âme qui vive. La mission avait été une réussite totale et il entendait exploiter pleinement ce succès.

— Aucun, répondit Turcaill. Il s'était lui-même passé la corde au cou en s'isolant complètement et en prenant un homme à lui comme sentinelle. Pas par hasard ! Il attendait des nouvelles de ses anciens domaines et il s'était arrangé pour se ménager des ouvertures. Parce que, d'après moi, s'il attend un bon mouvement d'Owain, il peut toujours courir.

A ces mots, Cadwalader ouvrit la bouche, et ce ne fut pas une petite affaire, doutant de ce qu'il venait d'entendre.

— Tu ne connais rien aux liens du sang chez les Gallois. On se tient les coudes entre frères. Tu ne vas pas tarder à comprendre que ton geste va amener Owain à intervenir avec toute son armée.

— Je n'en doute pas. C'est au nom de cette solidarité que tu es venu nous chercher à Dublin pour mener ta petite guerre contre *ton* frère, répliqua Otir avec un rire bref.

— Tu vas voir, aboya Cadwalader, ce qu'Owain est prêt à risquer pour moi.

— Parfait, en ce cas on sera deux. Tu seras ici logé à la même enseigne que nous. Il nous a expliqué, et sans y aller par quatre chemins, que la querelle qui nous oppose toi et moi ne le concerne pas et que tu dois régler tes dettes. Et crois-moi, ce sera chose faite avant que tu ne sortes de ce camp. Je te tiens et tu vas me payer jusqu'au dernier sou. En argent, en bétail ou en tout ce qu'on pourra tirer de toi. Après, tu seras libre, et tu pourras récupérer tes terres ou vivre d'aumônes, selon le bon plaisir d'Owain. Et je t'avertis, inutile de lorgner du côté de Dublin pour qu'on vienne à ton aide, on sait ce que vaut ta parole. Puisque c'est comme ça, fit-il en appuyant sa mâchoire massive sur son poing impressionnant, on va veiller à ce que tu ne

t'envoies pas, crois-moi !

Il se tourna vers Turcaill qui avait suivi la scène avec détachement car il avait déjà rempli sa mission.

— Confie-le à la surveillance de Torsten et qu'on l'attache solidement. Cet individu ne respecte ni sa parole ni ses serments. Il n'y a donc pas de raison de le traiter honorablement Enchaînez-le et ne le quittez pas un seul instant des yeux.

— Tu n'oseras pas ! s'écria Cadwalader d'une voix sifflante, et, d'un mouvement convulsif, il essaya de se jeter sur son juge ; des mains puissantes se saisirent de lui, le tirèrent en arrière avec une facilité insultante et le maintinrent, malgré ses contorsions, entre ses gardes ricanants.

Face à cette attitude empreinte d'indifférence, sa rage évoquait à peine plus qu'une colère d'enfant turbulent, qui se consuma d'elle-même quand il se rendit compte que ses simagrées étaient inutiles et qu'il devrait se résigner à accepter ce revers de fortune auquel il ne pouvait rien changer.

— Paie-nous ce que tu nous dois et va-t'en, prononça Otir avec une simplicité menaçante. Allez, emmène-le, ordonna-t-il à Torsten.

CHAPITRE ONZE

Deux soldats de la compagnie de Cuhelyn, qui effectuaient une ronde complète de l'extrémité sud du camp, trouvèrent, à la fine pointe de l'aube, la porte la plus éloignée sans sentinelle et coururent en référer à leur capitaine. Tout autre que Cuhelyn n'aurait peut-être pas pensé à inspecter les lignes de défense à pareille heure. Mais lui considérait la présence de Cadwalader, bien qu'à peine tolérée, non seulement comme injurieuse envers la mémoire d'Anarawd, mais surtout comme une menace pour la vie d'Owain. Et l'attitude de Cadwalader à l'intérieur du camp n'avait en rien atténué la méfiance et la haine que Cuhelyn éprouvait envers lui. Cette façon de se retirer loin de tous, certains auraient pu l'interpréter comme une humiliation de se voir rejeté par son frère. Cuhelyn se refusait à être dupe de cet individu plein de morgue, insensible à ce que pouvaient éprouver les autres. Il ne fallait pas le quitter des yeux, de plus, car on ne pouvait jamais savoir ce qui lui passerait dans l'esprit. Aussi, sans demander l'avis de personne, Cuhelyn s'était-il chargé de surveiller chaque mouvement de Cadwalader ainsi que les faits et gestes de ceux qui se regroupaient autour de lui. Dès qu'ils se réunissaient, la vigilance était de mise.

Dès qu'il apprit la défection du garde, Cuhelyn se rendit à la porte en toute hâte avant que l'armée ne se mette en branle. Ils trouvèrent la sentinelle là où les Danois l'avaient laissée, au milieu des buissons. Il avait réussi à desserrer la corde qui lui entravait les poignets, mais pas assez pour se libérer et s'était en partie dégagé de son bâillon. Ses grognements étouffés permirent de le localiser lorsque la patrouille arriva à hauteur des arbres. Quand on le détacha, il se remit péniblement sur ses pieds et, les lèvres mâchurées, raconta son aventure de la nuit.

— Des Danois – ils étaient au moins cinq – en provenance de la baie. Ils étaient guidés par un gamin qui était peut-être gallois...

— Des Danois ! s'écria Cuhelyn, tout étonné. Il s'était attendu à quelque diablerie de la part de Cadwalader. Serait-il possible que cette diablerie ait été dirigée contre lui ? L'idée l'amusa quelque peu, mais il n'y croyait pas vraiment. Et si ses anciens alliés regrettaient que leur

alliance ait été rompue et qu'ils aient préparé un tour de leur façon au détriment d'Owain ?

Il courut vers la tente de Cadwalader où il entra sans cérémonie. Un courant d'air lui rafraîchit le visage : derrière la couche, les peaux étaient séparées. Et il y avait une silhouette allongée qui émettait des petits cris d'animaux. Cette seconde victime ligotée acheva de dissiper ses doutes. Un parti de Danois se serait-il donné la peine de pénétrer en secret chez Cadwalader à seule fin de l'attacher, de le réduire au silence et de repartir comme ils étaient venus ? Il était évident qu'on le délivrerait au lever du soleil. De quelque façon qu'on tourne les choses, ça ne tenait pas debout. C'est ce que pensait Cuhelyn, qui n'y comprenait goutte, en s'escrimant sur les liens et les nœuds qui retenaient le prisonnier. Avec une seule main il faut une bonne dose de patience. Mais enfin, il y parvint. Une main, libérée, sortit à tâtons et rejeta les derniers plis qui couvraient une chevelure noire tout en désordre et un visage que Cuhelyn connaissait bien apparut.

Ce n'était pas la tête impérieuse de Cadwalader, mais celle, plus jeune, plus mince, plus sensible du pendant de Cuhelyn. C'était Gwion, le dernier otage de Ceredigion.

Ils se rendirent ensemble au quartier général d'Owain. Le premier ne menait pas vraiment l'autre, mais daignait marcher à ses côtés, le second le devançant pour que tout le monde comprenne que c'était de son plein gré qu'il se rendait, d'un pas ferme, là où on le conduisait et où il voulait lui-même se rendre. L'air qui les séparait vibrait d'une animosité qu'ils n'avaient jamais éprouvée jusqu'alors. Étant donné son intensité, elle ne durerait pas longtemps. Owain la décela dans la raideur de leur attitude et leur visage impassible quand ils se présentèrent devant lui et restèrent côte à côte, attendant son verdict.

Ces deux jeunes gens étaient sérieux, bruns, passionnés, l'un un peu plus grand et plus mince que l'autre, le second un peu plus robuste, le teint un rien moins mat, mais vus ainsi, épaule contre épaule, frémissants, tendus, on aurait pu les prendre pour des jumeaux. La seule différence, mais elle était de taille, était que l'un avait perdu un bras au cours d'une embuscade tendue traîtreusement par le seigneur que l'autre servait et vénérait. Mais ce n'était pas cela qui les opposait et les dressait l'un contre l'autre, pleins d'une hostilité qu'ils comprenaient mal et leur valait cette souffrance mêlée d'indignation.

Owain les dévisagea tour à tour et leur demanda d'un ton neutre ce que cela signifiait.

— Ce que cela signifie ? prononça Cuhelyn entre ses dents serrées. Cela signifie que cet homme n'a pas plus de parole que son

suzerain. Je l'ai trouvé pieds et poings liés dans la tente de Cadwalader. Ce sera à lui de nous expliquer ce qu'il y faisait, parce que moi, je l'ignore. Toujours est-il que Cadwalader a disparu et que lui est ici. D'après la sentinelle, des Danois ont débarqué nuitamment de la baie, l'ont abandonné dans le même état et sont entrés chez votre frère. C'est à lui de nous révéler le pourquoi de tout ça, pas à moi. Je sais seulement, et vous aussi, seigneur, qu'il avait donné sa parole de ne pas tenter de quitter Aber et qu'il ne l'a pas tenue.

— Ce n'est pas à son honneur, observa Owain, qui s'abstint de sourire en voyant les marques sur le visage de Gwion, ses cheveux ébouriffés et ses lèvres gonflées par le bâillon. Alors Gwion, demanda-t-il doucement au jeune homme qui observait un silence farouche, qu'avez-vous à répondre ? Vous êtes-vous parjuré ? Êtes-vous déshonoré ? Votre serment est-il bon à jeter aux orties ?

— Oui, répliqua-t-il sans remords en entrouvrant ses lèvres déformées qui tremblèrent un instant, quand sa tension se relâcha.

On l'avait à peine entendu.

Ce fut Cuhelyn qui se détourna brièvement, regardant ailleurs. Gwion fixa sur Owain son regard noir et respira à fond maintenant que le pire était passé.

— Pourquoi avez-vous agi ainsi, Gwion ? Je vous connais depuis longtemps. Expliquez-moi cette énigme. Je vous ai chargé d'une tâche, à Aber, concernant la mort de Bledri. Vous m'aviez donné votre parole. Alors dites-moi comment vous en êtes arrivé à vous parjurer.

— Quelle importance ? C'est comme ça. Il ne me reste plus qu'à payer.

— Néanmoins, dites-le-moi ! lança Owain avec un calme redoutable. Parce que je veux savoir.

— Vous pensez que je vais tenter de me trouver des excuses, dit Gwion d'une voix nettement plus ferme, où l'on devinait une indifférence totale à tout ce qui pourrait lui arriver.

Il commença comme il put, donnant l'impression qu'il n'avait pas évalué jusqu'alors la complexité de ses motivations et qu'il craignait ce qu'il allait découvrir.

— Non, je reconnais ma faute, je ne l'excuse pas. Je me suis conduit d'une façon honteuse. Mais la honte est ma compagne quotidienne, je n'ai d'autre choix que de l'accepter. Non, attendez. Je n'ai pas le droit de parler ainsi. Je vais essayer d'être clair. Vous m'avez demandé de renvoyer le corps de Bledri à son épouse afin qu'on l'enterre et de l'informer de la façon dont il est mort. J'ai pensé que je pourrais sans déchoir aller la voir moi-même et lui ramener le cadavre. Je comptais revenir à ma situation de captif, si le terme n'est pas trop fort, seigneur, car je suis bien traité. Je suis donc allé à Ceredigion où nous avons inhumé Bledri. Puis nous avons parlé des

agissements de votre frère, qu'il avait amené une flotte danoise pour reprendre ses droits par la force, et j'en suis venu à croire que le mieux pour vous deux, pour Gwynedd et le pays de Galles, serait que vous arriviez à vous réconcilier et qu'à vous deux vous renverriez les Danois dans leurs foyers, les mains vides, à Dublin. L'idée ne vient pas de moi, précisa-t-il, mais de vieillards sages qui ont survécu à bien des guerres et ont appris à être raisonnables. J'étais, je suis toujours, le féal de Cadwalader, il ne saurait en être autrement. Mais quand ils m'ont montré que c'était son intérêt de rétablir la paix entre vous, je suis entré dans leurs vues. Je me suis de mon mieux abouché avec certains de ses anciens capitaines aussi vite que j'ai pu et j'ai réuni une troupe qui lui était fidèle et souhaitait œuvrer à ce rapprochement que je désirais tant. Voilà comment j'ai rompu mon serment, conclut brutalement Gwion. Que nous ayons fini par gagner ou par perdre, je ne vous le cache pas, j'aurais combattu pour lui et avec enthousiasme contre les Danois. Je ne comprends pas qu'ils aient accepté pareil marché. J'aurais lutté contre vous, seigneur Owain, d'un cœur lourd, mais si on en était arrivé là, je m'y serais résolu. C'est lui que je sers, et personne d'autre. Donc je ne suis pas retourné à Aber. J'ai conduit ici une centaine de guerriers de valeur afin qu'il prenne leur tête, quelle que soit la manière dont il comptait les utiliser.

— Et vous l'avez trouvé dans mon camp, dit Owain avec un sourire. Apparemment la moitié de votre travail était déjà accompli et nous, nous avons signé la paix.

— Je le croyais et l'espérais.

— Dans quel état d'esprit était-il ? Parce qu'enfin, vous lui avez parlé n'est-ce pas avant que les Danois débarquent et l'emmènent en vous laissant derrière ? Était-il d'accord avec vous ?

Une grimace tordit brièvement le visage de Gwion.

— Ils sont venus, oui, et ils l'ont emmené. Je n'en sais pas plus. Je vous ai tout raconté maintenant et suis en votre pouvoir. C'est mon seigneur, et si vous m'acceptez dans vos rangs, c'est encore lui que je servirai. Vous avez le droit de me refuser cette faveur. J'ai cru qu'il avait été spolié et je n'ai pas pu le supporter. Néanmoins, je lui ai juré fidélité et je lui ai même offert mon honneur. Je ne sais que trop à présent que je souffre de l'avoir perdu. Agissez selon votre conscience.

— Vous prétendez n'avoir pas eu le temps de parler de nos relations, déclara Owain, l'observant attentivement. Et vous évoquez la possibilité de combattre dans mes rangs ! Mais ça n'est pas impossible. J'ai déjà eu bien pire sous ma bannière. Encore faudrait-il que je veuille combattre. Mais si je peux obtenir satisfaction sans aller jusque-là, je préfère nettement les solutions pacifiques. Qu'est-ce qui vous donne à penser une chose pareille ?

— Les Danois ont enlevé votre frère ! protesta Gwion d'une voix

incertaine et qui soudain ne comprenait plus. Vous avez l'intention de le secourir, je crois.

— Absolument pas, rétorqua Owain carrément. Je ne lèverai pas le petit doigt pour le sortir d'où il est.

— Comment ? Alors qu'ils l'ont pris en otage pour avoir signé la paix avec vous ?

— Ils l'ont pris en otage pour récupérer les deux mille marcs qu'il leur a promis, oui, s'ils venaient m'obliger à lui rendre les terres qu'il avait perdues.

— Ce qu'ils ont à lui reprocher ne compte pas, cela n'est pas possible ! C'est votre frère ! Il est aux mains des ennemis et sa vie est en danger. Vous ne pouvez pas le laisser comme ça !

— Il ne risque strictement rien s'il leur paie ce qu'il leur doit, le rassura Owain. Et il y arrivera. Ils vont le dorloter et le libéreront sans une égratignure quand ils auront eu ce qu'ils veulent. Il leur a promis quelque chose ! S'ils obtiennent satisfaction, ils ne tiendront pas plus à en découdre que moi. Ils savent que s'ils le maltraitent, à ce moment, ils auront affaire à moi. Nous nous comprenons, les Danois et moi. Mais exposer mes hommes pour le tirer du borbier où il s'est fourré *tout seul* ! C'est hors de question ! Non, il n'aura rien de moi, ce qui s'appelle rien !

— Je ne peux pas le croire ! s'écria Gwion, les yeux écarquillés.

— Cuhelyn, expliquez-lui où nous en sommes, soupira Owain, se rejetant en arrière, impuissant devant cette loyauté à la fois absolue et innocente.

— Le seigneur Owain a offert à son frère de parlementer, sans préjugé, commença Cuhelyn sans détour, il lui a dit qu'il devait renvoyer les Danois avant qu'il soit question de lui restituer ses terres, la seule façon de s'en débarrasser étant de leur payer ce qu'il leur avait promis. C'est lui qui a provoqué cette situation, c'était donc à lui de fournir la solution. Seulement Cadwalader s'est cru très malin et il a tenté de lui forcer la main en défiant les Danois.

Et il lui raconta ce qui s'était passé ainsi que l'erreur d'évaluation commise par Cadwalader en s'abstenant toutefois de donner le fond de sa pensée, mais sans oublier de mentionner les trois otages dans le camp danois.

— Voilà pourquoi les Danois sont venus le chercher sans s'en prendre à vous ni à un seul des hommes du seigneur Owain, conclut-il. Même envers des Danois un prince gallois se doit de tenir parole.

Il n'éleva pas la voix pendant toute sa tirade mais on y sentait une telle indignation que même Gwion fut réduit au silence.

— Tout ce qu'a dit Cuhelyn est vrai, précisa Owain.

— Je vous crois, articula péniblement Gwion, il n'en reste pas moins votre frère et mon seigneur. Il est impulsif, je le sais et il agit

sans réfléchir, mais puisque vous renoncez aux liens du sang, je lui dois d'autant plus fidélité.

— Ce n'est pas exactement cela, expliqua patiemment Owain. Qu'il tienne parole envers ceux qu'il a appelés à son aide et qu'il libère le sol gallois de la présence d'envahisseurs. A ce moment j'aurai de nouveau un frère. Mais je suis las de ses trahisons et de ses mensonges. Je ne veux pas cautionner des agissements qui le déshonorent.

— Je ne puis aller si loin, rétorqua Gwion avec un pâle sourire, ni limiter mon allégeance. Je me suis parjuré, ne serait-ce que par la fidélité que je lui porte. Où il ira, j'irai, fût-ce en enfer.

— Vous êtes à ma merci, observa Owain, mais je ne comptais pas vous envoyer si loin, ni lui non plus.

— Et pourtant, vous refusez de l'aider. Oh ! seigneur Owain, plaïda Gwion, pensez à ce que l'on dira de vous si vous abandonnez votre frère aux mains de l'ennemi !

— Il y a moins d'une semaine, répondit Owain, toujours aussi patient, ces mêmes Danois étaient ses compagnons d'armes. S'il ne les avait pas grossièrement grugés, ce serait toujours le cas. Si je passe sur sa trahison à leur égard, je me demande ce que l'on pensera de *moi* alors. Je n'aimerais pas que l'on me prenne pour quelqu'un qui apprécie ceux qui rompent leur serment ou reviennent sans vergogne sur ce à quoi ils s'étaient engagés.

— Vous me condamnez donc aussi sévèrement que lui, se lamenta Gwion.

— Vous au moins, je vous comprends. C'est votre loyauté qui vous a motivé. Cela ne vous honore pas, poursuivit Owain, fatigué de toujours pardonner, mais vos amis ne se détourneront pas de vous.

— Je suis en effet à votre merci. Quel traitement entendez-vous m'infliger ?

— Aucun. Restez ou partez, comme il vous plaira. Si vous désirez rester, on vous nourrira et on vous logera, comme à Aber, et vous verrez la suite des événements. Vous êtes à lui, pas à moi. Personne ne vous cherchera querelle.

— Vous ne me demandez plus de me soumettre ?

— Je ne l'estime plus nécessaire, répondit-il, et se levant, d'un geste de la main, il renvoya les deux hommes.

Ils sortirent tous les deux, comme ils étaient entrés, mais, une fois hors de la ferme, Cuhelyn s'éloigna et il serait parti sur-le-champ, si Gwion ne l'avait pas pris par le bras.

— Sa charité m'est insupportable ! Il aurait pu avoir ma peau, me charger de chaînes, je l'aurais mérité ! Vous aussi vous vous détournez de moi ? Si les choses s'étaient passées différemment, si c'était Owain en personne ou Hywel, qui s'était allié à l'ennemi,

n'auriez-vous pas placé votre fidélité au-dessus même de votre parole et ne vous seriez-vous pas parjuré, s'il l'avait fallu ?

Le visage dur, Cuhelyn s'était arrêté aussi soudainement qu'il s'était détourné.

— Non. J'ai engagé ma foi, mais auprès de seigneurs qui ne transigent pas avec l'honneur et exigent autant d'eux-mêmes que de ceux qui les servent. Si j'avais agi comme vous et apporté le déshonneur en cadeau à Hywel, il m'aurait frappé et jeté dehors. Mais je suis persuadé que Cadwalader vous a accueilli, et avec plaisir encore.

— Ce n'était pas facile, croyez-moi, affirma Gwion, solennel. Plus difficile que de mourir.

Mais déjà Cuhelyn s'était dégagé et se dirigeait à grands pas vers le camp qui commençait à s'éveiller dans la lumière du matin.

Parmi les hommes d'Owain, Gwion se sentait exilé, rejeté même s'ils acceptaient sa présence sans rechigner et ne se donnaient pas la peine de l'éviter ou de le mettre en quarantaine. Il n'avait aucune fonction parmi eux. Il n'appartenait pas à leur seigneur et il ne pouvait pas aller rejoindre le sien. Il passait silencieux au milieu d'eux, absent et, d'une colline au nord du camp, il resta longtemps à regarder les dunes au loin, où Cadwalader était retenu prisonnier en attendant qu'il verse les deux mille marcs du salaire promis aux Danois.

Dans le lointain, les champs cédaient la place aux premières ondulations sablonneuses ; les arbres épars s'amenuisaient et devenaient taillis, buissons. Et un peu plus loin, enchaîné à présent, qui sait, Cadwalader se morfondait en attendant l'aide que lui refusait son bourreau de frère. Ni la faute qu'il avait commise, ni sa foi rompue, ni même le meurtre d'Anarawd, si c'était vraiment lui le coupable, ne pouvaient justifier l'abandon de Gwion. Lui-même, ce qui était impardonnable, avait rompu son serment, mais il n'y avait rien qui puisse pousser le vassal dévoué qu'il était à ne plus suivre son maître. Une fois donné et accepté, le serment de fidélité durait la vie entière.

Et il était impuissant ! Il pouvait partir s'il le souhaitait. La belle affaire ! Il y avait aussi la centurie qui bivouaquait non loin de là, mais les Danois étaient autrement nombreux et avaient dû ériger des défenses solides. Une tentative inconsidérée pour libérer Cadwalader risquerait de lui coûter la vie, à moins que les Danois ne lèvent l'ancre et prennent la mer où ils ne sauraient être rejoints, sans oublier d'emmener leur captif, qui serait définitivement hors d'atteinte.

Il ne voyait vraiment aucun moyen de libérer son suzerain et cela le désolait que Cadwalader, qui avait déjà tant perdu, soit obligé de racheter sa liberté sur le peu d'argent et de bétail qui lui restait.

Même si Owain avait raison et que ses jours n'étaient pas en danger s'il payait ses dettes, cette situation humiliante, être captif, devoir se soumettre, suffirait à miner cet esprit orgueilleux. Gwion en voulait à Otir et à ses Danois pour chaque marc promis. Cadwalader n'était pas forcé d'aller chercher une aide étrangère contre son frère, certes, mais ce genre d'impulsion avait toujours été sa faiblesse et ceux qui l'aimaient s'en accommodaient, comme des maladroites d'un enfant intrépide, et s'en arrangeaient au mieux. C'était injuste maintenant de ne plus être aussi indulgent envers lui que par le passé.

Gwion longea la crête, continuant à s'user les yeux à force de scruter le nord. Un rideau d'arbres, rabougris par l'air marin, qui sous l'effet des vents dominants, s'inclinaient vers les terres, couronnaient le sommet. Au-delà de cette ligne inégale, immobile comme les arbres eux-mêmes, un homme regardait dans la même direction que Gwion. La trentaine, peut-être, solide, musclé, avec quelques traces de gris dans ses cheveux bruns. Ses yeux, sous d'épais sourcils noirs, ne quittaient pas la ligne onduleuse de l'horizon dégagé. Il était sans armes, le torse et les bras nus dans le soleil du matin. Tout concentré qu'il était, il donnait une grande impression de force. Bien qu'il eût entendu Gwion arriver, il ne tourna pas la tête ni n'abandonna sa surveillance pendant un moment, jusqu'à ce que Gwion soit tout près de lui. Alors seulement, lentement, avec indifférence, il pivota.

— Je sais, murmura-t-il, comme s'ils se connaissaient de longue date, que rester là des heures ne sert à rien.

C'était exactement ce qu'éprouvait Gwion, parfaitement résumé. Pendant un instant il ne sut que dire.

— Vous aussi ? demanda-t-il prudemment. Vous avez quelqu'un chez les Danois ? Qui ?

— Ma femme, répondit l'homme si intensément qu'il n'eut rien à ajouter pour exprimer le vide qu'il ressentait.

— Votre femme... répéta Gwion sans comprendre. Mais comment...

Cuhelyn avait parlé de trois otages que la défection de Cadwalader mettait en péril, une jeune fille et deux religieux, premières victimes des mercenaires de Cadwalader. Et si les Danois cherchaient à se venger ? Les choses se compliquaient et il commençait à comprendre la position d'Owain. Cadwalader n'avait pas réfléchi. Il ne réfléchissait jamais, il agissait, quitte à regretter après, comme il regrettait sûrement ses fautes depuis qu'il avait commis l'erreur d'engager les Danois.

Mais oui, la jeune fille. Gwion se rappelait à présent. Une belle brune, grande, mince, qui servait à la table du prince sans presque jamais sourire. Elle avait des relations difficiles avec son père. Il en avait entendu parler, comme tout le monde, mais comme il n'était pas

de Gwynedd, ça lui était égal. Alors, c'était elle. Elle devait, il s'en souvenait, épouser un îlien d'Anglesey au service d'Owain.

— Tu es Ieuan ab Ifor, tu allais épouser la fille du chanoine.

— C'est bien moi, répondit Ieuan, fronçant les sourcils. Et toi, qui es-tu, qui sais mon nom et pourquoi je suis ici ? Je ne t'ai pas encore vu parmi les gens du prince.

— Et pour cause, je m'appelle Gwion. Je suis le dernier otage de Ceredigion. J'appartiens à Cadwalader, prononça-t-il avec décision, observant la flamme s'allumer dans les yeux de son interlocuteur. Pour le meilleur ou pour le pire, je suis à lui. J'aimerais autant que ce soit pour le meilleur.

— C'est pourtant sa faute si la fille de Meirion est prisonnière de ces pirates. Le bien qu'il a accompli tiendrait dans un dé à coudre.

Et là-dessus, il dévida la litanie de ce qu'il y avait à reprocher à Cadwalader.

— Prends garde à ne pas aller trop loin dans tes propos, l'avertit Gwion, beaucoup plus triste et las qu'indigné, car cela pourrait ne pas me plaire.

— Oh ! rassure-toi ! Je ne reprocherais jamais à quiconque d'être fidèle à son prince, Dieu veuille seulement t'en envoyer un meilleur. Toi, tu peux l'excuser, quelque couleuvre qu'il t'ait forcé à avaler, mais ne m'en demande pas autant alors qu'il a abandonné ma fiancée à son sort chez les Danois.

— Le prince a déclaré qu'elle était sous sa protection, il n'y a pas une heure. Il a offert de les racheter, elle et les deux moines, et averti qu'il vaudrait mieux ne pas y toucher.

— Oui, mais lui est ici et elle est là-bas, objecta Ieuan, et ils ont perdu celui auquel ils tenaient le plus. Ils pourraient se payer sur ceux qui leur restent.

— Tu te trompes, répliqua Gwion, qui lui raconta l'enlèvement de Cadwalader. Ils n'ont donc pas besoin de victimes de substitution.

Les sourcils de Ieuan, particulièrement expressifs chez lui, se froncèrent sous le soupçon et l'incrédulité, mais voyant que Gwion ne détournait pas le regard, il se détendit et montra sa surprise.

— Ce n'est pas possible, enfin...

— C'est pourtant la vérité.

— Comment le sais-tu ? Qui te l'a raconte ?

— J'y étais, je vais t'expliquer... Tiens, regarde, j'ai encore les marques des cordes sur les poignets, dit-il. Regarde !

Dans ses efforts pour se libérer, il s'était sérieusement écorché les poignets. On ne pouvait pas se tromper sur les brûlures qu'il exhibait. Ieuan les fixa longtemps, acceptant la vérité, sans un mot.

— Voilà pourquoi tu m'as dit : « Toi aussi ? » Maintenant je sais qui tu as chez les Danois. Tu voudras bien m'excuser si je ne compatis

pas. Tout ce qui pourra lui arriver, il l'a bien cherché. Mais elle, de quoi est-elle coupable pour avoir mérité cela ? Si sa présence là-bas peut la délivrer elle, j'en serai ravi.

Il n'y avait rien à répondre à cela, aussi Gwion garda-t-il le silence.

— Si on était une dizaine à voir les choses comme moi, poursuivit Ieuan, plutôt pour lui-même, je la sortirais de là, moi, malgré tous les bateaux venus de Dublin. Elle est mienne et je ne la laisserai pas me passer sous le nez.

— Mais tu ne l'as pas encore vue, objecta Gwion, saisi par cette passion soudaine chez un homme apparemment si calme.

— Moi, je l'ai vue, j'étais à un jet de pierre de leur palissade, sans qu'ils s'en rendent compte. Je peux recommencer quand je veux. Elle était assise au sommet de la dune, regardant vers le sud, attendant sa délivrance dont nul ne se soucie. Elle est encore plus belle qu'on ne me l'avait décrite. Souple et lumineuse comme l'acier, et une démarche comme celle d'un faon. J'irais bien seul, mais je crains qu'elle soit tuée avant que je n'arrive jusqu'à elle.

— Je t'accompagnerais volontiers pour mon seigneur, déclara Gwion, qui devenait plus calme à présent que cet amour fervent avait réveillé un peu d'espoir en lui. Tu te moques de Cadwalader et ton Heledd ne m'intéresse guère plus, mais si nous réunissons nos forces pour élaborer un plan, ce sera toujours mieux que seul. On est plus fort à deux.

— Cela n'est pas suffisant, répondit Ieuan qui l'écoutait cependant.

— C'est un début. D'ici quelques jours, on sera peut-être davantage. Même s'ils parviennent à forcer mon maître à payer sa rançon, il lui faudra plusieurs jours pour réunir le bétail et trouver ce qui restera en pièces d'argent. Et puis, ajouta-t-il, en se rapprochant et en baissant la voix au cas où un intrus serait à proximité, je ne suis pas venu seul. J'ai amené avec moi une centaine de fidèles de Cadwalader. Oh ! pas pour ce qu'on a en tête pour le moment. Je croyais que les deux frères s'étaient réconciliés, et qu'ils se seraient unis pour chasser les Danois, comme ça mon maître aurait eu sa propre troupe pour se battre à côté d'Owain. Je n'aurais pas aimé qu'il doive son salut à la pitié de son frère, mais à la force de ses armes. Je suis venu en tête pour lui apporter la bonne nouvelle, et tout ce que j'ai vu c'est qu'Owain l'avait abandonné. En plus, à l'heure qu'il est, il est prisonnier des Danois.

Ieuan avait retrouvé son impassibilité mais on sentait sous son regard distant et son grand front qu'il évaluait ses chances, imprévisibles jusqu'à maintenant.

— Tes hommes sont-ils loin ?

— A deux jours de marche. J'ai laissé mon cheval et le palefrenier qui m'a accompagné à un mille au sud pour être seul avec Cadwalader. Owain m'a laissé libre de rester ou de partir. Je peux donc repartir sur l'heure voir mon homme de confiance et l'envoyer chercher les renforts aussi vite qu'il est possible à pied.

— J'en connais ici qui aimeraient bien se distraire, eux aussi. Il y en a qu'il faudra persuader et d'autres pour qui ça ira tout seul. Nous en reparlerons, Gwion, murmura-t-il en frottant ses grandes mains l'une contre l'autre avant de les refermer sur une arme invisible. Et ne devrais-tu pas être reparti avant la fin du jour ?

CHAPITRE DOUZE

Il était bien plus de midi quand Torsten ramena son prisonnier, enchaîné, l'oreille basse, très abattu devant Otir. La belle bouche de Cadwalader était tordue d'une rage d'autant plus incontrôlable qu'il était dans les fers. Il avait eu beau protester tout son soûl, il savait pertinemment qu'Otir ne changerait pas d'avis à son sujet. Il était inutile donc de continuer à espérer, il fallait voir les choses en face. Inutile aussi de persister dans son refus puisqu'il devrait finir par céder.

— Il a un mot à te dire, prononça Torsten avec un sourire moqueur. Il n'aime pas bien vivre enchaîné.

— Laisse-le s'expliquer, suggéra Otir.

— Je vais te payer tes deux mille marcs, grinça Cadwalader, qui se contrôlait cependant. Tu ne me laisses pas le choix puisque mon frère se conduit comme un étranger. Il va falloir que tu me libères quelques jours le temps que je m'occupe de tout ça car je ne peux pas tout te donner en argent, ajouta-t-il, histoire de voir si dans son malheur la chance l'avait complètement abandonné.

En entendant ces mots, Torsten eut un grand éclat de rire et Otir secoua la tête avec emphase.

— Oh ! non, mon ami ! Je ne suis pas assez fou pour te faire à nouveau confiance. Tu ne bougeras pas d'ici et tu garderas tes chaînes tant que mes vaisseaux ne seront pas chargés et prêts à appareiller.

— Et comment comptes-tu que je te verse ta rançon ? demanda Cadwalader avec un ricanement désagréable. Crois-tu que mes intendants vont te remettre mon bétail et les cordons de ma bourse simplement à ta demande ?

— J'utiliserai un agent en qui je peux avoir confiance, répondit Otir, que cet accès de colère chez un être totalement en son pouvoir n'impressionnait pas. Dans la mesure où il sera d'accord pour agir en ton nom dans cette affaire. Nous savons déjà qu'il approuve, et toi mieux que quiconque. Il te suffira, pour que je te rende simplement à tes gardes, que tu me remettes ton petit sceau – je sais que tu l'as sur toi, tu ne te déplaces jamais sans – et que tu rédiges un message dont ton frère saura qu'il ne peut venir que de toi. Je n'envisage pas d'agir

autrement, quelles que soient nos relations, amicales ou non. Si Owain Gwynedd refuse de te racheter, il ne manquera pas d'être satisfait en apprenant que tu veux payer tes dettes honorablement. En de telles circonstances, il ne te marchandera pas son aide. C'est lui qui se chargera des comptes.

— Il refusera ! lança Cadwalader, piqué au vif. Pourquoi croirait-il que je t'ai remis mon sceau de gré ? Tu aurais pu me l'arracher par force. Le message que j'envverrai n'y changera rien. Comment pourra-t-il être sûr que je n'ai pas agi sous la contrainte ? En me menaçant de mort, par exemple.

— Parce qu'il me connaît, répliqua vertement Otir. Il sait que je ne suis pas aussi insensé au point d'abîmer ce qui peut me rapporter quelque chose. Mais si tu en doutes, très bien. On va lui envoyer quelqu'un qu'il croira sans peine et c'est de ta bouche que cet homme prendra ses ordres, ce qui lui sera facile de rapporter à Owain et aussi qu'il t'aura vu entier et sain d'esprit. Par ce messenger, Owain saura la vérité. De toute manière je ne suis pas sûr qu'il ait très envie de te voir en ce moment. Mais ton frère saura de cette façon que tu es sur la bonne voie. Il veut que je vide les lieux, c'est aussi mon intention, quand j'aurai ce que je veux. Il pourra te récupérer ainsi. Je lui souhaite bien du plaisir.

— Et où vas-tu dénicher cette perle rare ? ironisa Cadwalader. Il n'aura confiance en aucun de tes hommes.

— Ici même. Et ce ne sera ni un vassal d'Owain ni un des miens. Il a des attachements très différents. C'est lui qui s'est offert à rester ici à ta place quand tu es allé parlementer avec ton frère. Tu t'en moquais complètement quand tu es venu me défier et te jeter ensuite dans les bras de ton frère, t'attirant son mépris du même coup. J'ai eu la sagesse de ne pas me venger sur lui. Heureusement.

Otir eut la satisfaction de voir le prince, piqué au vif, rougir furieusement.

— Il a pris ta place comme otage et maintenant que te voilà revenu, oh ! tu t'en serais bien passé ! je n'ai plus besoin de le garder. C'est lui que je vais dépêcher auprès d'Owain et, en ton nom, il ratissera ce qui te reste pour rapporter ta rançon.

Il se tourna vers Torsten qui assistait à cet échange sans déplaisir.

— Va et ramène-moi le jeune diacre, tu sais, Mark, de la maison de l'évêque.

L'intéressé se trouvait avec Cadfael quand il apprit la nouvelle. Ils ramassaient du petit bois pour allumer un feu au pied des arbres de la crête. Il se redressa avec son chargement qu'il avait glissé dans une de ses vastes manches et regarda le messenger avec une certaine

surprise mais sans inquiétude. Au cours de ces quelques jours de captivité, il ne s'était jamais senti prisonnier, ni en danger ni angoissé, et il n'avait jamais cru non plus représenter la moindre valeur pour ses ravisseurs autre que celle d'une monnaie d'échange.

— Que me veut votre chef ? questionna-t-il, curieux comme un enfant, les yeux écarquillés.

— Sûrement pas de mal, avança Cadfael. A mon avis, ces Danois d'Irlande tiennent finalement plus des Irlandais que des Danois, cette fois. Otir me paraît aussi chrétien que bien des habitants de Galles ou d'Angleterre, voire même plus que certains.

— Il a besoin de vous pour le plus grand bien de tous, expliqua Torsten avec un sourire avenant. Venez, si vous voulez en savoir plus.

Mark déposa son bois près du foyer en pierre qu'ils s'étaient confectionné dans un creux abrité de la dune et suivit Torsten jusqu'à la tente d'Otir.

A la vue de Cadwalader, qui se tenait très droit, chargé de chaînes, il s'arrêta net, stupéfait et aspira profondément. Il ignorait encore que ce fauteur de troubles était revenu chez les Danois et il était déconcerté de le voir dans cette situation. Il dévisagea tour à tour les deux hommes et nota la satisfaction qu'affichait Otir. Le destin s'amusait à constamment changer le sort de chacun.

— Vous souhaitez ma présence, dit Mark simplement. Me voici.

Otir observa non sans une indulgence teintée d'un soupçon d'amusement le mince jeune homme qui parlait au nom d'une Eglise que tous les protagonistes reconnaissaient. Un jour, dans quelques années, il l'appellerait peut-être « mon père ». Pour l'instant, il lui dirait « mon frère ».

— Comme vous le constatez, le seigneur Cadwalader, pour qui vous vous étiez porté garant, a bien voulu revenir parmi nous. Ce qui vous libère du même coup. Si vous acceptiez d'aller trouver le seigneur Owain pour lui, ce serait une bonne action envers lui et envers nous tous.

— De quoi s'agit-il d'abord ? Mais vous savez, « libérer » est un grand mot. Je n'ai pas à me plaindre de votre hospitalité.

— Je laisse la parole au seigneur Cadwalader, déclara Otir dont le sourire s'élargit. Il s'est déclaré prêt à nous verser les deux mille marcs promis pour venir à Abermanai avec lui. Il veut que vous informiez son frère des modalités.

— Est-ce vrai ? interrogea Mark, que le visage fermé et les yeux furibonds de Cadwalader laissaient quelque peu dubitatif.

— Oui, répondit-il d'une voix ferme et claire, même s'il manquait nettement d'enthousiasme.

Mais il n'avait d'autre choix que de l'accepter, sinon de gré, du moins avec ce qui lui restait de dignité.

— On m’a prié de payer pour recouvrer ma liberté. Très bien, j’ai choisi de payer.

— C’est ce que *vous* avez décidé ? questionna Mark plein de doute.

— Oui. En réalité, je ne suis pas menacé. Mais tant que je n’aurai pas payé ma rançon, je ne serai pas libre. On doit charger les vaisseaux mais je ne puis m’occuper moi-même de réunir mon bétail ni mon argent. Je souhaite que mon frère s’en charge le plus vite possible. Je vous remets donc mon autorité en la matière ainsi que mon sceau pour en témoigner.

— Si c’est ce que vous désirez, je transmettrai votre message.

— *C’est* ce que je désire. Si vous lui dites que c’est de moi que vous le tenez, il vous croira.

Ses lèvres frémissaient de l’effort qu’il s’imposait pour contenir son amertume et sa fureur, mais il avait pris sa décision. Plus tard, il pourrait voir à se venger et exiger un dédommagement pour le paiement présent. Mais pour le moment, il voulait retrouver sa liberté.

— Portez ceci à mon frère et dites-lui de ne pas perdre de temps.

— Reposez-vous sur moi.

— Il faut qu’il envoie quelqu’un à Llanbadarn auprès de Rhodri Fychan, qui était mon intendant et qui le redeviendra si je retrouve ce qui m’appartenait. Il sait où trouver ce qui me reste de mon trésor. Au vu de ceci, il le remettra. Si la somme ne suffit pas, on complétera avec du bétail. Rhodri est au courant. Et je ne manque pas de convoyeurs. Deux mille marcs. Que mon frère se hâte.

— Je le ferai, déclara Mark simplement qui commença par se hâter lui-même.

Il prit congé de l’assistance en tant qu’ambassadeur et non parce qu’Otir lui avait signifié son congé. Un bref adieu, une révérence brève et il était parti. Curieusement, avec son départ, malgré sa petite taille, on eut une impression de vide sous la tente.

Il s’en alla à pied, étant à peine à plus d’un mille de sa destination. D’ici une demi-heure, il transmettrait le message à Owain, qui mettrait en branle le processus au terme duquel Cadwalader retrouverait la liberté, à défaut de ses terres. La menace de guerre qui pesait sur Gwynedd disparaîtrait ainsi que la présence oppressante d’une armée étrangère.

La seule pause qu’il s’autorisa avant de partir fut d’aller informer Cadfael de la mission dont on l’avait chargé.

Cadfael retourna, très pensif, vers le feu dont s’occupait Heledd pour préparer le repas du soir. Il était préoccupé par ce qu’il venait d’apprendre, mais ne put s’empêcher de constater à quel point cette vie vagabonde, dans un camp militaire, convenait à la jeune fille. Elle

avait acquis un teint hâlé, couleur de bronze clair, légèrement teinté d'olivâtre, qui se mariait admirablement avec ses yeux et ses cheveux noirs ainsi que ses lèvres d'un beau rouge. Jamais encore elle n'avait été aussi libre que pendant sa captivité, qui lui composait comme un halo doré et il importait peu que le bas de sa robe fût souillé et effiloché et ses manches déchirées.

— J'ai des nouvelles qui vont peut-être être bonnes pour nous, commença Cadfael, observant avec plaisir les gestes précis d'Heledd. Non seulement Turcaill est revenu sain et sauf de son escapade nocturne, mais il semble qu'il ait ramené Cadwalader avec lui.

— Je sais, répondit-elle, cessant un instant de s'activer et fixant le feu en souriant. Je les ai vus rentrer avant l'aube.

— Et vous avez gardé ça pour vous ! s'exclama-t-il.

Eh oui, elle n'en avait soufflé mot à personne, pour éviter de se livrer à des confidences prématurées. Comment avouer qu'elle s'était levée avant le jour pour voir si le petit bateau et son équipage étaient intacts ?

— Je vous ai à peine vu aujourd'hui, protesta-t-elle. Ce qui compte, c'est qu'ils n'aient pas provoqué de catastrophe. Bon, et maintenant ? En quoi est-ce une bonne nouvelle ?

— Notre homme a l'air de vouloir entendre raison, il est d'accord pour payer. On a envoyé Mark, muni du sceau de Cadwalader, auprès d'Owain pour qu'il réunisse la rançon. Après quoi, Otir la recevra et quittera le pays, en paix.

Elle était devenue très attentive et se tourna vers lui, haussant les sourcils.

— Il a déjà cédé ? Il va payer ?

— Je le tiens de Mark, et Mark est déjà parti. C'est sûr et certain.

— Alors, ils vont partir, murmura-t-elle, à peine audible et, remontant les genoux, elle les entoura de ses bras, regardant seulement droit devant elle sans sourire ni froncer les sourcils, s'efforçant seulement d'évaluer ces changements pour l'avenir.

— Combien de temps faudra-t-il à votre avis pour amener le bétail de Ceredigion à ici ?

— Au moins trois jours, répondit Cadfael qui la vit mettre cette information dans un coin de sa mémoire, comme si c'était très important.

— Comptons trois jours au plus, suggéra-t-elle. Owain ne voudra pas traîner pour se débarrasser d'eux.

— Vous serez heureuse de retrouver la liberté, avança Cadfael, sondant des régions où la vérité a au moins deux visages, sans savoir lequel elle lui présentait.

— Oui, je serai très heureuse !

Et regardant derrière lui le miroir mouvant, gris-ardoise de la

mer, elle sourit.

Gwion était parvenu sans encombre au poste de garde par lequel son seigneur avait été enlevé quand la sentinelle leva sa lance pour lui barrer le passage.

— C'est vous Gwion, le vassal de Cadwalader ? demanda sèchement l'homme.

Gwion acquiesça, plus surpris qu'inquiet. Il était évident qu'on surveillait attentivement les portes, après l'incursion de la nuit précédente, et le garde n'était pas informé des intentions d'Owain. Il n'allait pas prendre le risque de laisser entrer ou sortir quiconque sans poser de question.

— Le prince m'a laissé le choix de partir ou de rester. Demandez à Cuhelyn. Il vous le confirmera.

— Il s'est passé des choses entre-temps, répliqua le garde, imperturbable. Il y a peu, le prince a demandé après vous au cas où vous seriez toujours parmi nous. Il veut vous voir.

— Je ne savais pas qu'il changeait si vite d'avis, protesta Gwion, méfiant. Il ne m'a pas caché qu'il faisait peu de cas de ma personne, qu'il me laissait libre de rester ou de partir. Que je sois vivant ou mort ne l'empêchera pas de dormir.

— Il faut croire que ça n'est plus vrai maintenant. Je ne crois pas toutefois que vous soyez menacé. Allez le voir, il vous cherche, je n'en sais pas plus.

Il n'avait d'autre choix que d'obtempérer. Gwion se dirigea donc vers la ferme trapue, se livrant à toutes sortes de spéculations inutiles. Owain ne pouvait pas avoir eu vent de ce qui n'était au mieux qu'un vague projet, même s'il avait passé un bon moment à envisager les détails et dresser un plan avec Ieuan ab Ifor, qui lui avait tout expliqué de la disposition du camp danois. Trop longtemps apparemment. Il aurait dû filer tout de suite, avant qu'on ne songe à le retenir. Son valet serait déjà parti retrouver les renforts et lui serait rentré au camp avant qu'on s'aperçoive de quelque chose. Les plans auraient pu attendre. Il était trop tard à présent, il était pris au piège. Mais rien n'était perdu. Owain ne pouvait *pas* savoir. Seuls Ieuan et lui savaient, et Ieuan n'avait pas encore parlé aux têtes brûlées intéressées par l'aventure. Il n'avait pas encore commencé à recruter. Donc, si Owain voulait le voir, cela ne concernait pas l'entreprise qu'ils avaient plus ou moins élaborée.

Il échafaudait encore des hypothèses quand il pénétra dans la pièce principale de la ferme aux poutres basses et qu'il s'inclina brièvement devant le prince assis de l'autre côté de la table à tréteaux.

Hywel était présent, tout près de son père. Deux des plus fidèles capitaines du prince se tenaient aussi, un peu à l'écart. Gwion ne

comprenait rien à cette affaire. Car la seule personne présente, en plus des quatre autres, était le petit diacre de Lichfield, vêtu de sa modeste robe noire, avec sa couronne de cheveux très clairs toujours aussi ébouriffée et ses grands yeux gris si paisibles. Tous regardèrent Gwion qui détourna la tête de peur qu'on ne devine ses pensées. Il fut agacé par ces regards aimables. Mais quel rôle ce petit moinillon pouvait-il bien jouer entre Owain, Cadwalader et les Danois ? Et s'il s'agissait de tout autre chose, que faisait-il ici, lui ?

— Je suis heureux que vous soyez toujours là, Gwion, car finalement il y a un service que vous pouvez me rendre et donc à mon frère aussi.

— J'en serai ravi, assura Gwion sans se compromettre.

— Le diacre Mark vient de m'informer que votre maître a finalement accepté de payer les Danois pour retrouver sa liberté.

— Je ne peux pas le croire ! s'exclama Gwion, pâle comme un linge. Je ne le croirai pas tant que je ne l'aurai pas entendu de sa bouche.

— Vous êtes donc taillés sur le même modèle, constata sèchement Owain. Je ne pensais pas qu'il se montrerait raisonnable aussi rapidement. Vous êtes bien placé pour savoir ce qu'il en est. Personnellement, j'aimerais mieux que mon frère soit un homme de parole et qu'il paie ce qu'il a promis. Moi non plus, cependant, je n'aurais accepté de personne d'autre les instructions qui vont causer sa ruine. Otir a agi en honnête homme. Vous ne pouvez entendre mon frère s'exprimer en personne, mais vous pouvez écouter frère Mark qui a reçu ses instructions et pourra témoigner qu'il n'a pas agi sous la contrainte et qu'il est sain de corps et d'esprit.

— Je puis effectivement en témoigner, murmura Mark. Il n'est prisonnier que d'aujourd'hui, et enchaîné. Il n'a subi aucune violence et il n'a pas été menacé dans sa chair ni dans sa vie. Ce que je suis tout disposé à croire. Les Danois ne nous ont jamais molestés, ni les autres otages ni moi-même. Il m'a donné ses ordres et remis son sceau en signe d'autorité. Je l'ai transmis au prince comme Cadwalader me l'avait demandé.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de nous répéter le message dont il vous a chargé, demanda courtoisement le prince. Je ne voudrais pas que Gwion me soupçonne de vous avoir influencé ou d'en avoir déformé la teneur.

Mark s'exécuta volontiers et le répéta mot pour mot.

Quand il eut terminé il y eut un long silence, cependant que Gwion, pétrifié, furieux, désespéré, s'efforçait de nier l'évidence. Était-il possible qu'un être aussi fier, intraitable que Cadwalader se soit soumis aussi vite ? Et pourtant les hommes, même les plus arrogants, les têtes brûlées, apprécient hautement la vie et la liberté. S'ils sont

menacés, eux aussi cèdent à l'humiliation et à la honte. Mais commencer par défier les Danois pour après leur céder en se traînant à leurs pieds indignement, quelle infamie ! S'il avait attendu quelques jours, les choses ne se seraient pas terminées ainsi. Ses hommes, qui n'étaient pas bien loin, ne l'auraient pas laissé moisir sur la paille humide des cachots même si son frère l'avait abandonné. Mon Dieu, pria Gwion, sans montrer ses sentiments, laisse-moi encore deux jours et je le sortirai de là. Il rappellera ses baillis et reprendra ses biens. Il redeviendra celui qu'on a toujours connu.

— Cette mission, prononça le prince d'une voix qui arriva à peine à la conscience de Gwion, comme si elle venait de très loin, j'entends la remplir sans tarder, selon ses vœux, pour le délivrer au plus vite sans ternir sa réputation. Puisque vous êtes là, vous accompagnerez Hywel et son escorte. Cela rassurera d'autant plus son intendant et tous ses serviteurs. Vous acceptez ?

— J'accepte.

Que répondre d'autre ? La décision était déjà prise. C'était une autre façon de le renvoyer en mettant un peu de baume sur son inflexible loyauté. Si on pouvait parler de loyauté, car il allait contribuer à dépouiller son seigneur qui resterait pratiquement sans bien, alors qu'il était naguère plein d'espoir avec l'armée qu'il allait lancer pour délivrer Cadwalader et lui éviter cette ignominie.

— J'irai, articula-t-il cependant, ravalant son amertume.

Il aurait peut-être l'occasion de prendre contact avec sa petite armée, avant que les navires danois ne soient chargés avec leur butin et ne lèvent l'ancre pour regagner Dublin triomphalement.

Hywel, Gwion et une escorte de dix hommes d'armes partirent dans l'heure. Ils avaient de bons chevaux et l'autorisation de réquisitionner de nouvelles montures en route. Quels que soient les sentiments d'Owain envers son frère à présent, il ne voulait pas qu'il reste plus longtemps prisonnier ou qu'il continue à avoir des dettes. Il était impossible de savoir ce qui primait dans son esprit.

Les trois jours annoncés par Cadfael passèrent comme un charme partout ailleurs, mais dans les deux camps ils se traînèrent, interminables, comme si chacun retenait son souffle. Même les gardes postés en haut des palissades négligèrent quelque peu leur service. Personne ne s'attendait plus à une attaque maintenant que l'issue était si proche. Plus besoin de se battre. Seul Ieuan tournait comme un ours en cage, se souvenant toujours que les négociations peuvent échouer et les prisonniers ne jamais retrouver la liberté, sans parler des dettes qui continuent à courir et des mariages reportés. Au fil des heures, il sonda quelques-uns de ses amis, jeunes et au sang chaud, et leur parla du passage qu'il s'était ménagé deux nuits de suite, à marée basse,

pour observer les défenses danoises et où il était possible d'approcher de la mer, à l'abri sommaire d'arbres et de taillis. Cadwalader s'était peut-être soumis, mais pas ces têtes brûlées de Gallois qui refusaient de voir les envahisseurs irlandais partir sans dommage avec en prime un joli butin à rapporter chez eux. Mais n'était-il pas déjà trop tard à présent qu'on avait appris le départ de Hywel et les raisons de ce départ ?

Ieuan soutenait que non. Gwion l'accompagnait et il y avait quelque part, entre ici et Ceredigion, les cent hommes qu'il avait réunis pour combattre aux côtés de son prince. Eux n'accepteraient pas de le voir spolié de deux mille marcs ou de baisser pavillon devant les Danois, même si le prince *lui* s'y était résolu. Il s'était entretenu avec Gwion avant son départ. Une fois dans le sud, si l'occasion se présentait, il fausserait compagnie au groupe d'Hywel et rejoindrait ses camarades. De retour vers le nord, même si on lui battait froid à l'aller, Hywel serait rassuré de l'avoir avec lui pour traiter avec Rhodri à Llanbadarn, et personne ne le surveillerait de trop près. Là, il pourrait s'enfuir. Une nuit noire, il n'en fallait pas plus. Avec la marée et ces renforts, ils délivreraient Heledd et Cadwalader. Quant à Otir, il sauverait sa peau en prenant la mer, mais il rentrerait à Dublin les mains vides.

Il ne manquait pas de jeunes gens audacieux dans l'entourage d'Owain qui préféraient se battre à la moindre occasion plutôt que de sortir d'une impasse sans perte en vies humaines. Certains ne se gênaient pas pour clamer qu'Owain avait tort de laisser son frère régler sa dette seul. Il fallait tenir parole, certes, mais les liens du sang surpassaient tout. Ils étaient donc tout ouïes, et la perspective de renvoyer Otir et ses hommes dans leurs foyers à la pointe de l'épée leur convenait. Ils étaient las de rester désœuvrés jour après jour. Où était la gloire si on commençait à marchander avec l'ennemi ?

Le souvenir d'Heledd, avec ses cheveux bruns, assise au sommet de la dune et se détachant sur le ciel obsédait Ieuan. Il l'avait vue deux fois et ne pouvait oublier sa démarche souple ni son gracieux port de tête. Et cette grâce farouche, même quand elle était immobile ! Il ne pouvait croire qu'une telle femme, seule dans un camp peuplé d'hommes, ne soit pas constamment désirée ni ne risque continuellement d'être violée. C'était dans la nature des hommes. Quelle que soit l'autorité d'Otir, il y aurait toujours quelqu'un pour la défier. Mais il était encore plus effrayé par la perspective que les Danois ne l'emmènent, une fois qu'on leur aurait remis leur butin. C'était déjà arrivé à plus d'une Galloise, qui avait fini esclave à Dublin. Sinon, il ne se serait pas donné tout ce mal pour Cadwalader, qu'il ne portait pas particulièrement dans son cœur. Mais animé par sa haine pour les envahisseurs et son désir de sauver Heledd, il aurait

donné l'assaut s'il l'avait fallu avec sa petite troupe dans les mêmes dispositions. Aussi, pendant les deux jours qui suivirent, il attendit patiemment le premier signe qui viendrait du sud.

Dans le camp d'Otir, les jours s'égrenaient lentement dans une confiance peut-être excessive, les gardes relâchant leur vigilance. On avait amené à la côte les gros navires qu'on allait charger, afin qu'ils fussent à portée. Seuls les petits drakkars restaient au milieu de la baie. Otir n'avait pas de raison de douter de la bonne foi d'Owain, il avait donc débarrassé Cadwalader de ses chaînes, mais Torsten ne le lâchait pas d'une semelle, prêt à intervenir. Ils avaient à leurs dépens appris à le connaître.

Cadfael laissait passer le temps, l'esprit en alerte. Les choses pouvaient encore mal tourner, même si apparemment c'était peu vraisemblable. Toutefois, quand deux armées sont si près l'une de l'autre, la moindre étincelle suffit à rallumer les hostilités. Attendre trop longtemps fait douter des choses, et la compagnie de Mark, toujours serein, lui manquait. Mais ce qui retint le plus son attention pendant cette période fut l'attitude d'Heledd. Elle menait sa vie tranquillement sans impatience, comme si tout était joué d'avance et dès à présent accepté ; impuissante à modifier le cours des événements, elle semblait devenue indifférente. Peut-être était-elle un peu plus taciturne que d'ordinaire, ce qui ne suggérait ni nervosité ni détresse, plutôt qu'il était inutile de parler de ce qui était déjà certain. On aurait pu prendre sa conduite pour de la résignation si elle n'avait conservé toute sa beauté nouvelle, et le brillant de ses grands yeux sombres tandis qu'elle parcourait la plage du regard et suivait le mouvement des bateaux lors des changements de marée. Cadfael évitait de l'observer ou de la filer de trop près. Si elle avait ses secrets, cela ne le regardait pas. Elle déciderait de se confier si elle en avait besoin. En tout cas, elle ne risquait rien ici. Tous les Danois tenaient maintenant surtout à remporter leur butin à Dublin, le risque d'un affrontement tournant au désastre s'effaçant.

Ainsi le second jour s'acheva dans les deux camps.

Confronté à l'autorité de Hywel et au témoignage ô combien réticent de Gwion, qui répugnait à reconnaître la capitulation de son seigneur dont il tenait le sceau entre ses mains, Rhodri Fychan ne se crut pas autorisé à discuter les instructions qu'il venait de recevoir sur ses terres de Ceredigion. Avec un haussement d'épaules, il obtempéra et remit à Hywel la majeure partie des deux mille marcs en pièces d'argent. Cela représentait un joli poids même pour un certain nombre de chevaux de bât qui faisaient aussi partie de la rançon du prince. Quant au reste, il indiqua, résigné, qu'on pouvait le réunir dans les pâtures situées près de la frontière nord de Ceredigion, peu avant de

pénétrer dans Gwynedd, à l'endroit même où venaient d'arriver les robustes bêtes de Cadwalader, quand Hywel était venu le chasser de chez lui et mettre le feu à son château plus d'un an auparavant. C'était là que travaillaient ses vachers depuis qu'il avait perdu ses domaines.

Ce fut Gwion lui-même qui suggéra qu'on le charge de monter vers le nord avant ses compagnons pour s'assurer de cette partie du troupeau dont la rapidité et la mobilité n'étaient pas les qualités premières et la diriger aussitôt vers Abermanai. Un valet d'écurie de Rhodri l'accompagnait, ravi de la promenade. Il témoignerait que l'opération était bien placée sous l'autorité du propriétaire, par l'intermédiaire de l'intendant, et qu'il était autorisé à prélever trois cents têtes de bétail qu'il conduirait vers le septentrion.

Il n'aurait jamais osé en espérer tant. En descendant vers le sud, il n'avait pas eu la possibilité de s'éclipser ou de préparer sa fuite. Mais à présent qu'il remontait vers le nord, les choses se présentaient sous les meilleurs auspices. Une fois qu'il aurait franchi la marche de Gwynedd, ce serait un jeu d'enfant de précéder les bestiaux et leurs gardiens et de galoper loin devant sous prétexte d'informer Otir d'avoir à préparer ses vaisseaux pour recevoir leur chargement ; il bifurquerait en cours de route et les laisserait poursuivre sur Abermanai aussi vite qu'ils le pourraient.

Ce fut au matin du deuxième jour, de très bonne heure, qu'il partit. Dans la soirée, il rallia le campement où il avait laissé sa centurie, qui vivait sur le pays environnant. Ils entretenaient avec l'habitant de bien meilleurs rapports que la plupart de ces armées itinérantes et étaient ravis de pouvoir enfin bouger un peu.

Il semblait tout indiqué d'attendre le matin pour se mettre en mouvement. Ils trouvèrent un endroit abrité dans une clairière, à l'écart de la route. Ils y passeraient encore une nuit et se remettraient en marche le lendemain ; à partir de ce moment, ils ne pourraient pas aller plus vite que des piétons et, même à marches forcées, les soldats ne peuvent rivaliser avec la cavalerie. Les vachers de Cadwalader devraient laisser les bêtes se reposer pour la nuit, ils ne craignaient donc pas qu'ils les rattrapent. Gwion put dormir quelques heures, très content de lui, car il avait réussi dans son entreprise au-delà de ses espérances.

Au cours de la nuit, Hywel et ses cavaliers passèrent à un demi-mille de leur bivouac.

CHAPITRE TREIZE

Au matin du troisième jour, frère Cadfael arpenta la crête des dunes et vit à ses pieds les péniches danoises qu'on avait tirées sur le sable des hauts-fonds. Des hommes à demi nus, disposés sur une longue file, allaient sans cesse des bateaux au rivage pour transporter à bord les tonneaux de pièces d'argent et les entreposer sous le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière. Il y avait deux mille marcs à l'intérieur de ces petits récipients qui pesaient bon poids. Peut-être un peu moins, car il semblait bien que le bétail et les chevaux de bât représentaient aussi une partie de la rançon exigée par Otir. Hywel était en effet revenu de Llanbadarn avant midi et, à vue de paysage, les gardiens du troupeau n'étaient probablement pas loin derrière.

Demain, tout serait terminé. Les Danois lèveraient l'ancre et regagneraient Dublin, les forces d'Owain vérifieraient soigneusement qu'ils quittaient bien les lieux avant de retourner sur Carnarvon. Là on les démobiliserait et tout le monde pourrait rentrer chez soi. Heledd serait rendue à son soupirant, Cadfael et Mark partiraient pour l'Angleterre où ils reprendraient le collier, qu'ils avaient un peu oublié ces derniers temps. Quant à Cadwalader... Cadfael était prêt à parier que quand cette histoire aurait trouvé sa conclusion, on lui rendrait un peu de son pouvoir d'antan, voire quelques-unes de ses terres. Owain ne pourrait pas le renier *ad vitam aeternam*. De plus, à chaque fois que son frère lui avait causé des ennuis ou l'avait poussé à bout, Owain avait toujours cru et espéré qu'il changerait, qu'il comprendrait enfin et regretterait ses folies ou ses forfaits. Ce qui était invariablement le cas pour une durée limitée. Cadwalader ne changerait jamais.

En contrebas, sur les galets gris-acier, Hywel ab Owain surveillait l'embarquement du chargement qu'il avait rapporté de Llanbadarn. Il n'y avait pas de presse ; très probablement, on ne pourrait pas faire monter les bêtes à bord avant le lendemain, même si elles arrivaient avant la nuit. Comme ils se trouvaient en terrain neutre, les Gallois et les Danois échangeaient des propos aimables, heureux d'en avoir fini avec cette affaire sans effusion de sang. A présent il s'agissait presque d'une transaction commerciale, ce qui n'était pas vraiment du goût des plus belliqueux parmi les guerriers

d'Owain. Il fallait espérer qu'il ait suffisamment d'autorité pour les tenir en main, sinon le combat aurait lieu. Ils n'appréciaient pas de voir cet argent s'en aller pour Dublin, même si c'était pour payer une dette d'honneur. Cela n'empêchait pas les tonnelets de passer de main en main, au long d'une chaîne formée par des bras solides et des dos bronzés dont les muscles jouaient sous la peau. L'eau peu profonde clapotait autour de leurs jambes nues, et ses mares d'un vert ou d'un bleu diaphane jouaient sur l'or du sable. Au-dessus d'eux, le ciel était presque blanc, avec quelques fines traînées de nuages quasiment transparents. Le temps s'était rétabli et la journée était magnifique.

Depuis la palissade, Cadwalader aussi assistait aux opérations, à côté de Torsten qui ne le quittait pas des yeux. Un peu à l'écart, à leur droite, Cadfael les avait observés, Torsten très calme, tandis que Cadwalader, avec ses yeux couleur d'orage, faisait grise mine, mais semblait résigné à son sort. Turcaill était à bord du vaisseau le plus proche, occupé à disposer le chargement sous le gaillard d'arrière. Otir était avec Hywel et posait sur cette scène un regard bienveillant.

Heledd se fraya un chemin depuis le haut de la crête parmi les taillis pour rejoindre Cadfael. Le spectacle qui s'offrait à elle ne semblait pas particulièrement l'intéresser, à en juger par son expression détendue, presque indifférente.

— Il reste encore à embarquer le bétail, fit-elle. Ce qui risque de ne pas être une partie de plaisir. Il paraît que la traversée peut être terrible.

— Non, avec ce beau temps, il n'y aura aucun problème, en principe, lui répondit Cadfael sur le même ton, sans juger utile de lui demander d'où elle tenait cette information.

— D'ici demain soir, ils seront partis, prononça-t-elle d'une voix sereine et même fervente, en suivant des yeux les mouvements du dernier des porteurs qui regagnait la grève, cependant que, sous l'effet du soleil, l'eau étincelait autour de ses chevilles. Turcaill demeura un moment sur le gaillard d'arrière, évaluant le résultat de ses efforts avant d'enjamber le bastingage. Il traversa vivement les hauts-fonds projetant devant lui des gerbes d'eau bleue mêlée d'embruns. Levant la tête, il aperçut Heledd qui ne le quittait pas des yeux, et, rejetant en arrière ses cheveux très clairs, il lui adressa un sourire éclatant et un petit salut de la main.

Parmi les hommes d'armes qui accompagnaient Hywel, pour vérifier que l'argent prenait bien la route qui lui était assignée, Cadfael avait noté la présence d'un bel homme, musclé, solide, aux cheveux bruns, qui lui aussi regardait vers la crête. La position de sa tête n'avait pas changé, et Cadfael eut l'impression qu'il ne cessait de fixer Heledd. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une femme, au beau milieu de ce camp peuplé d'envahisseurs danois provoque l'attention

et l'intérêt de tout homme normalement constitué, mais il y avait dans l'immobilité hautaine de cet homme, dans sa posture, dans la façon dont il la dévorait du regard quelque chose qui lui donna à réfléchir. Il tira Heledd par la manche.

— Il y a un garçon là-bas, parmi ceux qui ont convoyé la rançon, à la gauche d'Hywel. Vous le voyez ? Il vous dévisage sans arrêt. Vous le connaissez ? Parce que lui semble bien vous connaître.

Elle tourna la tête vers l'endroit qu'il lui indiquait, consacra un moment à scruter le visage levé vers elle avec tant d'ardeur avant de secouer négativement la tête, indifférente.

— Je ne l'ai jamais vu. Comment pourrait-il me connaître ?

Et de nouveau, son regard se porta sur Turcaill qui traversait la plage et s'arrêta pour échanger quelques propos courtois avec Hywel et son escorte. Après quoi, suivi de ses hommes, il gravit la dune et regagna son camp. Il passa sans un regard devant Ieuan ab Ifor qui se contenta de changer légèrement de place pour éviter de perdre Heledd de vue. Elle se tenait au sommet de la dune, nettement au-dessus de lui et, avec sa grande taille, Turcaill la lui cacha pendant un instant.

Pendant ces veilles nocturnes, qui revêtaient tant d'importance, Ieuan ab Ifor avait pris soin d'être nommé capitaine de la garde à la porte ouest des retranchements d'Owain et de placer un homme à lui parmi les sentinelles pendant la nuit. Aux environs de minuit le troisième soir, Gwion avait amené sa petite troupe à marches forcées en vue des remparts d'Owain, et là, il les détourna sur la zone étroite de galets découverte à marée basse afin qu'on ne les repère pas. Quant à lui, il se faufila discrètement jusqu'au poste de garde d'où Ieuan vint le rejoindre.

— On vient d'arriver, murmura Gwion. Ils sont en bas, sur la grève.

— Vous êtes en retard, répliqua Ieuan d'une voix sifflante. Hywel vous a précédés. L'argent a déjà été embarqué à bord de leurs drakkars, ils n'attendent plus que le bétail.

— Mais... je ne comprends pas, s'étonna Gwion, effaré. On ne s'est pas arrêtés une seconde sauf pour dormir quelques heures la nuit dernière. J'ai quitté Llanbadarn avant lui. On s'est mis en marche ce matin avant l'aube.

— Oui, et pendant ces quelques heures, Hywel t'est passé devant. Il faut croire qu'il t'a rattrapé puisqu'il est arrivé depuis le milieu de la matinée. Et d'ici à demain matin le bétail sera rassemblé, prêt à l'embarquement. C'est un peu tard pour sauver autre chose que la mise à ce Cadwalader de malheur qui va mendier maintenant auprès d'Owain après avoir été le prisonnier d'Otir.

Car en vérité, il se moquait éperdument de Cadwalader, sauf que

vu la situation où il se trouvait, on pouvait risquer un coup de main pour le délivrer et emmener Heledd du même coup.

— Mais non, il n'est pas trop tard, répliqua Gwion, rougissant comme un feu qu'on attise. Fais venir tes compagnons sans perdre de temps. La marée est basse et continue à descendre. Rien ne nous presse !

Ils avaient espéré le signal toute la nuit et se hâtèrent d'arriver un par un, silencieusement afin que personne ne les arrête ni ne les questionne. Dévalant la pente douce de la dune, ils traversèrent la ceinture de galets pour gagner le sable humide et ferme qui étouffait le bruit de leurs pas. Il y avait un peu plus d'un mille entre les deux camps, d'ici une heure, la marée serait au plus bas et ils auraient tout le temps de rentrer. Une lueur blafarde flottait sur la mer, vague, mouvante, suffisante pour les éclairer dans leur entreprise. A chaque vaguelette se brisant au rivage, on pouvait voir la partie découverte de la plage. Ieuan avait pris la tête ; tous le suivaient en une longue file longeant les digues des défenses d'Owain avant de s'engager dans la zone séparant les deux armées. Devant eux, les péniches danoises lourdement chargées étaient au mouillage pas très loin de la berge. Elles roulaient doucement d'un bord à l'autre, faiblement illuminées par les vagues, sous le ciel pâle. En les voyant, Gwion s'arrêta net.

— C'est là qu'est l'argent ? On pourrait le récupérer, dit-il très bas. Il n'y aura sûrement pas grand monde à bord pendant la nuit.

— Demain ! rétorqua Ieuan d'un ton sans réplique. Il faudrait nager trop longtemps en eau profonde. Ils nous ramasseraient les uns après les autres avant qu'on n'arrive au but. Ils les ramèneront demain à la côte pour charger le bétail. Il y a aussi des gens chez Owain qui ne voient pas tout cela d'un très bon œil. Si on lance le mouvement, ils ne resteront pas à la traîne, et le prince n'aura d'autre choix que de se battre. Cette nuit, on va leur reprendre ma fiancée et ton maître, et demain on s'occupera de l'argent !

Aux premières heures de l'aube, Cadfael fut réveillé par de grands cris qui fusaient de toutes parts. Encore tout ensommeillé, il se sortit de son lit douillet creusé dans le sable, se demandant s'il rêvait. Le fracas des batailles d'antan lui revint sans crier gare avec une force étonnante, si bien qu'il chercha à tâtons son épée avant de se relever et de percevoir la présence de la voûte étoilée au-dessus de sa tête et de la fraîcheur du sable frais sous ses pieds. Il voulut trouver Mark pour le tirer de son sommeil, puis il se souvint que ce dernier n'était plus là car il avait regagné le camp d'Owain. Au moins, il ne risquerait pas d'être blessé pendant cette brutale incursion. A sa droite, du côté où la pleine mer s'étendait jusqu'en Irlande, le grincement de l'acier ajoutait une note aigre, féroce aux clameurs des combattants. Des

mouvements confus, de toute nature, agitaient furieusement l'air entre ciel et sable, comme si une tempête particulièrement violente s'était élevée pour balayer les hommes sans troubler le moins du monde l'herbe rêche qu'ils foulaient. Tranquille, indifférente, la terre continuait à vivre sa vie propre, les cieus ne s'étaient pas déchirés sous l'effet de cette violence venue de la mer pour mettre un terme à la paix précaire qui régnait entre les hommes.

Cadfael se précipita vers l'endroit d'où s'élevait ce tintamarre frénétique. D'autres, qui dormaient du côté tourné vers la terre, couraient tout près de lui, après avoir sauté du lit, le fer au poing pour se regrouper sous les remparts dominant l'océan, d'où leur parvenait l'écho rugissant de la bataille comme si on avait ouvert une brèche dans la palissade. Dominant le vacarme où se mêlaient mille sons différents, s'éleva la voix d'Otir, appelant ses hommes à la rescousse. « Je n'en suis pas, songea Cadfael, et pourtant moi aussi j'y cours. Je me demande bien pourquoi je vais me fourrer là où il ne faut pas ! »

Il aurait parfaitement pu rester à bonne distance, attendant de voir qui avait organisé cette attaque qui n'était pas fortuite, et qui prenait le dessus, des Danois ou des Gallois avant d'évaluer où se situait son intérêt ; mais au contraire, il se jetait droit au cœur de la bataille, vouant aux gémonies l'imbécile qui avait pris sur lui de rompre l'équilibre précaire susceptible de régler pacifiquement une affaire mal engagée.

Ce n'était pas Owain ! Il en aurait mis sa main au feu. Owain allait réussir à conclure sans effusion de sang ce dangereux différend, aussi jamais ne se serait-il lancé dans une entreprise qui ruinerait ses propres efforts. Fallait-il y voir la main de jeunes enragés décidés à en découdre avec les Danois à toute force, soit par haine soit par vaine gloriole ? Owain se réservait peut-être de trouver à tout cela une conclusion à laquelle les envahisseurs ne s'attendaient pas, peut-être même comptait-il les rejeter à la mer sans autre forme de procès, mais pas dans l'immédiat, alors qu'il s'était patiemment efforcé de déblayer le terrain. Quand il se serait lancé à l'assaut, s'il fallait en arriver là, les choses auraient été claires, nettes et précises, sans tueries inutiles.

Il avait presque rejoint la mêlée confuse à présent et il pouvait voir les endroits où se dessinaient sur la ligne des fortifications les silhouettes des combattants. Il y avait aussi un grand trou entre les postes de garde par lequel les agresseurs s'étaient engouffrés sans qu'on les remarque. Ils n'étaient pas allés très loin, et déjà Otir avait dressé autour un formidable cercle d'acier au bord duquel toutefois, dans l'obscurité et dans la confusion qui régnait, on ne distinguait pas les amis des ennemis, dont certains peut-être s'étaient déjà répandus dans le camp.

Il côtoyait maintenant les forces des Danois à l'extérieur du

cercle, qui luttèrent de toute leur vigueur pour repousser les assaillants d'abord en dehors du camp, puis jusqu'à la mer. A ce moment quelqu'un arriva en courant près de lui, vif et léger, et l'empoigna par le bras. C'était Heledd dont il reconnut le pâle visage ovale, tel une étoile dans la nuit, et ses grands yeux noirs où étincelait une lueur de colère.

— Mais... qu'est-ce qui se passe ? Qui est-ce ? Ils sont complètement fous. Qu'est-ce qui leur a pris ?

Cadfael s'arrêta net, afin de la tirer de là, où elle risquait à chaque instant un mauvais coup.

— Mais ma fille, c'est vous qui êtes folle ! Voulez-vous bien sortir d'ici ! Et ne revenez pas avant que tout ne soit terminé. Qu'est-ce que vous cherchez ? A être tuée ?

Elle s'accrocha à lui, refusant obstinément de bouger, plus énervée qu'effrayée.

— Pourquoi ? Pourquoi Owain a-t-il agi aussi inconsidérément alors que tout allait si bien ?

La masse des gens qui s'empoignaient, imbriqués de trop près les uns aux autres pour pouvoir utiliser l'épée, tangua brusquement, d'aucuns perdirent l'équilibre, puis tous se séparèrent, plusieurs tombèrent, un homme au moins fut piétiné, qui exhala un gémissement de douleur. Heledd fut arrachée à la poigne de Cadfael, et il l'entendit pousser un cri perçant et rageur. Cette note claire, aiguë, parfaitement audible, même parmi ce tintamarre, obligea nombre de belligérants à tourner la tête dans sa direction, tant ils étaient surpris. On l'avait jetée de côté si brutalement qu'elle aurait chu si une main ne l'avait saisie par la taille et tirée en lieu sûr au moment où le gros des combattants allait se refermer sur elle. Cadfael, malgré qu'il en eût, fut entraîné dans l'autre sens, puis la clameur de ralliement d'Otir rameuta ses guerriers dont le poids obligea les attaquants à reculer, les acculant près de la brèche qu'ils avaient creusée dans la palissade et les forçant à la repasser en désordre. Une dizaine de lances s'élancèrent pour saluer leur reflux le long de la pente menant à la grève.

Une poignée de jeunes Danois, rouges d'excitation, les auraient volontiers accompagnés jusqu'au bas de la dune si Otir ne les avait pas sèchement rappelés à l'ordre. S'ils n'avaient pas eu de tués, ils avaient au moins des blessés. A quoi bon prendre des risques supplémentaires ? Ils revinrent sans enthousiasme. Le temps de la vengeance pour un acte qui ressemblait fort à une trahison ne tarderait peut-être pas à venir. Enfin, on avait passé un accord qui, s'il n'avait pas été ratifié officiellement, équivalait quand même à une trêve. Pour le moment, il fallait d'abord songer à réparer ce qui en avait besoin et recommencer à monter sérieusement la garde que

certains avaient eu trop vite tendance à considérer comme superflue.

Dans le calme relatif qui suivit, on se mit en devoir de relever les blessés, de soigner les plaies superficielles et de combler la brèche dans la barricade dans un silence pesant. Sous le rempart défoncé, trois hommes gisaient morts, les défenseurs du premier rang, submergés par le nombre avant qu'on ait eu le temps de les secourir. Un quatrième avait eu l'épaule traversée d'un coup de lance qu'il aurait dû recevoir en plein cœur et il saignait abondamment. Ses jours n'étaient pas en danger mais son bras gauche ne retrouverait jamais sa force habituelle. Il y avait un bon nombre de légers blessés, mais celui qui avait été foulé aux pieds crachait le sang. Cadfael délaissa ses autres préoccupations pour se consacrer à ceux qui requéraient ses soins et mit à contribution tous les linges et médicaments qu'il put dénicher. Il se mit au travail avec les autres, sous l'abri le plus proche à la lueur des flambeaux. Ces hommes ne se battaient pas pour la première fois et ils s'y entendaient à soigner les blessures, même si leurs traitements ne se caractérisaient pas par une délicatesse excessive. Le petit Leif allait chercher ce dont on avait besoin, tout énervé par cette flambée de violence nocturne. Quand Cadfael eut terminé ce qu'il était humainement possible de faire, il s'assit en soupirant et jeta un coup d'œil à son plus proche voisin. Turcaill le regardait de ses yeux bleus très clairs, le visage empreint d'une gravité inaccoutumée. Le sang qu'il avait sur la figure provenait d'une estafilade et celui qu'il avait sur les mains des blessures de ses camarades.

— Je ne vois vraiment pas à quoi ça l'avance, murmura le jeune homme, alors que tout était réglé ou presque. Tout ce qu'ils ont gagné, ce sont des morts et des blessés. Je les ai vus en porter ou en ramener quand ils se sont enfuis. Pourquoi tenaient-ils tellement à entrer ici ?

— Pour moi, suggéra Cadfael, résigné, passant une main sur ses yeux fatigués, ils sont venus récupérer Cadwalader. Il a encore des amis aussi irréflechis que lui. Ils ont dû vouloir l'enlever à votre sollicitude au nez et à la barbe d'Owain. Y a-t-il ici un autre *objet* de valeur qui vaille la peine de risquer sa vie ?

— Mais l'argent a déjà été versé, objecta Turcaill, pratique. Pourquoi n'auraient-ils pas essayé de le reprendre ?

— Pourquoi pas ? S'ils ont essayé pour l'un, ils peuvent très bien recommencer pour l'autre.

Les yeux de Turcaill, méditatif, brillèrent dans l'ombre.

— Mais oui, bien sûr, quand on approchera les bateaux du rivage ! Je vais en toucher un mot à Otir. Qu'ils prennent Cadwalader et grand bien leur fasse ! Mais la rançon nous appartient de droit, et il n'est pas question qu'ils y touchent.

— S'ils veulent aller jusqu'au bout, ils livreront bataille et pour

leur chef et pour ce que vous lui avez pris, car je suppose que Cadwalader est toujours entre vos mains.

— Et enchaîné par-dessus le marché. Pendant l'incursion, il avait le couteau sous la gorge. Oui, ils sont partis bredouilles, conclut Turcaill avec un sourire sans joie.

Là-dessus, il se leva et alla conférer avec son chef à propos des trois morts. Quant à Cadfael, il se mit en quête d'Heledd, qui demeura introuvable.

— Nous les ramènerons pour les enterrer, déclara Otir, contemplant d'un œil sombre les corps de ses guerriers. Alors d'après toi, nos visiteurs du soir n'ont pas été envoyés par Owain. C'est possible, mais comment en être sûr ? Je dois avouer que je le tiens pour un homme de parole. Mais ce qui est à nous est à nous et nous le défendrons contre Owain ou le pape. Si tu as raison, et s'ils sont bien venus pour Cadwalader, il ne leur reste plus qu'une chance de récupérer leur maître et le butin. Mais on sera là avant eux avec derrière nous la mer et les vaisseaux, les mâts dressés et prêts à mettre à la voile. Contrairement à nous, ils ne s'entendent pas bien avec la mer. On va les attendre et s'interposer entre le rivage et eux, et on verra s'ils osent recommencer en plein jour ce qu'ils ont essayé de nuit.

Il donna ses ordres en conséquence d'une façon claire, concise. D'ici au matin, le campement serait évacué, les Danois prendraient position sur la plage, prêts à livrer bataille, quant aux navires, on les approcherait au plus près pour embarquer le bétail. S'ils se présentaient, déclara Otir, il saurait qu'Owain était de bonne foi et que les maraudeurs nocturnes n'avaient pas agi à son instigation. S'ils ne venaient pas, tous les engagements pris seraient alors rompus, il prendrait la mer avec ses hommes et il pillerait un coin de la côte laissé sans surveillance afin de compléter la partie manquante de la rançon et venger les trois guerriers qu'il avait perdus.

— Ils viendront, décréta Turcaill. Ils se sont conduits comme des imbéciles, ce qui suffit déjà à disculper Owain. C'est son fils en personne qui a été chargé de te remettre les deux mille marcs, tout comme le troupeau d'ailleurs. Et puis il ne faudrait pas oublier le moine et la fille. Il t'en a offert un bon prix. C'est *toi* qui as refusé. Cette nuit, frère Cadfael a gagné sa liberté. C'est un peu tard pour chipoter sur sa valeur marchande.

— On leur laissera de quoi boire et manger. Ils pourront rester là tranquillement. Quand on sera partis, Owain aura tout loisir de les récupérer, aussi frais que lors de leur arrivée parmi nous.

— Je vais de ce pas les en informer, s'écria Turcaill avec un grand sourire.

A ce moment, frère Cadfael traversait le camp bouleversé et se dirigeait vers eux en passant entre les lignes qu'on allait bientôt abandonner. Il ne se pressait pas puisque, vu ce qu'il avait à leur apprendre, ils n'avaient aucun moyen d'action. Il regarda les trois corps disposés sous les manteaux qui leur tenaient lieu de linceul, puis le visage amer d'Otir et enfin Turcaill, qu'il dévisagea franchement.

— On a parlé trop vite. Ils ne sont pas repartis les mains vides. Ils ont emmené Heledd.

Turcaill, dont les mouvements avaient en général la fluidité du vif-argent, fut instantanément sur le qui-vive. L'expression de son visage ne changea pas, seules ses paupières se rétrécirent, comme s'il regardait un point dans le lointain bien au-delà de l'endroit où il se trouvait. Son petit sourire, qui ne s'adressait qu'à lui, continua à flotter fugitivement sur ses lèvres.

— Je m'explique mal qu'elle ait pu se trouver si près du combat. N'importe. Quand on la connaît, on l'imagine mal ne *pas* se jeter la tête la première là où il y a du danger. Vous êtes sûr, mon frère ?

— Tout à fait sûr. J'ai parcouru tout le camp. Leif a vu qu'on l'entraînait loin de la mêlée, mais il ne sait pas qui. Une chose est certaine, elle n'est plus là. J'étais à côté d'elle quand on a été séparés, peu avant que vous ne repoussiez vos agresseurs au-delà de la palissade. Quelqu'un l'avait prise par la taille. Apparemment il ne s'est pas contenté de ça.

— C'est pour elle qu'ils sont venus ! affirma Turcaill.

— En tout cas il y en a un qui est venu pour elle, corrigea Cadfael. Je suis sûr que c'est celui à qui Owain l'avait promise. Je me rappelle, il y avait un homme d'armes près d'Hywel pendant que vous chargiez l'argent qui ne la quittait pas des yeux. Je ne le connaissais pas et ça m'est sorti de l'esprit.

— Eh bien, elle est plus ou moins en sécurité, en ce cas, conclut Otir, que ce détail n'intéressait guère, et elle a retrouvé la liberté. Vous aussi, mon frère, pendant que j'y pense, et tant qu'on est encore là, à votre place, je ne bougerais pas d'ici. Nul d'entre nous ne sait ce que nous réserve le jour prochain. Inutile d'aller vous mettre entre des Danois et des Gallois prêts à se battre.

Cadfael entendit cet avertissement sans vraiment le comprendre et c'est seulement plus tard qu'il décela l'importance qu'il revêtait. Il observait Turcaill avec tant d'attention qu'il n'avait pas de temps à perdre à envisager ce qui pourrait lui arriver à lui. Le jeune homme s'était repris sans effort apparent. Sa respiration n'était pas précipitée et l'ombre de son sourire se devinait toujours dans ses yeux. On ne lisait rien d'autre sur son visage que l'amusement approbateur qui était constamment de mise chez lui dans ses rapports avec Heledd, sourire qui disparut incontinent quand son regard se posa sur les

morts de la nuit.

— J'aime autant qu'elle ne soit pas là quand on va se battre, murmura-t-il simplement. On ne sait pas comment cela se terminera.

Et ce fut tout. Il continua à s'occuper de lever le camp avec tout ce que cela impliquait et de s'armer avec les autres. Dans l'obscurité, ils démontèrent les tentes et les abris qu'ils avaient dressés et amenèrent les plus légers de leurs vaisseaux du port à l'embouchure de la baie, jusqu'en haute mer pour rejoindre les bateaux les plus spacieux, afin de monter une garde efficace, très mobile, pour protéger le chargement et les équipages. La mer était leur élément et représentait pour eux un allié de taille ainsi que la brise fraîche qui s'éleva juste avant l'aube, frémissante sous son souffle. Maintenant qu'elles avaient hissé leurs voiles, même les grosses péniches pouvaient rapidement lever l'ancre et se mettre à l'abri d'une attaque. Mais pas sans le bétail ! Otir ne renoncerait pas à un sou de ce qui lui était dû.

Pour s'occuper, Cadfael ne trouva rien de mieux que de se promener en suivant la ligne de crête des dunes, parmi les feux éteints et les traces de la présence des Danois. Il les vit se regrouper et s'ébranler méthodiquement en direction des embarcations qui tanguaient à l'ancrage.

Heledd avait annoncé qu'ils partiraient d'un ton sérieux, qui ne laissait rien deviner de ses sentiments. Et c'est comme s'ils n'étaient déjà plus là. Ils devaient être drôlement contents de rentrer, d'ailleurs. A supposer que cette expédition nocturne ait vraiment été inspirée par Ieuan, nul, peut-être, n'avait songé à Cadwalader, dont la personne, le prestige ou les biens n'intéressaient plus grand monde. Il n'y aurait peut-être plus de combat sur la plage ou en mer, mais une retraite en bon ordre qui se conclurait – qui sait – par un échange de politesses entre Danois et Gallois en guise d'adieu. Ieuan était venu pour sa fiancée et il avait obtenu ce qu'il voulait. Il n'avait plus qu'à rester tranquille, à présent. Mais comment avait-il persuadé autant de guerriers de le suivre ? Des guerriers qui n'avaient rien à gagner dans l'aventure et qui n'avaient en effet rien gagné. Sauf de perdre la vie pour lui permettre de convoler en justes noces.

Les drakkars se faufilèrent silencieusement parmi les vagues et s'immobilisèrent à proximité du rivage. Cadfael se rapprocha un peu de la zone de galets. Il voyait très bien la plage à moitié sèche, toute brillante maintenant que l'eau commençait à se retirer et déserte jusqu'à ce que les premiers rangs des Danois l'envahissent, formant une ligne plus sombre dans la pénombre qui s'éclairait peu à peu et prenait la teinte grise des ailes d'une colombe, caractéristique des premières heures précédant l'aube. Dans leur fuite, les assaillants s'étaient réfugiés dans les champs laissés à l'abandon et les bois

clairsemés entre les deux camps pour s'abriter du mieux possible. Avec le mouvement de la marée, songea Cadfael, il ne serait pas très indiqué de longer la grève, bien qu'ils soient probablement venus par là. Avec leurs blessés et la jeune fille, il serait préférable et plus rapide de couper par les terres s'ils voulaient rentrer chez eux sans se mouiller les pieds.

Cadfael utilisa des buissons rabougris par le sel comme couvent car le temps fraîchissait ; il se creusa dans le sable un trou confortable dans lequel il s'installa pour attendre la suite des événements.

Dans la douce lumière du matin, peu après le lever du soleil, Gwion rassembla sa centurie ainsi que les quelques hommes qui n'avaient pas suivi Ieuan, dans un creux entre les dunes, hors de vue de la grève, et il posta une sentinelle au sommet de la crête. Une brume légère se levait sur la mer, d'un bleu diaphane, dont les tourbillons transparents se répandaient sur le rivage, encore dans l'ombre. Vers l'ouest, en revanche, la surface de l'eau brillait déjà et les embruns blancs, mousseux, étaient parsemés de points lumineux. Les Danois, disposés en rangs assez lâches juste au bord de l'océan, d'un calme immuable, attendaient patiemment l'arrivée des bergers d'Owain et des bœufs de Cadwalader. Derrière eux, les péniches qu'ils avaient approchées au plus près de la côte tanguaient dans les hauts-fonds. Quant à Cadwalader il était au milieu des Danois, sans défense parmi ses ennemis, et si on lui avait retiré ses chaînes, il n'en était pas moins prisonnier. Gwion était monté sur la crête pour le voir et ce spectacle lui fut un véritable crève-cœur.

Il avait échoué lamentablement dans toutes ses tentatives. Son suzerain, humilié, était toujours aux mains des Danois, exposé aux railleries de son frère et, malgré tout le mal que lui, Gwion, s'était donné, il n'était pas sûr de regagner un seul pouce carré des terres que lui avait dérobées son parent indigne. Le malheureux remâchait sans cesse son ressentiment et il avait un goût amer dans la bouche. Il n'aurait jamais dû avoir confiance en Ieuan ab Ifor. Cet individu ne songeait qu'à sa fiancée et, maintenant qu'il l'avait reprise, il était parti sans demander son reste, au grand dam de Gwion, et il ne fut pas question qu'il participe à un nouvel assaut. Il avait filé avec elle, bien sûr, en la bâillonnant de la main, jusqu'à ce qu'ils soient assez loin des Danois pour pouvoir la rassurer. Il ne lui voulait que du bien. C'était lui son fiancé, lui qu'elle allait épouser, lui qui était venu l'arracher à ses ravisseurs au péril de sa vie. Mais maintenant, elle était hors de danger et elle ne risquerait plus rien pour le restant de ses jours... Ou quelque chose d'approchant. Gwion l'avait entendu se réjouir de son succès sans penser un instant aux pertes des autres. La fille avait été

libérée, mais Cadwalader, lui, rabaissé dans son orgueil, fou de rage, se voyait entouré de geôliers avant qu'on le remette à son frère qui l'avait rejeté et méprisé.

Cependant, il avait encore le temps de le sortir des griffes de ces mercenaires étrangers avant qu'Owain ne vienne le narguer sans vergogne.

Même sans Ieuan, qui s'était sauvé en emmenant sa fiancée un peu maltraitée et une dizaine de ses compagnons qui avaient préféré rentrer dans leur camp en catimini et y panser leurs blessures, il lui restait assez de combattants débordants d'énergie pour exécuter son plan. Mais pas immédiatement. Il attendrait d'abord la venue du troupeau et de son escorte, certain qu'une fois son attaque lancée, les autres comprendraient qu'il avait eu raison et viendraient lui prêter main-forte. Même Hywel, si le prince l'avait de nouveau désigné comme messenger, serait dans l'incapacité de rappeler ses hommes quand le sang des Danois aura commencé à couler. Après Cadwalader, viendra le tour des vaisseaux. Quand ils verront ce défi, les Gallois iront jusqu'au bout, reprendront l'argent et rejeteront Otir et ses pirates à la mer.

L'attente fut interminable et pire encore, mais Otir ne semblait pas vouloir quitter ses quartiers. Et cette fois ses sentinelles ne failliraient plus. On ne les y reprendrait plus. Ils avaient manqué l'occasion. L'effet de surprise ne jouerait pas deux fois. Jamais plus ils n'accorderaient de créance en blanc à Hywel ni même à Owain.

Avec une régularité monotone, la vigie venait au rapport mais il n'y avait rien à signaler et la route ne poudroyait toujours pas sous le pas des bêtes. Et ce fut une bonne heure après le lever du soleil qu'il s'exclama enfin :

— Ils arrivent !

Et soudain ils distinguèrent le meuglement des bovins, nerveux bien qu'à moitié endormis. Apparemment ils avaient bu et mangé, s'étaient reposés quelques heures avant de reprendre la route.

— Je les vois. Il y a bien la moitié d'une compagnie. Ils précèdent les gardiens et avancent à part. Hywel est venu en force. Ils ont aperçu les Danois...

Il était très possible qu'ils marquent un temps d'arrêt, car ils ne s'attendaient sûrement pas à voir les envahisseurs en ordre de bataille pour embarquer un troupeau de quelques centaines de tête. Mais ils continuèrent tranquillement au même pas que le bétail. Ils distinguaient à présent le cavalier de tête qui dominait tout le monde de sa haute taille et ses cheveux très blonds volaient au souffle de la brise.

— Ce n'est pas Hywel, c'est Owain Gwynedd en personne !

De son perchoir, dominant le camp désert, Cadfael avait vu le

soleil briller sur cette chevelure très claire et même à cette distance, il avait reconnu le prince qui venait s'assurer du départ effectif des hommes du Nord. Il progressait très lentement, dans l'attente de la rencontre imminente sur la plage.

Dans le creux des dunes où il s'était caché, Gwion rameuta ses hommes et commença à faire mouvement, toujours à l'abri des vagues de sable sculptées par le vent, et des herbes tenaces qui s'accrochaient au sol aride.

— A quelle distance sont-ils ?

Même au nez et à la barbe d'Owain il tenterait sa chance avec ses guerriers qui marchaient derrière lui. Quand les hostilités débuteraient, la contagion les gagnerait et ils constitueraient un apport non négligeable dans l'engagement imminent.

— Pas encore à portée de voix, mais tout juste.

Immobile et puissant comme un roc, Otir était campé au point de rupture des brisants, les jambes écartées, et il observait la marche du bétail trapu, à la robe brune et de son escorte armée. Armée légèrement comme il convenait pour ce genre d'activité. Les Gallois n'avaient pas l'air d'envisager de difficultés. Oui, apparemment Owain n'avait rien à voir dans l'échauffourée de la nuit précédente, peut-être même n'en avait-il pas seulement entendu parler. S'il l'avait organisée *lui*, l'ouvrage aurait porté sa marque.

— C'est le moment ! s'écria la vigie. Ils sont tous occupés à regarder Owain. On va pouvoir les prendre de flanc.

— En avant ! s'écria Gwion, et il sortit du couvert avec un hurlement déterminé, de soulagement aussi, presque d'enthousiasme. L'épée au poing, la lance pointée contre l'ennemi, dans un soudain reflet sur l'acier quand ils passèrent de l'ombre au soleil, ses compagnons le suivirent d'un seul mouvement.

Ils apparurent en pleine vue et dévalèrent la dernière pente sablonneuse pour prendre pied sur la bande de galets et courir sus aux Danois. Otir pivota et émit un grand cri d'alarme qui galvanisa l'énergie de tous, et les pirates se préparèrent à recevoir leurs adversaires. Des boucliers se levèrent pour détourner les premières volées de javelots et le sifflement des épées qu'on dégainait résonna dans l'air comme un énorme soupir.

La première vague de la petite troupe de Gwion se heurta aux rangs danois qu'ils rejetèrent en arrière parmi leurs camarades du simple fait de leur poids, et tous commencèrent à se battre dans le ressac dont l'eau leur montait jusqu'au genou.

De sa position dominante, Cadfael vit sans peine l'impact et le recul des Danois, le frémissement violent qui parcourut les antagonistes. De soudaines clameurs s'élevèrent et le mugissement des bœufs terrorisés. Les Danois s'étaient placés de manière à laisser à

chacun le plus de champ possible et, avec le bras droit libre, ils ne tardèrent pas à sortir leurs armes. Surpris par ce premier assaut, un ou deux hommes tombèrent, entraînant un Gallois dans la mer et un jaillissement d'écume, mais pour la grande majorité, ils tinrent bon. Gwion s'en était directement pris à Otir, la seule manière de parvenir à Cadwalader étant de passer sur le corps de ce dernier. Mais le Danois était deux fois plus fort que lui et son expérience des armes était de beaucoup supérieure. Aux premiers coups qu'ils échangèrent, Gwion faillit perdre son estoc. Et puis la mêlée devint si confuse que Cadfael fut dans l'incapacité d'en suivre le détail. Tout ce qu'il pouvait distinguer, c'était une masse pantelante de Gallois et de Danois et de l'eau qui s'élevait de toute part. Il prit son élan pour gagner la plage, sans savoir au juste à quoi cela pourrait bien servir.

Un concert de hurlements jaillit des rangs des guerriers qui suivaient Owain dont certains sortirent des rangs, la main sur la garde de l'épée. Il n'était pas très difficile de deviner leurs intentions dont Cadfael aurait eu mauvaise grâce à s'étonner. Il y avait déjà des Gallois qui se colletaient ouvertement avec un envahisseur étranger. Leurs compatriotes n'allaient pas rester sans réagir en attendant que tout se termine, et il n'était plus question en de pareilles circonstances de se souvenir des différends qui les opposaient. Ils saluèrent les leurs à grands cris pour leur signaler qu'ils arrivaient et se jetèrent dans la bagarre. Les combattants se mêlaient si étroitement qu'il leur était quasiment impossible de prendre suffisamment de recul pour frapper avec efficacité. Il n'y aurait guère de pertes en vies humaines tant que les rangs ne s'éclaircirait pas un peu.

Une voix de commandement, très puissante, s'éleva au-dessus du fracas de la bataille et des clameurs diverses tandis qu'Owain Gwynedd éperonnait sa monture qu'il força à entrer dans l'eau et, du plat de son épée encore au fourreau, il frappait ses hommes trop impétueux en leur ordonnant de reculer.

— En arrière ! Éloignez-vous ! Retournez à vos places et rentrez vos armes !

Il élevait rarement la voix, mais alors elle fendait l'air frémissant avec la force du tonnerre qui suit l'éclair. Il valait mieux éviter de le mettre en colère. Ce fut son intonation pleine de rage plus que ses coups qui détermina les mutins à se calmer et à éviter de lui barrer le passage, même involontairement. Même les fidèles de Cadwalader hésitèrent et cessèrent leur combat au corps à corps. Les deux partis se séparèrent, et comme il y avait plus d'espace, certains en profitèrent pour en finir avec l'adversaire avant qu'on ait pu les arrêter ou que l'autre ait pu parer.

C'était fini. Les combattants revinrent sur la bande de galets, l'épée ou la lance inclinées vers le sol, craignant le regard glacial

d'Owain et le mouvement circulaire, coléreux des sabots de son cheval qui traçait le périmètre d'une zone de calme entre les belligérants.

Les Danois restèrent en position, certains avaient été blessés, mais tous étaient encore debout. Deux des attaquants allèrent, d'un pas incertain, s'asseoir dans le sable. Il y eut un grand silence.

Owain arrêta son cheval encore tout énervé et le caressa pour l'apaiser. Puis il fixa longuement Otir qui n'avait pas bougé et le dévisageait tout aussi intensément. Il n'y avait pas besoin d'explications ou de longs discours entre eux. Owain avait compris d'un seul regard.

— Je ne suis pas responsable de cette situation, déclara-t-il enfin. Mais j'aimerais bien savoir et l'entendre de sa propre bouche, celui qui s'est substitué à moi et a jeté le doute sur ma bonne foi. Qu'il s'avance et montre son visage.

En réalité, ce n'était pas une question car il connaissait déjà la réponse, ayant très bien vu qui avait mené cette charge. Dans une certaine mesure, c'était généreux de sa part de laisser le coupable assumer ses responsabilités, lui permettant ainsi de revendiquer son acte au mépris de ce qui pourrait lui arriver ensuite. L'épée à la main, Gwion laissa retomber son bras et traversa les rangs de ses compagnons. Il avançait avec une infinie lenteur, mais sans mauvaise volonté, car il avait la tête très droite et regardait Owain sans crainte. Des vaguelettes se formaient et se dissipaient aussitôt autour de ses chevilles. Il titubait. Quand il prit pied sur les galets, un filet de sang s'échappa par ses lèvres serrées et se répandit sur sa poitrine tandis qu'une petite tache rouge apparut sur le devant de sa tunique et s'élargit en formant une grande étoile. Il resta debout un moment devant Owain, mais quand il voulut parler un ruisseau écarlate lui coula de la bouche. Il tomba face contre terre aux pieds de la monture du prince. Effrayé, l'animal fit un écart et poussa un hennissement lamentable.

CHAPITRE QUATORZE

— Qu'on s'occupe de lui ! s'écria Owain, contemplant, impassible, l'homme qui gisait au sol. Gwion remua les mains, essayant d'étreindre les galets polis près de lui, mais il était trop faible.

— Il respire encore. Emmenez-le et soignez-le. Il y a déjà eu assez de morts comme ça, inutile d'en ajouter un autre.

On se hâta de lui obéir. Trois combattants du premier rang, avec Cuhelyn à leur tête, se précipitèrent vers Gwion pour le retourner doucement sur le dos et lui dégager la bouche et les narines du sable qui l'étouffait. A l'aide de lances et de boucliers ils disposèrent un brancard improvisé et le couvrirent de leurs manteaux pour l'emporter. Sans qu'on le remarque, frère Cadfael s'écarta du rivage et suivit le brancard à l'abri des dunes. Il n'avait pas grand-chose sur lui en matière de linges et de pansements, mais en attendant de pouvoir s'occuper du blessé dans des conditions moins précaires, c'était mieux que rien.

Owain regarda la mare de sang qui noircissait à ses pieds et se perdait dans les galets avant de lever la tête vers Otir.

— C'est un vassal de Cadwalader, d'une fidélité inaltérable. Il n'empêche qu'il a mal agi. S'il vous a causé des pertes, vous vous êtes remboursé.

Deux des fidèles de Gwion étaient étendus sur la grève, juste au bord de l'eau, bercés par l'avancée des vagues. Un troisième était parvenu à se remettre à genoux et ceux qui étaient à côté de lui l'aidaient à se redresser. Il avait été sérieusement blessé à l'épaule et au bras, mais ses jours n'étaient pas en danger. Otir ne se donna pas la peine de mentionner les trois hommes qui étaient déjà à bord et qu'on remmenait chez eux pour les enterrer. Pourquoi perdre sa jeunesse et son temps à se plaindre auprès de quelqu'un qui n'y n'était pour rien et qui de plus désapprouvait cette folie ?

— Je propose que l'on s'en tienne aux accords que nous avons passés, ni plus ni moins, proposa-t-il. Vous n'avez aucune responsabilité dans cette affaire, ni moi non plus d'ailleurs. C'est eux qui l'ont voulu et ce qui s'est passé nous concerne exclusivement eux

et moi.

— Ainsi soit-il ! commenta Owain. A présent je vous invite à ranger vos armes et à embarquer vos troupeaux. Ensuite vous rentrerez chez vous, avec ma bénédiction, cette fois, ce qui n'était pas le cas quand vous êtes venus, je crois. Et laissez-moi vous signaler que si jamais vous posez à nouveau le pied sur mes terres sans mon consentement, je vous rejeterai à la mer *manu militari*. Vous vous en tirez bien, mais n'y revenez pas à si bon compte.

— Quant à moi, je vous rends votre frère, répliqua Otir tout aussi froidement. Plus exactement je lui rends sa liberté, car notre marché ne vous concernait pas. Il peut aller où il veut, rester ou se réconcilier avec vous s'il le désire, seigneur.

Il se tourna vers ceux de ses soldats qui continuaient à encadrer un Cadwalader dont la mine n'était pas reluisante ! Il avait été réduit à néant, la question de sa libération s'était réglée par l'intermédiaire d'autres hommes, même s'il était le seul responsable de ce conflit avorté. Pendant que d'autres disposaient de son sort, il avait été obligé de garder le silence et n'avait pas eu voix au chapitre pendant que son honneur et ses biens étaient en jeu. Son attitude avait toutefois provoqué un sentiment général de répulsion. Forcé de se taire, il avait dû ravalier son amertume et la rage qui lui brûlait la langue, faute de pouvoir s'exprimer, cependant que ses ravisseurs le laissaient aller en s'écartant ouvertement de lui. Il se dirigea vers l'endroit de la côte où se tenait son frère.

— Chargez vos vaisseaux ! lui conseilla Owain. Vous avez jusqu'à ce soir pour quitter le pays.

Et là-dessus, il lui tourna le dos et se mit en devoir de regagner son camp au pas tranquille de son cheval. Ses guerriers reformèrent les rangs et le suivirent au pas cadencé. Ceux qui restaient de la malheureuse troupe des compagnons de Gwion, après avoir été sévèrement étrillés, remportèrent leurs morts et s'en allèrent d'une démarche lourde, abandonnant les lieux aux vachers et aux bêtes qu'ils convoyaient. Complètement seul, s'isolant des autres, le visage sombre, furieux, Cadwalader marcha à la suite de son frère.

Dans l'herbe épaisse où on l'avait allongé, Gwion ouvrit les yeux.

— Il y a un aveu que je dois à Owain Gwynedd.

Il faut que je le voie, murmura-t-il d'une voix très faible mais parfaitement audible.

Cadfael était agenouillé auprès de lui, s'efforçant d'étancher le sang qui s'écoulait d'une blessure que le jeune homme avait reçue au côté, sous le cœur, à l'aide des quelques pansements dont il disposait. Cuhelyn était là aussi et la tête du blessé reposait sur ses genoux. Il

essuyait l'écume sanglante qui se formait à la commissure de ses lèvres entrouvertes et la sueur de son front déjà glacé. La mort était là qui approchait sans se presser. Il leva les yeux vers Cadfael et murmura très bas :

— Il est indispensable de le ramener au camp. Allons-y sans tarder.

— Il n'est pas question de le transporter, répondit Cadfael sur le même ton. Si on le soulève, on le tue sur-le-champ.

Quelque chose qui ressemblait à un sourire, mais si bref, si pâle, effleura les lèvres de Gwion.

— Il va donc falloir qu'Owain se déplace, souffla-t-il doucement. Il a plus de temps devant lui que moi. Il va venir, il s'agit d'une question qui le hante et sur laquelle personne d'autre ne peut lui apporter d'éclaircissements.

Cuhelyn écarta les cheveux trempés qui collaient au front du garçon. Celui-ci ne profiterait pas encore longtemps de ce genre d'attention. Sa main était ferme et douce. Il n'y avait plus d'hostilité entre eux, elle n'était plus de saison. Après tout, à leur façon, ils avaient été amis. Il y avait toujours entre eux la même ressemblance, comme deux images renversées dans un miroir.

— Je saute sur mon cheval. Un moment de patience et je le ramène.

— Dépêchez-vous ! prononça Gwion avant de refermer les lèvres sur un sourire qui lui tordait la bouche.

Cuhelyn avait bondi sur ses pieds et pris la bride de sa monture.

— Et Cadwalader ? demanda-t-il, hésitant. Faut-il qu'il vienne aussi.

— Non, répliqua-t-il, et sous l'effet de la souffrance il détourna le visage.

Quand Otir avait paré le dernier coup, il n'avait pas eu l'intention de lui porter une botte mortelle, mais au moment où Owain avait ordonné l'arrêt des combats, Gwion avait baissé le bras et sa garde, offrant à l'acier son flanc découvert. Personne n'y pouvait plus rien à présent ; ce qui est fait est fait.

Cuhelyn était parti en toute hâte. Personne ne pouvait aller plus vite pour transmettre le message de Gwion et, pour une fois, Cuhelyn n'avait plus l'impression d'avoir un frère jumeau. Cela aussi était terminé.

Gwion était étendu, les yeux fermés, s'efforçant de ne pas montrer qu'il souffrait. Cadfael ne trouvait pas cette attitude particulièrement digne d'admiration, c'est seulement qu'il était en train de lui échapper. Ils attendirent de concert. Gwion était complètement immobile, ce qui semblait ralentir l'hémorragie et le maintenir en vie et il ne voulait pas mourir avant la venue d'Owain.

De temps à autre, Cadfael prenait de l'eau dans le heaume du blessé pour baigner les tempes et les lèvres du mourant qui se couvraient d'une sueur glacée.

Sur le rivage, tout était calme. Plus de grands cris, mais de simples échanges de voix et l'activité des hommes qui n'étaient plus empêchés de vaquer à leurs occupations, le mugissement du bétail aussi qui traversait les hauts-fonds avant de s'engager sur les rampes menant aux péniches. La traversée pour lui ne serait pas une partie de plaisir, mais au bout de quelques heures, il retrouverait le plancher des vaches, de bons pâturages et de l'eau douce.

— Il va venir ? questionna Gwion, soudain inquiet.

— N'en doutez pas.

Il ne s'était pas trompé. Un moment après, ils entendirent un doux martèlement de sabots et Owain Gwynedd apparut, suivi de Cuhelyn. Ils mirent pied à terre en silence et Owain vint regarder l'agonisant, mais pas de trop près encore, car même si son ouïe était moins bonne, il ne tenait pas à ce qu'il entende ce qui ne lui était pas destiné.

— A-t-il des chances d'y survivre ?

Pour toute réponse, Cadfael secoua la tête.

Owain se laissa tomber sur le sable et se pencha très bas.

— Je suis là, Gwion... Évitez de trop parler. Ce n'est pas indispensable.

Un peu ébloui par le soleil montant, Gwion ouvrit tout grand ses yeux noirs. Cadfael lui humidifia les lèvres qu'il avait toutes sèches et il articulait avec difficulté.

— Si, c'est indispensable, il y a une chose que je dois vous avouer.

— Pour notre tranquillité à tous deux, je vous le répète, les mots sont inutiles, mais si c'est tellement important pour vous, alors je vous écoute.

— Bledri ap Rhys... commença Gwion, qui s'arrêta pour reprendre haleine. Vous vouliez absolument connaître son assassin. N'en tenez personne d'autre pour responsable. C'est moi qui l'ai tué.

Il attendit avec une patience résignée qu'on s'extasie ou qu'on refuse de le croire, mais il n'y eut pas de réaction. Seulement un silence méditatif, qui sembla durer une éternité.

— Pourquoi ? N'était-il pas de votre faction, un fidèle de mon frère, finit par prononcer Owain d'une voix unie, comme à son ordinaire.

— Oui, pendant un temps rétorqua Gwion qui fut secoué par un rire qui lui déforma la bouche au coin de laquelle apparut un mince filet de sang que Cadfael s'empressa d'essuyer. Comme j'ai été heureux de le voir à Aber ! Je savais ce que manigançait mon suzerain. Je

brûlais de le rejoindre, je lui aurais révélé tout ce que je connaissais de vos forces et de vos intentions. Je ne vous avais jamais caché que j'étais à lui pour toujours et à jamais. Vous étiez au courant. Mais je ne pouvais pas partir, je vous avais donné ma parole de ne pas quitter Aber.

— Et jusque-là, vous l'aviez tenue !

— Mais Bledri, lui, n'avait pas prêté serment Si moi, je ne pouvais pas bouger, lui était libre de ses mouvements. Je lui ai donc répété tout ce que j'avais appris, les forces que vous étiez susceptible de lever, quand vous pourriez être à Carnarvon, bref tout ce qui était utile à mon seigneur pour sa défense. J'ai volé un cheval aux écuries avant la tombée de la nuit, quand les portes étaient encore ouvertes et je l'ai attaché parmi les arbres à son intention. Comme un imbécile je n'ai pas douté une seule seconde que Bledri serait fidèle à ses engagements. Il m'a écouté jusqu'au bout, sans dire un mot, me laissant croire qu'on était d'accord sur tout.

— Comment espérait-il sortir de la forteresse après la fermeture des portes ? demanda doucement Owain, comme s'il le questionnait sur un point de routine.

— Il y a toujours moyen... Je suis resté longtemps à Aber. Certains ne prêtent pas à leurs clés une attention exagérée. Mais en attendant, il observait tout ce qui se passait à votre cour, moi aussi d'ailleurs, et il y comptait bien. Il évaluait soigneusement ses chances, tout en s'arrangeant pour que personne ne se doute de ce qu'il avait derrière la tête. C'est du moins l'intention que je lui prêtais ! souffla Gwion, amer.

Pendant un instant, la voix lui manqua, mais il retrouva des forces et il continua obstinément.

— Quand je suis allé l'avertir que c'était l'heure, et m'assurer qu'il partait sans encombre, il était couché dans son lit tout nu. Il m'a expliqué sans se troubler qu'il était très bien où il était et qu'il n'avait pas l'intention de bouger. Il n'était pas fou. Il avait vu la puissance que vous aviez à votre disposition, aussi allait-il rester sagement à Aber afin de voir de quel côté soufflait le vent. Si c'était à l'avantage d'Owain Gwynedd, il se rallierait à lui. Je lui ai rappelé son serment. Il m'a ri au nez. Alors je l'ai frappé, conclut Gwion, montrant les dents. Puisque lui s'y était refusé, j'ai compris que je devrais être fidèle envers mon seigneur et donc infidèle envers vous. C'est moi qui partirais à la place de Bledri. Maintenant qu'il avait tourné casaque, il ne me restait plus qu'à le tuer, car pour s'insinuer dans vos faveurs il m'aurait trahi sans l'ombre d'une hésitation. Avant qu'il ne reprenne conscience, je lui ai plongé mon couteau dans le cœur.

La tension qui l'animait se relâcha un peu et il poussa un grand soupir. Il s'était presque complètement acquitté de la tâche qu'il s'était

fixée. Le reste n'avait plus beaucoup d'importance.

— Je suis allé prendre le cheval, mais il n'y était plus. Sur ces entrefaites, votre messager a débarqué. J'étais irrémédiablement coincé. J'avais tué pour rien ! J'avais tout organisé pour rien ! Ce dont j'avais été chargé pour Bledri, je ne m'y suis pas dérobé. Par pénitence. Ce qu'il en est advenu, vous le savez déjà. Mais je n'ai pas à me plaindre ! poursuivit-il, se parlant à lui-même. Il est mort sans confession. Je mourrai de même.

Cette phrase ne s'adressait pas à eux mais ils l'avaient entendue.

— Ce n'est peut-être pas utile d'aller jusque-là, objecta Owain avec une compassion empreinte de détachement Demeurez encore un peu ici-bas, mon chapelain va arriver, car je l'ai prié de nous rejoindre.

— Il arrivera trop tard, murmura Gwion en fermant les yeux.

Il était cependant encore en vie quand le religieux, qui avait obéi aux injonctions d'Owain, arriva en toute hâte pour entendre l'ultime confession d'un mourant et l'aider à réciter son dernier acte de contrition, car il avait de plus en plus de mal à parler. Cadfael, qui veillait près du lit se demanda si le pénitent comprit qu'on lui donnait l'absolution, car, après que les paroles sacramentelles eurent été prononcées, nul frémissement ne parcourut les traits tirés de Gwion ni n'agita les paupières bombées qui couvraient ses yeux noirs pleins de feu. Plus jamais il ne s'exprimerait en ce bas monde et il ne s'inquiétait guère de ce qui pourrait lui arriver dans celui où il s'apprêtait à entrer. Il avait vécu assez longtemps pour ne pas avoir à se soucier de l'absolution dont il avait un si urgent besoin ni du pardon généreux d'Owain qui n'avait pas été expressément formulé mais libéralement accordé.

— Dès demain, il va falloir penser à rentrer, suggéra frère Mark. Nous sommes déjà restés beaucoup trop longtemps, n'est-ce pas ?

Ils étaient l'un à côté de l'autre à la lisière des champs juste à l'extérieur du camp d'Owain, face à la pleine mer. A cet endroit les dunes étaient une simple frange dorée, étroite, menant au rivage, et dans la douce lumière de l'après-midi la mer qui s'étendait devant eux passait d'un bleu mousseux évoquant la texture des nuages à un vert très clair au large et la longue péninsule submergée des hauts fonds brillait toute pâle à travers l'eau. Les bateaux danois s'éloignaient lentement au long des chenaux profonds, jusqu'à prendre la taille de jouets, taches sombres se détachant sur la forte luminosité et poussées vers les rives dublinoises par une bonne brise qui gonflait les voiles. Plus loin, les drakkars légers, encore plus petits, cinglaient allègrement vers leur port d'attache.

Le danger avait été conjuré, les dettes réglées et les deux frères étaient de nouveau ensemble, à défaut de s'être réconciliés. L'affaire aurait pu tourner beaucoup plus mal, et un grand nombre d'hommes auraient pu laisser leur peau. Il y avait d'ailleurs eu des morts, mais en nombre limité.

Demain, de surcroît, on démonterait le camp, les défenses improvisées seraient abattues, les fermiers retourneraient à leurs fermes, ramèneraient leurs bêtes avec eux et reprendraient, imperturbables, le travail de la terre comme tous leurs ancêtres avant eux depuis des siècles, après s'être retirés provisoirement devant les razzias de l'ennemi, sachant parfaitement qu'ils auraient toujours le dernier mot alors que les pirates passaient puis disparaissaient. Les Gallois qui abandonnaient leurs maisons pour s'enfuir dans les collines à l'approche du danger ne les quittaient que pour revenir et rebâtir.

Le prince ramènerait ses hommes à Carnarvon et, de là, il renverrait ceux qui habitaient ici, à Arfon ou Anglesey, avant de poursuivre sa route jusqu'à Aber. A en croire la rumeur, il ne s'opposerait pas à ce que Cadwalader l'accompagne, et ceux qui étaient dans le secret des dieux ajoutaient que ce dernier ne tarderait pas à récupérer ses terres, du moins en partie. En dépit de tout Owain aimait son cadet et ne pourrait pas le laisser en disgrâce beaucoup plus longtemps.

— Otir a obtenu satisfaction, murmura Mark, pesant les pertes et les gains de chacun.

— On le lui avait promis.

— Je n'en disconviens pas. Le prix aurait pu être nettement plus élevé.

Il y avait du vrai là-dedans même si deux mille marcs ne suffiraient jamais à racheter la vie des trois jeunes guerriers d'Otir ni celle des amis de Gwion qu'on avait retrouvés sur le rivage, ni celle encore de Bledri ap Rhys dont l'esprit retors et calculateur lui avait valu d'être assassiné, ni enfin Gwion dont la loyauté indéfectible, obstinée avait signé l'arrêt de mort. Si on allait par là, on pouvait aussi rappeler le décès d'Anarawd, remontant à l'an passé, à l'instigation de Cadwalader, même s'il n'avait pas personnellement participé à l'embuscade.

— Owain a envoyé un courrier au chanoine Meirion pour le rassurer sur le sort de sa fille, signala Mark. Il doit savoir, à l'heure actuelle, qu'elle est en sécurité avec son promis. Le messenger est parti aussitôt que Ieuan l'a ramenée au camp.

Cadfael remarqua qu'il s'était exprimé d'un ton parfaitement neutre, comme s'il tenait avant tout à s'abstenir de juger et que tout cela ne le regardait pas.

— Comment s'est-elle comportée au cours de ces dernières

heures ? questionna Cadfael.

Mark pouvait décider de ne pas participer aux événements et donc de ne pas avoir à choisir entre les deux aspects d'un problème délicat, mais il était au-dessus de ses forces de renoncer à son sens de l'observation.

— En fille obéissante. Pas un mot plus haut que l'autre. Elle plaît à Ieuan. Elle plaît au prince. C'est une fiancée modèle, soumise et dotée du sens du devoir. Ieuan croit dur comme fer qu'elle vivait dans la terreur jusqu'à ce qu'il l'arrache aux mains des Danois. Elle est rassurée maintenant.

— Je me demande si la personne que vous me décrivez correspond bien à Heledd, avança Cadfael. On ne l'a pas souvent vue ainsi depuis son départ de Saint-Asaph, ce me semble.

— C'est qu'il s'en est passé des choses, depuis, suggéra Mark avec un sourire méditatif. Elle est peut-être lasse de toutes ces aventures et pas mécontente de se ranger en acceptant d'épouser un garçon plein de qualités. Vous l'avez vue. Y aurait-il un détail qui vous permette de douter de sa bonne foi ?

Cadfael dut reconnaître qu'il n'avait rien remarqué le poussant à voir les choses sous cet angle. Elle avait effectivement l'air heureux. Elle vaquait aux occupations qu'elle s'était trouvées avec le sourire, veillait sur Ieuan avec une efficacité empreinte de sérénité et elle continuait à répandre autour d'elle une lumière qui n'aurait jamais pu se rencontrer chez une femme malheureuse. On ne savait certes pas ce qu'elle mijotait et qu'elle tenait en réserve sous on air de satisfaction, mais cela ne la troublait ni ne l'inquiétait. Il était évident que Heledd voyait avec un plaisir sans mélange l'avenir qui s'ouvrait devant elle.

— Lui avez-vous parlé ? demanda Mark.

— Je n'en ai pas encore eu l'occasion.

— Vous pouvez essayer, si le cœur vous en dit Elle vient dans notre direction.

Cadfael tourna la tête et vit Heledd qui s'approchait d'eux à grandes enjambées souples en suivant la ligne de crête. On sentait qu'elle ne marchait pas au hasard et elle regardait vers le nord. Même quand elle s'arrêta auprès d'eux, ce ne fut que pour une seconde, comme un oiseau freiné en plein vol.

— Ah ! frère Cadfael, comme je suis contente de vous voir. Cela ne nous était pas arrivé depuis notre brutale séparation après que la palissade a été enfoncée.

Elle dirigea le regard vers la mer et les bateaux qui n'étaient plus que des points noirs sur l'océan scintillant. Elle ne les quittait pas un instant des yeux, comme si elle voulait les compter.

— Ils s'en sont sortis sans dommage, en définitive, avec leur argent et leurs têtes de bétail. Vous étiez présent ?

— J'étais présent.

— Ils ne m'ont jamais causé le moindre tort, dit-elle, en regardant s'éloigner la flotte, avec un léger sourire qui signifiait qu'elle se souvenait de tout. J'aurais voulu les saluer à leur départ, mais Ieuan a pensé que ça ne serait peut-être pas sage.

— Il avait raison, confirma Cadfael, sérieux comme un pape. Ça ne s'est pas exactement passé dans le calme. Et vous, où allez-vous avec cette ardeur ?

Elle inclina le visage et les regarda bien en face de ses grands yeux innocents du mauve profond des iris.

— J'ai oublié quelque chose au camp des Danois. Je partais le chercher.

— Ieuan n'y voit pas d'inconvénient ?

— J'ai son autorisation, expliqua-t-elle. Tout le monde est parti à présent.

Tout le monde étant parti, il n'était plus dangereux de laisser la fiancée durement conquise retourner dans les dunes où elle avait été retenue prisonnière sans jamais s'en rendre compte, à la vérité. Quand elle reprit sa route ils la suivirent des yeux. Elle n'avait guère qu'un mille à parcourir.

— Vous ne lui avez pas proposé de l'accompagner, nota Mark d'un air très solennel.

— Cela aurait un peu manqué d'élégance. On va lui laisser un peu d'avance. Mais après, que penseriez-vous de la suivre ?

— Vous croyez qu'elle accueillerait plus volontiers notre compagnie au retour qu'à l'aller ?

— C'est que, reconnut Cadfael, je ne suis pas sûr du tout qu'elle envisage de revenir.

Approbateur, Mark acquiesça, peu surpris.

— Ni moi non plus, dit-il.

— La marée descendait sans dénuder encore la langue de sable longue et mince qui évoquait une main et s'étendait jusqu'à la côte d'Anglesey. Sa couleur d'or pâle se devinait sous les hauts-fonds tandis que çà et là de la terre et des touffes d'herbe tenace affleuraient à la surface. Cadfael et Mark se postèrent en haut et regardèrent vers le bas comme quand ils étaient retenus prisonniers, s'attendant à voir le même spectacle se reproduire comme chaque après-midi, en l'absence de tout témoin. Ils se reculèrent même légèrement pour éviter qu'elle les remarque si elle se présentait, mais elle ne montra pas le bout de son nez. Elle regardait dans l'eau très claire, d'un vert translucide dans la lumière du soir ; elle lui montait jusqu'au genou cependant qu'elle parcourait l'étroit sentier doré pour gagner le rocher cerné par la mer, où elle aimait s'asseoir. Elle tenait dans ses mains ses jupes qu'elle n'avait pas encore réparées et elle se pencha pour observer l'eau

fraîche et douce frémir autour de ses pieds nus et se rompre en ondulations sans forme, comme si elle flottait au lieu de marcher. Elle avait retiré toutes les épingles retenant ses cheveux qui descendaient en vagues noires sur ses épaules, dissimulant son visage ovale qu'elle inclinait pour voir où elle allait. Elle se déplaçait avec la grâce langoureuse d'une danseuse. Dieu sait ce qu'elle faisait ici, mais elle était venue de bonne heure et elle savait pourquoi. Mais comme il n'y avait aucune incertitude, elle avait plaisir à laisser couler le temps dans l'attente de ce qui allait arriver.

Elle s'arrêtait parfois pour que l'eau s'immobilise autour de ses jambes, puis elle se baissait pour voir son visage ardent trembler et onduler avec chaque vaguelette qui passait. L'océan bougeait à peine, il n'y avait pratiquement pas de vent. Mais la flottille d'Otir, à l'heure qu'il était, avait déjà dû parcourir la moitié du chemin menant à Dublin.

Sur son trône rocheux, où elle était assise, elle essora le bas de sa robe et scruta la mer. Elle attendait, sans impatience, tout à fait sûre d'elle. Naguère elle leur avait paru incommensurablement seule, abandonnée, mais c'était une illusion, même alors. Maintenant elle semblait parfaitement sereine, maîtresse de tout ce qui l'entourait, appartenant à la fois au monde de la mer et à celui du ciel. L'orbe du soleil déclinait devant elle, s'enfonçant vers l'ouest, répandant sur son visage et son corps une patine dorée.

Mince, sombre, très vif, le petit vaisseau surgit du septentrion, caché jusqu'à maintenant par le talus de la côte, au-delà des garennes sableuses de l'autre côté du détroit. Il avait attendu quelque part, plus haut, au large d'Anglesey, jusqu'à ce que tombe le crépuscule. Cadfael songea en observant attentivement la scène qu'il n'y avait pas eu d'engagement, pas même verbal. Quand elle avait été enlevée par Ieuan, ils n'avaient pas eu le loisir d'échanger un seul mot. Il y avait seulement eu cette certitude qui les unissait comme quoi le drakkar viendrait et qu'elle serait là, prête à partir. Ils étaient totalement sûrs l'un de l'autre, corps et âme. A peine Heledd avait-elle retrouvé sa respiration et accepté le fait qu'elle soit tombée entre les mains des Danois, qu'elle avait apprivoisé les événements et compris aussitôt comment les choses se termineraient, car il ne pouvait en être autrement. Sinon, pourquoi se serait-elle donné le mal de paraître aussi sereine, afin de désarmer les soupçons, voire même de se montrer, sans grand plaisir, à coup sûr, pour donner à Ieuan un bref moment de bonheur, qui le dédommagerait de la perte qu'il subirait de son fait. La fille du chanoine Meirion avait enfin compris ce qu'elle voulait et elle ne reculerait devant rien pour atteindre son but puisque personne parmi ses compatriotes et ses maîtres ne semblait disposé à l'aider dans ce domaine.

Tel un serpent incroyablement rapide, le petit navire se rapprocha de la côte mais en évitant soigneusement de s'y échouer. Les rameurs progressaient comme un seul homme. Quand le vaisseau s'arrêta, ils le laissèrent traîner, comme un oiseau qui plane. Turcaill sauta par-dessus bord, avança dans l'eau jusqu'à la taille, se dirigeant vers l'îlot de rocher. Ses cheveux très clairs paraissaient presque roux dans le soleil couchant évoquant irrésistiblement ceux d'Owain. Quand ils tournèrent de nouveau le regard vers Heledd, ils virent qu'elle s'était levée et qu'elle était déjà en train de patauger dans la mer dont le mouvement entraînait ses jupes, telles une corolle autour d'elle. Elle rejoignit Turcaill à mi-chemin et se jeta dans ses bras. Il la souleva et la serra contre lui. Il n'y eut pas de grandes démonstrations, simplement un grand éclat de rire qui parvint jusqu'aux deux observateurs. C'était amplement suffisant, il n'y avait jamais eu d'incertitude : ces deux créatures de la mer ne pouvaient pas ne pas se retrouver.

Turcaill retournait maintenant sur ses pas et il fendait le flot pour regagner l'embarcation, portant Heledd dans ses bras. La marée, qui descendait plus vite que ne déclinait le soleil, reculait devant lui en projetant de grands jets d'embruns irisés et des petits arcs-en-ciel s'enlaçaient autour de ses jambes. Sans le moindre effort, il déposa la jeune fille sur le pont et embarqua à sa suite en s'enlevant d'un bond par-dessus le bord bas du vaisseau. Dès qu'elle eut repris l'équilibre elle pivota vers lui et l'étreignit. Ils perçurent son doux rire aigu, plus léger qu'un chant d'oiseau à cette distance, mais clair, perçant comme un joyeux carillon.

Tout le rang de rames, long et sinueux, suspendu dans l'air, plongea d'un seul coup. Le petit drakkar, dans un jaillissement d'écume, se fraya un passage à toute vitesse dans le chenal dégagé des hauts-fonds sablonneux où apparaissaient déjà des strates dorées sous le bleu mais largement assez profond pour ce navire vif comme l'éclair. Il s'éloigna à toute allure, point de plus en plus petit à l'horizon, telle une feuille emportée par le vent, vers l'Irlande et Dublin où régnaient des rois danois et où vivaient des corsaires remuants. Turcaill s'était trouvé une épouse remarquable et si les enfants qu'ils engendreraient valaient les parents, ils auraient là de formidables découvreurs d'océan.

Le chanoine Meirion n'avait pas besoin de s'inquiéter, sa fille ne reparaîtrait jamais pour mettre en péril sa situation vis-à-vis de l'évêque, ni sa réputation ni son avenir. Oui, il aimait sa fille, à sa manière, et il lui voulait probablement du bien, mais ce qu'il souhaitait avant toute chose, c'est qu'elle soit heureuse ailleurs, pas forcément loin du cœur mais loin des yeux, sans aucun doute. Il pouvait s'estimer satisfait. Il n'avait plus de raison non plus de se

soucier du bonheur de son enfant, songea Cadfael, pensant à cette splendide créature et à la vie qui l'attendait. Elle aussi avait eu la satisfaction de choisir l'homme qui lui convenait. Et elle s'y tiendrait, contre vents et marées, avec la même volonté que son père. Elle mesurait les choses à une aune différente et on l'imaginait mal avoir des regrets.

La petite tache noire qui fuyait dans le lointain n'était guère plus grosse qu'un point sombre sur la mer étincelante.

— Ils sont partis, constata Mark avec un léger sourire. Plus rien ne nous retient à présent.

Ils avaient dépassé le délai qui leur avait été alloué. Dix jours tout au plus, avait déclaré Mark, et Cadfael aurait regagné sans dommage son jardin aux simples et les malades qui requéraient ses soins. Mais qui sait si l'abbé Radulphe et monseigneur Roger de Clinton considéreraient leur escapade comme du temps perdu, au vu du résultat obtenu. Même monseigneur Gilbert serait peut-être satisfait de conserver à son service un chanoine énergique et capable, maintenant que son encombrante progéniture était passée outre-mer et que son scandaleux mariage était sorti de la mémoire collective. Tout le monde semblait heureux de la façon dont l'affaire s'était réglée, car elle eût pu se terminer dans un bain de sang. Ce qui importait à présent, c'était de revenir à une vie quotidienne normale et de laisser petit à petit les vieilles querelles, les vieilles rancunes sombrer dans l'oubli. Tout cela était maintenant du passé. Cadwalader retrouverait sa position privilégiée, sous surveillance toutefois, Owain ne pouvant pas le renier totalement. Mais il ne récupérerait pas tout son bien, il était encore trop tôt.

Gwion, qui avait été le grand perdant, recevrait une sépulture honorable, sans grand regret pour un aussi loyal serviteur de la part du suzerain qui l'avait si amèrement déçu. Cuhelyn demeurerait à Gwynedd et au fil des années, il serait probablement heureux de n'avoir pas eu à commettre un meurtre pour venger Anarawd, et de n'avoir pas porté la main sur Bledri ap Rhys. Les princes ont la possibilité de confier les viles besognes à des gens qu'ils paient pour cela. C'est leur façon ordinaire d'échapper temporairement au jugement des hommes, mais pas au dernier.

Quant à Ieuan ab Ifor, il lui faudrait renoncer à l'image trompeuse d'une épouse soumise. Heledd n'était pas taillée pour ce rôle. Il avait à peine eu le loisir de la connaître, et si sa dignité avait été froissée par son geste, il n'en aurait quand même pas le cœur brisé. Les femmes agréables ne manquaient pas à Anglesey. Il trouverait bien à se consoler, s'il se donnait simplement la peine de regarder autour de lui.

Et elle... Elle avait eu ce qu'elle désirait et se trouvait où elle avait envie d'être, non pas où les autres voulaient qu'elle soit par commodité. Quand il avait appris ce qui s'était passé, Owain avait ri de bon cœur, tout en veillant à garder une mine de circonstance en présence de Ieuan. Il ne fallait pas oublier non plus quelqu'un qui attendait à Aber de savoir comment s'était terminée l'aventure d'Heledd.

Quand le chanoine eut appris le choix d'Heledd, il poussa un soupir de soulagement de la savoir en sûreté, à moins qu'il n'ait surtout songé à sa délivrance à lui.

— Eh bien, eh bien ! s'écria-t-il enfin, en frottant nerveusement ses longues mains. Il y a une mer entre nous.

Eh oui, il pouvait respirer tranquille. Mais c'était un peu court et il ajouta avec autant de chagrin que de satisfaction :

— Je ne la reverrai jamais !

Décidément, Cadfael trouvait bien difficile de savoir quoi penser au juste du chanoine Meirion.

Ils parvinrent aux marches du comté au début de la soirée du second jour, et partant du principe qu'on vous pendait aussi bien pour avoir volé un œuf qu'un bœuf, ils se déroutèrent pour passer la nuit chez Hugh, à Maesbury. Les chevaux ne seraient pas fâchés de se reposer un brin, ni Hugh d'être informé le premier de ce qui s'était produit à Gwynedd et sur la façon dont l'évêque normand se débrouillait avec ses ouailles galloises. Ils auraient aussi le plaisir de passer quelques heures tranquilles en la compagnie d'Aline et Gilles dans un environnement d'autant plus agréable qu'ils se l'étaient interdit ainsi que le monde extérieur en entrant dans l'ordre.

C'est une remarque qu'il formula sans y prendre garde, alors qu'il était assis, satisfait, devant le feu aux côtés de Hugh, avec Gilles sur les genoux. Hugh s'en amusa beaucoup.

— Vous, renoncer au monde ? Alors que vous rentrez tout juste du pays de Galles où vous avez joué les aventuriers ! S'ils arrivent à vous garder un mois entier dans la clôture, même après cette excursion, ce sera un miracle ! Je vous ai vu ne pas tenir en place au bout d'une semaine. Vous savez, je me suis demandé plus d'une fois si vous ne partiriez pas un jour pour Saint-Gilles avant de finir à Jérusalem.

— Oh non ! Pas de danger ! répondit Cadfael sereinement. C'est vrai, il arrive que l'envie de reprendre la route me démange.

Il regardait sans complaisance en lui-même, et de vieux souvenirs remontaient à la surface qui, à leur façon, étaient satisfaisants. Mais le passé est le passé, il n'est jamais souhaitable d'y revenir.

— Mais quand j’y réfléchis un peu sérieusement, conclut Cadfael, avec une satisfaction profonde, toutes les routes se valent et celle qui conduit chez soi est loin d’être la pire.

[1] Voir [Cadfael-16] *l’Hérétique et son commis* (n°2333); dans la même collection

[2] Prononcer (approximativement) *Klaneloui*, le *Ll* initial gallois se rapprochant du *ch* écossais, dans loch par exemple. (*N.d.T.*).

[3] Prononcer (approximativement) *Klou-èd*. (*N.d.T.*)

[4] Le célibat des prêtres n’est devenu obligatoire dans la chrétienté qu’au début du XIII^e siècle. (*N.d.T.*)

[5] Voir [Cadfael-01] *Trafic de reliques*. n° 1994, dans la même collection.